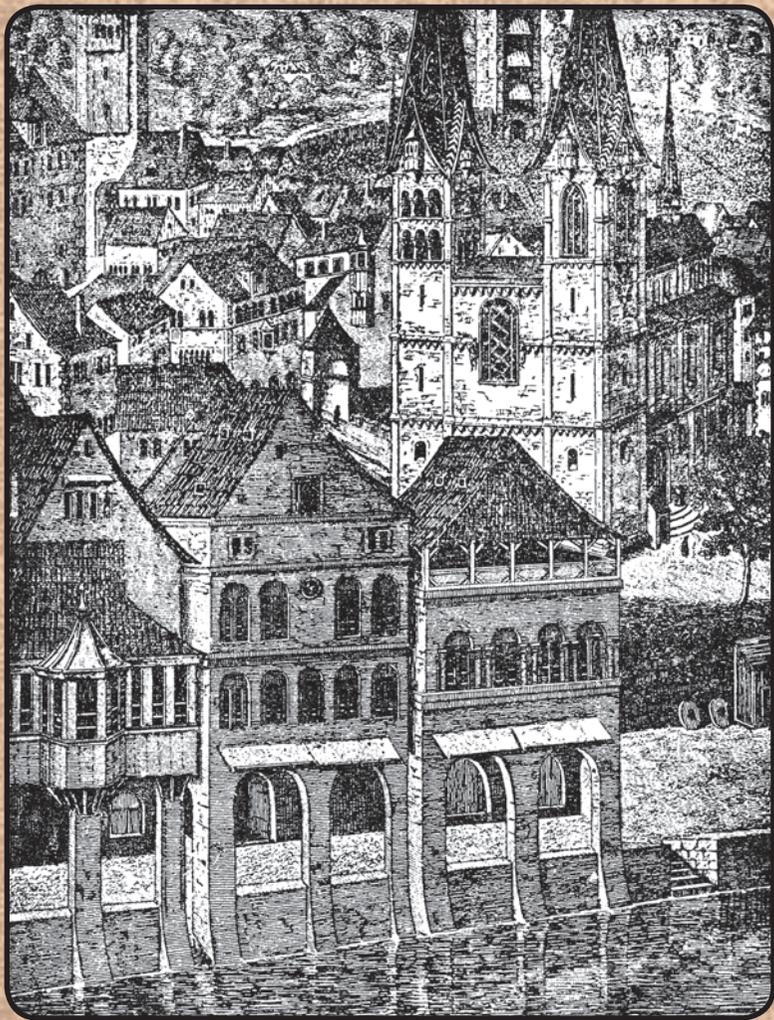


Feu sur les collines de Zurich



Feu sur les collines de Zurich

Joseph Stoll

Traduit par Donald White

Les Éditeurs Lampe et Lumière

Farmington, Nouveau-Mexique, É.-U.

Édition originale: *Fire in the Zurich Hills*

Copyright 1973 par Pathway Publishing Corporation
Publié en anglais par Pathway Publishing Corporation,
Aylmer, Ontario, Canada

Publiée en français, avec la permission de
Pathway Publishing Corporation, Par:
Les Éditeurs Lampe et Lumière
26 Road 5577
Farmington, NM 87401 É.-U.

© 2006 Les Éditeurs Lampe et Lumière
Tous droits réservés.

Couverture :
Vue de Zurich au sixième siècle.
Les sources des illustrations, p. 270.

Première impression: 2006
Imprimée aux États Unis d'Amérique

Préface à l'édition anglaise

VOICI L'HISTOIRE des premiers anabaptistes. Elle se passe dans le canton de Zurich en Suisse. J'ai essayé de reconstruire les événements comme ils s'étaient vraiment passés, pour offrir une image fidèle de cette période troublée. Les sources sont étonnamment détaillées et la plupart des conversations ont été tirées directement des archives des tribunaux, mot à mot, et traduites en anglais.

Le livre mentionne plus de soixante-dix personnages. Tous sauf un sont historiques. La seule exception est le bébé Conrad Boshart. Dans deux autres cas, de Regula Boshart et de Joder Boshard, les prénoms donnés ne se trouvent pas dans les archives, alors je les ai choisis. (Les prénoms Regula et Joder étaient communs à cette période.) Tous les autres noms sont véridiques.

La source principale de ce livre était *Quellen zur Geschichte der Täufer in der Schweiz, Zurich*. Ce livre contient tous les mandats, les archives des tribunaux et diverses informations sur les anabaptistes dans le canton de Zurich pour la décennie 1523–1533.

D'autres livres particulièrement utiles étaient les biographies des trois chefs : *Conrad Grebel Founder of the Swiss Brethren* par Harold Bender ; *Der Starke Jörg* par J. A. Moore ; et *Leben und Sterben des Zürcher Täuferführers Felix Mantz* par Ekkehard Krajewski. À ces trois sources de références nous devons ajouter l'excellent livre sur l'Église à Zollikon par Fritz Banke, *Brothers in Christ*.

J'ai écrit *Feu sur les collines de Zurich* comme un compagnon à mon livre précédent, *The Drummer's Wife*, l'histoire de l'anabaptisme dans les Pays-Bas.

Voici un livre dans lequel les hommes et les femmes luttent pour connaître et vivre la volonté de Dieu. La véritable foi n'était pas facile au seizième siècle.

Et ce n'est pas facile aujourd'hui, au vingtième siècle ! Le coût est toujours le même — la dévotion et l'obéissance totale à Dieu. Les tentations n'ont pas diminué, ni même changé, pendant ces derniers quatre cents ans. Les décisions qui nous confrontent aujourd'hui sont les mêmes que celles de nos aïeux.

Voici, en bref, la raison d'être de ce livre.

Guaimaca, Honduras

Le 21 juillet 1972 Joseph Stoll

Préface à l'édition française

VOICI UNE HISTOIRE PALPITANTE et importante que le monde francophone a besoin de connaître. Elle s'est passée en Europe il y a presque cinq cents ans, mais la lutte personnelle est toujours actuelle et elle s'adresse à tout peuple et à toute langue. Chaque personne doit faire des choix dans la vie, certains sont faciles, d'autres ne le sont pas. Êtes-vous vraiment prêt à suivre le Christ ? Bon, mais jusqu'où et à quel prix ? Jésus nous demande de Le suivre à tout prix.

Les anabaptistes existent toujours, surtout sous les noms amish et mennonites. Pendant les persécutions aux mains des protestants et des catholiques, les anabaptistes baptisaient les croyants sur demande et sur leur profession de foi. Personne n'osait prendre cette décision à la légère.

Cependant, aujourd'hui nous exigeons une période de probation, pendant laquelle le candidat fait preuve de son sérieux et produit les fruits de l'esprit dans sa vie de tous les jours. Cela lui permet aussi d'étudier la foi en profondeur. Alors, le candidat nous étudie et nous étudions le candidat pendant cette période. Le baptême du croyant est un acte important, mais pas aussi important que sa conversion et sa renaissance, c'est-à-dire, sa foi, sa contrition et son désir de recevoir le baptême et de suivre le Christ fidèlement toute sa vie.

Impossible de vivre une telle foi sans l'appui de la communion de frères comme cette histoire l'illustre si bien. L'appui et l'encouragement des frères et des sœurs sont encore un élément essentiel dans notre vie d'aujourd'hui. Sans la soumission aux frères il n'y a pas de soumission à Dieu.

— *Donald White*



Chapitre I

UN VENT GLACIAL du Lac Zurich frappait le jeune Marx Boshart en pleine face quand il commençait à descendre la rue du village vers la maison de Fridli Schumacher. Marx faisait une grimace à cause du soleil couchant, pâle et faible dans le ciel de janvier et il serrait le col de son manteau près de sa barbe.

Sans doute son beau-frère serait-il chez lui, martelant une paire de souliers. Fridli était toujours occupé, mais non pas assez occupé pour ne pas avoir le temps de causer.

Marx descendit la rue Gstad rapidement et ensuite monta la colline vers l'atelier du cordonnier. Fridli Schumacher n'était pas seulement le meilleur cordonnier à Zollikon, il était aussi un des citoyens les mieux connus. Tout le monde l'aimait.

Marx frappa légèrement la porte, la poussa pour l'ouvrir et entra. L'air était épais de la senteur du cuir.

« Bonsoir, » dit Marx. Dans la demi-obscurité, il détectait la forme de son beau-frère qui travaillait près de la fenêtre.

— Salut, Marx !

Quand ses yeux s'adaptèrent à la demi-obscurité de l'atelier, Marx vit un deuxième homme en train de coudre un soulier avec son aiguille et son perçoir. Johann Brotli, l'ancien pasteur de l'église du village. Johann avait démissionné et travaillait manuellement comme tout bon ouvrier.

— Salut, Johann ! Je ne t'avais pas vu tout de suite, Marx expliqua.

— Bonsoir Marx, répliqua l'ancien pasteur d'une voix profonde.

— Assieds-toi et entre dans notre discussion, Fridli l'invita en lui indiquant un banc à trois pieds.

— Discussion ? De quoi discutiez-vous ?

Feu sur les collines de Zurich

« Je crois que tu peux le deviner, » Fridli répondit avec un petit sourire. Puis, il continua d'un ton plus sérieux : « Honnêtement, les choses n'ont pas l'air trop bien. Tu as entendu parler du débat de demain, n'est-ce pas. »

— Un peu. Voilà pourquoi je suis venu. Je suis curieux d'en connaître davantage.

Il regarda Johann Brotli, puis continua. « Grand-père est venu nous rendre visite en revenant de Zurich cet après-midi. Il était très bouleversé. Il était tellement déçu d'Ulrich Zwingli. »

« Je peux le croire, » dit Johann Brotli. Johanne avait de la tristesse dans sa voix, le regard perdu dans le vide. « Moi aussi, je suis déçu de Zwingli. Et Conrad Grebel et Félix Mantz le sont aussi. Nous partageons le même sentiment. Il y a un an, nous avions très confiance en Zwingli. Il est un grand maître et c'est lui qui nous a fait commencer l'étude biblique. Il nous semble que tout son zèle était de détruire l'Église catholique et de construire à la place une nouvelle Église — une Église de Dieu. Zwingli a si bien commencé. Si seulement il pratiquait ce qu'il connaît. »

Fridli Schumacher arrêta de fixer des clous et regarda Johann. « Veux-tu dire qu'Ulrich Zwingli ne pratique pas ce qu'il connaît ? » demanda-t-il.

L'ancien pasteur s'est levé. « C'est exactement ce que je voulais dire. Je crois que Zwingli sait dans son cœur que le baptême des enfants est une abomination devant Dieu. Il sait que la messe n'est rien de moins que de l'idolâtrie. Mais il continue à célébrer la messe et à baptiser des bébés. »

Marx secoua la tête. Il ne pouvait pas le comprendre. Cela n'avait pas de sens.

— Ce que tu dis est vrai, dit Fridli. Pourquoi Zwingli ne cesse-t-il pas de célébrer la messe ?

— Pourquoi ? répondit Johann Brotli. Je te donnerais la raison. Zwingli sait très bien que, s'il était le chef de la nouvelle Église suisse, il devrait faire attention à ce qu'il fait. Il devrait travailler avec le conseil de Zurich. Il devrait avancer lentement, ou bien les gens ne le suivraient pas.

Brotli tapa son orteil sur le plancher avant de continuer.

Il y a plus d'un an maintenant que Zwingli a eu son grand débat avec

Chapitre 1

les catholiques. En ce temps-là il était déjà bien connu qu'on ne devait pas afficher des images dans l'église et qu'on devait cesser la messe. Je crois que Zwingli pensait que le conseil de Zurich aurait aboli la messe tout de suite, mais quand il a compris que le conseil n'était pas prêt à le faire, il est entré dans leur jeu.

— Est-ce là que Conrad Grebel a eu son premier désaccord avec Zwingli ? demanda Fridli.

— Oui, c'est exact. Je me souviens bien quand Conrad s'est levé et qu'il a dit que la messe devait être abolie, sans plus attendre.

— Alors, tu étais là aussi, Johann ? demanda Marx.

— Oui, j'y étais. Je n'oublierai pas de si tôt ce débat.

— Qu'est-ce que Zwingli a fait ensuite ? demanda Marx de plus en plus intéressé.

— Qu'est-ce que Zwingli a fait ? Il s'est levé et a annoncé : « Le conseil décidera la question de la messe. » C'est aussi simple que cela. Mais, en bonne conscience, nous ne pouvions pas suivre la décision de Zwingli. Alors Simon Stumph a crié : « Maître Ulrich, vous n'avez aucun droit de laisser le conseil décider de cette question. L'affaire est déjà décidée ; l'Esprit de Dieu l'a décidé. »

Les trois hommes dans l'atelier du cordonnier restèrent silencieux un moment. Puis Marx demanda : « Qu'est-ce qui s'est passé avec Simon Stumph ? Est-il encore dans la région ? »

— Non, répondit Johann. Il a été banni du canton et je ne suis pas certain où il est allé.

Fridli Schumacher reprit son marteau. « Alors, tu penses qu'Ulrich Zwingli attend encore que le conseil de Zurich légifère contre la messe ? »

— Oui, il attend encore.

— Et depuis le débat, il enseigne contre la messe, mais il continue de la célébrer dans son église à Zurich.

— C'est bien vrai, Fridli.

Fridli Schumacher redressa ses épaules. « Je ne suis qu'un simple cordonnier. Je ne peux même pas lire ni écrire, mais il me semble qu'un homme doit pratiquer ce qu'il croit. »

Marx Boshart hocha la tête en signe d'accord. « Je ne suis pas très religieux moi-même. Je ne l'ai jamais été quant à moi, mais mon grand-père l'est et je le respecte pour cela. Personne ne peut dire que grand-père Hottinger ne pratique pas ce qu'il prêche. »

Feu sur les collines de Zurich

— Trop vrai ! dit Johann Brotli en accord. Le vieux Jacob est un homme bon et tout le village de Zollikon le sait, ou presque tous les gens, se corrigea-t-il avec un petit sourire. Ton grand-père a perdu quelques amis récemment, depuis qu'il s'est mis d'accord avec Conrad Grebel et Félix Mantz dans leur différend avec Zwingli.

— Dis-moi Johann, dit Marx. Grand-père parle beaucoup de Grebel et de Mantz. Cependant, je ne les ai jamais rencontrés. Qui sont-ils vraiment ?

— Ils ne sont que de jeunes hommes, bien instruits. Tu sais, le père de Conrad est dans le conseil. Les Grebel sont une famille fort importante. Conrad Grebel et Félix Mantz étaient de fidèles disciples de Zwingli jusqu'à il y a à peu près un an, mais ils ont perdu confiance en lui. Depuis ce temps, ils étudient la Bible encore plus et enseignent et prêchent leur concept de l'Église.



C'était au crépuscule. Fridli Schumacher se leva pour allumer la lampe. Il poussa une autre bûche dans la cheminée et puis il retira un éclat de bois du feu et alluma la lampe. La mèche fumante remplit la salle d'une odeur irritante.

— Ce débat dont tu parlais, dit Marx, as-tu dit qu'il aura lieu demain ?

— Oui, répondit Johann. Il aura lieu à l'église de Zwingli à Zurich, l'église Grossmünster.

— Et quel est le sujet cette fois ? Est-il encore sur la messe ?

— Non, cette fois il est sur le baptême, expliqua Johann. Le conseil de Zurich dit que chaque bébé doit être baptisé avant qu'il ait huit jours. Mais il n'existe rien de semblable dans la Bible. Conrad Grebel et Félix Mantz montreront qu'on ne doit pas baptiser une personne avant qu'elle atteigne l'âge de la responsabilité, qu'elle se repente de ses péchés et qu'elle soit née de nouveau. Christ n'a pas enseigné le baptême des bébés nulle part, mais seulement à ceux qui mènent la vie nouvelle pour Dieu. Ce sont eux qu'on doit baptiser.

Marx Boshart plissait le front. L'idée de ne pas baptiser les bébés lui était encore nouvelle, mais Johann, lui, semblait si certain. Est-ce vrai que la Bible n'enseigne pas le baptême des bébés ?

Chapitre 1

— Si la Bible est si catégorique, s'aventura Marx enfin, Grebel et Mantz devraient être capables de leur montrer que le baptême des bébés n'est pas correct.

— Mais, ils ne veulent rien savoir, dit Johann.

— Vraiment, il n'y a pas si longtemps, Ulrich Zwingli a admis que la Bible n'enseigne pas le baptême des tout-petits, mais qu'on doit baptiser seulement les hommes et les femmes qui croient. Mais encore, il ne pratique pas ce qu'il sait.

« Iras-tu à Zurich demain, Johann ? » demanda Fridli. Il mettait ses souliers de côté maintenant et donnait à la conversation toute son attention.

— J'aimerais bien y aller, dit Brotli.

— Grand-père dit que Grebel et Mantz, tous les deux, sont de bons orateurs, commença Marx en persistant. Peut-être le conseil acceptera-t-il que Zwingli ait fait une erreur.

Brotli éleva les paumes de ses mains en geste de désespoir.

« Tu parles comme un jeune homme, Marx, » dit-il. « Tu as encore beaucoup à apprendre. Le conseil ne décide pas ce qui est correct ou incorrect. Il décide ce qui est le mieux pour lui. Qu'est-ce qui arrivera à Zurich si on cesse le baptême des tout-petits ? C'est là, la question qu'il se pose. Il ne se demande pas « Que dit la Bible ? »

Marx n'ayant pas fait de commentaire, Johann Brotli continua.

— Tu ne comprends pas ce que je veux dire, n'est-ce pas ? L'Église dont parle le Nouveau Testament n'est pas comme l'Église à laquelle nous sommes accoutumés. L'Église doit être composée de croyants qui se sont repentis de leurs péchés et qui mènent une vie sainte. Personne d'autre n'a aucun droit de faire partie d'une Église chrétienne.

— C'est bien différent de ce dont nous sommes habitués, c'est vrai, ajouta Fridli.

— Oui, c'est vrai, continua l'ancien pasteur. L'Église catholique et maintenant l'Église de Zwingli aussi travaillent avec le gouvernement pour forcer les gens à faire partie de l'Église. Tout le monde doit être membre — bébés, voleurs, ivrognes — ils sont tous membres de l'Église. Il faut un conseil pour faire des lois et les faire respecter afin de tenir une telle Église unie. Et il demande le baptême des tout-petits.

Fridli parla encore.

Feu sur les collines de Zurich

— Voilà pourquoi, parce que nous n'avions pas fait baptiser notre bébé quand il est né en juin dernier, j'ai dû paraître devant la cour qui m'a ordonné de le faire baptiser tout de suite.

« Je m'en souviens, » dit Marx. Puis, il se tourna vers son beau-frère et dit d'une voix railleuse : « Alors, qu'est-ce que tu as fait ? Tu es allé humblement et tu l'as fait baptisé, n'est-ce pas ? »

Fridli descendait son regard. « Bien sûr, » admit-il. « Je n'avais aucun choix. »

— Tu sais, dit Brotli d'une voix ferme, mais tendre, tu aurais pu le refuser comme je l'aurais voulu de toi.

La porte du salon s'ouvrit et Mme Schumacher se présenta. Elle avait environ trente ans et un visage coloré. Elle portait un plateau dans une main et tenait un bébé accroché à son épaule de l'autre main. Elle mit le plateau sur la table devant son mari. « Je vous ai apporté du lait, » dit-elle en versant du lait très chaud dans les trois tasses.

Fridli passa une tasse à Johann et une autre à Marx. Ensuite, il buvait lentement dans la sienne. En le faisant, il levait le bras et jouait avec le pied de l'enfant. Le bébé riait.

— Le petit Rudi devient gros, n'est-ce pas ? rit Marx en regardant le bébé heureux. Il doit avoir entendu que nous venons de parler de lui.

Au son de la voix de son oncle, le bébé regardait Marx timidement. Ensuite, il cachait son visage dans l'épaule de sa mère.

Mme Schumacher reprit le plateau et attendit les tasses. « Comment va Regula ? » demanda-t-elle.

— Elle va très bien, répondit Marx. Et ton père aussi. Il veut aller à Zurich demain.

— Ah oui ?

— Oui, il y a quelque chose au sujet du compte à qui il a vendu des raisins l'automne passé.

« Je le vois. » À ces mots, la femme de Fridli s'excusa et quitta l'atelier.

Johann Brotli essuya l'écume du lait de ses lèvres et dit : « Comme je le disais, l'avenir n'a pas l'air très encourageant pour des hommes tels que Conrad Grebel et Félix Mantz, ou pour moi-même. Nous sommes extrêmement découragés à cause de Zwingli. Nous avons espéré qu'il soit le chef en établissant une Église selon le Nouveau Testament. Mais s'il ne le veut pas... bien, qu'est-ce que nous pouvons

Chapitre 1

faire ? C'est possible que nous soyons tous obligés de quitter le canton comme Simon, sauf si... sauf si... » Brotli fit une pause.

— Sauf si quoi ? demanda Fridli.

— Sauf si nous nous rendons.

« Certainement pas ! » protesta Fridli. Son visage rond devint cramoyisé à la lumière de la lampe en pensant à ce qu'il avait fait lui-même.

— Je ne vois pas pourquoi il n'y aurait pas d'espoir dans ce débat demain, ajouta le jeune Marx. À quoi ça sert un débat sinon pour déterminer quelle position est correcte ?

— C'est exact, dit Brotli avec une voix définitive. Le conseil l'a déjà décidé. Laisse-moi te lire l'annonce du débat et tu comprendras.

Brotli glissa ses longs doigts dans sa poche et retira un papier plié. Il l'ouvra et, le tenant près de la lampe, il le lissa.

Décret du conseil

Le 12 janvier 1525

Tandis qu'il existe certains hommes qui enseignent faussement que les jeunes enfants ne doivent pas être baptisés avant qu'ils arrivent à l'âge de la responsabilité, *bürgermeister** et le conseil de la ville de Zurich annoncent que nous invitons de tels hommes à paraître dans la Salle du Conseil ce mardi prochain et là à exprimer ouvertement leurs opinions et leurs intentions à partir des véritables et saintes Écritures ; et ainsi nos seigneurs poursuivront cette affaire comme bon leur semblera.

— Voilà ! dit Johann Brotli en remettant le papier dans sa poche. Ils ont déjà décidé que nous sommes des enseignants de faussetés. Alors, pourquoi poursuivre le débat ?

— Peut-être tu peux les convaincre, suggéra Fridli.

— Peu de chance ! conclut Brotli.

Les trois hommes pensèrent en silence. Les flammes dans la cheminée pétillaient, un revers dans la cheminée poussa la fumée dans l'atelier et Johann Brotli éternua.

Marx Boshart sauta subitement de son banc. « Je doit rentrer chez moi. Regula va se demander qu'est-ce qui m'est arrivé. »

* Le premier magistrat ou le maire d'une ville.

Feu sur les collines de Zurich

Aussitôt dit, il mit son manteau et sortit à la hâte. « Bonne nuit ! » cria-t-il, mais sa voix était perdue dans le vent qui poussa la porte et la claqua. Marx se dirigeait vers sa maison, en allongeant la jambe et en évitant les flaques de neige glissante.

Il regarda en direction du lac et la vue était à couper le souffle. Le soleil était descendu en arrière de la rangée de collines distantes, mais le ciel occidental était encore lumineux. Les filets de nuages étaient colorés en rose et en rouge et le tout se reflétait sur la surface du lac. Marx pouvait distinguer la glace qui se formait de plus en plus loin du bord et plus loin encore, les eaux clapoteuses du Lac Zurich.

Le regard de Marx resta fixé sur les nuages sombres au nord, qui annonçaient la neige. L'intensité de son ombre rendait le vent humide encore plus froid et Marx serrait son manteau davantage. La ville de Zurich se trouvait directement en bas de ce nuage. À travers le crépuscule, Marx put voir quelques lumières scintillant dans la ville à trois kilomètres de distance, et puis il entendit le son profond de la cloche de Grossmünster.

Marx continuait, son esprit demeurait dans la discussion de la soirée. Il y a plusieurs choses dans le monde pour confondre l'homme, mais il ne leur permettait pas de le perturber. Il n'était qu'un fermier, un simple vigneron. Il s'était marié seulement il y a trois mois et il devait voir sa femme. C'était assez pour l'occuper.

Marx regardait encore le nuage en haut de la ville. Selon Johann Brotli, il y existe un nuage plus important encore... Et si une tempête religieuse était prête d'éclater sur Zurich ? *Qu'elle éclate*, pensa Marx Boshart. *Cela ne touchera pas ma vie, je ne suis pas un homme religieux.*



Chapitre 2

MARX ENTENDAIT les cousins Hottinger, Rutsch et Heini, sifflant à l'unisson pendant qu'ils montaient la colline en arrière de Zollikon pour y couper du bois. En bas de Zollikon, un chien jappait, probablement le chien de Hans Murer, qui demeurait près du lac. Des juncos de neige chantaient dans le pin non loin. Et puis Marx entendait sa femme qui chantait en préparant le petit-déjeuner.

Dans l'étable, Marx sentait la chaleur et le moisi en trayant la vache. Le son du lait giclant dans le seau, le gloussement des poules grattant dans le fumier et le beuglement occasionnel du veau sont tous des bruits de l'étable, mais les premiers bruits matinaux venant de l'extérieur dérivait aussi vers l'étable.

La vache devint agitée, indiquant qu'elle n'avait plus de lait à donner. Avec les derniers gestes de ses mains, Marx se leva et apporta le seau débordant vers la cuisine. L'aube, grise et sombre, commençait à arriver, illuminant légèrement la tombée de neige de la nuit. L'air était froid, mais il ventait moins et il semblait faire plus chaud pour Marx que le soir précédent.

Marx pensait encore à la conversation dans l'atelier du cordonnier. Distraitement, il mit le seau de lait près de la porte où il laissait ordinairement ses bottes et il apporta celles-ci à l'intérieur.

« Marx, dors-tu toujours ? » demanda sa femme en étouffant un rire.

Marx rit malgré lui et remit vite ses bottes et ramassa le lait. « Non, Regula, » dit-il en souriant. « Je ne dormais pas, mais je rêvais. »

« Et tes rêves, de quoi s'agit-il, si j'ose demander ? » Regula s'approcha de son mari et plaça sa main sur son épaule. Elle le regardait dans les yeux en souriant.

— Pas de grandes choses. De ce que Fridli Schumacher et Johann Brotli discutaient la nuit passée pendant que j'étais là.

Feu sur les collines de Zurich

Regula Boshart attendait patiemment que Marx s'explique.

— Brotli va à Zurich aujourd'hui pour participer au débat sur le baptême. Tu sais ce qu'il croit sur le baptême des bébés ?

— Oui.

— Bien, Zwingli défendra l'ancien ordre. Brotli s'inquiète que le conseil ne lui offre pas l'opportunité égale contre Zwingli. En fait, il en est certain. Je suppose qu'une autre fois quand ils ont eu un débat, Zwingli les a interrompus chaque fois qu'ils voulaient s'exprimer — étouffant les paroles dans leur gorge, comme Brotli disait.

« Ils... eux ? Qui sont-ils ? Qui est avec Brotli ? » demanda Regula, confondue. Elle versa du lait frais dans des chopes et mit la table pour quatre.

— Je ne sais pas trop moi-même. Brotli parle de Conrad Grebel et de Félix Mantz et je crois qu'ils sont les chefs de file contre le baptême des enfants. Et ensuite il a parlé d'un nouveau, un étranger des Grisons. Je crois que son nom est Blaurock.

— Et Wilhelm ? Tu as oublié Wilhelm, Marx.

— Bien sûr, Wilhelm aussi. Il va sûrement passer à travers le village ce matin s'il n'est pas allé à Zurich plus tôt. Je crois que Wilhelm Reublin a été le premier prêtre dans tout le pays à prêcher contre le baptême des bébés.

— Et le premier prêtre à se marier, ajouta Regula.

— Le tout premier, malgré que Brotli n'était pas loin derrière. Ces deux hommes se ressemblent de bien des façons, quoique Wilhelm est presque assez vieux pour être le père de Brotli. Wilhelm a prêché à Wytikon contre le baptême d'enfants exactement comme Johann Brotli l'a fait dans notre village. Et les deux ont eu des conflits avec les autorités.

« Et ils vont probablement continuer à avoir des difficultés, Marx, » dit la jeune conjointe avec un ton d'inquiétude dans sa voix. « Je me demande si tu dois parler autant avec Johann. Je ne veux pas que tu ailles en prison. » Elle se pencha et toucha le poignet de sa chemise d'un geste de possession.

— Oh ! rit Marx. Ne t'inquiète pas pour moi. Je ne suis ni prêtre ni prédicateur. Pourquoi ne visiterais-je pas Johann Brotli ? Il reste avec mon beau-frère et c'est une assez bonne raison. Si tu veux t'inquiéter, il vaut mieux t'inquiéter de la femme de Fridli. Elle est votre soeur, et elle et la femme de Johann pensent ensemble tout le temps.

Chapitre 2

Regula apporta le potage de la cheminée et le plaça sur la table. Marx la regardait avec admiration. Selon lui, il s'était marié à la plus belle fille de Zollikon.

— Mon père, n'est-il pas encore levé ? demanda Regula. Et Valentin ? Le petit-déjeuner est prêt.

— Ton père préparait des choses pour son voyage à Zurich, dit Marx. Je vais l'appeler, et Valentin aussi.

Marx monta allégrement l'escalier jusqu'au premier étage de la maison de pierres. Après quelques minutes, il descendit, suivi des deux hommes. L'un était le père de Regula, Rudolph Thomann, couramment connu comme « Petit Rudi ». Rudi était un homme mince de soixante ans, chauve jusqu'aux oreilles et un bon et vite parleur. Sa femme était morte depuis plusieurs années.

Valentin, l'ouvrier agricole, suivait Rudi. À dix-huit ans, Valentin faisait déjà plus de six pieds et il ne cessait de grandir. Valentin se pliait en avant, descendant les épaules, pour cacher sa hauteur.

Les trois hommes s'assirent pour le petit-déjeuner et Regula prit sa place au bout de la table.

Ils venaient à peine de commencer à manger quand on cogna à la porte. Marx se leva pour l'ouvrir.

« Entrez ! » dit-il en reconnaissant les deux hommes debout dans la neige devant la porte.

« Eh, nous n'avons guère le temps, n'est-ce pas Johann ? » demanda l'aîné des deux hommes.

— Pas beaucoup, répondit Johann Brotli. Tu vois, Marx, Wilhelm et moi partons pour Zurich et nous voulons être là quand va commencer le débat. Mais Fridli a mentionné que votre beau-père va à Zurich aujourd'hui aussi et nous voulions l'inviter à nous accompagner.

— Entrez et asseyez-vous pendant que je le lui demande, invita Marx chaleureusement. Il prend le petit-déjeuner, mais je crois qu'il serait prêt en cinq minutes.

Wilhelm Reublin et Johann Brotli entrèrent dans la maison et s'assirent, mais Marx remarquait qu'ils ne se détendaient pas. Vite, il expliqua à son beau-père ce que voulaient les voyageurs.

« Je serais très reconnaissant de leur compagnie, » répondit vite Rudi Thomann. « S'ils m'excusaient pour un moment pendant que j'avale

Feu sur les collines de Zurich

un peu plus du petit-déjeuner, je serais avec eux. » Puis il dit d'une voix plus forte pour les hommes dans le salon : « Mangez un morceau avec nous, je vous prie. »

— Merci bien, mais nous avons déjà mangé, répondirent-ils.

Rudi continua, parlant vite entre les bouchées : « Bien que je suis un vieux, vous ne me verrez pas me laisser distancer par vous autres en marchant à Zurich. Vous ne perdrez pas de temps en m'attendant, car je marcherai à une vive allure et vous arriverez tôt. »

Marx souriait. Il savait que Rudi disait la vérité. Johann Brotli peut maintenir la vive allure du petit vieux, mais Marx peut juste imaginer le Wilhelm potelé sifflant à travers la neige, ayant de la difficulté à suivre les autres.

— Marx, ne voulais-tu pas venir aussi ? demanda Johann.

— Vraiment, je n'ai pas d'affaire à Zurich, répondit Marx.

— Mais le débat...

— Cela serait trop profond pour moi, objecta Marx en rougissant. Je ne pourrais rien comprendre. C'est hors de mon champ. Je suis fermier.

— Je pense que tu peux le suivre, dit Johann avec bonté.

— Quand seriez-vous de retour ? demanda Marx.

Un nuage passa sur le visage de Johann Brotli. « Ça, nous ne le savons pas, » expliqua-t-il. « Si Dieu le veut, Wilhelm et moi aimerions être de retour chez nous dans quelques jours. Mais, nous ne savons jamais... »

— Et à nos femmes, ajouta Wilhelm. La mienne est venue à Zollikon ce matin pour rester avec la femme de Johann jusqu'à notre retour.

Regula leva les yeux à ces mots. « Tu dis qu'Adelheid est... c'est son nom, non ?... Tu dis qu'elle reste chez Johann, chez Fridli ? » demanda-t-elle timidement.

— Oui, répondit Wilhelm Reublin.

— Alors, il faut que j'aille la visiter.

— Bien sûr ! Elle sera très contente et cela aidera... cela l'aidera à moins s'inquiéter de moi.

À ce moment, Rudi Thomann descendit l'escalier, en fermant son manteau et en apportant un paquet sous le bras. « Allons-y, » dit-il, « Sortons promptement. Je ne veux pas être responsable du retard de ces gentilshommes. »

Chapitre 2

Les trois hommes partirent.

Marx se leva de la table, s'étira puis expliqua à Valentin le travail qu'il devait faire ce jour-là. Ensuite, il aida sa femme à faire la vaisselle. Regula était surprise et enchantée.

À midi mercredi, Rudi Thomann entra vivement dans sa maison à Zollikon. Son voyage à Zurich s'était bien déroulé, en plus, il eut le temps de passer quelques heures au fameux débat. Après cela, ses compagnons de route, Wilhelm Reublin et Johann Brotli, le persuadèrent de prendre le repas du soir avec eux.

— Je n'ai jamais su que le repas du soir pouvait devenir une réunion religieuse, dit-il à Marx et Regula. Nous n'avions pas fini de manger quand les gens commencèrent à entrer. Conrad Grebel était là, et Mantz, et le nouveau, Blaurock. Tout le monde parlait du débat et de ses conséquences. Certains croyaient qu'il s'était bien passé, mais la majorité croyait qu'il ne les a pas beaucoup persuadés. Il y avait du suspense la nuit précédente, à savoir ce que le conseil déciderait, ou quelles étapes Zwingli adopterait prochainement. Et puis ce matin...

— Est-ce que le conseil a approuvé de nouvelles lois ? interrompit Marx.

— Oui, mais pas vraiment celles qui étaient nouvelle, continua Rudi.

— Il a approuvé la proposition ce matin que Zwingli a gagné le débat. Ainsi, tout nouveau-né doit être baptisé et ceux qui ne le sont pas, ont huit jours pour le faire. Tout parent qui ne veut pas obéir à cette loi doit quitter le canton et vivre ailleurs. Le conseil ne tolérera pas de bébés non baptisés.

— Le conseil est catégorique, n'est-ce pas ? murmura Marx.

— Carrément ! s'exclama Rudi. Aussi bien essayer de transporter ces collines que d'attendre à ce que le conseil montre de la patience envers ceux qui ne veulent pas faire baptiser leurs bébés.

— Et j'imagine, ajouta Marx, que Grebel et Mantz ne sont pas sur le point de changer leur position non plus.

— Non, ils ne le sont certainement pas ! dit Rudi avec force. Encore, il serait aussi facile à transporter une montagne que de les faire abandonner leur position. Et savais-tu que le jeune Grebel et sa femme ont un nouveau bébé, une petite fille de moins de deux semaines ?

Feu sur les collines de Zurich

À ces paroles Regula prit intérêt. « Vraiment ? » dit-elle. « Et elle n'est pas encore baptisée ? »

— Non, elle ne l'est pas, dit Rudi. J'ai entendu Conrad dire la nuit passée : « L'enfant est une fille, nommée Rachel, et elle n'est pas encore baptisée dans le bain romain. » De la manière dont il l'a dit, je savais qu'il n'a aucune intention de le faire dans les prochains huit jours, non plus.

— Oh non, quelle confusion ! chuchota Regula. Et les pauvres petits bébés sont en plein milieu et ne savent pas ce qui se passe.

— C'est aussi bien qu'ils ne le sachent pas, observa Rudi sèchement. Mais je pense bien que le pire est encore à venir. Il me semble que les discussions sont arrivées dans une impasse et que personne ne veut rien céder. Mais Zwingli a le conseil de son côté et il porte l'épée. Alors, ils réussiront.

Ainsi dit, Rudi Thomann sortit des papiers d'affaires de son sac et commença à faire des calculs. Quant à lui, la discussion sur le baptême était morte.

« Mais je me demande ce qu'ils vont faire, » dit Marx Boshart, moitié à lui-même et moitié à sa femme.

— Qui ?

— Brotli et Wilhelm. Conrad Grebel et Félix Mantz et les autres.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire ? demanda Regula.

— Je ne sais pas, répondit Marx. Logiquement, la seule chose à faire est de l'abandonner, il me semble. Zwingli ne l'abandonnera pas. Ça, c'est sûr, car il a le pouvoir de son côté.

Mercredi céda la place à jeudi. Jeudi aussi se passa et Marx Boshart était très occupé en aidant Valentin à faire du bois pour la cheminée et en le descendant de la colline. Vendredi vint et encore, pas de nouvelle de Zurich.

Vendredi après-midi, Regula se promena jusqu'à la maison du cor-donnier et rendit visite à sa sœur, et à Mme Reublin et Mme Brotli. Ils dirent que Johann était chez lui à midi pour vérifier si tout allait bien, et puis il s'en retourna à Zurich. On avait besoin de lui là, dit-il. Il n'eut pas le temps de l'expliquer.

Et puis samedi, tôt l'après-midi, quelques villageois revinrent de Zurich avec la nouvelle du dernier geste du conseil. Marx était prêt à

Chapitre 2



La ville de Zurich vue du lac avec la rivière Limmat au centre. Le Grossmünster (« grande église ») est à droit avec ses flèches jumelles qui ont été remplacées par des dômes plus tard. La prison Wellenburg se trouve au milieu de la rivière et le Rathous (Salle du conseil) au bord de la rivière, près du Grossmünster.

Feu sur les collines de Zurich

retourner au travail quand il l'entendit. Il laissa tomber sa hache tout de suite et alla parler avec sa femme. Rudi était là aussi, venant juste de se réveiller de sa sieste.

« Regula ! Père ! » cria Marx, à bout d'haleine. « Le conseil a agi. Conrad Grebel et Félix Mantz ont eu l'interdiction d'enseigner ou de prêcher à l'intérieur du canton. Ils sont bâillonnés. Alors, c'est la fin de leurs sessions de lecture de la Bible. Grand-père sera frustré, j'en suis sûr. »

« Je m'attendais à ça, » dit Rudi en nettoyant ses dents avec ses doigts.

— Mais je n'ai pas encore dit la plus grande nouvelle, continua Marx.

— Dis-la donc ! dit Rudi.

— Ils ont banni quatre hommes qui ne sont pas natifs du canton et vous savez ce que cela veut dire.

— Johann ? chuchota Regula.

— Oui, Johann Brotli doit partir.

— Qui d'autre ? Wilhelm ? demanda Rudi.

— Wilhelm. Le troisième homme est Andres, infirme et vendeur de livres à Zurich. Le dernier est un étranger dont je n'ai jamais entendu parler.

— Je ne l'aime pas, marmotta Rudi Thomann. Johann est un homme bon et il n'a fait de mal à personne. Wilhelm non plus.

— Ils doivent être en dehors du canton dans huit jours, expliqua Marx. C'est samedi aujourd'hui, alors ils n'ont que la semaine prochaine.

« Une semaine pour partir. » Regula pensait à ses amis, les femmes de Johann et Wilhelm. « Rien qu'une semaine. »



Chapitre 3

MARX SE LEVA dans son lit et frotta ses yeux. Qu'est-ce qui l'avait réveillé ? Un coq chanta dans l'étable. C'était presque l'aube, mais il faisait encore noir. Est-ce que quelqu'un avait sonné à la porte ?

Oui, il l'entendit encore. On cogna hâtivement. Marx se glissa dans son pantalon et, sans réveiller sa femme, s'en alla à la porte. Il chuchota : « Qui est là ? » ne voulant pas réveillé la maisonnée.

« Ton ami, Johann, Johann Brotli, » répondit la voix.

Rapidement, Marx débarra la lourde porte et l'ouvrit. Johann Brotli entra, frissonnant de froid. Marx ne pouvait pas voir l'expression sur son visage dans l'entrée obscure.

— Je regrette de vous avoir réveillé, Johann s'excusa. Il est presque l'aube et je croyais que tu serais déjà levé.

« Il n'y a pas de problème, » Marx le rassura en se demandant de plus en plus ce que son visiteur voulait.

« Je viens directement de Zurich, » expliqua Johann. Marx pouvait discerner de l'agitation dans sa voix. « Tu as entendu la décision du conseil hier, n'est-ce pas ? Qu'il m'a été donné huit jours pour quitter le canton. »

— Oui, nous l'avons entendu.

— Écoute, Marc, chuchota Johann, une grande chose s'est passée cette nuit. Je suis en route pour le dire à ma femme. Et de le dire à Fridli et sa famille. Pour une raison ou pour une autre, en passant, je me sentais poussé d'arrêter et vous inviter, toi et Regula, à venir l'entendre aussi.

— Tu veux dire maintenant ?

— Oui, aussi vite que vous pouvez venir. Je veux retourner à Zurich peu après l'aube.

Feu sur les collines de Zurich

Marx bâilla. Il était encore à moitié endormi et il essayait de penser plus clairement. Aller chez Fridli Schumacher maintenant ? À cinq heures du matin ? Il lui semblait sans raison, par contre...

Marx regardait Johann. Son visiteur faisait ses cent pas dans l'entrée, attendant sa réponse. Probablement, il ne s'est pas couché du tout. La nouvelle, quoi qu'elle fût, doit être importante.

— Viens-tu ? demanda Brotli.

— Oui, je le crois, répondit Marx. Je dois réveiller Regula et aviser Valentin de traire la vache. Puis nous viendrons.

« Parfait. Vous ne le regretterez pas. Le Seigneur nous mène, Marx. »
À ces paroles, Johann Brotli disparut dans l'obscurité.

Quinze minutes plus tard, les Boshart entrèrent sans bruit dans l'atelier du cordonnier. Une lampe scintillait dans le coin. Avec un geste, Fridli invita les nouveaux venus à prendre les chaises autour de la table où se trouvaient déjà les Brotli et les Schumacher.

À la lumière de la lampe, Marx pouvait remarquer que le visage de Johann rayonnait et que ses yeux scintillaient avec surexcitation. Certainement, il a éprouvé quelque chose qui a touché le fond de son âme !

« Mes chers frères, » Brotli commença, sa voix cassante d'émotion. « Le Seigneur n'abandonne pas ceux qui appellent Son nom dans la foi. Ainsi, Il a finalement entendu notre prière et nous a montré ce que nous devons faire. Dans les dernières quelques années, nous nous sommes souvent rassemblés pour étudier et pour discuter des Écritures. — Conrad Grebel, Félix Mantz et d'autres. Point par point, Dieu a ouvert nos yeux à Sa volonté et nous a montré quelle sorte d'Église Il désire. Le chemin n'était pas toujours facile, nous trébuchions et nous hésitions, et nous avons presque perdu espoir, mais ceci était sûrement toute l'oeuvre de Dieu pour nous rendre plus dépendants de Lui. La vision d'une véritable Église de croyants chrétiens... cette vision a grandi et grandi jusqu'à ce qu'elle remplisse la majorité de nos heures de veille. »

Johann Brotli parlait du fond de son coeur. Il regarda sa femme et puis il continua : « De plus en plus, nous nous rendons compte que nous sommes appelés à construire une véritable Église aujourd'hui.

Chapitre 3

Elle sera tout à fait comme la première Église du Nouveau Testament, une Église persécutée et souffrante. Ceci n'était pas facile à accepter et encore plus difficile à poursuivre, mais cette nuit nous, les frères, avons tous eu la certitude accablante que nous ne pouvions plus attendre. Nous ne pouvions plus entretenir l'espoir vain qu'Ulrich Zwingli se joigne à nous comme notre chef. Nous ne pouvions plus attendre un moment plus favorable. La vision d'une véritable Église de Christ, un peuple appelé, saint et racheté, et baptisé sur profession de leur foi en Jésus — voilà la vision qui nous a été inspirée. »

« Que... qu'avez-vous fait ? » demanda Mme Brotli avec de grands yeux fixés sur son mari.

— Cela viendra bientôt, dit Johann Brotli.

— Hier, quand nous avons entendu de l'action sévère du conseil prise contre nous, d'abord nous nous sommes sentis tous écrasés. Il y avait un sentiment de désespoir, de découragement. Que pouvions-nous faire maintenant ? Il n'y aurait plus de réunions d'étude biblique. Quatre des nôtres avaient été bannis du canton. Est-ce qu'il y avait de l'espoir ?

Marx penchait de plus près, ses coudes sur la table. Il n'avait pas eu l'intention de s'impliquer dans ces affaires religieuses, mais il sentait son cœur battre plus vite.

« On chuchota le mot d'ordre, » continua Brotli, « que nous devons nous rassembler chez Félix Mantz tard hier soir pour discuter et prier sur cette question. Malgré que la réunion elle-même fût contre la loi, nous n'avons pas eu d'autre choix que d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

« Alors, tard hier soir, nous nous sommes rassemblés dans la maison de Mme Mantz. Nous étions à peu près une douzaine de personnes. D'abord, nous avons discuté de l'action du conseil et de ce qu'elle veut dire. Ensuite Conrad nous a lu des Écritures. Tant de versets étaient appropriés à ce moment-là. Assis, nous pouvions ressentir l'Esprit de Dieu à l'œuvre ; une grande anxiété descendait sur nous et nous étions émus au fond du cœur. Qu'est-ce que Dieu nous demandait maintenant ? Qu'est-ce qu'Il attendait de nous ? Était-ce trop de nous demander de faire face à la persécution ? Mais quand nous nous souvenions de la ténacité des apôtres, nous étions fortifiés. Peut-être, nous aussi, nous pouvons endurer si le Seigneur nous aide.

Feu sur les collines de Zurich

« Enfin, nous nous sommes agenouillés en prière et nous avons déversé notre cœur à Dieu pour qu’Il puisse nous rendre miséricorde et grâce pour faire Sa volonté divine. Je vous le dis, mes amis, c’était un moment émouvant. »

Johann avait maintenant les larmes aux yeux.

Il continua : « Je crois que nous tous, nous ressentions dans notre cœur ce que nous devons faire prochainement, mais c’était difficile, car c’était si différent de tout ce qui était de notre temps. Nous avons souvent lu comment les hommes et les femmes dans le Nouveau Testament étaient baptisés sur leur profession de foi, mais aucun de nous ne l’avons jamais vu. Nous avons vu des bébés qui sont baptisés, oui, mais cela n’était pas vraiment le baptême. »

« En se levant de notre prière, Georg Blaurock s’est tourné vers Grebel et a dit : “Mon frère Conrad, je te demande de me baptiser avec le véritable baptême chrétien sur ma foi et ma connaissance.” Et avec ces mots il est tombé sur ses genoux devant Conrad. »

« Qu’est-ce que... » la voix de Brotli suffoqua ; il se racla la gorge avant de continuer. « Qu’est-ce que Conrad pouvait faire d’autre que de le baptiser ? »

— Oh ! s’exclama Fridli.

— Et puis, Georg ayant été baptisé, nous autres, nous nous sommes tournés vers lui et avons aussi demandé le baptême. Le frère Georg Blaurock nous a baptisés, un par un, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

« Oh ! Johann, » Mme Brotli commença à pleurer, et ensuite, à trembler. « Oh ! Johann, pourquoi l’as-tu fait ? »

— Mais ma chérie, objecta Brotli, c’était certainement la main de Dieu, tandis que dans tout ce pays il n’existe aucune Église qui vit selon le Nouveau Testament.

— Je le sais, dit sa femme en larmes. Je le sais dans ma tête, mais mon cœur lutte contre. J’ai peur que cela t’éloigne de moi, peut-être... peut-être même au coût de ta vie.

— Et alors ? demanda Johann d’une voix calme. L’âme vaut sûrement plus que le corps.

Le groupe resta assis pour une période de temps, chacun perdu dans ses propres pensées. Ils ont organisé une nouvelle Église ! *Combien* grand deviendra ce nouveau mouvement ? Est-ce que Zwingli, avec

Chapitre 3

l'aide du conseil, la supprimera sans miséricorde ? Ou bien, est-ce que la nouvelle Église, en compagnie de Dieu, continuera de grandir malgré la persécution, jusqu'à ce qu'elle remplisse toute la Suisse ? Johann avait certainement raison quand il disait qu'une grande chose s'était passée pendant la nuit.

— Mais voyons, dit Johann. Je n'ai pas terminé. Après le baptême, on a choisi certains des frères comme ministres et chefs et nous les avons nommés pour enseigner, prêcher et baptiser.

— Es-tu de ceux là ? demanda Fridli, manifestant soudainement un grand intérêt.

« Oui, Fridli, » répondit Johann humblement, baissant la tête, sa voix tremblante. « J'en suis un. Les autres ministres sont Georg Blaurock, Conrad Grebel et Félix Mantz. Peut-être, il y en aurait-il d'autres plus tard, quand l'Église grandira. »

« Donc, penses-tu qu'elle va grandir » ? demanda Marx, observant Johann de près. Il n'a pas eu le temps de considérer à fond cette nouvelle réalité et il n'était pas certain quoi penser pour le moment.

— Je crois qu'elle va grandir, répondit Brotli avec conviction. Par exemple, je crois que ce village de Zollikon est comme un champ de blé prêt à la faucille. Il y a des douzaines de personnes ici qui veulent servir Dieu et qui n'ont connu la Bible qu'avant la dernière année. En lisant la Bible de plus en plus et en enseignant la vérité de plus en plus, l'Église grandira comme dans le temps du Nouveau Testament.

— Mais Zwingli..., objecta Marx.

— Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? L'Église primitive à Jérusalem a eu ses problèmes aussi, avec les Juifs et le gouverneur romain luttant contre les chrétiens. Si Dieu a pu convertir un persécuteur comme Paul, Il peut changer le cœur de Zwingli aussi. Qui sait ? Et même si Dieu ne le fait pas, Il a changé notre cœur. Pour moi, en ce moment, c'est assez.

Johann Brotli était satisfait.

Fridli Schumacher regardait sa femme. Il avait une expression troublée sur le visage. Pour un instant, il semblait hésiter, puis il parla subitement : « Johann, si Dieu le veut, j'aimerais que l'Église à Zollikon commence aujourd'hui. Si tu le veux, moi, je veux être baptisé. Depuis deux ans, tu as vécu ici dans ma maison et pendant ce temps tu m'as enseigné beaucoup sur la volonté de Dieu. Je sais que j'ai

Feu sur les collines de Zurich

encore beaucoup à apprendre et que je ne suis qu'un cordonnier faible et ignorant, mais si tu me considères comme prêt, je te le demande.

— Mon frère Fridli, répondit Johann avec émotion, rends gloire à Dieu et Lui seul, si par moi tu pouvais apprendre la foi en Jésus-Christ. Tu n'es pas un enfant... en fait, tu es un homme mature et tu sais ce que veut dire ce symbole du baptême, qu'il signifie un changement intérieur du cœur, une nouvelle naissance dans le royaume de Dieu. Il veut dire se dépouiller du vieil homme et ses désirs, et devenir une nouvelle créature en Jésus-Christ. Je crois que nous devons prier.

L'aube commençait à pointer aux fenêtres quand le groupe s'agenouilla en prière sincère dans l'atelier du cordonnier. Johann Brotli dirigeait la prière, implorant Dieu de leur manifester Sa volonté et de les guider par Sa Parole et par Son Esprit.

Quand ils se relevèrent, le groupe attendait Johann pour procéder. Il était assis en silence, comme dans une méditation profonde. Et puis il ouvrit le Nouveau Testament et lut le neuvième chapitre des Actes et ensuite le cinquième chapitre de la lettre aux Éphésiens.

Puis Johann annonça : « J'aimerais retourner à Zurich bientôt, mais d'abord j'aimerais parler un mot avec ma femme toute seule. Ensuite, peut-être Fridli, tu pourrais m'accompagner jusqu'à Hirslanden et au puits, là, si Dieu le veut, nous célébrerons la cérémonie du baptême. J'espère que vous autres, vous pouvez venir aussi.

Marx regardait Regula. Il remarqua que ses yeux étaient rouges et il savait qu'elle sympathisait avec les deux femmes dont les maris s'exposaient volontairement au danger en se faisant baptiser. Il n'a jamais été un homme qui fut forcé à faire une chose. Pour le moment, Marx observerait.

Johann lui parlait. « Marx, veux-tu nous accompagner à Hirslanden ? »

À sa grande surprise, il s'entendit dire : « Oui, j'aimerais y aller et voir comment cela se fera. Après tout, Fridli est mon beau-frère. »

— Alors, nous passerons chez toi dans à peu près une demi-heure, dit Johann.

— Nous vous attendrons, répliqua Marx. Nous rentrons pour les travaux matinaux et puis nous serons prêts.

Marx et Regula s'excusèrent et retournèrent chez eux. Ils marchaient ensemble en silence, ni l'un ni l'autre ne disait un mot.

Chapitre 3

Le puits villageois à Hirslanden, entre Zollikon et Zurich, était équipé d'une manivelle et d'une corde pour monter l'eau dans un seau. Par négligence, quelqu'un avait renversé de l'eau et le froid de l'hiver l'avait transformée en glace solide autour de la base du puits.

Quand le groupe de Zollikon approcha du puits ce matin de janvier 1525, Johann Brotli était en avant. Il marcha légèrement à travers la glace, lâcha la corde et descendit le seau jusqu'à l'eau. En entendant le floc dans l'eau, il donna quelques secousses sur la corde pour remplir le seau et puis il tourna la manivelle pour monter le seau d'eau étincelante à la surface.

Marx Boshart s'approcha et prit le seau. Il le mit par terre devant Johann et puis se recula pour observer. Le village était tranquille à cette heure du dimanche matin. Personne n'était en vue.

Brotli sortit son Nouveau Testament et commença à le lire. Fridli était debout à côté de lui, sa tête baissée. La femme de Fridli et Regula attendaient à côté.

Marx devint inquiet. Il voulait que Johann se dépêche. Et si quelqu'un passe et se demande qu'est-ce qui arrive ? Marx leva les yeux et regardait la rue. Personne ne les a suivis de Zollikon. Il regardait dans la direction de Zurich. Là, à la distance, il voyait un homme marchant dans leur direction.

Marx voulait chuchoter, « Dépêches-toi Johann. Quelqu'un vient. » Mais il ne l'a pas fait. Il écoutait Johann qui continuait à lire. Brotli n'était pas inquiet.

Il ferma son Testament et tourna vers Fridli. « Maintenant, mon frère Fridli... »

Marx l'interrompt. « Johann, un homme vient vers nous. Il est presque ici. Pourquoi ne pas attendre qu'il soit passé ? »

Johann regardait. En fait, l'homme était proche. Il portait un paquet qui pouvait être des vêtements.

Le visage de Johann Brotli s'allumait avec un sourire. « N'aie pas peur de cet homme, Marx, » dit-il. « Il est Hans Oggenfusz, le tailleur. Il est un ami de Conrad Grebel depuis longtemps. »

« Bonjour, mon ami Johann, » cria Oggenfusz en s'approchant. « Je suis en route à Wytikon pour livrer ce manteau à Wilhelm Reublin. » Il souriait.

Feu sur les collines de Zurich

Marx se demandait s'il ne pourrait pas avoir d'autres raisons pour le voyage à Wytikon. Quoique la livraison d'un nouveau manteau est une bonne raison si son client a été banni du canton et a été obligé de le quitter en moins d'une semaine.

« Qu'est-ce qui arrive ? » demanda Oggenfusz regardant le seau plein d'eau et le groupe autour du puits.

« C'est une cérémonie de baptême chrétien, Hans, » expliqua Brotli. « Nous étions sur le point de procéder au baptême quand tu t'es approché. »

Oggenfusz avait l'air surpris et Marx devina que, pour une raison ou une autre, il n'était pas présent la veille.

Maintenant, Fridli parla, anxieux que la cérémonie soit terminée avant d'autres interruptions. « D'accord, Johann, » dit-il, « tu m'as montré la vérité. Je te remercie pour cela et je te demande le signe. »

Solennellement, Johann Brotli plongea ses mains dans le seau pendant que Fridli Schumacher s'agenouillait devant lui sur la neige et la glace. En tenant ses mains remplies d'eau au-dessus de la tête de Fridli, Johann prononça : « Je te baptise, mon frère Fridli, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Marx regardait les filets d'eau qui descendaient dans les cheveux épais de son beau-frère et coulaient sur son col. Fridli se leva et la cérémonie fut terminée.

Le tailleur Oggenfusz leur dit adieu et partit pour Wytikon. Johann Brotli se dirigea vers Zurich et les autres retournèrent vers Zollikon.

Pendant qu'ils marchaient vers leurs maisons, la scène au puits brûlait vivement dans l'esprit de Marx Boshart. « La cérémonie était si simple ! » exclama-t-il à haute voix.

« C'est vrai, » dit Fridli avec révérence. « Quel contraste avec la manière de baptiser les bébés ! Quand le bébé Rudi a été baptisé il y a quelques mois... » Il fit une pause et une expression de peine lui traversa le visage. « Comme je préférerais maintenant que nous n'ayons pas cédé. Mais comme j'ai commencé à le dire, quand notre bébé a été baptisé, le pasteur Billeter observait tous les rites que les catholiques utilisent toujours — il a mouillé la tête du bébé avec de la salive, fait le signe de la croix, éloignant le diable. Et le pauvre bébé ne savait rien de cela. »

Chapitre 3

Le groupe continuait, maintenant, s'approchant de Zollikon. En entrant dans le village, quelques villageois les regardaient avec curiosité, se demandant où les Boshart, les Schumacher et Mme Brotli étaient allés si tôt le matin.

Marx et Regula arrivèrent à leur maison. « Adieu, » cria Marx. « Il doit être l'heure du petit-déjeuner. »



Chapitre 4

C'ÉTAIT LE MERCREDI SOIR, le 25 janvier 1525 à Zollikon.

Deux hommes avec une torche se tenaient près de la porte principale de la maison où Rudi Thomann et les Boshart demeuraient. La lune n'était pas encore levée et un vent chaud du sud avait fait fondre la neige de la semaine précédente. Alors, il faisait noir.

À l'intérieur de la maison, Marx Boshart entendit la frappe légère des visiteurs. Se tournant vers son beau-père, il dit : « Je crois qu'ils sont arrivés. »

Rudi Thomann s'était reposé dans sa chaise de chêne solide et il serait debout dans un instant. Le petit homme vigoureux se précipita vers la porte et l'ouvrit brusquement. « Bienvenue chez moi, » dit-il chaleureusement, en faisant entrer les deux hommes et en fermant la porte. « Le repas sera bientôt prêt. Aimerez-vous vous asseoir dans le salon jusqu'à ce que Regula nous appelle ? »

L'ayant dit, Rudi les guida au salon de la vieille maison de pierres. Marx se leva pour accueillir les deux hommes, Johann Brotli et Wilhelm Reublin. Les visiteurs s'assirent.

Bientôt, ils commencèrent à parler du sujet qui mijotait dans tous les esprits. « C'était très gentil d'inviter Wilhelm et moi ce soir, » dit Johann. « Cette semaine a été dure pour ma femme et moi, et j'imagine que c'est de même pour le frère Wilhelm... »

« Oui, c'est dur, » dit Wilhelm en accord.

Brotli continua : « Il y avait tant à faire, se préparer à quitter notre foyer avec si peu d'avis et disant adieu à tous nos amis et frères. Pensez-y, trois jours de plus... »

« C'est dur de quitter nos foyers, » ajouta Wilhelm, « mais le plus dur est de partir maintenant quand il y a autant de besoins pour nous.

Feu sur les collines de Zurich

Nous deux, Johann et moi avons travaillé et prié pour ce moment et maintenant nous devons partir. »

— Sans doute, Dieu trouvera d'autres hommes pour vous remplacer, Wilhelm, dit Brotli.

— Alors, tu crois... tu crois que ce baptême se répandra ? demanda Marx.

« Oui, je crois que Dieu aura une Église ici à Zollikon, » dit Johann Brotli avec conviction. « Et une assemblée à Wytikon où Wilhelm a semé le bon grain. Et d'autres assemblées ici et là à travers chaque canton de la Suisse, et même au-delà. »

Rudi Thomann avait gardé le silence. Il jouait nerveusement avec un canif. Il se leva et marcha à travers le salon, puis il retourna à sa chaise et s'assit.

— Mais Ulrich Zwingli, marmotta-t-il. N'oubliez pas Zwingli et le grand conseil de Zurich.

— Zwingli et le conseil ne peuvent pas arrêter l'œuvre de Dieu, dit Wilhelm Reublin.

« Je ne sais pas. Je ne suis pas si certain de cela, » commenta Rudi, parlant plus vite, pendant que les copeaux s'accumulaient sur le plancher devant lui. « Il me semble qu'il se débarrasse de deux chefs très facilement. »

Une expression de peine traversait le beau visage barbu de Brotli. « C'est vrai, mon ami Rudi, » admit-il. « Nous fuyons comme des moutons devant des loups, mais peut-être Dieu a un dessein caché à nos yeux. Peut-être qu'Il veut que nous oeuvrions ailleurs, dans des régions où l'Évangile n'est pas si bien connu qu'ici dans le village et à Wytikon. »

— As-tu des idées où tu veux aller, Johann ? demanda Marx.

— Pas pour certain, répondit Brotli. Peut-être à Hallau où ma femme a de la parenté.

— Quand pars-tu ?

— Quand ? Pas plus tard que samedi, bien sûr. Johann grimaça un sourire. Nous devons voyager lentement avec ma femme et notre bébé. Je crois que Wilhelm et sa famille se joindront à nous, n'est-ce pas ?

« Sans doute. » Les yeux de Wilhelm avaient un regard lointain.

À ce moment Regula se présenta dans la porte et annonça timidement que le repas du soir était prêt. Les quatre hommes se levèrent et

Chapitre 4

entrèrent dans la salle à dîner où une lampe murale illuminait la table remplie de nourriture.

Un bol de potage aux légumes se trouvait au centre de la table avec le pain, le fromage et le lait disposés autour. Les hommes s'assirent et baissèrent la tête pendant que Wilhelm fit une courte prière de remerciement.

Marx passait le pain et le fromage aux visiteurs et Rudi les invita à bien manger en tant qu'invités dans sa maison.

En mordant un morceau de fromage, Wilhelm regarda Rudi et dit : « Je suppose que tu es prêt pour plus de visiteurs quand ils arriveront. »

Rudi répondit avec un sourire facile. « Le salon est balayé, mais honnêtement, je suis curieux. Qui vient ? Je me demandais qui cela pouvait être depuis que tu as indiqué que quelques-uns de tes amis pouvaient nous visiter ce soir après le repas. »

Wilhelm Reublin sourit à son tour. « Je sais qu'il n'est pas habituel pour les invités d'offrir à d'autres personnes de se joindre à eux surtout quand la loi interdit qu'ils se rencontrent. Voilà pourquoi je t'ai demandé la permission. Je dois te dire qui viendra ce soir. Félix Mantz et Georg Blaurock seront ici ce soir. »

Marx Boshart ressentit une vive émotion. Il en a tant entendu parler récemment de Blaurock et de Mantz, et ce soir ils seront ici. Mais avant qu'il ne dise quoi que ce soit, Johann Brotli parla.

« Et moi, j'attends des amis aussi, tandis que je leur ai dit que deux frères de Zurich viendront chez Rudi Thomann... »

« Qu'ils viennent ! En autant qu'ils viennent comme des amis, ma maison est leur maison, » dit Rudi en étendant ses bras pour montrer son grand accueil.

Quelques minutes plus tard, au moment même où Wilhelm Reublin était en train de prendre un autre morceau de fromage, quelqu'un frappa légèrement à la porte extérieure. Marx recula sa chaise et s'excusa. Il ouvrit la porte et regarda dans le noir. Son regard s'arrêta sur deux hommes.

« Est-ce que c'est la maison de Rudi Thomann ? » demanda le plus grand des deux hommes, avançant dans la lumière.

— Oui, répondit Marx. Puis-je vous demander qui vous êtes et d'où vous venez ?

Feu sur les collines de Zurich

— Je suis Georg Blaurock, répondit le grand homme, un natif des Grisons et un humble serviteur du Seigneur. Mon compagnon est Félix Mantz. Est-ce qu'on nous attendait ?

— Je crois qu'il y a un certain Wilhelm Reublin ici qui vous attend, répondit Marx. Si vous me suivez, je vous le présenterai, bien qu'il soit occupé en ce moment.

Quand Marx entra dans la salle avec les deux nouveaux, Wilhelm se leva de sa chaise et les accueillit. Georg Blaurock tendit la main et salua Wilhelm par un baiser de paix. « Le Seigneur soit avec nous, » dit-il et puis il salua Johann qui s'était levé de sa chaise aussi. Félix Mantz suivit l'exemple de Blaurock et salua les deux frères.

Marx Boshart regardait les deux nouveaux de près. Le plus vieux des deux, celui qui s'est présenté comme Georg Blaurock, attira son attention tout de suite. Blaurock était un homme énergique qui remarquait tout ce qui se passait autour de lui. Marx le savait à cause de la manière dont les yeux de Georg examinaient tout ce qui était dans la salle. Sa voix basse et résonante dominait la conversation et ses mots tombaient d'une manière rapide et sèche. Il portait ses cheveux foncés longs et épais, mais il était chauve sur le dessus de la tête. Sa barbe aussi était noire avec quelques filets gris. Blaurock était un homme grand de taille avec une forte personnalité. Il croyait de tout son cœur en ce qu'il faisait. Marx regarda son visage.

« Asseyez-vous, » dit Rudi Thomann. Il apporta des chaises du salon. « Mes invités n'ont pas terminé leur repas. Aimerez-vous manger quelque chose ? »

« Non, merci, » répondit Félix poliment. « Nous avons mangé juste avant de quitter Zurich. »

Marx tourna son regard sur l'homme plus jeune et l'étudia. Mantz avait l'air de plus de vingt-cinq ans, mais ses yeux bleus et profonds, ainsi que son allure sobre indiquait un jeune homme qui a beaucoup étudié et qui a soupesé les grandes questions de la vie. En contraste des joues rebondies et du visage basané de Blaurock, Mantz avait l'air pâle et mince. Mais il n'y avait aucune trace de faiblesse dans ses traits. Il avait le visage d'un profond penseur, le disciple dévoué et déterminé.

— Mangez bien et ne nous permettez pas d'interrompre votre repas, dit Blaurock. Quand vous aurez terminé de nourrir le corps, nous

Chapitre 4

devrons regarder l'âme et voir qu'elle aussi soit nourrie avec le vrai Pain de Vie.

« Et nous le ferons, » dit Wilhelm Reublin. « En grand danger pour lui-même, notre hôte nous a offert son salon et j'ai hâte que le festin commence. » Wilhelm essuya les miettes de son visage et indiqua que le repas était maintenant terminé, tandis qu'il était le dernier à finir. Ils baissèrent la tête en prière avant de quitter la table.

C'est pendant que Regula commençait à ramasser la vaisselle que les hommes se retirèrent au salon. Rudi plaça des chaises autour d'une longue table et y déposa une lampe. Les hommes sortirent des exemplaires du Nouveau Testament et les placèrent sur la table. Ensuite, un par un ils s'assirent. Marx s'assit à un bout, près de la porte, pour faire entrer les voisins dès leur arrivée, ceux que Brotli attendait.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Ils étaient venus dans un seul groupe de trois hommes. Il les connaissait bien. Il y avait son grand-père avec la barbe grise, Jacob Hottinger lui-même, et son oncle Hans Bruggbach du village avoisinant, celui de Zumikon. Son oncle Hans s'était marié à une des filles Hottinger et venait souvent à Zollikon pour rendre visite. Le troisième homme... Marx le regarda encore. C'était Heinrich Thomann — mais non — cela ne peut pas être Heinrich ! Certainement pas !

Qu'est-ce que Heinrich voulait, pour être ici, chez son frère ce soir ? Était-il venu voir Rudi par affaire et était-il arrivé par hasard, en même temps que les deux autres hommes ?

Marx connaissait Heinrich Thomann comme un loyal homme d'Église, un disciple fidèle de Zwingli. Ce n'était que la semaine passée que Marx avait surpris la conversation d'Heinrich qui parlait avec Rudi, lui disant ce qu'il pensait de ces rebaptiseurs. Non, Marx ne pouvait pas s'imaginer pourquoi Heinrich était venu ce soir, à part la pure curiosité. Heinrich ôta son manteau et se prépara à s'asseoir. Évidemment, il avait l'intention de rester.

Georg Blaurock parlait. « Nous nous sommes rassemblés ici ce soir au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, l'unique Fils de Dieu, qui a été envoyé sur terre pour que les pauvres hommes puissent être rachetés de leur péché. Nous ne nous sommes pas rassemblés pour passer notre temps dans l'oisiveté, nous ne nous sommes pas rassemblés pour nous

Feu sur les collines de Zurich

amuser les uns les autres avec des contes. Non, mes frères, nous nous sommes rassemblés ici pour chercher plus pleinement la volonté de Dieu pour nous. Nous nous sommes rassemblés pour louer Dieu et rendre gloire à Son Nom. Nous nous sommes rassemblés pour amener les pécheurs à se repentir. »

Marx écoutait attentivement. Le parler de Blaurock le fascinait, la voix rythmique qui montait et descendait constamment et l'accent qui était différent de l'accent de Zollikon. Les paroles coulaient de plus en plus comme sous pression. Blaurock était un orateur au talent naturel.

Mais bientôt Marx Boshart oublia la manière dont parlait Blaurock ; il oublia sa voix merveilleuse. Toute son attention fut attirée par ce que Blaurock disait. Subitement, le message devint plus important que le messenger.

« Comment pouvons-nous reconnaître la vraie foi quand nous la voyons ? Le Christ n'a-t-Il pas dit que nous reconnaîtrions l'arbre à ses fruits, si c'est un bon arbre ou un mauvais arbre. Évidemment, il y a beaucoup de gens qui disent qu'ils croient que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, tout en continuant de vivre dans leurs péchés ; la foi qu'ils professent ne change pas leur vie, alors ce ne peut pas être la vraie foi. Les fruits qu'ils portent ne sont pas les fruits de l'Esprit dont Paul nous parle — l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité et la fidélité. »

Depuis dimanche, quand Fridli Schumacher fût baptisé au puits, Marx se disait qu'il ne s'impliquerait pas. Si son beau-frère est devenu membre de la nouvelle Église, c'était son affaire. Il admirait le courage et la sincérité de Fridli. Mais cela n'était pas pour lui. Il garderait sa distance.

George Blaurock parlait honnêtement. « Le Christ a dit : “Si vous m'aimez, gardez mes commandements.” Si nous ne gardons pas Ses commandements, évidemment nous ne L'aimons pas. Alors, notre foi est vaine, elle n'est pas acceptable et nous ne sommes par rachetés — vraiment nous sommes encore dans nos péchés et servons le vieil homme charnel. Nous n'avons pas encore crucifié notre chair avec ses attachements et désirs, comme l'apôtre nous dit de le faire. Nous ne nous sommes pas abandonnés pleinement à Dieu pour Le suivre comme étant Ses chers enfants.

Chapitre 4

« Il n'est pas assez de dire : "Seigneur, Seigneur." Jésus a dit : "Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux." Aujourd'hui, nous pouvons entendre le grand cri dans Zurich et ailleurs d'un nouveau mouvement vers Dieu. Mais vaut-il plus que les cris "Seigneur, Seigneur" surtout si le chef, le maître Zwingli, n'est pas pleinement abandonné à la volonté de notre Père du ciel ? »

Blaurock parla pour encore dix minutes, se servant occasionnellement de ses mains pour l'accent. Ensuite, il se tourna vers Félix Mantz et dit : « Mon frère Félix lira maintenant la Bible. »

Félix tourna les pages du Nouveau Testament devant lui et annonça : « La volonté de Dieu est écrite dans ces pages ; nous devons venir ici pour recevoir la réponse quand nous sommes confondus et que ne savons pas quoi faire ; voici la voix de l'autorité, la voix de Dieu. »

La voix de Mantz augmenta de volume et il continua : « Si nous devons construire la vraie Église de Dieu, nous devons la construire selon ce Livre. Nous ne pouvons pas la construire avec la sagesse et la connaissance humaines, ou permettre que le conseil décide ce qui est mieux pour l'Église. Si le Seigneur ne bâtit pas la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain, dit le psalmiste. Et comment le Seigneur peut-Il la bâtir si nous ne sommes pas prêts à garder Ses commandements ? Lisons le au huitième chapitre aux Romains. »

Marx Boshard était le fils d'un fermier et il n'avait pas fréquenté l'école très longtemps. Il était assis à côté de Johann Brotli et essayait de suivre les mots pendant que Félix Mantz les lisait.

Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ (v. 1)... Ceux, en effet, qui vivent selon la chair, s'affectionnent aux choses de la chair, tandis que ceux qui vivent selon l'esprit s'affectionnent aux choses de l'esprit. Et l'affection de la chair, c'est la mort, tandis que l'affection de l'esprit, c'est la vie et la paix (vv. 5-6)... Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez, car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu (vv. 13-14).

Félix Mantz lisait le huitième chapitre aux Romains, s'arrêtant parfois pour commenter un verset. Marx ayant perdu sa place dans la lecture se

Feu sur les collines de Zurich

recula dans sa chaise et écouta. Il ne se souvenait pas avoir déjà entendu ce chapitre. La parole était nouvelle. Le message était stimulant, mais effrayant. « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez... »

Le regard de Marx s'aventura autour de la table. L'oncle Hans Bruggbach se pencha en avant, écoutant avidement chaque mot qui sortait des lèvres de Félix Mantz. Le grand-père Hottinger avait les yeux fermés, mais Marx savait qu'il ne dormait pas. Grand-père lui avait dit qu'il pouvait mieux se concentrer de cette manière.

Puis Marx remarqua Heinrich Thomann. Pour un instant il oublia le chapitre qu'on lisait. Heinrich avait reculé sa chaise comme s'il voulait échapper au message en étant aussi loin que possible. Le visage d'Heinrich manifestait l'ennui et le dégoût net. Encore une fois, Marx se demandait pourquoi Heinrich était venu à cette rencontre.

Quand Mantz eut terminé la lecture du chapitre aux Romains, Wilhelm lut le troisième chapitre de la Lettre aux Colossiens. En écoutant, Marx commença à discerner une tension dans la salle. L'oncle Hans mordait sa lèvre supérieure, signe certain qu'il s'inquiétait. Wilhelm lisait : « Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les choses d'en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. Affectionnez-vous aux choses d'en haut, et non à celles qui sont sur la terre » (vv. 1-2).

Marx sentait sa tête picoter et un grand désir peu défini le saisit. Il se retint dans son esprit. Il ne devait pas se permettre de s'impliquer.

Les paroles continuaient : « Mais maintenant, renoncez à toutes ces choses, à la colère, à l'animosité, à la méchanceté, à la calomnie, aux paroles déshonnêtes qui pourraient sortir de votre bouche. Ne mentez pas les uns aux autres, vous étant dépouillés du vieil homme et de ses oeuvres, et ayant revêtu l'homme nouveau » (vv. 8–10a).

Marx ferma les yeux, comme son grand-père faisait, espérant que cela calmerait son esprit. Il espérait que Regula ait terminé la vaisselle, et qu'elle écoutait. Il regardait autour. Oui, elle était là, assise sur un tabouret près de la porte ouverte.

Maintenant, la lecture biblique fut terminée et Blaurock les appela à la prière. Neuf hommes se tournèrent pour s'agenouiller et Georg Blaurock dirigeait la prière, dans les paroles tellement honnêtes que Marx sentit le froid dans son dos. Subitement, sans explication, de chaudes larmes irritaient ses yeux. « Qu'est-ce qui m'arrive pour pleurer comme une femme ? » se reprocha-t-il.

Chapitre 4

Quand la prière fut terminée, en se levant et Marx se tourna et vit du coin de l'œil que Heinrich Thomann ne s'était pas agenouillé avec les autres ; il était assis rigide dans sa chaise, il regardait fixement nulle part.

Puis Marx entendit des sanglots et il se tourna cherchant d'où venait le son. L'oncle Hans Bruggbach se tenait la tête entre ses mains et ne pouvait pas s'arrêter de pleurer. Graduellement, les sanglots diminuèrent et l'oncle Hans cria d'une voix angoissée : « Je... je suis un grand pécheur devant Dieu. »

Blaurock était à son côté et, dans une voix très douce, il dit : « Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver des pécheurs. »

— Alors... alors prie Dieu pour moi, s'il te plaît.

— Agenouillons-nous encore une fois, dit Blaurock. Une âme est près du royaume, alors que chacun de nous ouvre son cœur à Dieu et prie pour que ce frère Hans trouve grâce aux yeux de Dieu.

Encore une fois, le groupe s'agenouilla en prière, mais cette fois en silence.

Quand ils se relevèrent, Georg Blaurock se tourna vers Hans et lui demanda : « Désires-tu sincèrement le signe du baptême pour montrer que tu t'es repenti de tes péchés, que tu es mort au vieil homme, et que dorénavant tu veux marcher dans le chemin du Seigneur ? »

Hans Bruggbach de Zumikon répondit simplement : « Oui. »

Félix Mantz se leva. « Est-ce que quelqu'un peut refuser l'eau pour baptiser cet homme ? »

— Personne, dit Blaurock.

— Veux-tu nous apporter de l'eau ? demanda Félix à Rudi.

Rudi Thomann se dépêcha d'aller dans l'autre pièce et revint avec un seau d'eau et une petite louche. Il les mit sur la table.

Hans Bruggbach se mit à genoux devant Félix Mantz et Mantz prit la louche dans sa main, la remplit d'eau du seau et la déversa lentement sur la tête de l'homme agenouillé en disant : « Cette eau symbolise la grâce de Dieu. Au nom de Dieu le Père, de Dieu le Fils et de Dieu le Saint-Esprit, je te baptise. »

Marx regardait vers Regula. Elle était assise sur le tabouret, les mains jointes sur les genoux, regardant la scène. Son visage était sobre et tendu.

Quand Marx attira son attention, elle le regarda et lui sourit légèrement.

Feu sur les collines de Zurich

Marx regarda encore. Il distingua la forme de Valentin, l'ouvrier agricole, dans le corridor peu sombre en arrière de Regula. Valentin était allé rendre visite à un ami, mais il était revenu plus tôt. Marx se demanda depuis quand il était arrivé et ce qu'il avait entendu et vu.

Hans Bruggbach reprit son siège. Ce fut au tour de Jacob Hottinger de parler : « Moi aussi, je demande le signe du baptême. Depuis quelques mois, je lisais et étudiais la Bible et je suis allé plusieurs fois à Zurich pour des séances de lecture biblique. Je crois que l'heure est venue d'établir une Église de Dieu ici à Zollikon. L'heure est venue de choisir qui nous allons servir. J'aimerais dire avec Josué, que moi et ma famille, nous servons le Seigneur. »

« Que Dieu soit votre force, » dit Johann Brotli dans un souffle.

Félix Mantz reprit la louche et, suivant le même rituel, baptisa le vieux Jacob Hottinger.

« Et maintenant, » dit Georg Blaurock en regardant autour de la salle, d'un visage à l'autre, « s'il y a d'autres personnes ici présentes ce soir qui désirent entrer dans l'alliance avec Dieu et commencer une nouvelle vie en Lui, qu'elles manifestent leur désir. » Son regard s'arrêta sur Marx et y resta. Marx se tordait d'embarras.

Non, se dit-il, je ne suis pas encore prêt. Je dois parler avec Regula. J'ai besoin de temps pour y penser. Je dois... je dois être sûr de ce que je fais avant. Je dois en parler avec mes parents. Et qu'en penserait mon beau-père ? Marx baissa les yeux, essayant d'éviter le regard honnête de Blaurock.

Marx essuya la sueur de son front. Son visage brûlait et il sentait tous les yeux sur lui. Personne ne parlait. Ils attendaient.

Marx Boshart toussa. Il fallait qu'il regarde pour voir ce que pensait Regula. Il leva la tête. Regula avait la tête baissée. Mais Marx vit une autre chose. Il vit Heinrich Thomann. Heinrich était horrifié de ce qui s'était passé. Marx le savait par sa bouche tendue. Heinrich était un ami proche de Hans Wuest, l'huissier du village. Non, ici ce n'était pas le moment d'être baptisé. Marx en était certain.

Enfin, Georg Blaurock parla encore. « Dieu a ajouté deux âmes à son Église ce soir. Nous avons de bonnes raisons pour louer Dieu pour Sa bonté envers nous. Mais j'aimerais admonester ces deux nouveaux frères, que ceci n'est pas le temps pour ralentir. La bataille n'a guère commencé. Satan les attaquera avec la tentation et le découragement. Il

Chapitre 4

y aura aussi des persécutions, j'en suis sûr. Mais même avec tout cela, il ne faut pas reculer. Jésus dit : "Quiconque met la main à la charrue, et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu." »

Blaurock continua : « Je pense que c'est un moment propice de partager les emblèmes de l'amour fraternel, le pain et le vin de la communion chrétienne. Le Christ a promis que lorsque deux ou trois seront rassemblés en Son nom, Il sera avec eux. Alors, Sa bénédiction peut vraiment être avec nous ce soir si nous sommes sincèrement rassemblés en Son nom. »

Marx se sentait plus à l'aise maintenant qu'on avait changé de sujet et il leva les yeux vers celui qui parlait. Il voyait que Blaurock regardait vers Heinrich Thomann en disant ces derniers mots. Heinrich se leva et alla rejoindre Valentin dans le corridor sombre. Marx pouvait l'entendre faire les cent pas.

Blaurock demanda à Johann Brotli de lire une portion de la Première Lettre de Paul aux Corinthiens. Brotli commença à lire.

Car j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai enseigné ; c'est que le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain, et, après avoir rendu grâces, le rompit, et dit : Ceci est mon corps, qui est rompu pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. De même, après avoir soupé, il prit la coupe, et dit : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang ; faites ceci en mémoire de moi toutes les fois que vous en boirez. Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne (11:23-26).

Quand il eût terminé le chapitre, Félix Mantz expliqua le sens des emblèmes du pain et du vin, que ceux-ci n'étaient pas vraiment changés en le corps et en le sang du Christ comme l'enseignait l'Église catholique, mais qu'ils étaient des symboles de la souffrance du Christ et un emblème de la communion fraternelle.

Ensuite, il s'assit.

Blaurock se leva. « Encore une fois, je dois te demander une faveur, » dit-il à Rudi Thomann. « Veux-tu nous apporter un pain et une coupe de vin ? »

Rudi alla à la cuisine et revint bientôt avec le pain et le vin.

Blaurock prit le pain dans ses mains et commença à le rompre en morceaux. Cela étant fait, il dit : « Celui qui croit que Dieu l'a racheté

Feu sur les collines de Zurich

par Sa mort et par Son sang cramoisi, qu'il vienne manger et boire de ce pain et de ce vin avec moi. »

À la lumière scintillante de la lampe, les frères prirent solennellement chacun un morceau de pain et une gorgée de vin. Marx regardait, fasciné, voulant y participer, mais se sentant indigne.

À ce moment, la porte extérieure se referma avec un bruit fort, comme si quelqu'un la fermait brusquement avec force. Les hommes à table se redressèrent subitement et Rudi et Marx se levèrent pour investiguer.

Un moment plus tard, Rudi dit : « C'était mon frère. Je savais que Heinrich était énervé, mais je ne savais pas qu'il partirait. »

— Penses-tu... ? Peut-il... ? commença Johann Brotli.

— Crois-tu qu'il va aller chercher l'huissier ? demanda Wilhelm.

— Je ne le crois pas, répondit Rudi avec confiance. Je crois qu'il est rentré chez lui.

La réunion se termina par cette interruption subite et le grand-père Hottinger se leva pour rentrer chez lui. L'oncle Hans Bruggbach le suivit. Ils avaient des larmes aux yeux en faisant leurs adieux aux frères. Quelques minutes plus tard, Brotli et Reublin aussi partirent dans la nuit.

« Vous coucherez ici, n'est-ce pas ? » demanda Rudi Thomann à Félix Mantz et Georg Blaurock.

— Nous resterons avec joie, répondit Blaurock. L'heure est avancée et nous sommes fatigués. En plus, j'ai le sentiment que notre œuvre dans cette maison n'est pas encore terminée.

Rudi Thomann lui donna un regard interrogatif.

Georg dit simplement : « Nous le reverrons. Nous le verrons au matin, si le Seigneur le veut. »



Chapitre 5

IL ÉTAIT PRESQUE MINUIT quand Marx Boshart arriva à sa chambre et à son propre lit. C'est lui qui montra aux deux visiteurs où se coucher et ils se mirent à parler. Regula ne les avait pas attendu, elle dormait.

Marx s'assit au bord du lit pour enlever ses souliers. Des pensées le tourmentaient dans sa tête. Les événements du soir ressortaient vivement — les baptêmes de l'oncle Hans et de grand-père, la sainte Cène avec du pain et du vin ordinaires, les paroles des ministres et les chapitres lus.

Guère plus d'une semaine n'a passé depuis le soir où il est allé chez Fridli Schumacher. Ce soir-là, il a dit à Johann Brotli : « Je ne suis pas un homme religieux. » C'était la vérité et, jusqu'à ce soir, Marx n'a jamais été gêné de l'admettre.

Pas un homme religieux. Non, il ne l'a jamais été. Il l'a dit souvent comme une réalité. Il était aussi simple que cela. Il ne s'intéressait point aux affaires religieuses, comme il ne s'intéressait jamais à la lecture ou à la pêche sur le lac Zurich. Ce n'était pas de ses affaires. Marx Boshard était fermier, un vigneron de Zollikon et pas du tout un homme religieux.

Mais ce soir, en allant se coucher, Marx ne pouvait plus dire que la religion ne l'intéressait pas. Ce soir, il devait admettre que la Bible n'était pas juste pour les vieux et les prédicateurs. Cette nuit de janvier, Marx Boshart sentit la culpabilité de sa vie passée comme le fardeau d'un sac de blé entre les omoplates. Tout d'un coup, la production de raisins ne lui semblait plus aussi importante, pas la moitié d'importance que la grâce, le pardon et la vie sainte.

Mais je n'ai pas été si méchant, argua Marx à lui-même. Il pouvait penser à une demi-douzaine de ses compagnons qui avaient été pires encore. Par exemple, Jörg Schad, du même âge que lui, avait été très

Feu sur les collines de Zurich

indiscipliné — il avait fait la fugue, avait bu comme un ivrogne et avait parié son dernier florin. En comparaison, Marx Boshart menait une vie acceptable.

Néanmoins, le fardeau ne s'enleva pas. Même qu'il ne péchait pas comme Jörg Schäd, Marx savait qu'il ne menait pas une vie sainte. Il savait qu'il n'avait pas ce que Mantz, Blaurock et Brotli avaient. Il se sentit mis de côté, mécontent et étouffé.

Marx grimpa dans le lit, tout en sachant qu'il ne pourrait pas dormir avant que cette lutte dans son âme soit réglée de quelque façon. « Eh bien, » décida-t-il. « J'attendrai au matin et ma pensée sera plus lucide. Je saurai ce que je dois faire. »

Mais l'Esprit n'accepterait pas d'être remis.

Ce soir, tu as entendu ce qui arrive à l'hypocrite et au tiède, Marx. Abandonne-toi et fais ce que Dieu veut, peu importe ce qu'Il te demande. Prie pour obtenir le pardon de tes péchés, demande la nouvelle naissance, la force et le courage de vivre la vie nouvelle. L'affection de la chair, c'est la mort, tandis que l'affection de l'esprit, c'est la vie et la paix.

La vie et la paix. La vie et la paix. C'est ça que je veux, se dit Marx, par contre...

Que penserait Regula ? En avait-elle assez entendu ce soir pour désirer le baptême elle aussi ? Et Rudi, son beau-père ? Marx l'avait surveillé, mais il ne pouvait pas savoir ce qu'il pensait par l'expression de son visage. Rudi était comme cela ; il pouvait cacher ses sentiments. Il avait été amical envers les ministres, parce qu'il était sociable de nature. Il pouvait être sympathique envers la nouvelle Église sans vouloir en devenir membre.

Et puis, Marx pensait à ses propres parents, surtout à son père. Joder Boshart dirait que c'était toute une folie, Marx en était certain. Son père était comme Heinrich Thomann, répulsif à toute nouvelle idée. Il serait certainement mécontent que son fils ait assisté à une réunion interdite. Le fait que la réunion ait eu lieu dans le salon de son beau-père, en effet, dans le propre foyer de Marx, n'était pas une excuse.

De nature, Marx était un homme qui aimait la paix. Il l'a hérité de sa mère. Les Hottinger étaient comme cela, la plupart — des cœurs doux et amicaux. Marx haïssait la querelle et il serait doublement troublé d'avoir son propre père fâché contre lui.

Chapitre 5

Marx était blessé rien qu'en pensant que son père pouvait être mécontent de lui. La réunion d'hier soir énerverait Joder, mais pas autant que son baptême. Sans y penser, Marx secoua la tête. Non, il ne pouvait pas le faire.

Mais ensuite, il se souvenait de son grand-père. Le vieux Jacob Hottinger avait été baptisé. Son grand-père espérait que l'Église s'établirait à Zollikon. L'influence du grand-père irait loin. Ses enfants et ses petits-enfants, plusieurs, suivraient son exemple et demanderaient le baptême. Ils respectaient le vieux Jacob. Si Jacob pensait que le baptême était correct, les autres trouveraient aussi le courage d'entrer dans la nouvelle Église.

La vision d'une Église de Dieu, une Église modelée selon le Nouveau Testament — c'était cette vision qui remplissait le cœur de Félix Mantz et de Georg Blaurock. Cette vision était aussi partagée par Conrad Grebel ; Mantz a dit que Grebel était allé à Shauffhouse pour y prêcher l'Évangile.

Et Ulrich Zwingli, que ferait-il s'il apprenait que les anabaptistes répandent leur message partout dans le pays ? La vision d'une Église selon le Nouveau Testament enflammerait-elle et conquerrait-elle tout le programme de Zwingli ? L'esprit de Marx s'aventurait d'une chose à l'autre, mais revenait toujours à lui-même, à cette fourche du chemin devant lui, cette décision qu'il devait prendre.

Il voulait la paix dans son âme et la vie éternelle, et il la voulait profondément. Mais il voulait aussi la paix dans la famille et la vie tranquille avec ses amis ici à Zollikon. N'était-il pas possible d'avoir les deux ?

Non. Georg Blaurock l'avait dit clairement. L'acte de baptiser un adulte, ou de recevoir un tel baptême, était un acte illégal selon le décret du conseil de Zurich. Blaurock voulait que cela soit compris avant de baptiser l'oncle Hans et grand-père.

Marx savait que le conseil de Zurich n'avait pas l'habitude d'ignorer la désobéissance.

La nuit s'avavançait et l'esprit de Marx était toujours tourmenté. Il tournait, et se retournait dans son lit. Ensuite, il se leva doucement pour ne pas réveiller Regula qui dormait. Marx resta debout près de la fenêtre durant presque une heure, les yeux fixés dans l'obscurité de l'extérieur. À la lumière de la lune décroissante, il pouvait distinguer

Feu sur les collines de Zurich

les toits des maisons le long des rues basses de Zollikon. Au-delà, il ne pouvait rien voir. Mais il savait que le lac Zurich était là et plus loin, dans la rivière Limmat, là où se déversait le lac, était la ville de Zurich.

Dans Zurich, se trouvaient de grandes prisons, sombres et froides, de grands châteaux de pierres, qui semaient la crainte et la peur. Il y avait le Vollenburg avec ses chambres de torture, et le nouveau Hexenturm — la Tour du Sorcier. Marx frissonnait. Pour un instant, il s'imaginait qu'il y avait des barreaux à travers la fenêtre devant lui et qu'il était sous clé dans une cellule de prison.

Le conseil exigerait-il une explication de cette réunion du soir ? Sans doute. Les oreilles étaient tendues partout et Heinrich Thomann était là. Quand l'huissier entendrait la nouvelle, il y aurait des questions, des enquêtes et des menaces. Il y aurait des auditions devant le juge, et fort probablement, une sentence de prison.

Pourrais-je supporter la prison ? La voix intérieure de Marx provoquait les doutes et les craintes agonisantes à se répandre. Sa chair cria non, mais Marx ne pouvait pas oublier les paroles du Nouveau Testament : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez » (Romains 8:13).

Marx avait des sueurs froides. Il fallait qu'il règle cette affaire. Un nouveau doute l'envahit. C'était les paroles de Jésus que Blaurock avait lu : « Quiconque met la main à la charrue, et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu » (Luc 9:62). Même s'il acceptait le baptême, pourrait-il accepter la persécution qui suivra ? Pourrait-il garder la main sur la charrue quand le labour devient difficile ? Marx craignait son incapacité. Je suis trop faible, pensa-t-il. Et si je ne peux pas poursuivre, mieux vaut ne pas commencer.

La lutte s'intensifia. Finalement, Marx glissa à genoux à côté du lit. Pourquoi avait-il oublié la prière ? Mais, savait-il comment prier ?

« Dieu du ciel, » implora-t-il en chuchotant. « Viens à mon secours. Montre-moi quoi faire, car je ne peux pas décider. Peu importe... peu importe ta volonté, je veux la faire. »

Marx resta à genoux longtemps, prêt à cesser la lutte et à s'abandonner à la volonté de Dieu à n'importe quel prix. En s'abandonnant peu à peu, il commença à se sentir mieux. Il commença à voir ce qu'il devait faire pour avoir la paix — la paix et la vie.

Chapitre 5

Un coq chanta et Marx savait que l'aube était proche. Regula se réveilla et se leva dans le lit. Quand elle remarqua son mari en prière à côté du lit, elle se glissa à genoux à côté de lui, sans dire un mot.

Marx soupira de soulagement. Ils se levèrent et puis s'assirent sur le lit. Ils parlèrent pendant presque une heure, examinant le champ de bataille de cette nuit comme Marx le racontait à sa femme.

« Pourquoi tu ne m'as pas réveillée ? » demanda Regula émue aux larmes.

« J'aurais dû. Je m'excuse, dit Marx. »

Marx Boshart reprit courage à mesure que devint de plus en plus clair ce qu'il devait faire. Coûte que coûte, il tenait à la victoire qu'il avait gagnée. Parler avec Regula l'avait aidé. Elle dit qu'elle ne pouvait pas tout comprendre, mais elle était sympathique à la cause et elle voulait faire ce qui était correct aux yeux de Dieu.

À la première lueur de l'aube, Marx annonça : « Je vais réveiller les autres tout de suite. Félix Mantz a dit hier soir qu'ils voulaient retourner à Zurich tôt ce matin et je veux discuter avec eux sur beaucoup de choses avant qu'ils partent. »

Marx commença à s'affairer, allumant une lampe et mettant plus de bois dans l'âtre du salon. Puis il appela son beau-père.

Rudi Thomann entra bientôt et Marx remarqua qu'il était réveillé depuis un certain temps. Quand les deux prédicateurs rencontrèrent la famille, le salon était chaud et confortable.

Marx se racla la gorge. « Je... je ne pouvais pas dormir cette nuit, » commença-t-il. « Il me harcela toute la nuit, mais ce matin je sais ce que je dois faire. Je demande le baptême. » Marx baissa les yeux.

— À Dieu l'honneur et la gloire, exclama Félix Mantz.

Georg Blaurock se tourna vers le jeune homme et dit avec grande tendresse : « Marx, jusqu'à maintenant tu as été un jeune homme joyeux, mais dorénavant tu dois devenir un autre homme. Tu dois ôter le vieil Adam et mettre l'homme nouveau, qui, selon Dieu est créé en justice et véritable sainteté. »

— Je le veux, dit Marx, d'une voix tremblante. Je ferai de mon mieux.

— Désires-tu vraiment la grâce de Dieu ? demanda Blaurock.

— Oui, je le désire.

— Alors, avance et je te baptiserai.

Feu sur les collines de Zurich

Marx s'approcha de Georg Blaurock et s'agenouilla. Son cœur battait fortement et il était en sueur. Le souvenir de la lutte de la nuit le traversa en un instant. Merci Dieu puisque c'était dans le passé. En baissant les yeux en prière, Marx sentait l'eau fraîche descendre sur sa tête et couler par-dessus ses oreilles.

C'était accompli. *Lui, Marx Boshart, avait été baptisé. Il n'y avait aucun moyen de le défaire.*

Marx se leva et Blaurock le salua avec un saint baiser. « Le Seigneur soit avec toi, » dit-il. Félix Mantz le salua de la même manière.

Valentin, l'ouvrier, entra dans la salle timidement. Regula lui indiqua une chaise.

Maintenant, Blaurock dirigeait son attention à Rudi Thomann. « Rudi, » dit-il, « tu es un vieux qui s'approche de la mort. Le temps pour le repentir est court. Tu dois profiter de l'occasion pour t'améliorer. Désires-tu le signe du baptême ? »

— Oui, je le veux, répondit le petit homme.

Marx était étonné que son beau-frère, qui était normalement si causant, eût si peu à dire en ce moment. Peut-être l'expérience était-elle trop intense pour des paroles.

Blaurock baptisa Rudi Thomann.

Regula avait tout regardé avec de grands yeux, écoutant chaque mot et priant Dieu qu'elle puisse les comprendre. Elle commença à pleurer doucement quand son père se leva pour reprendre sa chaise.

Blaurock s'avança vers elle. « Et toi ? » demanda-t-il doucement, « désires-tu vivre de la vie nouvelle en Jésus-Christ, comme ton mari et ton père en ont été l'exemple ? »

Oui, Regula était prête et elle aussi fut baptisée.

Valentin seul restait sans baptême et c'était maintenant son tour. Ainsi, le dernier membre du ménage devint membre de la nouvelle Église qui naissait à Zollikon.



Chapitre 6

LE VILLAGE DE ZOLLIKON était dans un état d'agitation. Durant tout le jeudi, la neige tomba sans arrêt et, à travers les flocons de neige, les hommes se précipitaient d'une maison à l'autre, avec des conversations inquiètes. La surexcitation envahissait le village, même plus que la neige.

Marx Boshart resta chez lui toute la journée, lisant dans la Bible que Félix Mantz lui avait donnée. Regula était assise à son côté pendant qu'il lisait difficilement les mots.

Des visiteurs les interrompirent : des voisins intrigués et de la parenté curieuse d'en savoir plus sur les événements étranges. Fridli Schumacher resta une heure, parlant doucement. Son enthousiasme était contagieux à Marx, le remplissant d'un espoir nouveau. Sûrement, si Dieu était avec eux, qui pouvait étouffer la nouvelle foi ?

Johann Brotli s'y arrêta pour offrir un mot d'encouragement. « Il y aura une autre réunion ce soir, » annonça-t-il.

— Où ça ? demanda Marx.

— Chez Félix Kienast.

— Chez Félix ? Marx ne pouvait pas cacher son étonnement et sa joie.

— Oui, il nous a invités.

« Mais, c'est merveilleux, » s'exclama Marx. Félix Kienast était un chef. Si lui et des hommes tel que son grand-père Jacob Hottinger appuyaient la nouvelle foi, Marx savait que plusieurs autres villageois suivraient leur exemple.

Encore d'autres amis s'échappèrent de la tempête de neige pour parler avec Marx et Regula, ou pour jaser avec Rudi Thomann. Cependant, les visiteurs que Marx attendait toute la journée ne sont pas venus.

Feu sur les collines de Zurich

« J'étais sûr que mon père et ma mère viendraient aujourd'hui, » dit Marx à sa femme quand il commença à faire noir. Il se racla la gorge nerveusement.

— Moi, aussi, dit Regula. J'ai peur qu'ils soient fâchés quand ils arriveront.

— J'en suis sûr. Mais pourquoi ne sont-ils pas venus ? Sûrement, ils l'ont déjà entendu...

— Peut-être viendront-ils ce soir ?

— C'est peu probable, dit Marx. Ils sont habitués de se coucher tôt. En plus, nous ne serons même pas ici. Nous avons la réunion chez Kienast ce soir.

Regula s'occupa du repas du soir et Marx se recula dans la chaise, pensif. Dehors, la neige tombait moins épaisse et le ciel était devenu plus clair quand la lune se leva. Le village était en paix sous la nouvelle couche de neige.

Une heure plus tard, il y avait de l'activité dans plusieurs coins de Zollikon. Des hommes portant des torches marchaient vers la maison de Kienast. Des gens sortaient de leurs maisons et puis rentraient dans d'autres maisons. La surexcitation de la journée était encore là.

Quand Marx et Regula arrivèrent à la maison de Kienast, un grand nombre de villageois étaient déjà entassés dans le salon. Plusieurs étaient obligés de rester debout. George Blaurock et Félix Mantz étaient là tous les deux.

Ils lisaient la Bible et prêchaient comme le soir précédent. Ce soir, l'auditoire était beaucoup plus nombreux. Marx se demandait combien étaient venus par simple curiosité.

Une des premières personnes à demander le baptême fut Jörg Schad, l'ami d'enfance de Marx et l'enfant terrible de Zollikon. Schad était maintenant marié et il était marié dans une bonne famille. Sa femme était la fille de Félix Kienast. Malgré cela, sa réputation de vie indisciplinée le suivait encore.

Pendant que Marx écoutait, Schad confessa d'une voix saccadée qu'il savait qu'il était un des pires pécheurs du village, mais qu'il a eu son plein. Il était prêt pour une vie nouvelle. Il implora la grâce et le pardon et il voulait vivre différemment, avec l'aide de Dieu.

Félix Manz baptisa Jörg Schad. D'autres baptêmes suivirent.

Chapitre 6

Au mi-matin vendredi, Joder Boshart entra d'un pas lourd dans la maison de son fils sur la rue Gstad. Sa femme le suivit plus timidement. Marx leva les yeux quand ils entrèrent et le regard sévère sur le visage mince et ridé de son père lui faisait presque peur.

« Mon fils, tu as été bête, » annonça fortement Joder Boshart avant même de s'asseoir dans la berceuse que Marx lui offrit.

La mère de Marx s'assit aussi. Elle avait pleuré et elle avait l'air plus troublée que fâchée.

Marx ne savait que dire. Puis son père continua : « Tu as déshonoré la famille et en plus, tu nous as tous mis en danger. Je n'ai jamais rien entendu de pareil, jamais. Sans doute, tu as agi dans un moment de faiblesse et maintenant tu reconnais ton erreur. » L'aîné Boshart regarda son fils avec de l'espoir.

Le silence devint pénible. Marx se racla la gorge. Il éternua. Que pouvait-il dire ? Il ne voulait rien dire qui augmenterait la colère de son père, mais...

« Mon père, » commença-t-il lentement, luttant pour contrôler sa voix. « Je savais que cela te déplairait ; d'un côté, je ne voulais pas le faire... »

« Alors, pourquoi l'as-tu fait, Marx ? » La question coupa comme un couteau.

Marx respira profondément. Sa voix s'étouffa, mais il continua. « Je... je... tu ne peux pas savoir ce que j'ai vécu l'autre nuit... la nuit de mercredi... combien j'ai souffert. Je ne voulais pas te faire mal... » Marx regarda son père et puis sa mère. « Tu me crois, n'est-ce pas ? »

Sa mère dit oui par un signe de la tête et les larmes recommencèrent à couler.

Marx continua. « J'étais très souffrant l'autre nuit. Plus que toute autre chose, je voulais *la vie et la paix dont lisaient les frères...* »

« *La vie et la paix !* » Joder Boshart lança presque les mots à son fils. « C'est exactement ce que tu n'auras pas maintenant ! Note bien ce que je dis ; il n'y aura pas de paix à Zollikon jusqu'à ce qu'on oublie cette folie. Tu seras chanceux si tu n'es pas chassé du village comme Brotli. »

Feu sur les collines de Zurich

Marx mordit sa lèvre. Regula s'approcha peu à peu de lui et posa sa main tremblante sur son épaule.

Le père continua. « Pour votre propre bien, pour vous deux, vous devez aller à Zurich cet après-midi et faites la confession devant le conseil que vous avez été mal informés... trompés... trichés. Dites-le, que vous regrettiez tout cela et, peut-être, qu'il vous laisse en liberté... »

« Mais mon père, » dit Marx avec conviction. « Nous ne regrettons pas ce qui est arrivé. Nous... j'ai la paix ; c'est un sentiment que je n'ai jamais eu auparavant. C'est l'œuvre de Dieu et Il veut construire une Église pour faire Sa volonté... »

Joder Boshart commença à parler, mais Marx poursuivit : « Il faut que l'Église soit composée de gens qui veulent abandonner le péché et vivre en accord avec Dieu. Le baptême signifie cela, un signe de la vie nouvelle. Tous les exemples de baptême dans la Bible présentent des hommes et des femmes, et non des bébés. »

— Tu ne sais pas ce que tu dis ! cria Joder. Personne ne comprend la Bible mieux qu'Ulrich Zwingli... et surtout pas un vigneron comme toi... et Zwingli dit qu'il faut baptiser des bébés !

— Oui, mais..., commença Marx.

— Oui, mais quoi ? gronda son père.

Bravement, Marx essaya d'expliquer. « Félix Mantz a étudié avec Zwingli et il dit que Zwingli sait très bien que le baptême des enfants n'est pas dans la Bible. Zwingli l'a admis il y a quelque temps, mais maintenant il ne veut plus y renoncer. »

— Hum ! L'idée d'être baptisé une deuxième fois ! Marx, nous ne t'avons pas élevé pour de telles choses, te voir courir après des idées étranges et être baptisé une deuxième fois. »

— Mon père, je dirai ceci ; cela me semblait étrange au début. Mais quand je l'ai entendu lire directement du Nouveau Testament, cela me semblait être la chose la plus correcte du monde. À ce jour, je ne vois pas en quoi j'ai fait une erreur.

« Tu le verras, je te le promets, » dit Joder, martelant son poing droit dans son autre main. « Tu le verras quand l'huissier t'amènera en prison. »

Marx Boshart gardait le silence. Il n'avait plus rien à dire. Son père et sa mère se levèrent pour partir. Marx croyait que sa mère voulait dire quelque chose, mais elle se tourna et suivit son mari vers la porte.

Chapitre 6

Le vendredi soir, il y eut une réunion à la maison de Hans Murer avec Johann Brotli comme responsable. Blaurock et Mantz retournerent chez eux dans la ville, avec la promesse qu'ils reviendraient dans quelques jours.

La voix de Johann Brotli était pleine d'émotion quand il s'adressa aux villageois, probablement pour la dernière fois. Il était demeuré à Zollikon pendant plus de deux ans. « Je m'inquiète pour vous, mes frères. Vous êtes tous des nouveaux dans la foi et ne connaissez que peu la Bible. J'ai peur qu'il y ait de dures épreuves à l'avenir. Serez-vous capable de rester fermes dans la foi de notre Seigneur Jésus-Christ ? Serez-vous obéissants aux Écritures à tout prix pour que vous ne soyez pas influencés par les raisonnements purement humains ou par la force humaine ? »

« Demain, je dois quitter le canton avec ma femme et notre enfant. J'ai demeuré ici avec vous et j'ai oeuvré et je prie pour que cette œuvre ne soit pas en vain. Vraiment, le Seigneur a fait des merveilles cette semaine. Est-il possible qu'il y a moins d'une semaine, aucun de nous ne fût encore baptisé ? *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Qui nous séparera de l'amour de Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ?* » (Romains 8:31, 35). Johann Brotli fit une pause.

Marx Boshart, assis dans l'auditoire, se pencha en avant.

Puis Johann continua, sa voix résonnant de conviction. « Oh que nous puissions nous dire avec confiance et avec l'apôtre Paul : "Mais dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur" » (Romains 8:37-39).

La voix de Brotli devint triste : « Qu'advient-il si nous ne sommes pas fermes dans notre foi, si nous sommes facilement persuadés d'abandonner la vérité, si les loups viennent et éparpillent le troupeau ? Il y aura des tentations, vous pouvez en être certains. Notre foi sera éprouvée dans le feu. Ayons le courage de Paul et ainsi, rien ne pourra nous détourner du chemin étroit qui mène au ciel. »

Feu sur les collines de Zurich

Ce soir encore, il y eut des baptêmes. Un certain nombre de villageois entrèrent dans l'Église. Il y eut Lienhard Bleuler, et un des cousins de Bruggbach de Zumikon. Puis Conrad Hottinger s'avança suivi de son fils Rudolph. Marx était content que l'oncle Conrad fût parmi eux, il était un de ses oncles favoris. Sa présence renforcerait l'Église.

Les fermiers les plus importants de Zollikon furent baptisés un par un. Déjà, cela en regroupait plusieurs. Et maintenant, Johann Brotli dit adieu aux frères. Ses pensées et ses prières seraient avec eux. Ils ne devaient pas hésiter quand le chemin deviendrait difficile, ni compromettre la vérité pour échapper à la persécution.

Brotli a dit que Blaurock et Mantz viendront bientôt au village pour organiser la nouvelle Église — pour nommer des lecteurs bibliques et pour ordonner des ministres pour l'assemblée.

La réunion terminée, Marx et Regula marchèrent vers leur maison. Juste en avant d'eux, Rudi Thomann se dépêchait, la tête baissée, absorbé par ses pensées.

— Ma chère Regula, dit Marx avec affection, c'était difficile de parler à mes parents aujourd'hui, mais ce soir, je suis plus sûr que jamais que nous prenons le bon chemin.

— Moi aussi, dit Regula. Peut-être, si de plus en plus de villageois se joignent à nous, ils comprendront que ce n'est pas seulement nous, mais que quelque chose se passe.

« Oui, quelque chose arrive, » dit Marx d'un ton rêveur, ralentissant son pas pour que sa femme puisse marcher du même pas. « Quelque chose est déjà arrivé. Et demain... Je me demande ce qu'il nous amènera. »



Chapitre 7

DE BONNE HEURE le dimanche matin, Marx et Regula s'habillèrent très chaudement pour assister à l'assemblée religieuse. Le givre était sur les fenêtres et le vent du lac était glacial. Ils attachèrent leurs manteaux en passant la porte. Rudi Thomann et Valentin, l'ouvrier, suivirent plus tard.

— Aujourd'hui, nous prendrons une nouvelle direction, annonça Marx. Les autres dimanches, nous sommes toujours allés à l'église villageoise, mais aujourd'hui nous allons chez Félix Kienast.

Les deux montèrent en direction de la maison des Kienast. Ils étaient en avance. Peu de villageois étaient déjà partis pour assister au culte. Cependant, un voyageur s'approchait de la direction de Zurich et Marx reconnaissait la vive allure du jeune pasteur, Nicholas Billeter. Chaque dimanche matin, celui-ci marchait le long du chemin du lac de Zurich pour célébrer les offices dans l'église de Zollikon.

Billeter ralentit la cadence de son pas en s'approchant des Boshart. Marx observa le questionnement de ses yeux. Pourquoi ses paroissiens prenaient-ils le mauvais sens ? Mais le pasteur ne dit rien sauf un bonjour poli et il continua son chemin.

Bientôt, Marx et sa femme arrivèrent à la résidence des Kienast. Le beau-fils, Jörg Schad, les accueillit et les invita à l'intérieur.

« Qu'il est bon de quitter le froid ! » remarqua Regula en ôtant son manteau. La chaleur de l'âtre les invitait à s'approcher.

Félix Mantz était déjà là ainsi que Fridli Schumacher. Marx les salua avec un saint baiser. La porte s'ouvrit et le grand-père Hottinger entra, suivi de plusieurs de ses fils.

Regula s'était assise à côté de la femme de Jörg Schad. Marx se tourna vers son beau-frère. « Johann et sa famille ont quitté Zollikon, n'est-ce pas ? » demanda-t-il à voix basse.

Feu sur les collines de Zurich

« Oui, ils sont partis, » répondit Fridli, la tristesse dans sa voix. « Ils nous manqueront. »

Jörg Schad parlait à Félix Mantz. « C'est une nouvelle expérience pour nous de se rencontrer ici plutôt qu'à l'église villageoise, » dit-il. « Que penses-tu que le pasteur fera ? »

Marx et Fridli se tournèrent, tous les deux, vers Félix Mantz pour écouter sa réponse.

« Nous ne devons pas nous permettre de nous trop préoccuper, répondit Mantz. Nous avons confiance, que là où deux ou trois sont rassemblés au nom du Christ, Il sera au milieu d'eux. Si la persécution nous arrive, nous allons l'endurer patiemment. Le pasteur Billeter doit répondre lui-même devant Dieu. »

À ce moment, Georg Blaurock arriva. Après les salutations, Marx le vit appeler Félix Mantz de côté et il les entendait parler vite et à voix basse.

Subitement, Mantz l'appela en lui faisant signe de la main. « Marx, veux-tu venir un instant. »

Marx se rapprocha d'eux, curieux de savoir ce qu'ils voulaient.

« Tu vois, » expliqua Mantz, « le frère Georg a un plan audacieux. Je ne suis pas du tout certain qu'il soit sage... » Félix s'arrêta et regarda Georg. « J'ai eu des doutes au début, mais Georg m'a convaincu qu'il doit partir. Il veut assister au culte à l'église villageoise et il se cherche une occasion pour prêcher aux gens là-bas. Il a besoin de quelqu'un pour l'accompagner. »

Georg Blaurock se balançait impatiemment. Dans ses yeux brillaient les intentions et la détermination. Il expliqua rapidement : « Tu vois, Marx, il est bon d'offrir le culte ici pour nourrir le troupeau et pour enseigner les vérités de Dieu. Mais ceux qui ont encore plus besoin de la Parole de Dieu ne se joindront pas à nous ici. Alors, nous devons aller vers eux. Es-tu prêt à m'accompagner ? »

Marx Boshart reprit son haleine. Accompagner cet homme audacieux, ce prédicateur impatient si sûr de lui-même, et cela à l'intérieur même de l'église villageoise, et pour faire face au peuple ? Marx était sûr que ses parents seraient présents.

« Viens-tu, ou dois-je demander à un autre ? » Les paroles de Blaurock furent comme un défi.

— Oui, je t'accompagnerai, répondit Marx doucement.

Chapitre 7

— Partons tout de suite. Ce serait mieux d'arriver là avant le pasteur.

— Mais il est déjà là.

« Ah, oui ? En es-tu certain ? » Blaurock ne pouvait pas cacher sa déception.

— Oui, répondit Marx, nous l'avons croisé chemin faisant.

« Tout de même, nous partons tout de suite. » Blaurock prit son manteau.

Marx courait presque pour rester près de l'homme qui marchait en avant de lui. Georg Blaurock se pressait pour arriver.

En s'approchant de l'église, Marx voyait des hommes et des femmes entrant par la porte. Il se sentait de plus en plus mal à l'aise et s'en voulait. Il était déjà entré dans l'église des centaines de fois et n'avait jamais ressenti cela. Il suivrait Blaurock tout simplement et lui laisserait la parole, s'il y avait des entretiens. Marx Boshart, lui, l'observerait simplement.

Blaurock pénétra dans la demi-obscurité de l'édifice tandis que Marx le suivait de près. Des rayons de soleil perçaient des fenêtres hautes et minces. Marx se souvenait des dimanches où il avait été fasciné par la poussière qui flottait dans l'air à travers les rayons de soleil et comment il l'avait repoussée furtivement avec son souffle à l'insu des autres. C'est curieux de penser à une telle chose ce matin.

Blaurock se fraya un chemin jusqu'à l'avant de l'église. Marx était à côté de lui. Un silence s'étendit sur l'assemblée ; les chuchotements et les bruissements s'arrêtèrent complètement et Marx se rendit compte que les yeux étaient fixés sur lui. Les deux hommes s'assirent dans un des premiers bancs en avant.

Marx se tordait d'agitation. Sa nuque le brûlait au vif sous son col. Puis il remarqua que son compagnon avait sorti son Nouveau Testament de sa poche et le feuilletait.

Le pasteur Billeter toussa et Marx savait qu'il se préparait à monter en chaire. Marx tourna sa tête soigneusement vers la gauche. Billeter s'était levé et s'approchait d'eux. Ainsi, il passerait directement devant Blaurock pour se rendre à la chaire.

Feu sur les collines de Zurich

Le temps s'arrêtait. Marx sentait la pulsation palpitante dans son cou et son cœur battait à l'unisson. Blaurock laisserait-il le pasteur passer sans le confronter ?

Subitement, George Blaurock était debout, bloquant le chemin du pasteur Billeter. « Qu'avez-vous l'intention de faire ? » demanda-t-il au pasteur.

Nicholas Billeter était beau et ordonné, un homme de vingt et quelques années était un disciple prometteur de Zwingli. Il était surpris de la question de Blaurock. Pour un instant, il ne répondit pas.

« Qu'avez-vous l'intention de faire ? » répéta Blaurock. Les paroles se répandirent facilement aux quatre coins de l'édifice.

Le jeune pasteur se dressa jusqu'à ce qu'il soit presque aussi grand que Blaurock. Il répondit d'une voix ferme : « Je prêcherai la Parole de Dieu. »

« Pas vous, mais moi. J'ai été envoyé pour prêcher, » répondit Blaurock avec force.

« Vous vous trompez, mon ami, » dit Billeter, maintenant en pleine maîtrise de lui-même. « Je suis mandaté par les autorités légitimes de Zurich et cela est pratiqué depuis plusieurs années. »

« Je vous l'accorde. Vous avez l'autorité de l'homme..., » rétorqua Blaurock, retirant son Nouveau Testament, « ... mais pas l'autorité de Dieu... » Il tenait haut le Livre.

À cet instant, Nicholas Billeter glissa du côté de Blaurock et monta en chaire. Pendant que Blaurock parlait toujours, le pasteur commença à prêcher. Pendant quelques minutes, il y avait de la confusion pendant que les deux voix se mêlaient.

Marx Boshart regarda d'un prédicateur à l'autre. Blaurock était le plus excité des deux. Le pasteur paraissait calme extérieurement.

Soudainement, Billeter ne parlait plus. Lentement, délibérément, il ferma la grande bible, descendit de la chaire et marcha vers la porte à l'arrière de l'édifice.

A-t-il donné sa place à Blaurock ? Marx sentait le grand homme à côté de lui s'animer d'anticipation.

Et puis il y avait des voix de protestation dans l'audience. « Non, retournez prêcher pour nous. »

« Ne quittez pas. Nous sommes avec vous ! »

Marx entendit son père dire : « Faisons sortir l'imposteur ! »

Chapitre 7

Nicholas Billeter s'arrêta le visage marqué par l'indécision. Il regarda vers l'audience. Puis il se tourna et marcha sur ses pas, et de nouveau, il fut en chaire. Il commença à parler.

« Je regrette ce dérangement, » dit-il. « Nous devons adorer Dieu tranquillement et en paix et manifester un esprit révérent envers Lui. Je vous demande de venir me voir en privé et me dire mes fautes, si vous avez des plaintes contre moi ou si vous voyez que je suis dans l'erreur. Mais je vous prie de ne pas faire de dérangements publics, car cela ne peut apporter aucun bien. »

Billeter avait le regard fixé sur Blaurock.

Blaurock se tordait et puis cria : « Ma maison est une maison de prière ; mais vous en faites une caverne de voleurs. Le saint temple de Dieu doit être purifié ! » Pour accentuer ses paroles, il leva sa canne et frappa le banc devant lui trois ou quatre fois.

Marx était émerveillé de l'énergie de l'homme. Mais encore une fois, l'édifice devint silencieux. Il n'y avait que le traînement des pieds lourds qui s'avançaient vers l'avant de l'allée.

L'huissier Hans Wuest était un homme de courte taille, envahi par l'embonpoint et qui manquait toujours d'haleine. Il était assis dans l'audience et maintenant il savait que son devoir l'obligeait d'intervenir pour réparer le dérangement. Il se balançait jusqu'à George Blaurock et dit : « Monsieur, je dois vous demander... d'être tranquille pour que... le culte puisse continuer. » L'huissier haletait. « S'il y a encore du trouble, je n'ai aucun autre choix que de vous mettre en prison. »

L'huissier Wuest reprit son siège. Blaurock ne disait rien et le pasteur recommença sa prédication. Cette fois, personne ne l'interrompit.

L'esprit de Marx était tourmenté. Il avait de la difficulté à écouter les paroles du pasteur Billeter. Il se sentait blessé, déçu et abandonné. Au lieu de prêcher aux gens dans l'église et de les amener au repentir, par son agissement Blaurock avait fait une mauvaise impression. Qu'est-ce qui avait mal tourné ? Blaurock avait-il été trop effronté, ou trop sûr de lui-même ?

Marx jeta un coup d'œil au visage de l'homme assis à côté de lui. Il y lisait la déception et la frustration.

Quand la célébration fut terminée, Marx suivit George en vitesse hors de l'édifice. Le soleil qui brillait fortement sur la neige les aveu-

Feu sur les collines de Zurich

gla momentanément. Ils se dépêchèrent pour se rendre à la maison de Kienast, en avant des autres adorateurs.

Félix Mantz leur ouvrit la porte et les invita à l'intérieur. « Comment cela s'est-il passé ? » demanda-t-il avec un air interrogateur.

« Pas trop bien, » répondit Blaurock, l'esprit lourd. Évidemment, il n'était pas loquace comme d'habitude.

« Alors, j'aurais dû insister pour que tu restes ici. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? » Félix Mantz était troublé et voulait savoir plus de détails.

« Cela aurait été mieux, » dit Blaurock en accord.

Marx confirma sa pensée par un signe affirmatif de la tête, mais ne dit rien.

« C'était une tentative audacieuse, » dit Blaurock d'une voix découragée. « J'espérais gagner tout le village d'un seul coup, mais maintenant, je crains de m'être trompé... peut-être n'était-ce que l'esprit impatient de Georg Blaurock, et rien d'autre. »

Le grand homme s'assit, le visage entre les mains.

Félix Mantz s'assit à côté de lui pour le reconforter. Marx s'assit aussi.



Chapitre 8

EN SE RÉVEILLANT le lundi matin, Marx Boshart ne pouvait pas oublier l'inquiétude qui l'avait saisi la veille après l'humiliation de Blaurock à l'église. Marx ne pouvait qu'imaginer toute la calamité qui envahirait les frères, mais quoi qu'elle fût, elle était là, tout près.

Jusqu'à dimanche, tout allait si bien. L'Église avait grandi rapidement et de nouveaux membres s'y étaient ajoutés presque à chaque jour. Exception faite pour le départ de Johann Brotli, il n'y avait que du contentement et de la réjouissance. Déjà, presque un tiers des hommes de Zollikon avaient été baptisés. Ils étaient au nombre de trente-cinq membres provenant des quatre-vingt-dix familles.

Mais maintenant... Blaurock a été publiquement couvert de honte. Le pasteur Billeter a été insulté. L'huissier Wuest a menacé Blaurock d'emprisonnement.

Non, se dit Marx, il n'y a rien à craindre du petit huissier costaud. Son propre fils, Hans Wuest junior était membre de la nouvelle Église ! La femme de l'huissier a commencé à assister aux réunions aussi ! Si des problèmes sérieux arrivaient pour les frères de Zollikon, ils viendraient d'une autre main que celle de l'huissier Wuest. Ils viendraient de la ville de Zurich, en haut du chemin du lac.

« Il viendra, c'est certain, » réfléchit Marx en désespoir. Il dit les mots à haute voix, sans y penser.

« Qu'est-ce que tu as dit ? » demanda Regula, en portant la vaisselle du petit déjeuner. Le repas du matin est terminé depuis une demi-heure, mais Marx ne rejoignait pas encore Valentin pour travailler dehors. Rudi Thomann est parti tout de suite après le repas matinal pour Küsnacht, un village voisin, pour s'occuper des affaires.

Feu sur les collines de Zurich

« As-tu dis quelque chose ? » demanda Regula encore à son mari.

Marx n'eut pas l'opportunité de répondre ou d'expliquer, car quelqu'un frappa fortement à la porte. Son courage s'évanouit. Avec la crainte dans la gorge, il alla l'ouvrir.

Trois hommes étaient debout à la porte. Marx ne les connaissait pas.

— Êtes-vous Marx Boshart ? demanda l'un d'eux.

— C'est moi.

— Je suis membre du conseil de Zurich, annonça l'homme froidement. Vous êtes sous arrestation pour désobéissance civile, ou plus spécifiquement, pour vous être permis de vous faire baptiser contre le mandat de ce conseil.

Il fit signe aux deux officiers à ses côtés et ils s'avancèrent pour lier les poignets de Marx.

Regula fut immédiatement avec son mari. « Non, » cria-t-elle. « Oh, Marx, dois-tu y aller ? »

Le conseiller regarda Regula avec admiration et s'excusa : « Je regrette, Madame, mais il doit nous accompagner. La loi, c'est la loi. »

À ce moment, l'ouvrier, Valentin arriva au coin de la maison et vit l'activité. Il était en train de fendre du bois, et il entendit des voix étrangères et vint investiguer. Il tenait toujours la hache à la main. Étonné de voir les officiers liant les mains de Marx, Valentin s'arrêta net.

Les officiers le regardèrent. Le jeune géant debout avec sa hache leur faisait peur et ils tirèrent leurs épées.

« Quel est votre nom ? » cria le conseiller.

L'ouvrier jeta sa hache dans la neige. « Valentin Gredig, » répondit-il.

Le conseiller examina le papier dans ses mains. « Un autre, » murmura-t-il. « Prenez-le aussi. » Un des officiers s'avança vers Valentin.

Un moment plus tard, les officiers dirigèrent leurs deux nouveaux prisonniers vers la place publique du village, ou des gens commencèrent à se grouper. On amena prisonnier après prisonnier, chacun accompagné d'une femme craintive et d'enfants sanglotants. Plusieurs villageois étaient venus voir ce qui se passait, curieux et intéressés. Marx regarda autour et vit son père et Heinrich Thomann debout l'un à

Chapitre 8

côté de l'autre, qui parlaient l'un à l'autre. Son père jeta un coup d'œil vers lui, attira l'attention de son fils, puis tourna vite la tête.

Marx remarqua les autres prisonniers. La majorité des frères était là, ceux qui se sont rassemblés la veille pour adorer Dieu chez Félix Kienast. Oui, Félix était là et avec lui, son fils aîné, Hans Kienast et son beau-fils Jörg Schad. Tous avaient les mains liées.

Félix Mantz et Georg Blaurock étaient d'un côté. Marx voyait bien qu'ils étaient liés plus sûrement que les autres et qu'un garde avec son épée tirée restait près d'eux.

Marx voyait d'autres prisonniers de l'autre côté de la place : Lienhard Bleuler et Hans Bichter, Jacob Unholtz, Grosshans Murer, Rudolf Rutschman — tous des frères nouvellement baptisés. Hans Oggenfusz, le tailleur était là, l'homme qui a passé par Hirslanden le matin du baptême de Fridli au puits. Il était venu à Zollikon pour les réunions de prédication et il avait été baptisé.

Bien sûr, Hans Wuest, le fils de l'huissier était là. Ayant l'huissier comme père, il n'avait pas de protection. Zurich ne distribuait pas de faveurs.

Tous les yeux regardaient, quand on amena un nouveau groupe du haut de la colline vers la place. Les Hottinger ! Marx remarqua que son grand-père était à l'avant. Ses fils Rudolph, Heini et Conrad le suivaient, ainsi que le fils de Conrad, le jeune Rudi. Ensuite le frère de grand-père, le vieux Wisshans. Et les Bruggbach, père et fils.

Le clan des Hottinger était le plus nombreux à Zollikon, alors il semblait normal qu'il y ait plus de Hottinger dans la nouvelle foi que toute autre famille du village. Marx pensait que les Hottinger étaient de belles gens — debout, droits et grands.

Mais où était Fridli Schumacher ? Marx scrutait la foule pour le visage amical de Fridli, mais sans succès. Les officiers étaient en train d'aligner les prisonniers maintenant, en préparation pour la marche vers Zurich. Chaque homme avait les mains liées, ensuite on passait une longue corde d'un prisonnier à l'autre, les attachant ensemble de cette façon.

Regula s'appuyait au bras de son mari et elle était maintenant en larmes. « Je me demande combien de temps ils te garderont ou ce qu'ils vont faire de toi, » dit-elle, accrochée à sa manche.

« Pas grande chose, » dit Marx, essayant d'encourager Regula. « Ils vont probablement nous questionner et puis nous renvoyer chez nous.

Feu sur les collines de Zurich

Ce sera trop coûteux pour eux de garder un groupe comme celui-ci en prison très longtemps. »

Mais Marx savait que les perspectives n'étaient pas aussi encourageantes qu'il voulait le dire. Voici déjà la persécution dont Johann Brotli avait parlé. Maintenant, ils doivent souffrir pour leur foi en Jésus-Christ. Ils doivent rester vrais et pleins de courage, et ils ne doivent pas dévier. Cela fut la prière de Brotli en partant.

— Combien de prisonniers y a-t-il ? demanda Regula.

— Je ne sais pas, mais au moins vingt. Ne peux-tu pas les compter ?

— Je suis contente que mon père soit parti si tôt ce matin, commenta Regula. S'il avait été capturé, je serais seule à la maison. Mais je me demande comment ils ont pu manquer Fridli.

« Je me le demande aussi, mais s'ils l'ont manqué, je suis content pour lui, » dit Marx. Puis il s'exclama : « Oh, ils l'amènent maintenant. »

Ils amenèrent Fridli Schumacher à l'autre bout de la ligne. Apparemment, les autorités attendaient ce dernier prisonnier, pour ordonner aux autres prisonniers de commencer la marche.

La longue file de prisonniers qui marchaient le long de la rue enneigée, passaient près des dernières petites maisons de la ville, et avançaient vers Zurich. À l'avant de la ligne s'avançaient Blaurock et Mantz avec les gardes spéciaux, un de chaque bord. Plusieurs des femmes et de la parenté des prisonniers marchaient avec eux jusqu'à l'extrémité de Zollikon, puis une par une, elles s'en retournèrent.

Marx luttait contre ses émotions. On l'amenait loin de tout ce qui lui était cher dans sa vie — sa maison, sa femme, ses amis, les souvenirs de son enfance. Quand est-ce qu'ils lui permettront de rentrer et à quelles conditions ?

Crouche, crouche. Plusieurs pieds écrasaient la neige dure. Crouche.

À la distance, les bâtiments de Zurich étaient gris, contrastant avec les collines enneigées. Parmi ces bâtiments, on apercevait des châteaux de pierre et de mortier, des prisons. Pendant que les prisonniers marchaient, Zurich paraissait de plus en plus grande.



Chapitre 9

MARX SE RÉVEILLA pendant la nuit, frissonnant de froid. Il s'assit craintivement, sans être capable de se souvenir pendant quelques instants, où il était. Puis, à la lumière faible, il pouvait voir les formes des hommes étendus sur le plancher. Certains parmi eux ronflaient.

Ses dents claquaient à cause du froid et Marx serra son manteau autour de ses épaules. Il désirait ardemment son pardessus chaud qu'il avait laissé à la maison, ou une couverture — une couverture de laine chaude. Il aurait dû savoir qu'il fait froid en prison.

Mais ceci n'était pas vraiment une prison, Marx se dit. Ce n'était qu'un couvent vide.

C'était vrai. La veille, les hommes de Zollikon avaient été menés au couvent augustinien à Zurich et avaient été poussés ensemble dans la grande salle qui donne sur la rue.

— Il n'y a que neuf cellules dans la prison Wellenburg, expliqua un garde. Elle ne contiendra jamais vingt-cinq hommes, alors nous vous logerons au couvent.

— Mais nos frères, Félix Mantz et Georg Blaurock. Où les avez-vous amenés ? demanda grand-père Hottinger anxieusement.

— Ne vous inquiétez pas pour eux, répliqua sèchement le garde. On leur a trouvé une place ailleurs.

Le couvent n'était fermé que depuis quelques semaines. C'était la décision du programme de réformes de Zwingli. Toutes les religieuses l'ont quitté, quelques-unes se hâtant d'aller dans les cantons toujours dirigés par les catholiques et d'autres sont restées à Zurich pour mener une nouvelle vie. L'édifice vacant était une bonne place pour garder un groupe de fermiers sous clé.

Marx observa deux souris courant sur le plancher comme si elles jouaient à cache-cache à travers les hommes qui dormaient. Quelque

Feu sur les collines de Zurich

part, non loin de là, un coq chanta. L'aube du nouveau jour s'approcha. *Probablement, nous serons interrogés aujourd'hui*, pensa Marx.

Un des hommes endormis bougea. Il fut bientôt assis, réveillé et frottait ses yeux. Les autres aussi se réveillaient. Plusieurs hommes se levèrent pour marcher un peu. Marx se joignit à eux au bout de la salle. Il frissonnait toujours.

« Il fait froid, n'est-ce pas ? » chuchota un des hommes à Marx. Marx le reconnaissait comme Rudolf Rutschman, un villageois qu'il ne connaissait pas très bien. On disait qu'il était le fermier le mieux instruit de Zollikon. Une fois, Marx l'avait entendu lire un chapitre.

« Je voudrais avoir apporté un autre manteau, » répliqua Marx.

Rutschman feuilletait un livre dans ses mains. « J'ai apporté clandestinement un Nouveau Testament dans la prison, » annonça-t-il. À la première lumière de l'aube, Marx pouvait voir l'expression de satisfaction sur son visage. « Il était caché sous mon manteau. Quand la lumière du jour arrivera, nous lirons un chapitre. »

Des pas résonnaient dans le corridor, un garde entra dans la salle, suivi de trois servants qui apportaient un repas très matinal pour les prisonniers.

« Réveillez-vous, les hommes ! » hurla le garde en réveillant les prisonniers qui dormaient toujours. Sa voix résonnait du plafond d'un timbre caverneux. « Le jour commence tôt ici. Vous devez manger et être prêts avant que les conseillers n'arrivent à huit heures. »

Le repas était substantiel et aussi bon que les hommes pouvaient en attendre de chez eux. « Ceci n'est pas une vie si dure après tout, » remarqua Jörg Schad, léchant le beurre de ses doigts.

« Pas si nous l'évaluons par la nourriture que nous mangeons, » dit Rudolf Rutschman en accord, tout en croquant une pomme. « Mais nous, nous devons nous souvenir que l'homme ne vit pas de pain seulement. »

Le repas terminé, les servants partirent avec la vaisselle. Le garde les suivit, tournant la clé dans la serrure en partant.

Grand-père Hottinger dit : « Alors, notre corps est nourri, mais pas notre âme. Rudolf, je crois que tu as apporté un Nouveau Testament. »

« C'est vrai, » répondit Rutschman, le retirant d'en dessous de son manteau.

Chapitre 9

— Lis-nous un chapitre, suggéra grand-père.

— Tu peux le faire, dit Rudolf en présentant le Testament.

— Tu lis mieux que moi.

— Je crois que non. En plus, tu es l'aîné.

Jacob Hottinger prit le Nouveau Testament. Il l'ouvrit et le tenait devant lui avec soin. Il lisait lentement, pesant chaque mot.

Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux!

Heureux serez-vous, lorsqu'on vous outragera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement de vous toute sorte de mal, à cause de moi.

Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans les cieux ; car c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui ont été avant vous.

Vous êtes le sel de la terre... Vous êtes la lumière du monde (Matthieu 5:10-14).

Marx ressentit que les hommes autour de lui reprenaient courage par les paroles que grand-père lisait. Quand les conseillers arriveraient, ils seraient prêts à parler.



À huit heures on amena les prisonniers dans une salle adjointe où on avait arrangé une cour de fortune. Trois conseillers, accompagnés de leurs assistants, étaient assis en avant, tous avec un air très sévère. Cependant, quand ils commencèrent à parler, ils le faisaient avec courtoisie — presque avec tendresse.

« Concitoyens du canton de Zurich, » commença le président, « aujourd'hui, nous vous avons appelés ici pour que vous nous expliquiez comment vous avez été baptisés de nouveau. Sûrement, vous êtes au courant du mandat du conseil du 18 janvier dernier, déclarant que le baptême des enfants est le seul baptême reconnu et valide dans ce canton. » Le conseiller ne s'empêcha pas de froncer les sourcils. Il continua : « Ainsi, je vous conseille d'avouer ouvertement votre erreur et vous pourrez retourner à votre femme et à vos enfants bientôt. »

Rudolf Rutschman fut demandé le premier pour témoigner. « Avez-vous été baptisé de nouveau ? » demanda l'officier de la cour.

Feu sur les collines de Zurich

— Oui, admit Rudolf, j'ai accepté d'être baptisé. Comme serviteur obéissant de Dieu, je veux continuer à faire tout ce que l'Esprit de Dieu enseigne et demande. Je veux le faire sans crainte d'aucune force terrestre, qui pourrait me faire dévier. Outre cela, je veux être obéissant et respectueux à messeigneurs de Zurich en tout ce qui n'est pas contre la volonté de Dieu.

Les conseillers froncèrent leurs sourcils en unisson et le secrétaire griffait rapidement dans son livre. Rudolf Rutschman reprenait tranquillement son siège.

« Prochain, Jacob Hottinger, » cria le conseiller agissant comme président. Il observait le grand-père aux cheveux argentés qui s'avavançait en avant. « Avez-vous aussi été baptisé ? » demanda-t-il.

— J'ai été baptisé, dit grand-père Hottinger. Et je veux ajouter mon amen aux paroles du frère Rudolf. C'est exactement ce que je crois aussi.

« Vous pouvez m'inscrire de la même façon, » exclama Félix Kienast quand on lui demanda de témoigner.

Un après l'autre, les prisonniers exprimèrent leur unité avec la déclaration de Rutschman. Le secrétaire enregistra leurs noms.

Mais l'audition n'était pas terminée. Les conseillers se penchaient en consultation, leurs têtes touchaient presque. Marx pouvait entendre leur chuchotement, mais il n'arrivait pas à le comprendre.

« Parce que vous voulez vous obstiner, » commença le président en s'adressant aux prisonniers, « il sera nécessaire de ramasser d'autres informations. Cela veut dire beaucoup de travail pour nous tous. Mais si vous le voulez comme cela, c'est bon. Pensez-y, en coopérant, probablement vous pourriez être en chemin vers votre famille en ce moment. » La voix du conseiller reflétait son dégoût profond.

Il s'adressa à Marx. « Marx Boshart, » dit-il, « vous avez été un des premiers à être baptisé. Dites-nous exactement comment cela est arrivé et ne sautez pas de détails. Nous les découvrirons de toute façon, tôt ou tard. »

La bouche de Marx devint sèche. Sa langue semblait subitement épaisse. Il hésitait, puis il jeta un coup d'œil au grand-père. Le vieux Jacob lui fit signe de la tête pour ainsi dire : « Vas-y ! Dis la vérité tout simplement. »

Chapitre 9

Il commença, en expliquant d'abord comment Johann Brotli et Wilhelm Reublin ont été invités pour le repas du soir et comment Blaurock et Mantz sont arrivés plus tard. Il dit comment les frères ont lu la Bible et ont expliqué le sens des textes. Il raconta comment la conviction est venue à l'oncle Hans Bruggbach et comment cela suscita des baptêmes qui la suivaient.

Pendant que sa mémoire se rappelait ces événements toujours si récents, Marx était tellement absorbé dans ses pensées qu'il oublia l'importance de ces hommes au regard d'aigle devant eux et pourquoi ils voulaient savoir ce qui s'était passé dans la maison de Rudi Thomann, un soir. Il parlait de toute son âme du combat dans son esprit, avant qu'il atteignît l'abandon et la victoire. « Je ne voulais pas de mal contre vous, messeigneurs, » expliqua-t-il. « Je désirais le baptême dont je sentais l'obligation. Il n'y avait pas d'autre manière d'obéir à Dieu. De la même façon, j'ai participé à la Cène parce qu'elle est le pain d'amour et de la fraternité chrétienne. »

Marx s'assit. Il ressentit que ses jambes étaient molles comme du coton, son cœur battait et il était couvert de sueur. Cependant, il se sentait étrangement exalté d'avoir reçu le courage de témoigner. Le secrétaire transcrivit activement tout ce qu'il avait dit.

On questionna d'autres frères. Finalement, le président s'adressa sévèrement au jeune Jörg Schad : « Que faites-vous ici ? Vous avez déjà eu des démêlés avec la loi, mais je ne m'attendais pas à vous trouver en prison pour des raisons religieuses. »

Schad rougit, mais il se rattrapa vite. Il était orateur de talent. « Vous avez raison au sujet de mon passé. C'est une histoire lamentable et c'est vrai que je vivais dans le blasphème et dans le péché. Rien n'était trop malin pour moi. Mais je remercie Dieu que ma conscience ne fut pas tout à fait morte.

« Mes péchés m'écrasaient, expliqua-t-il, et je priais Dieu pour la grâce et la compréhension. Dieu m'a donné la grâce de voir mon péché et Il m'a promis de me pardonner si j'acceptais d'abandonner ma vie de péché. Voilà ce qui m'a poussé au repentir et m'a incité à faire aux autres comme je veux qu'ils me fassent à moi. Alors, j'ai demandé le signe de l'amour fraternel et j'ai reçu le baptême d'eau des mains de Félix Mantz. »

Feu sur les collines de Zurich

Les conseillers ne disaient rien, mais ils organisaient leurs papiers à la fin du témoignage de Jörg Schad. Ensuite, ils s'adressèrent à Lienhard Bleuler, un villageois pendant la plus grande partie de sa vie et un pêcheur sur le lac Zurich.

« Bleuler, » dit le président, « vous êtes un homme de raison et de bon sens. Dites-moi que vous avez eu assez de ce baptême de nouveau et que vous êtes prêt à le renier. » Mais il n'y avait ni espoir ni enthousiasme dans la voix du conseiller.

Le pêcheur à poitrine large répondit avec des tons résonants : « Je suis maintenant le serviteur de Dieu et je ne suis plus sous l'influence d'autres forces ou puissances. Je suis inscrit sous le capitaine Jésus-Christ et j'irai à la mort avec Lui et ce qu'Il me demande, je Lui obéirai et je le ferai. »

L'assemblée était silencieuse pendant que l'écho de la voix de Bleuler s'éteignait. Les expressions de tendresse et de courtoisie que les conseillers avaient portées sur leur visage depuis le début s'évanouirent. Maintenant, leur regard était menaçant.

Le président toussa de façon inquiétante. Il jeta un coup d'œil à ses autres conseillers, serra son épais manteau sur sa poitrine, et annonça : « Nous sommes tristes et blessés par votre attitude. C'est dommage que vous soyez si obstinés. Évidemment, nous sommes déçus. Cela ne nous laisse pas de choix. Nous allons faire un rapport au reste du conseil, et puis vous nous entendrez davantage. En effet, je prédis que le maître Ulrich Zwingli lui-même sera ici demain pour vous parler. Ainsi, vous pourrez bien chercher dans vos bibles ! » Le conseiller s'assit brusquement. La salle était silencieuse sauf pour le son de la pluie mêlée de neige qui giclait contre les fenêtres.

Marx regarda les visages de ses frères prisonniers. Il remarqua la crainte sur quelques-uns. Mais le visage de grand-père gardait toujours son air de confiance, et Rudolf Rutschman souriait même en attendant l'opportunité de discuter avec Zwingli.

Les conseillers se préparèrent à partir. Les gardes rassemblèrent les prisonniers et les ramenèrent à leur logement.

Comme le conseiller l'avait prédit, Ulrich Zwingli vint le lendemain. Il amena les deux autres pasteurs de Zurich, Leo Jud et Kaspar

Chapitre 9

Grossmann. Les mêmes trois conseillers étaient aussi présents, mais, aujourd'hui, ils prenaient les sièges de deuxième rang.

Zwingli ouvrit la séance en s'adressant aux prisonniers d'une voix ferme, mais douce. Les fermiers de Zollikon écoutaient. Voici le fameux Zwingli lui-même ! Il parlait avec autorité, mais il n'était aucunement dominateur.

« Je regrette les différences d'opinions qui ont nécessité cette réunion aujourd'hui, » dit-il. « Je veux plus que tout, la paix et l'unité dans l'Église. Je ne serais pas ici aujourd'hui si je n'espérais pas que cette désunion — cette fausse doctrine sur le baptême — puisse être arrêtée et la paix restaurée. »

Le visage de Zwingli devint plus sérieux et il continua : « Je suis pasteur et je suis étudiant de la Parole de Dieu depuis plusieurs années. Ces hommes aussi... » — il désignait les deux prêtres à son côté — « ... ces hommes ont beaucoup étudié la Bible. En contraste, vous êtes des fermiers qui n'avez pas beaucoup étudié. Il est fort probable que beaucoup de vous ne peuvent ni lire ni écrire. Néanmoins, cela ne prouve pas que nous ayons raison et que vous ayez tort. »

Le sourire revint au visage de Zwingli et il fit un signe de reconnaissance aux prisonniers. « Nous sommes venus aujourd'hui pour discuter ces choses et pour voir si nous ne pourrions pas arriver à une entente. Je suis sûr que vous voulez faire ce qui est correct devant Dieu et nous le voulons aussi. »

Rudolf Rutschman leva la main pour parler. « Il est vrai que nous ne désirons rien de plus que d'observer les commandements de notre Seigneur. Nous croyons que la Bible est l'autorité absolue, et surtout le Nouveau Testament de nos jours, pour nous guider dans toute la vérité. Concernant le baptême des enfants, nous n'y trouvons aucun commandement écrit dans ce Nouveau Testament. »

« Vous avez raison, Monsieur, » admit Zwingli. « Il n'existe aucun commandement concernant le mode de baptême. De ce fait, nous pouvons regarder dans l'Ancien Testament où nous lisons que les enfants du peuple de l'Alliance de Dieu étaient accueillis par le rite de la circoncision à l'âge de huit jours. Dans l'Église chrétienne, le rite du baptême correspond au rite de la circoncision chez les Israélites. »

Les deux prêtres à côté de lui et les conseillers indiquaient leur accord par des signes de la tête pendant que Zwingli prononçait ces mots.

Feu sur les collines de Zurich

Marx Boshart regarda dans sa direction en entendant son grand-père parler. « Maître Zwingli, permettez-moi d'être d'un autre avis. » Marx voyait que le vieillard faisait un effort pour se contrôler. « Nulle part, dans tout le Nouveau Testament, nous ne trouvons le moindre indice pour lier le baptême avec la circoncision. Par contre, nous y trouvons plusieurs exemples d'hommes et de femmes qui crurent et furent baptisés, et aucun d'eux n'était bébé. »

— Allons donc, objecta Zwingli, cela est facile à expliquer. Au commencement de l'Église, il était nécessaire de commencer avec les adultes parce qu'ils n'avaient pas été baptisés comme enfants. Encore aujourd'hui, nous baptisons le non-croyant ou le Turc qui vient à la foi. Mais pour les enfants des chrétiens, c'est une autre affaire.

— Les enfants sont innocents devant Dieu, déclara grand-père carrément. Jésus a dit : « car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. » Ce n'est qu'en dépassant l'âge de l'innocence, en se repentant et en étant né de nouveau de l'Esprit, que le baptême devient un symbole approprié. La repentance et la foi, sont deux choses qui doivent précéder le baptême comme je le comprends dans la Bible.

Grand-père Hottinger s'arrêta.

— Oui, comme vous le comprenez, remarqua Zwingli sèchement.

Rudolf Rutschman parla encore. « Je crois toujours que si Dieu voulait que les chrétiens baptisent leurs bébés, Il l'aurait écrit dans le Nouveau Testament. »

Zwingli essayait d'être patient. « Voyons, si Dieu aurait voulu qu'un homme soit baptisé de nouveau, Il l'aurait dit dans le Nouveau Testament aussi. Nulle part dans tout le Nouveau Testament nous ne pouvons lire que le même homme peut être baptisé deux fois. »

Les trois conseillers étouffèrent un rire.

— Mais Maître Ulrich, objecta grand-père Hottinger, si le baptême des enfants n'est pas demandé par Dieu, mais inventé par le pape, alors il n'est pas un véritable baptême. Donc, je n'ai été baptisé qu'une seule fois.

« Et vous-même, n'avez-vous pas enseigné autrefois que le baptême des enfants était une erreur ? » demanda le jeune Jörg Schad, plongeant dans le débat. Marx savait que Félix Mantz avait parlé à Schad au sujet de la position d'autrefois de Zwingli et comment il l'avait rejetée.

Chapitre 9

Ulrich Zwingli rougissait légèrement autour des oreilles, mais sa voix était mesurée en répondant : « Si je ne croyais pas que le baptême des enfants soit une institution de Dieu, je ne l'enseignerais pas et je ne le prêcherais pas aujourd'hui. »

Rudolf Rutschman sortit son Nouveau Testament et le feuilleta ouvertement. Ensuite il dit : « Si je vous ai bien compris, Maître Zwingli, vous disiez que nulle part dans le Nouveau Testament on ne trouve un récit qui dit qu'un homme avait été baptisé une deuxième fois ? »

« C'est bien ce que j'ai dit, "nulle part." »

« Sauf votre respect, mais, au commencement du chapitre 19 des Actes, nous lisons le récit de quelques hommes qui ont été baptisés une deuxième fois. »

« Non, » Zwingli secouait la tête, et en même temps il tournait les pages de la grande bible devant lui jusqu'à ce qu'il ait trouvé le chapitre en question.

« Puis-je lire les premiers cinq versets à haute voix ? » demanda Rudolf.

« Moi, je les lirai, » répondit Zwingli en fronçant les sourcils. Il prononça les mots soigneusement :

Pendant qu'Apollos était à Corinthe, Paul, après avoir parcouru les hautes provinces de l'Asie, arriva à Éphèse. Ayant rencontré quelques disciples, il leur dit : Avez-vous reçu le Saint-Esprit, quand vous avez cru ? Ils lui répondirent : Nous n'avons pas même entendu dire qu'il y ait un Saint-Esprit. Il dit : De quel baptême avez-vous donc été baptisés ? Et ils répondirent : Du baptême de Jean. Alors Paul dit : Jean a baptisé du baptême de repentance, disant au peuple de croire en celui qui venait après lui, c'est-à-dire, en Jésus. Sur ces paroles, ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus.

La consternation n'a pas quitté le visage de Zwingli quand il termina la lecture. Il ne fit aucun commentaire.

« N'est-ce pas un exemple clair du Nouveau Testament d'un homme qui avait été baptisé une deuxième fois, parce que le premier baptême n'avait pas été suffisant ? » demanda Rudolf Rutschman, insistant sur ce point.

Marx Boshart pensa que sûrement le grand Zwingli était piégé cette fois. Il serait obligé de s'humilier devant un groupe de fermiers et

Feu sur les collines de Zurich

d'admettre qu'il avait parlé trop vite. Et s'il avait tort cette fois, est-il possible qu'il ait eu tort encore... »

Zwingli parlait. « Non, vous avez mal compris ce passage, » dit-il obstinément. « Jean-Baptiste avait instruit ces hommes, mais il ne les avait pas baptisés. »

Cette fois, Ulrich Zwingli ne regardait pas ses pasteurs pour leur demander leur appui, mais il observait plutôt les prisonniers d'un regard fixe.

« Mais... mais... Maître Zwingli, » répliqua Rudolf, comme s'il doutait de ses propres oreilles. « Il dit clairement que Jean les a baptisés avec le baptême de la repentance ! »

« En effet ! » conclut Zwingli, son visage sévère. « Voilà ce qui arrive quand les fermiers interprètent la Bible. Ces récits sont des sujets très, très profonds et tous ne reçoivent pas la lumière pour les comprendre d'une façon adéquate. Jean avait prêché à ces hommes, mais il ne les avait pas baptisés. Ils n'ont reçu qu'un seul baptême. »

Zwingli ferma la bible.

« Si ces hommes n'ont reçu qu'un seul baptême, » dit grand-père avec force, « alors très certainement, nous n'avons reçu qu'un seul baptême aussi. Nous ne sommes pas des rebaptiseurs. »

Plusieurs des prisonniers commencèrent à chuchoter ensemble, mais les gardes leur firent signe de se taire. Un officier alla à la porte, l'ouvrit, et ordonna aux hommes de Zollikon de rentrer à leur salle. Le débat fut terminé.

Marx regardait par dessus son épaule en passant la porte. Ulrich Zwingli ramassait ses livres et ses papiers et se préparait à partir. Ses lèvres étaient serrées résolument.



Chapitre 10

ZOLLIKON était un village transformé depuis que vingt-cinq hommes étaient absents de leurs familles. L'ombre de la crainte couvrait le village comme un nuage qui refuse de s'en aller.

Regula Boshart mangeait très peu et se déplaçait comme dans un rêve. Le pire était l'incertitude, de ne pas savoir ce qui arrivait à son mari ou pour combien de temps il resterait en prison.

Rudi Thomann revint, mais sa présence n'apportait pas de réconfort. Comme Regula le craignait, son père était grandement irrité. Il y avait de l'acrimonie dans sa voix. Il accusait Zwingli en premier lieu et ensuite il accusait les hommes de Zollikon de ne pas avoir eu le bon sens d'être absents de leurs maisons quand les officiers vinrent à l'improviste, tout comme lui l'avait fait par hasard.

Regula s'inquiétait de son père. Il s'était donné volontairement au baptême. Le regrettait-il vraiment déjà ? Ses yeux pochés indiquaient que l'affaire était dure pour lui et qu'il avait manqué de sommeil.

Le troisième jour après la capture des prisonniers, vers le soir, le jeune Rudy Murer vint avec un message. Il surprit Regula qui allait à l'étable pour la traite.

« Des nouvelles sont arrivées de Zurich, » dit-il.

Regula respira plus vite et elle senti battre son cœur. « Quelle nouvelle ? » demanda-t-elle.

Le garçon n'en savait pas beaucoup. « Tout ce qu'on m'a dit c'est que Hans Hottinger revient tout juste de la ville et il a parlé avec les prisonniers. Je sais que tout le monde doit se rendre à notre maison où Hans donnera des explications. »

— Je viendrai, promet Regula.

— Et ton père ?

— Je le lui dirai.

Feu sur les collines de Zurich

Regula se prépara vite avec ses pensées toujours embrouillées. Elle voulait descendre rapidement la colline jusqu'à chez Murer, mais le jeune Rudy annonça que Hans Hottinger ne serait pas prêt avant une demie heure, alors cela ne servait à rien d'arriver plus vite.

Hans Hottinger était le gardien du village. *Comment avait-t-il reçu des nouvelles des prisonniers ?* se demanda Regula. Hans était le mouton noir du clan Hottinger, mais il était rusé. Il était peut-être un ivrogne, mais il était assez intelligent quand il était dégrisé. Sans doute, il avait des amis parmi les gardes, si non, Regula pourrait croire qu'il les avait achetés.

Rudi Thomann descendit l'escalier et mit son manteau. « Prête à partir, Regula ? » demanda-t-il.

« Oui, je le suis. »

Les deux sortirent dehors, dans l'obscurité et se dirigèrent rapidement vers la maison de Hans Murer, près du lac. Ils ne voulaient pas être en retard.

Rudi ne disait rien. Regula savait qu'il réfléchissait. Regrettait-il vraiment d'avoir reçu le baptême ? Et s'il pouvait revivre la dernière semaine, que ferait-il ? Et que ferait Marx aussi ?

Les pensées de Regula s'agitaient. Elle espérait que les choses redeviendraient comme avant. Marx aurait été chez lui et la vie aurait été normale encore une fois. Est-ce que cette nouvelle foi valait vraiment tout ce bouleversement et toutes ces peines ?

En approchant de la maison Murer, la voix forte de Hans Hottinger les accueillit par une fenêtre entrouverte.

« Sommes-nous en retard ? » demanda Regula d'une voix entrecoupée.

Son père tenait la porte pendant qu'ils entraient. La salle était presque remplie, surtout par les femmes des prisonniers, mais par une douzaine d'hommes aussi. Hans prit une position d'importance en avant, prêt à répondre aux questions soulevées par l'audience.

Il fit signe à Rudi Thomann et à Regula, et recommença à parler. « Je viens d'expliquer comment je suis entré ce soir avant le repas du soir dans le couvent augustinien et comment j'ai parlé avec les prisonniers. Ils m'ont demandé de vous assurer qu'ils vont bien et qu'ils reçoivent de bons soins. Je vous apporte leurs salutations. Vous devez prendre courage et ne pas vous désespérer, car eux, ont bon courage. »

Chapitre 10

Regula remarqua son père qui redressa ses épaules, comme si on leur avait enlevé un grand fardeau. Rudi demanda : « Dis-moi, mon ami Hans, comment s'est passé leur rencontre avec Zwingli ? Des rumeurs circulent qu'il est allé leur parler. »

« Ah, le maître Zwingli ! » répondit Hans en se gonflant. « Qui est-il ? De ce que j'ai pu entendre, les hommes de Zollikon ont gagné le débat. Ils ont fait taire Zwingli et c'est la vérité. »

« En es-tu certain ? » demanda Hans Murer d'un ton moqueur. « Ou bien, l'as-tu appris d'une bouteille de vin ? »

Hans rougit et rétorqua : « C'est la vérité, je vous le dis. Les prisonniers me l'ont assuré et je n'ai rien bu depuis... depuis... »

« Dis-nous ce qu'ils ont dit, » ordonna Rudi.

Hans se redressa. « Voilà, cela est passé comme ainsi : Maître Zwingli a dit qu'il n'a jamais entendu dire qu'un homme se soit fait baptisé deux fois, du moins, pas dans la Bible. Mais Rudolf Rutschman lui a dit : "Non ? Il existe un exemple ici dans le Nouveau Testament." Je suppose que Zwingli l'avait oublié, et après avoir tant insisté, il ne voulait plus céder. Les frères le lui ont montré noir sur blanc, mais il ne voulait pas céder. »

Hans Hottinger reprit son calme et il était très content de l'impression qu'il faisait. « C'était hier, » dit-il. « Aujourd'hui, Zwingli est revenu aussi doux qu'un agneau. Il a même dit qu'il commencera à mener une vie pieuse dès cette saison de Pâques. Pensez-y ! Ulrich Zwingli va se joindre aux anabaptistes ! »

Rudi Thomann le réprimanda : « Allons, Hans, ne devons-nous pas nous maîtriser et ne pas nous emporter ? Je doute un peu de ta dernière déclaration, même que j'admets que tu nous as apporté des nouvelles encourageantes. »

« Tu as peut-être raison dans cela, » dit Hans, cherchant à plaire à son auditoire. Il regarda le plafond avec concentration et puis il regarda de nouveau ses auditeurs. « Je suppose que nous ne pouvons pas toujours nous fier sur la parole de Zwingli, car il prêche une chose aujourd'hui et le contraire demain. N'a-t-il pas dit, il y a quelques années que nous ne devons pas baptiser les bébés, et maintenant il dit que nous devrions le faire. »

Hans roula ses yeux et se pencha en avant. Sa voix tomba à un chuchotement enroué. « Mais s'il dit que Dieu nous commande de baptiser des bébés, alors il ment comme un garçonnet. »

Feu sur les collines de Zurich

« Mais, j'ai cru que tu viens de nous dire que Zwingli va se joindre à nous, » déclara un homme confus à l'arrière de la salle.

La voix de Hans monta encore. « C'est exactement ça, » cria-t-il sans précaution. « S'il ment une fois, il mentira une autre fois, alors comment lui faire confiance ? Comment savoir à quel moment le croire... ? »

« Hans ! » L'insistance sévère du jeune Rudi Thomann coupa la phrase du gardien en deux. « Hans Hottinger ! Tu en as assez dit. Tu nous mets tous en danger avec de telles paroles. »

Le gardien sembla diminuer. « Mais je ne dis que la vérité, » dit-il craintivement. « Vous devez être contents que j'aie apporté des nouvelles des prisonniers. »

« Nous sommes contents et nous te remercions *beaucoup*, » dit Rudi. « Tu as dit ce que tu avais à dire, alors nous devons retourner à nos maisons. » Il se leva pour partir. D'autres du groupe s'avancèrent vers la porte aussi.

Regula glissa vers Hans Hottinger. « Hans, » chuchota-t-elle modestement, « Marx a-t-il envoyé un message spécial pour... pour moi ? »

Le gardien leva les yeux et le sourire revint à son visage. « Non, Regula, je n'ai pas eu l'opportunité de parler à Marx en privé, mais seulement en groupe, et à peine pour quelques minutes. »

Regula se retourna, déçue.

« Viens, » dit son père en prenant son bras. « Il est tard et nous devons rentrer chez nous. »



Chapitre 11

LA LIBERTÉ !

Marx Boshart respira profondément et se tourna vers Zollikon. Il marchait à vive allure le long des rues étroites et à forte pente de Zurich, cherchant le chemin le plus direct qui le mènerait au chemin du village. Une fois là, et hors d'atteinte des yeux curieux, il commença à courir.

Il s'était écoulé une semaine depuis que Hans Hottinger était entré furtivement dans la prison et s'était informé de leur bien-être. Il n'y a eu aucune nouvelle de Zollikon pendant cette semaine. Marx était désireux de se rendre chez lui.

Ses bras se balançaient pendant qu'il descendait le chemin enneigé en trotinant. Marx aimait courir, mais il se forçait beaucoup en ce moment. Bientôt son souffle lui faisait mal aux côtes et l'obligea à ralentir.

Qu'il était bon d'être en liberté ! Libre de ces quatre murs où on l'avait renfermé, des portes barrées sous clés, des gardes et des interrogatoires quotidiens.

Marx était content d'être en liberté, cependant, son esprit était troublé par des pensées contradictoires. Est-ce que les prisonniers avaient bien fait d'accepter les conditions exigées par Zwingli ? Marx ne pouvait pas effacer le doute dans son esprit. Il se sentait coupable, mal à l'aise. De retour chez lui, il en discuterait avec Regula et avec Rudi Thomann.

Mais, il est déjà trop tard... trop tard... trop tard... trop tard... trop tard... Sa conscience le harcelait pendant qu'il courait. Marx se demandait comment les autres frères en prison avec lui se sentaient au fond de leur cœur. Éprouvaient-ils les mêmes inquiétudes et les mêmes doutes ?

Feu sur les collines de Zurich

Et il y a aussi Félix Mantz et Georg Blaurock. Que pensaient-ils du choix des frères ? Marx croyait qu'il savait. Mantz et Blaurock étaient toujours en prison ; ils n'avaient pas obtenus leur libération. Marx savait pourquoi et ses oreilles devenaient chaudes dans le vent en y pensant.

Il approchait de Zollikon maintenant et il courait plus vite que jamais. S'il ne ralentissait pas, il serait incapable de parler dès son arrivée. Il s'efforçait de s'en tenir à une marche de vive allure.

Il passa les premières maisons et monta la rue Gstad vers sa maison. Il n'avait pas remarqué de grands changements depuis neuf jours, cependant le village avait l'air étrange. Était-il vrai qu'il n'avait passé que neuf jours en prison ? Seulement neuf jours depuis qu'on l'avait mené comme prisonnier vers Zurich ? Il lui semblait que le temps avait été plus long que cela.

Marx trébucha presque sur le seuil. Il ouvrit grande la porte et cria : « Regula ! »

« Marx ! » s'écria Regula, s'élançant à sa rencontre.

Ils s'enlacèrent pendant un moment et puis Regula regarda son mari d'un regard interrogateur. « Comment... comment es-tu sorti ? » demanda-t-elle craintivement.

« Oh, je suis sorti pour de bon, » ria Marx, essayant de la rassurer. « Tous les vingt-cinq sont libérés, mais je crois que je suis le premier à arriver au village. » Il lui souriait.

Rudi Thomann entra à grande vitesse venant de l'arrière de la maison où il travaillait. Il entendit la voix de son beau-fils.

Il prit la grande main de Marx dans sa main plus petite. « Bienvenue de retour, mon fils, » dit-il.

Les trois s'assirent et Marx commença à répondre aux questions et à parler de ses jours passés en prison. « Ils nous ont traités avec courtoisie et non comme j'avais imaginé qu'ils traitaient les prisonniers. Nous avons eu de la bonne nourriture et ils ont essayé de nous mettre confortable. »

« Mais... comment... comment ? » Rudi n'avait pas besoin de terminer la question qui était la première dans son esprit.

Marx soupira. « Le premier jour que Zwingli est venu, il était énervé. Je crois que c'était à cause qu'on l'avait coincé dans notre discussion du baptême. Mais après cela, il était aussi amical qu'un homme puisse

Chapitre 11

l'être. Il échangeait et parlait avec nous comme si nous étions ses pairs. Vraiment, il n'est pas si mauvais. »

« Bien sûr que non, » dit Rudi.

« Est-ce vrai que peut-être... peut-être il va se joindre à nous encore, » demanda Regula.

Marx baissa ses yeux. Il avait l'air peiné. « Je... je ne lui ai pas beaucoup parlé moi-même, » dit-il. « Les aînés ont parlé pour le groupe. Zwingli a essayé de nous dire que nous devons avoir de la patience en attendant que son Église devienne comme celle que nous voulions. Il a dit que c'était une honte que le peuple de Dieu soit divisé et que nous devrions revenir et faire l'unité de nouveau. »

« As-tu... as-tu accepté cela ? Non, tu ne l'as pas accepté, n'est-ce pas ? » demanda Regula.

« Bien... » Marx hésita. « Nous avons dû promettre de ne pas le refaire. »

— Quoi ?

— De ne plus baptiser personne.

Rudi Thomann avait l'air soulagé. « Alors, ils vous ont accordé une grande grâce. Tu veux dire que c'est tout ce que tu as dû promettre ? »

« C'est bien assez, non ? » demanda Marx. « Si nous ne pouvons plus nous rassembler pour le culte, ou baptiser personne, comment bâtir une Église ? »

Rudi se leva et traversa la salle. Ensuite il s'assit de nouveau. « Parfois... » commença-t-il, « parfois je crois que tout a été une erreur. » Il racla la gorge et toussa. « Zwingli ne cédera pas, même s'il doit nous mettre tous en prison. Je crois que nous serons sages de garder silence, avoir plus de patience et attendre pour voir ce que Zwingli fera dans la prochaine année ou dans l'autre. Peut-être arrivera-t-il encore à bâtir une bonne Église, sinon, il nous restera encore du temps pour l'essayer. »

Marx regardait son beau-père les yeux fixes. Avait-il bien entendu ?

Rudi Thomann continua : « Si nous gardons nos pensées et nos croyances pour nous-mêmes, il n'y aura plus de problèmes... ni de nuits en prison. »

« Mais... mais... » objecta Marx, « si nous croyons que quelque chose est correct et ne le mettons pas en pratique, nous serons au même niveau que Zwingli. Je ne suis pas prêt à céder, pas tout de suite. Nous

Feu sur les collines de Zurich

avons quelque chose que Zwingli n'aura jamais, sauf s'il s'éloigne du conseil et commence à mettre sa foi en pratique. »

« Quand tu parles comme cela, je ne comprends pas pourquoi ils vous ont libéré de la prison, » dit Rudi Thomann sèchement, en fixant son beau-fils.

Marx se tortilla. Il pensa en lui-même, comme il était déboussolé ! Dans son coeur, il savait ce qui était correct, mais il n'avait pas la force de le vivre. La promesse qu'il avait faite en prison avait été faite sous la pression.

« Je sais ce que nous devons faire, » dit Marx presque farouchement, un moment plus tard. « Nous devons obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, même si cela est difficile. »

Rudi Thomann ne dit rien. Il jouait nerveusement avec ses doigts. Finalement, il demanda : « Quelle était l'amende ? Combien coûta la liberté ? »

— Mille florins pour le groupe.

— Mille florins ! s'écria Rudi. C'est beaucoup d'argent !

— Je le sais, dit Marx en accord. Mais c'est pour les vingt-cinq hommes.

— Mille florins est toujours mille florins, même si tout le village aide à le payer. Sais-tu que ta part est de quarante florins et cela veut dire le salaire de trois mois, plus ou moins.

— Je le sais, répondit Marx. Mais jusqu'à date, ce n'est pas l'argent qui m'inquiète.

« Je te dis ce qui m'inquiète ! » dit Rudi en se relevant. « Quelques séjours de plus en prison et nous serons tous des mendiants. Zurich profitera de tout l'argent du village. Voilà une autre bonne raison pour garder silence pour le moment et pour ne pas semer le trouble. J'espère que tout le monde est d'accord. »

Marx voyait que son beau-père avait pris la décision d'éviter que d'autres membres de la famille aillent en prison. Dans ce sens, personne ne pouvait blâmer Rudi. Marx ne voulait pas retourner en prison non plus et il savait que l'amende provoquerait des privations. Au pire, ils seraient obligés de vendre la vache.

En tout cas, Marx était convaincu que la discussion était allée assez loin. Il était plus sage de laisser l'affaire se refroidir et de ne rien dire pour le moment. Ils pourraient en discuter plus tard.

Chapitre 11

Marx avait hâte d'être seul avec Regula pour en discuter et pour décider quoi faire.

Avant la tombée de nuit, tous les prisonniers furent de retour et le village de Zollikon se réjouit. Mais la célébration fut de courte durée, car le paiement de l'amende qui était énorme était toujours présent, gâchant la joie. En plus, on s'inquiétait pour l'avenir. La paix et la tranquillité régneraient-elles dans les mois à venir ?

Une semaine plus tard tout était redevenu tranquille à Zollikon. Il n'y avait aucune réunion, aucun baptême, aucune Cène. Les jours d'hiver reprirent leurs habitudes monotones et les jours en prison semblaient comme un rêve lointain. Mais le rêve n'était pas oublié. Il y avait toujours, plusieurs discussions animées parmi les villageois et des groupes se rassemblaient aux coins des rues pour balancer leur tête en signe d'accord ou de désaccord, tout en parlant.

Un jour, un messenger arriva dans le village avec une lettre pour Fridli Schumacher. Il la laissa à l'atelier du cordonnier et retourna à Zurich.

Marx se dépêcha pour se rendre à la maison de son beau-frère. De quel lieu éloigné venait cette lettre ? Qui aurait écrit à Fridli ? Une seule personne — Johanne Brotli.

Marx entra dans l'atelier du cordonnier. La senteur du cuir et de l'huile chatouillait ses narines, comme cela se produisait toujours quand il entrait dans l'atelier. Il n'y avait personne.

Puis la femme de Fridli arriva pour savoir qui avait ouvert et fermé la porte. « Viens dans la cuisine, » dit-elle. « Fridli sera content de te voir. Il a reçu une lettre de Johann et il a besoin que quelqu'un la lui lise. »

Marx faisait son chemin entre les piles de cuir et suivit madame Schumacher dans la salle adjacente. Fridli était là, près de la fenêtre, essayant de tout son cœur de comprendre les mots de la lettre. Il la passa vite à Marx.

« La voici. Lis-la, » dit-il. Ses mains tremblaient.

Marx prit la feuille de papier et regardait l'écriture masculine et fluide. Il commença à lire.

Feu sur les collines de Zurich

Johann, serviteur de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, aux fidèles frères chrétiens vivant à Zollikon, grâce et paix soient avec vous de Dieu le Père de notre Seigneur Jésus-Christ.

Mes chers frères, je ne sais pas ce que je dois vous écrire, ou si vous demeurez toujours fidèles à la foi que je vous ai donnée ou non. Je vous ai écrit il y a deux semaines et je n'ai pas eu de réponse. Avez- vous avez reçu la lettre ou non...

— Il a écrit une autre lettre, interrompit Fridli. C'est étrange. Que penses-tu qu'il lui est arrivé ?

— Je ne sais pas.

Marx continua.

...si vous l'avez reçue, il ne reste que peu de l'amour de Dieu en vous. Sinon, essayez de pardonner mon impatience. Je vous ai écrit plusieurs choses dans cette lettre que je répéterai brièvement ici. Que dire, mon cœur est inquiet et rempli de tristesse pour vous, en Christ. J'ai entendu dire, et cela me peine énormément, qu'un certain nombre parmi vous soit tombé de la sainte foi et de la Parole de Dieu que vous avez accepté plus tôt et sur laquelle vous étiez baptisés. Aussi, que ceux qui ont été emprisonnés ont renié leur foi et ont accepté des restrictions clairement contraires à la Parole de Dieu.

Vous savez si cela est vrai ou non. Oh malheur à vos biens et à votre argent, car ils vous limitent. Le Christ l'a déclaré dans son saint Évangile...

Marx s'arrêta. Il avait des larmes aux yeux et il baissa la tête de honte.

— Y a-t-il encore plus ? demanda Fridli.

— Il y en a plus.

Je vous implore, si vous êtes chrétiens, de rester fermes... Écrivez-moi votre opinion et informez-moi comment ça va parmi les frères. Il m'a été rapporté que certains ont fui la croix et se sont cachés, mais je me demande si tout cela est vrai.

Wilhelm était ici et est reparti et j'ignore où il se trouve actuellement. Il s'inquiète avec moi de votre intérêt. Que le message de cette lettre soit pour votre bien. Restez dans la foi et ne permettez à personne de vous faire craindre. Dieu, le Tout-Puissant, vous donnera courage.

Chapitre 11

Ô combien fort, nous entendons sont mon frère Félix Mantz, et Georg, mais surtout Félix. Louange à Dieu ! Conrad Grebel est triste, mais en Christ. Wilhelm était ici récemment.

Je vous admoneste par la Parole de Dieu et par la foi que vous avez déjà reçue, si vous Lui êtes toujours fidèles, de m'envoyez un frère fidèle. Si personne ne peut venir, envoyez une lettre. Mais dites-moi comment cela se passe chez vous. Saluez-vous les uns les autres avec le baiser de paix ; Dieu soit avec vous, et Sa grâce aussi.

Johann Brotli écrit ceci de sa propre main. Votre frère en Christ.

À Fridli Schumacher et les autres chrétiens à Zollikon.

Marx passa la lettre à son beau-frère. Les yeux de Fridli étaient rouges aussi.

— Nous aurions dû recevoir cette lettre pendant que nous étions en prison, dit Marx, alors, peut-être nous n'aurions pas cédé.

— Mais tout avait l'air si raisonnable quand Zwingli l'a expliqué, objecta Fridli.

— Oui, dans un sens, admit Marx. Mais ma conscience continuait de me troubler et j'aurais dû savoir mieux.

« Ce qui est passé est du passé et nous ne pouvons pas le refaire, » objecta Fridli, les joues rouges d'émotion. « C'est l'avenir qui m'inquiète. »

Les deux hommes s'assirent en silence pour réfléchir.



Chapitre 12

APRÈS AVOIR LU la lettre de Johann Brotli, l'esprit de Marx était encore plus troublé qu'avant. Avec chaque jour qui arrivait, la conviction dans son cœur grandissait qu'il avait eu tort de faire cette promesse à Zwingli.

« J'aimerais que Brotli soit toujours ici à Zollikon, » fit remarquer Marx à sa femme un soir. « S'il était ici, j'irais tout de suite à l'atelier du cordonnier et discuterais de ces affaires. Je suis certain qu'il saurait ce qui est le mieux à faire. »

— Si nous ne pouvons pas aller chez Johann, suggéra Regula, pourquoi ne pas aller voir grand-père Hottinger ?

— Mais, il n'est pas de retour de Zurich, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'ai vu passé il y a une heure à peu près.

— C'est une bonne idée, dit Marx. Peut-être, aurait-il des nouvelles aussi, ayant été en ville depuis hier matin.

En moins de quelques minutes, le jeune couple était en train de monter la colline vers la maison des Hottinger. En passant devant une maison villageoise à une autre, ils entendaient les gens parlant et riant et le bruit de la vaisselle, les sons habituels. Chez les Kienast, ils entendaient la voix grave d'un homme qui chantait. Marx reconnut la voix de Jörg Schad.

Grand-père les accueillit dans la maison et il leur offrit des chaises. Marx voyait qu'il voulait parler et était même empressé de commencer.

« Georg Blaurock a été libéré de prison, » dit grand-père avec empressement.

— Vrai ? Comment cela s'est-il passé ? questionna Marx.

— C'est la première chose que je lui ai demandée. « Georg, comment as-tu réussi à sortir de prison ? » expliqua grand-père. Il ne sait pas

Feu sur les collines de Zurich

non plus. Il est difficile d'expliquer, car Félix Mantz est toujours sous clé. La seule différence, c'est que Blaurock est un étranger et que le conseil a toujours été plus patient avec les étrangers.

— Alors, tu as parlé avec Georg Blaurock, demanda Marx, de plus en plus intéressé.

— Oui, je lui ai parlé. Et il est le même Georg qu'avant, plus zélé que jamais, malgré qu'il ait souffert un peu en prison.

— Dis-nous tout ce qu'il a dit, comment l'as-tu rencontré et tout, encouragea Marx.

Grand-père Hottinger voulait tout dire.

— Je marchais à Zurich le vendredi matin, commença-t-il. Cela n'était qu'hier, n'est-ce pas ? Il me semble que ça fait plus longtemps. Juste avant midi, j'ai rencontré Heinrich Aberli dans la rue, le boulanger, tu sais, mais peut-être que tu ne l'as pas rencontré.

— Je l'ai rencontré une ou deux fois, expliqua Marx.

Grand-père continua.

« Aberli est un proche ami de Conrad Grebel, mais, autant que je sache, il n'est pas encore baptisé. En tout cas, il m'a salué comme un ancien ami et m'a dit qu'il voulait que je vienne chez lui pour le repas du soir. Je ne comprenais pas ce qui se passait, mais il a ajouté un indice : "Il est possible que tu rencontres quelqu'un que tu connais." »

« Alors, j'y suis allé. En entrant dans la maison du boulanger, j'ai vu Georg Blaurock lui-même à la table. Je l'ai salué et puis j'ai vu que je n'étais pas le seul invité au repas avec Blaurock. Le tailleur, Hans Oggenfusz, était là et l'orfèvre, Hujuf. Et il y avait aussi un étranger que je n'ai jamais rencontré, Anthony Roggenacher. Nous étions cinq à la table.

« Georg m'a demandé comment ça va à Zollikon. Je crois qu'il était très déçu que nous ayons cédé si facilement à Zwingli. J'ai essayé de lui dire que nous n'avons pas vraiment tout lâché et que, en autant que je sache, les frères ici à Zollikon croient toujours comme avant. »

Marx et Regula écoutèrent attentivement. Maintenant, Marx eut une idée et il interrompit son grand-père. « Crois... crois-tu que Blaurock pourrait revenir à Zollikon, maintenant qu'il est en liberté ? »

— Il ne l'a pas dit, mais je pense qu'il sera ici demain, dit Jacob Hottinger. Du moins, j'espère et je prie pour qu'il vienne. C'est exactement ce qu'il nous faut pour enflammer notre foi de nouveau.

Chapitre 12

« Est-ce que Georg a beaucoup parlé sur sa vie en prison ? » demanda Regula, prenant la parole pour la première fois.

— Oui, il nous a dit en détail comment on l'avait interrogé. Georg croit honnêtement que Zwingli fait plus violence aux Écritures que le vieux pape, et il n'a pas baissé la voix en le disant. Je comprends qu'il a fait une déclaration semblable en prison et qu'on l'a retenu quelques jours de plus pour faire un arrangement afin qu'il puisse rencontrer Zwingli pour expliquer ce qu'il voulait dire face à face.

— Georg est audacieux, dit Marx.

— Absolument. Il est sorti de prison hier et hier soir, après le repas, Georg a lu les Écritures et a prié, et nous avons terminé en rompant le pain ensemble. Il n'a pas perdu de temps.

La voix du grand-père était pleine de respect.

— Mais je n'ai pas oublié une chose, dit Marx. Je suis allé avec Georg le jour où il a essayé de prêcher dans la chaire de Billeter, et je crois que c'était un jour où il n'aurait pas dû être si audacieux. La cause de la nouvelle Église aurait été mieux servie s'il était resté chez lui ce dimanche-là.

— C'est tout à fait possible, nota grand-père. Je suppose que les frères tels que Félix Mantz et Conrad Grebel sont plus modérés et qu'ils comprennent mieux la Bible, mais ils sont différents de nous dans un sens... ce sont des citadins. Le vois-tu comme ça, Marx ?

« Peut-être, » dit Marx en souriant.

— Mais Georg vient de la campagne. C'est un garçon de ferme, juste comme nous autres.

— C'est vrai que Georg est plus facile à comprendre, admit Marx. Il n'utilise pas de grands mots et ne parle pas de tant de sujets difficiles.

« Oh, je n'ai pas tout raconté à propos d'hier soir ! » dit grand-père en s'excusant. « Anthony Roggenacher travaille dans la fourrure et il n'est pas natif de Zurich non plus. Il est devenu très craintif quand Georg a commencé à rompre le pain pour la Cène. Il m'a fait pensé à Heinrich Thomann la nuit où j'ai reçu le baptême. Mais Anthony peut être différent. Il s'est effondré et nous a demandé de prier pour lui et j'ai entendu qu'il a invité Georg à venir à la maison où il réside. Georg a dit qu'il viendrait. »

« Penses-tu que Blaurock oserait venir à Zollikon après ce dimanche dans l'église villageoise ? » demanda Marx en se préparant à partir.

Feu sur les collines de Zurich

— Je peux avoir tort, mais je pense que nous le verrons demain. Et s'il vient, il y aura de la prédication dans le village encore, et probablement plus de baptêmes.

La voix du grand-père était soudainement très grave.

— J'espère qu'il va venir, dit Marx spontanément.

Mais il avait le regard troublé dans les yeux de Regula. « Oh, Marx, » dit-elle.

Marx savait qu'elle pensait aux neuf jours de prison. Peut-être pensait-elle à son père, aussi. Rudi Thomann devenait de plus en plus intransigeant, et prétendait qu'il n'y aurait plus d'actes de désobéissance, s'il pouvait les empêcher.

Dimanche le 26 février 1525 était le dimanche de la fête des pasteurs. Ce jour-là, sept semaines avant Pâques, les pasteurs zwingliens faisaient leurs premières préparations pour la saison du carême qui approchait.

C'était un dimanche souvenir à Zollikon. Georg Blaurock arriva dans le village tout de suite après le repas du matin. La nouvelle se répandit vite dans les rues, et même dans les villages avoisinants. Un culte spécial aurait lieu dans le grand salon de Hans Murer.

Pendant que le pasteur Billeter prêchait dans l'église villageoise devant un nombre inhabituel de sièges vides, presque deux cents personnes s'entassaient dans la maison du fermier Murer pour entendre Georg Blaurock prêcher.

Blaurock se sentait plein de zèle en voyant ces nombreux visages devant lui. Il en reconnaissait plusieurs de ses visites précédentes à Zollikon, mais il y avait tant d'étrangers aussi. Aujourd'hui, nul besoin de contester le pasteur Billeter pour sa prédication en chair. Aujourd'hui, les gens étaient venus à lui, assoiffés de la Parole de Dieu.

En effet, la journée avait bien commencé pour Georg Blaurock. Il s'était levé tôt, avant l'aube, pour la prière. Son hôte, le fourreur Anthony Roggenacher s'était réveillé tôt pour l'accompagner. Anthony avait demandé le signe du baptême et Blaurock l'avait baptisé avant de partir pour Zollikon.

Le grand prédicateur parla honnêtement : « Repentez-vous, repentez-vous de vos péchés pendant que vous en avez la possibilité. Dépouillez

Chapitre 12

le vieil homme et ses actes et mettez-vous de l'homme nouveau à l'image du Christ. Si nous confessons nos péchés, nous avons l'assurance que Lui qui est fidèle et juste, pardonnera nos péchés et nous purifiera de toute injustice. » Blaurock s'arrêta un instant. « Le peuple de Dieu est un peuple saint, un peuple à part pour la justice, un peuple qui hait le péché, un peuple équipé pour les bonnes œuvres. »

Marx Boshart n'avait pas de place pour s'asseoir. Il dut rester debout à cause de la foule. Il écoutait avidement et son cœur battait avec émotion. Le voici encore, l'image du peuple de Dieu sur terre, Son Église, composée de croyants qui cherchent Sa volonté de tout leur cœur et dans toute leur vie. Ces jours de prison avec le compromis graduel sous pression, ce n'était qu'un cauchemar à oublier. La lumière de l'Évangile brillera de nouveau à Zollikon.

« Aucun péché n'est trop grave pour le pardon de Dieu, » dit Blaurock. « La grâce de Dieu suffit quand il y a le sincère repentir et le pieux regret. Dieu n'ignorera point un esprit brisé et contrit. Tôt ce matin, avant que la majorité d'entre vous ne soit réveillée, l'esprit de Dieu oeuvra dans l'âme d'un frère à Zurich, le guidant pour confesser ses péchés graves envers Dieu et ses pairs, et à prier pour la délivrance et le pardon. Il y a vingt ans, cet homme a commis un péché grave : il a empoisonné sa femme pour se marier à une autre. » Blaurock regarda son auditoire pendant les exclamations de honte.

Il continua. « C'était un péché horrible aux yeux de Dieu, mais la grâce de Dieu a rendu son pardon possible. Le fardeau de la culpabilité a été enlevé et il est prêt à mener une vie nouvelle dans le Christ. »

Blaurock arriva à son point principal. « Et maintenant que cet homme est un homme nouveau dans le Christ, que fera-t-il ? Continuera-t-il dans ses anciens péchés ? Non ! Il a maintenant abandonné les œuvres de la chair. Il a quitté cet état charnel et veut servir Dieu comme il s'est servi lui-même avant. Il est prêt à aimer son voisin, prêt à faire du bien à ceux qui le haïssent, et rendra le bien pour le mal. Cela ne veut pas dire qu'il sera parfait, car il commettra des erreurs ; il se peut qu'il glisse et tombe de nouveau dans le péché, mais pas volontairement ! L'Esprit de Dieu dominera sa vie.

« Il y aura la souffrance et la persécution, mais, au bout, il y aura la vie éternelle. Il y aura des épreuves, mais la récompense sera mille fois plus grande, dans cette vie et dans la vie à venir. »

Feu sur les collines de Zurich

Georg Blaurock prêcha pendant presque deux heures à un auditoire attentif. Ensuite, les gens retournèrent à leurs propres maisons pour le repas du midi et pour discuter ce qu'ils venaient d'entendre. Après le repas, ils se rassemblèrent encore une fois et Blaurock prêcha encore. Cette fois, il parla de la jeune Église qui se formait à Zollikon, de ses attentes et de sa déception quand les vingt-cinq hommes en prison avaient cédé aux demandes de Zwingli.

La réunion de l'après-midi se termina avec la cérémonie de baptême, pour la plupart des femmes de ceux qui avaient été déjà baptisés. Cela incluait la femme de Lienhard Bleuler, de Rudolf Hottinger, de Jacob Unholtz, de Jörg Schad et de Fridli Schumacher. En plus, il y avait plusieurs filles célibataires ; Trini, la fille de Conrad Hottinger, et Urseli Frig.

Marx jeta un coup d'œil à Regula de l'autre côté du salon. Il remarqua qu'elle pleura en regardant la cérémonie, surtout quand sa sœur, la femme de Fridli, fut baptisée.

Ensuite, Marx remarqua une autre chose. Son cœur battit plus vite. Un rideau pendait accroché à la fenêtre arrière du salon, mais qui ne couvrait pas toute l'étendue. Trois ou quatre visages les regardaient de l'extérieur. Marx reconnut plusieurs des jeunes garçons et il savait qu'ils raconteraient tout ce qu'ils avaient vu, une fois à la maison.

L'œuvre de la journée ne resterait pas secrète dans le village.



Chapitre 13

L E MERCREDI 8 MARS s'annonçait être la journée la plus chaude du printemps. Le ciel était clair, sauf pour quelques petits nuages et les rayons de soleil tombaient directement sur les bancs de neige sales qui traînaient sur la côte. Un petit vent doux du sud augmentait l'influence du soleil.

C'était le mercredi des Cendres. Tôt après le repas du matin, les gens pressés commencèrent à remplir les rues de Zollikon. Ils étaient habillés en dimanche et un esprit de fête les animait. La saison du carême commencerait aujourd'hui, le premier de quarante jours de jeûne avant Pâques.

Une foule de gens se dirigea vers l'église du village pour une messe spéciale. Le pasteur Billeter suivrait le rituel habituel à bénir les cendres qu'il avait sauvegardées provenant des rameaux brûlés du dimanche des rameaux de l'année précédente. Ensuite, avec les cendres, il tracerait une croix sur le front de chacun en disant : « Souvenez-vous que vous êtes poussière, et que vous retournerez dans la poussière. »

Tous les villageois ne se dirigèrent pas à l'église du village. Une grande foule descendit la colline vers la maison de Hans Murer, près du lac. Encore une fois, il y aurait un autre culte à Zollikon que celui du pasteur Billeter.

Marx et Regula marchèrent ensemble en descendant la colline. « Je suis très déçu de ton père, » dit Marx. « Il n'a manifesté aucun intérêt pour nous accompagner ce matin. Penses-tu qu'il ira entendre le pasteur Billeter ? »

Regula soupira. « Je ne sais pas. Il n'est pas lui-même depuis quelque temps. »

— Non, il ne l'est pas. Il est différent depuis que je suis sorti de prison.

Feu sur les collines de Zurich

— J'aurais bien aimé qu'il eût entendu Blaurock le dimanche où il était ici, observa Regula. Cela lui aurait fait du bien.

— Je le sais, dit Marx en réfléchissant. J'aurais aimé que Georg reste plus longtemps, mais il ressentait l'appel dans d'autres champs d'apostolat. Mais, il nous a beaucoup encouragés au cours de cette seule journée.

— Je me demande qui dirigera la réunion aujourd'hui, dit Regula.

« Je me le demande aussi. Nous sommes plus ou moins laissés pour compte — Brotli est en exil, Blaurock est allé ailleurs, et Mantz est toujours en prison. Alors, grand-père dirigera la réunion d'aujourd'hui probablement. » Marx regarda en bas, vers la maison des Murer. Des gens restèrent debout devant la maison. « Il semble y avoir un grand rassemblement aujourd'hui, » dit-il.

Quand ils arrivèrent, ils découvrirent que le groupe d'hommes et de femmes était encore plus grand qu'il ne l'était auparavant. La maison se remplissait vite et les gens continuaient à venir. Plusieurs restaient debout dehors en attendant de savoir s'il y avait de la place ou non. Marx remarqua plusieurs étrangers des villages avoisinants, dont certains parmi eux qu'il n'avait jamais rencontrés.

Les Boshart attendirent dehors.

Marx regarda la maison, la porte s'ouvrit et son grand-père en sortit, suivi de près par Jörg Schad et Rudolf Rutschman — les ministres élus pour diriger l'assemblée. Grand-père Hottinger protégea ses yeux un moment contre le soleil et puis s'adressa à ceux qui étaient dehors.

« Aujourd'hui, la maison n'est pas assez grande, » annonça-t-il. « Le soleil est chaud et nous avons décidé de nous rassembler en plein air dans le verger du frère Murer. » Avec un geste de la main, il indiqua les pommiers près du lac.

Les gens sortirent de la maison et grand-père les guida vers le verger. Marx et Regula suivirent les autres.

Pendant qu'ils marchaient, Marx étudiait la silhouette de son grand-père juste en avant de lui. Son dos massif était penché, comme s'il était courbé sous le fardeau de la responsabilité de guider l'assemblée. Le soleil brillait sur ses cheveux argentés. Mais grand-père marchait à vive allure et les hommes plus jeunes devaient se dépêcher pour rester avec lui.

Chapitre 13

Au milieu du verger, il y avait une petite colline où l'herbe longue était extrêmement sèche. Marx savait que la terre était du gros gravier. Grand-père indiqua aux gens de s'asseoir dans un demi-cercle et puis il leur parla. Les mots venaient lentement, comme s'il pesait chacun d'eux individuellement.

« Se rassembler en plein air est une nouvelle expérience pour nous, » commença-t-il, « mais nous lisons dans le Nouveau Testament qu'un jour, Jésus avait prêché à cinq mille hommes, tous assis sur l'herbe comme nous ici en ce moment. Évidemment, c'est un bon lieu pour adorer Dieu, car nous voyons Sa création tout autour de nous. »

Grand-père s'arrêta un moment et Marx écouta les sons de la nature. Les merles gazouillaient dans les branches en haut de leurs têtes, et plus loin, un corbeau croassait sans arrêt. Sa voix n'était pas mélodieuse, mais elle portait l'annonce du printemps. De la direction du village, Marx entendit des poules qui caquetaient dans une cour, et puis il entendit un jars pousser un cri. Il entendit le gazouillement du Nebelbach où les eaux des amas de neige fondant coulaient dans le ruisseau vers le lac Zurich.

La paix ! Voilà le mot pour décrire la scène dans le verger. Marx ferma ses yeux, et espérait que cette paix puisse durer pour toujours — l'assemblée tranquille des villageois accroupis sur l'herbe pour entendre la Parole de Dieu, le clapotis des vagues au bord du lac juste en bas. Pourquoi n'y aura-t-il pas la paix pour toujours ? Et pourquoi la tranquillité doit-elle être perturbée par le souvenir de ces nuits froides en prison, le harcèlement sévère du conseil et les paroles sucrées d'Ulrich Zwingli ? Pourquoi l'avenir doit-il être si incertain et si masqué de crainte ?

Marx revint à l'actualité quand grand-père demanda la prière. En silence, sauf pour le bruissement de l'herbe sèche, les adorateurs se tournèrent et s'agenouillèrent en prière. La voix du grand-père Hottinger tremblait en priant Dieu pour la sagesse, pour la direction du Saint-Esprit dans les jours à venir et pour le courage de demeurer ferme dans la foi, même si cela les amènerait à la persécution.

Ensuite, Rudolf Rutschman lut dans le Nouveau Testament. Les paroles étaient du nouveau pour la majorité de l'auditoire et ils avaient soif d'en entendre plus. C'était le dix-huitième chapitre de Matthieu (vv. 15–17).

Feu sur les collines de Zurich

Marx écoutait attentivement.

Si ton frère a péché, va et reprends-le entre toi et lui seul. S'il t'écoute, tu as gagné ton frère. Mais, s'il ne t'écoute pas, prends avec toi une ou deux personnes, afin que toute l'affaire se règle sur la déclaration de deux ou de trois témoins. S'il refuse de l'écouter, dis-le à l'Église ; et s'il refuse aussi d'écouter l'Église, qu'il soit pour toi comme un païen et un publicain.

Marx se demanda ce que voulait dire ces paroles. Si son beau-père, Rudi Thomann reniait sa foi maintenant, qu'est-ce que Marx ferait ? Devrait-il essayer d'en démontrer l'erreur à Rudi et le regagner pour l'Église ? Et que faire si Rudi ne voulait rien écouter ? Marx décida qu'il en parlerait avec grand-père après la réunion.

Le vieux Jacob Hottinger se leva encore une fois pour parler aux gens, mais son message fut court. « Pour avoir une Église pure selon la volonté de Dieu, il faut avoir une discipline des membres en faute. Si un frère ou une sœur s'égaré de la foi, ou s'il tombe dans le péché, il est du devoir de la communion des frères de lui montrer sa faute et de l'admonester vers le repentir. Si le membre tombé ne veut pas les écouter, il doit être exclu de l'Église — excommunié de la communion des frères. »

Grand-père se racla la gorge et puis il continua. « Je sais que ceci n'est pas un sujet plaisant, surtout quand nos bien-aimés sont concernés. Mais la Bible nous enseigne que cela est nécessaire. Je ne crois pas qu'il soit possible de bâtir une Église de Dieu sans la discipline et sans l'exclusion des membres indignes. Si nous manquons à notre responsabilité ici, en peu de temps, l'Église sera remplie de péchés — d'insensibilité charnelle, de l'amour du luxe, des jeux d'argent, de l'ivresse et même des meurtres — exactement comme l'Église que nous avons connue d'autrefois. Et nous ne voulons pas de cela ; Dieu attend beaucoup plus de Ses enfants ; Il veut une Église pure, une Église qui punit le péché. »

Grand-père Hottinger s'assit. Marx se demanda si grand-père pensait à Rudi Thomann quand il parlait de ceux qui ont quitté le chemin de la foi.

Le jeune Jörg Schad se leva pour prêcher. Il parla plus rapidement que grand-père et d'une voix plus douce. Il parlait comme si le vent pouvait enlever les mots de ses lèvres. Marx se pencha en avant pour mieux entendre et il remarqua que d'autres ont fait de même.

Chapitre 13

Le jeune prédicateur se réchauffa à son sujet et commença à parler plus fort. Sa voix était sincère et pleine d'émotion. Jörg Schad était fermier et fils d'un fermier, et plusieurs dans l'auditoire étaient surpris qu'il prêcha si bien. Par contre, Marx était surpris, non parce que Jörg peut prêcher, mais parce qu'il était un homme transformé.

Après le sermon, l'assemblée s'assit sur l'herbe en silence pendant les préparatifs, pour observer la sainte Cène. Hans Murer et son fils apportèrent une petite table de la maison et la mirent au milieu du peuple. La femme d'Hans les suivit avec deux pains et une coupe de vin qu'elle plaça sur la table. Les rayons du soleil teintaient la couleur du vin d'un pourpre encore plus riche.

Jacob Hottinger prit à charge l'assemblée. Il prit un pain, le leva pour que tout le monde puisse le voir, en disant : « Ce pain n'est pas différent des autres pains. Il n'a pas été transformé en corps du Christ comme disent les catholiques. Il est du pain fraîchement cuit de Zollikon et rien de plus, mais, en tant que tel, il est le symbole approprié du corps du Christ, rompu sur la croix, un emblème du pain vivant descendu du ciel. En partageant ce pain, nous le faisons en mémoire solennelle du sacrifice que le Christ a fait pour nous. »

Ainsi dit, le vieux Jacob rompit un petit morceau de pain et le mangea. Ensuite, il distribua des morceaux de pain aux frères et aux sœurs qui s'étaient rassemblés autour de la table.

Puis il éleva la coupe et dit : « De même, ce vin n'a pas été transformé en sang. Il n'est que du vin et rien de plus, mais il nous rappelle le sang cramoisi que Jésus a versé pour nous et nous le buvons en mémoire de ce sacrifice. »

On passa la coupe et chacun en but un petit peu.

En plein air, assis sur l'herbe sous les pommiers, cent hommes et femmes observèrent la communion en plein jour — Marx Boshart trouvait difficile de croire que cela n'était pas un rêve. Johann Brotli avait cru que l'Église à Zollikon était morte. « J'aimerais bien que Johanne soit ici aujourd'hui, » pensa-t-il.

Bientôt la réunion se termina et les frères se séparèrent en diverses directions pour aller vers leurs maisons. Ceux des villages voisins partirent avec un groupe, échangeant avec surexcitation tout en marchant. Marx et Regula attendirent jusqu'à ce que grand-père soit prêt à partir.

Feu sur les collines de Zurich

Grand-père avait l'air fatigué, mais il semblait satisfait, quand ils commencèrent à monter la colline vers leurs maisons. « Le fait que l'assemblée devienne si grande pourrait être problématique. Que ferons-nous quand le temps ne sera pas aussi beau ? »



C'était une bonne question et le dimanche suivant, elle demandait une réponse. Tôt le matin, les villageois de l'autre bord des collines s'approchèrent de Zollikon, dans la direction de la maison d'Hans Murer près du lac. Il n'était pas difficile de constater que la maison était trop petite. Et pire encore, une pluie froide avait débuté, une bruine du nord-est qui promettait de durer toute la journée.

Les ministres de l'assemblée arrivèrent tôt et ils discutèrent de ce qu'ils devaient faire. Ils prirent finalement une décision. Il y aurait deux réunions ce matin-là. Jacob Hottinger et l'assistant du tailleur, Hans Bichter, resteraient chez Murer, pendant que Jörg Schad et Rudolf Rutschman se rendraient chez Uli Hottinger avec un deuxième groupe. Mais il y avait d'autres plans pour la journée. Beaucoup de gens chuchotaient et hochaient la tête.

Marx et Regula restèrent chez Murer. Grand-père lut la Bible et admonesta les frères. Puis Hans Bichter prêcha.

À l'heure prévue, on envoya un messenger pour investiguer. Il revint bientôt et approcha les deux ministres tout de suite. Marx l'entendit dire : « Oui, il est parti » »

À cette nouvelle, les gens du groupe mirent leurs manteaux et leurs chapeaux et se préparèrent à partir sous la pluie. Les ministres prirent de l'avant et, quand ils arrivèrent à la rue Gstad, ils s'arrêtèrent un moment pour attendre le deuxième groupe qui descendait la colline de chez Hottinger, avec Jörg Schad en premier. Combinant les deux groupes, ils continuèrent vers l'autre bout du village.

En moins de quelques minutes, ils arrivèrent à l'église du village. En effet, le pasteur Billeter est parti pour Zurich, mais quelques retardataires visitaient toujours à l'intérieur. Ils avaient l'air surpris quand les portes se remplirent soudainement de gens qui voulaient entrer. Quelques-uns partirent à la hâte, mais d'autres s'assirent, curieux d'entendre ce que ces prédicateurs diraient.

Chapitre 13

Marx était tendu. Il remarqua que les autres étaient aussi tendus. Les ministres montèrent sur l'estrade et le culte commença. Dans l'église villageoise il y avait de la place en masse. Mais ceci ne serait pas une réunion ordinaire de prédication. Les frères s'y sont rassemblés pour un but spécial — pour baptiser.

Une heure plus tard, la réunion tirait à la fin et midi était déjà passé. L'étonnement saisit l'auditoire. Marx le ressentit. Personne n'avait interrompu la réunion, et Jörg Schad avait baptisé plus de quarante personnes ! Et cela, dans l'église villageoise !

Avant d'envoyer les frères, Jacob Hotinger fit une brève annonce. « Comme nous le savons tous, notre cher frère Johann Brotli nous a écrit une lettre il y a quelque temps, nous demandant de lui envoyer quelques-uns de ses biens qu'il a laissés ici chez Fridli Schumacher. Nous, les ministres, nous avons considéré l'affaire et nous croyons que nous devons envoyer un ou deux frères à Hallau, non seulement pour lui livrer ses biens, mais aussi pour l'informer de la croissance de l'Église ici à Zollikon. »

Grand-père s'assit. Marx se demanda, qui serait appelé à faire le voyage, et ce que Johanne dirait quand il entendrait parler des baptêmes dans l'église du village.

Grand-père parla encore. « Ce n'est pas très important qui y va, mais nous pensons à Félix Kienast et Marx Boshart, s'ils le veulent bien. »

Marx ressentait une tension à l'arrière de son cou. Rendre visite à Brotli à Hallau ? Ce serait une aventure, mais ça lui faisait peur aussi. Il n'avait jamais quitté le canton de toute sa vie. Comment irait-il ? Mais si l'assemblée le désirait...

Quelques moments plus tard, Marx marchait avec sa femme dans la bruine vers sa maison, son esprit toujours embrouillé. « Que penses-tu ? » demanda-t-il à Regula. Il se tourna pour voir son visage.

Regula essaya d'empêcher les larmes de lui monter aux yeux. « Ne serait-ce pas dangereux ? » demanda-t-elle.

Le danger ? Marx avait entendu dire que des voyageurs ont été volés et battus sur la route. Puis il pensa à une autre considération et sa décision fut prise.

« Vois-tu, Regula, » expliqua-t-il. « Après la réunion aujourd'hui dans l'église du village, nous devons nous attendre à des réactions de la

Feu sur les collines de Zurich

part du conseil de Zurich. Partir pour Hallau demain est probablement la chose la plus sécuritaire que je puisse faire. »

Regula ne répondit pas. Marx supposa qu'elle pensait aux neuf jours qu'elle avait supportés pendant qu'il était en prison. Finalement, elle dit : « Peut-être, tu as raison. »



Chapitre 14

QUAND RUDI THOMANN apprit que quarante personnes avaient été baptisées dans l'église villageoise de Zollikon, il fut terriblement énervé. La nouvelle lui parvint avant que Marx et Regula soient rendus chez eux. Il les rencontra à la porte, le visage rouge et la bouche en mouvement.

« Quelle impudence ! » cria-t-il. « Certaines personnes sont trop grossières pour apprendre leur leçon sauf par le moyen le plus difficile. »

Marx ne répondit pas, mais il entraîna sa femme au salon. Rudi les suivit. Marx ôta son manteau humide et l'accrocha devant l'âtre pour le sécher.

« La dernière fois, quand Georg Blaurock est entré dans l'église, les policiers sont venus le lendemain et ont arrêté la moitié des gens de Zollikon, ou presque, » continua Rudi. « J'aimerais savoir, qu'est-ce qui nous arrivera cette fois. »

Regula frissonna, soit à cause du froid et de l'humidité, soit de la crainte de son père, Marx ne pouvait pas le dire.

— Je le sais, admit Marx. Sans doute, cela semble fou pour toi. Par contre, tu n'étais pas là, alors tu ne peux pas comprendre.

— Je peux te dire ceci, Marx, dit Rudi, parlant plus fort. Je n'ai aucune confiance dans le programme de réformes de l'Église de Zwingli, pas plus que toi, mais je ne vois aucun sens de courir à l'autre extrême. Pourquoi ne peux-tu pas être plus prudent dans ce que tu fais, et ne pas offenser le conseil de Zurich plus qu'il ne le faut ? Je ne vois aucune nécessité à être imprudent. Si on cache ces choses, il y a une chance de survivre. Mais si vous êtes déterminé à jouer aux fous, Zwingli fera sauter très vite vos têtes.

« Mais... mais... » Marx hésita. Comment l'expliquer ? Il essaya de nouveau : « Ne vois-tu pas que nous devons craindre Dieu plus que

Feu sur les collines de Zurich

l'homme ? Quand la Bible nous dit de nous repentir et de recevoir le baptême, veut-elle dire de le faire en secret ou ouvertement ? »

Rudi Thomann était lent à répondre. Il frotta son nez de sa main. Finalement, il dit : « Mais tu as promis de ne pas le refaire. Une promesse est une promesse. »

Marx soupira et son visage manifesta sa peine. « Cela était une erreur, j'en suis sûr. »

— Qu'est-ce qui était une erreur ?

— De promettre de ne plus prêcher ou de ne plus baptiser. Je crois que tout le monde sait bien maintenant que c'était une erreur.

— Erreur ou non, une promesse est une promesse et on doit la respecter.

Marx ne savait pas comment lui répondre. Finalement, il retourna au sujet précédent. Il admit : « Il est vrai que les actions d'aujourd'hui ne se passeront pas sans réactions. D'autre part, quelle meilleure façon de montrer à Zwingli et au conseil ce que nous croyons, que par notre exemple ? Ne crois-tu pas qu'il est possible que, lorsque le maître Ulrich verra que nous bâtissons vraiment une véritable Église de croyants, qu'il réalisera son erreur et se joindra à nous ? »

« Hum ! » grogna Rudi. « Il y a peu de chance de cela ! »

— Je n'en suis pas aussi certain, continua Marx. Nous savons qu'il n'est pas satisfait de la lenteur du conseil à faire des réformes.

— Zwingli est un homme intelligent, dit Rudi. Et il est assez rusé pour rester avec le conseil.

— En y pensant, reprit Marx, changeant de sujet, l'assemblée m'a demandé d'aller avec Félix Kienast porter un message à Johann Brotli, ainsi que quelques biens que Johann avait laissé chez Fridli.

Rudi Thomann sursauta, attentif. « Quand ? » demanda-t-il.

— Aussitôt que possible. Probablement demain.

L'espace d'un instant, Marx crut voir un regard de désir dans les yeux de son beau-père. Rudi Thomann aimait voyager. Peut-être, regretta-t-il d'avoir été si vite pour juger les frères. Peut-être, s'il avait été en bons termes avec eux, aurait-il été choisi au lieu de son beau-fils ?

— Tu es conscient qu'il y a des dangers sur la route.

— Oui.

Chapitre 14

— Comme des voleurs par exemple ! Mais je suppose que c'est aussi sécuritaire sur la route que de rester chez toi en ce moment. Peut-être, encore plus sécuritaire.

Marx nota que son beau-père se calmait. La tempête était passée et sa voix s'était radoucie. Peut-être, serait-ce une bonne occasion de lui parler de son statut dans l'assemblée ? Marx en sentit le fardeau et voulut regagner Rudi dans l'Église.

« Je... je voulais te dire quelque chose, » commença-t-il bravement. « Tu étais un des premiers à Zollikon à être baptisé. En tant qu'aîné, ton exemple et ton influence nous inspirent beaucoup. Je... je... désire que tu sois toujours le même, comme depuis le commencement, » termina Marx faiblement.

Rudi Thomann répliqua tout de suite. « Je crois que nous en avons assez discuté cet après-midi. Je dois prendre mes décisions selon ce que je crois être le mieux, et je ne vois pas qu'il soit préférable de continuer de baptiser encore surtout quand nous savons que tu as déjà été en prison une fois pour cela et que tu as promis de ne plus le faire. Si ton assemblée ne peut pas accepter mon service tel quel, elle devra procéder sans moi. »

Marx regretta son effort. Il ne voulait pas offenser Rudi.

— Je m'excuse, dit-il.

Rudi Thomann se leva et quitta la pièce sans répondre. Au milieu de la conversation, Regula s'en alla à la cuisine pour préparer le repas du soir et n'avait pas tout entendu. Elle entra et s'assit à côté de son mari, et toucha son bras.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec mon père ? demanda-t-elle doucement.

— J'ai dû trop parler. Je voulais simplement l'aider, mais pas le blesser, répondit Marx.

— Il est vexé, Marx.

— Je le sais.

— Il n'est pas du tout lui-même.



Félix Kienast vint le dimanche soir pour dire à Marx qu'il ne serait pas prêt à partir avant le mardi matin. « Il y a trop de choses à préparer, » expliqua-t-il. « Si nous voulons partir demain, nous partirons très tard. »

Feu sur les collines de Zurich

Le lundi, en se préparant pour le voyage, Marx constata que Félix avait raison. Cela prendrait plus de temps qu'il pensait. Il marcha jusqu'à l'atelier de Fridli pour aider les Schumacher à envelopper les articles que Johann avait demandés. Il y aurait deux sacs, un pour Marx et un pour Félix Kienast.

Dans l'après-midi, Marx expliqua à Valentin, l'ouvrier, le travail qu'il devait faire. « Il reste encore au moins une semaine de travail dans le champ de vigne. Il est temps de compléter l'émondage avant que la terre soit toute dégelée.

Valentin Gredig était un ouvrier fiable. « Il n'y a qu'une seule chose qui pourrait m'empêcher d'accomplir l'émondage, » dit-il.

« Et qu'est-ce que c'est ? » demanda Marx.

Valentin hésita.

« N'aie pas peur de le dire, » encouragea Marx.

« Bien, tu te souviens de la dernière fois lorsque nous étions en prison ? Nous n'avons pas accompli beaucoup de travaux. Cela pourrait encore arriver. »

« Dans ce cas, je t'excuserais, » dit Marx.

En dernier, Marx parla encore avec sa femme. Il était très tard le soir, quand finalement ils s'endormirent. L'heure du départ s'approchait et Marx trouvait cela de plus en plus difficile de quitter Regula, même s'il avait l'intention de la quitter pour moins d'une semaine. L'attitude de Rudi Thomann le troublait aussi. Toute la journée, Rudi ne lui avait pas parlé.

Bien avant l'aube le mardi matin, Marx et Regula se levèrent. Regula prépara un léger repas du matin et enveloppa du fromage et du pain pour que Marx puisse manger en chemin. Une pluie fine tournant à la neige frappait la fenêtre et Marx mit son manteau le plus chaud. L'air était humide et piquant, mais sans doute, la marche réchaufferait les voyageurs.

Félix Kienast arriva à la porte, en portant les deux sacs des biens de Brotli. Il avait aussi une lettre que grand-père Hottinger avait écrite pour Johann.

Marx ne pouvait pas résister à regarder dans le sac qu'il devait porter. « Je veux savoir ce qu'il y a dans le sac que je porte sur mon épaule, » dit-il.

Chapitre 14

Félix y regarda aussi.

— Tout un jambon, bien fumé, annonça-t-il. Pas étonnant que le sac soit pesant !

— Je ne peux pas voir quoi d'autre, dit Félix, mais ça a l'air d'être surtout des vêtements. Fridli m'a dit qu'il y avait une bible dans un de ces sacs, mais je ne sais pas lequel.

« Partons ! » encouragea Marx. Il tira Regula dans la cuisine. « Au revoir, » chuchota-t-il. « Et n'oublie pas de prier. »

— Je n'oublierai pas.



Il n'y avait pas encore trace de l'aube dans le ciel obscur quand les deux hommes commencèrent leur voyage sur la route vers Zurich.

— J'espère que cette neige fondante cessera bientôt, dit Félix, tournant son visage d'un côté.

— Moi aussi, dit Marx. Mais j'espère qu'elle ne se changera pas en pluie. Ce serait pire.

— S'il fait beau et que nous ne perdons pas notre chemin, nous mangerons chez Johann Brotli ce soir.

— J'espère que oui, Félix, dit Marx. Mais ce sera une très longue marche, surtout avec ces fardeaux sur notre dos.

Une heure plus tard, ils contournèrent la ville de Zurich et continuèrent toujours vers le nord. En montant une petite colline, Marx regarda la ville vers l'arrière, qui n'était guère visible dans la lumière faible du matin gris. Les deux flèches jumelles de l'église Grossmünster se profilaient sur le lac Zurich. Parmi les maisons entassées de la ville, Marx reconnut la tour grise du Wellenburg, la prison de Zurich.

Zwingli était-il là en ce moment, dans la Grossmünster, étudiant la Bible ou consultant ses pasteurs ? Il pouvait faire comme il l'entendait, assuré que le conseil de Zurich l'appuyait et le protégeait avec l'épée officielle.

Mais dans la vieille prison sinistre de Wallenburg, Félix Mantz était solitaire dans sa cellule. Peut-être, se réveille-t-il en ce moment pour prendre un petit repas du matin de pain et d'eau fraîche ? Le conseil le gardait toujours sous clé. Il n'y avait rien pour briser la monotonie sauf le clapotis persistant des vagues contre la base de cette forteresse bâtie dans la rivière Limmat.

Feu sur les collines de Zurich

Zwingli avait l'appui du conseil ; le conseil s'opposait à Mantz. Cependant, les deux hommes lisaient la Bible et voulaient vivre selon son enseignement. Marx Boshart sentait qu'il n'était pas juste de traiter les deux hommes si différemment.

Marx se demanda si Félix Mantz serait libéré de prison un jour. Fort probablement, il deviendrait malade et mourait dans sa cellule et n'aurait jamais plus le privilège de connaître la liberté. Cette pensée était énervante et Marx frissonna, malgré que, un moment plus tôt en montant la colline, il était prêt à enlever son manteau.

Les deux hommes poursuivirent leur route. Bientôt, ils laissèrent la ville derrière eux et entrèrent dans une région boisée. Les rayons de soleil percèrent les nuages et le jour devint plus chaud. La neige fondante se ramassa dans les ornières et elle commença à scintiller et à fondre.

Peu avant midi, les deux voyageurs firent une halte pour se reposer et pour manger leur repas. Ils étaient heureux du progrès qu'ils avaient fait, et ils espéraient arriver à Hallau au milieu de l'après-midi.

Une demi-heure après avoir mangé, ils contournèrent une colline et virent le ruban bleu du fleuve dans la vallée en bas. « C'est le Rhin, » dit Félix. « Le village de Eglisaw est à notre droite. Le vois-tu ? »

— Oui. Devons-nous passer à travers le village ?

— Je crois que oui. C'est le meilleur endroit pour traverser le fleuve et trouver un bateau. Il fait trop froid pour le traverser à la nage, dit Félix en riant.

— C'est vrai !

Ils suivirent le chemin en serpentin qui descendait dans la vallée jusqu'au bord du fleuve. Ils attendaient là depuis un moment quand un homme vint en courant d'une cabane près de là, leur offrant de les faire traverser à Eglisaw dans son bateau en échange d'une récompense.

L'entente fut faite et les trois hommes montèrent dans le bateau.

L'homme rama vite, avec agilité, et le bateau avançait péniblement dans les vagues. L'homme grognait à chaque coup de rames.

« Il y a un mois..., vous auriez pu traverser... sur la glace, » dit-il entre les grognements.

« Je suppose que oui, » dit Marx.

« Où allez-vous ? » demanda le batelier par curiosité.

— Hallau, répondit Félix.

Chapitre 14

— Hallau ?

— Oui.

— J'ai... une sœur là-bas, dit le batelier.

— Ah oui ?

— Oui. J'entends qu'il y a là... un... prédicateur... qui met le village en émoi.

Marx regarda Félix et Félix se retourna. Parlait-t-il de Johann ?

« Il parle du baptême, » répondit l'homme en reposant les rames et en respirant profondément. « Il affirme qu'on ne doit pas baptiser les bébés. »

Le bateau ralentit en approchant du bord, avec un grincement, il gratta le fond de la plage et l'avant monta vers la rive. Le bateau vibra et s'arrêta. Les voyageurs sautèrent du bateau, se chargèrent de leurs sacs et payèrent le batelier. Il compta son argent et puis mit le bateau à l'eau pour le voyage de retour.

Les gens d'Eglisaw étaient habitués aux étrangers qui passaient par là, et peu de gens regardèrent Marx et Félix quand ils traversèrent le village. L'impatience de ces deux hommes de Zollikon grandissait quand ils se retournaient à la campagne. Ils seraient bientôt à Hallau.



Johann Brotli sortit de la maison en courant pour accueillir les deux voyageurs fatigués. Il serra la main de chacun et les accueillit avec le baiser de paix chrétien en les invitant dans sa maison.

« Entrez tout de suite, » ordonna-t-il. « Vous devez être épuisés. Ma femme vous préparera quelque chose à manger. Venez vous reposer et dites-moi tout sur l'assemblée à Zollikon. » La voix de Johann avait une note d'anxiété profonde.

Félix Kienast leur livra la lettre de grand-père Hottinger et, après que Johann l'ait lu, Félix et Marx lui donnèrent les nouvelles de Zollikon, chacun à leur tour. Pendant que Johann les écoutait, son visage s'illumina.

« ... et le dimanche Jörg Schad a baptisé quarante personnes dans l'église du village, » conclut Marx.

Johann Brotli baissa sa tête en prière d'action de grâce. « Que Dieu reçoive tout l'honneur et toute la louange, » dit-il. « C'est bien plus que j'attendais ! »

Feu sur les collines de Zurich

Johann fut longtemps perdu dans ses pensées. Quand il parla de nouveau, l'anxiété était présente dans sa voix. « Mais qu'est-ce qui arrivera quand Zwingli réagira pour la seconde fois et mettra les frères en prison ? Il est certain qu'il le fera, n'est-ce pas ? »

Marx regarda Félix. Félix hocha la tête. « Nous ne pouvons guère nous attendre à autre chose, » dit-il.

« Et alors ? » demanda Johann d'un ton troublé. « Les frères, seront-ils assez forts cette fois pour résister à la pression ? »

Marx et Félix ne connaissaient pas la réponse.

« Si... si Zwingli voit que le mouvement est très fort, ne penses-tu pas qu'il pourrait changer de côté ? » demanda Marx finalement.

« Fort ? Dans quel sens le mouvement est-il fort ? » demanda Brotli, lui jetant un regard.

— Je veux dire, quand il verra que le mouvement se répand très vite, quand il verra combien l'Église grandit — quand il constatera le changement dans nos vies.

— Dans ce sens, oui, dit Johann. Mais n'oubliez pas, du point de vue humain, nous ne sommes pas forts. Nous n'utilisons pas la force. Nous ne combattons pas, même si nous sommes plus nombreux que le peuple de Zwingli. Nous ne pourrions pas renverser le gouvernement, même si cela était notre intention. Et Zwingli doit savoir cela, que la dernière chose au monde que nous ferons, c'est de combattre. Le chrétien doit avoir l'amour dans son cœur pour tout homme, sans exception. Vous avez raison de dire que notre mouvement est fort. Il est fort à cause de la foi, de la justice et de la grâce de Dieu envers nous. Mais par nous-mêmes, nous ne sommes pas forts, et nous ne voulons pas l'être.

Le soir passa vite. Mme Brotli posa plusieurs questions au sujet des gens de Zollikon. Marx ressentit qu'elle avait le mal du pays, et Johann aussi.

« Il serait bon de demeurer encore à Zollikon, » dit Mme Brotli. « Je me demande si cela arrivera. »

« Nous voulons accepter ceci comme étant la volonté de Dieu, » dit son mari. « L'œuvre de Zollikon continue et entre-temps nous oeuvrons ici à Hallau. » Il se tourna vers ses visiteurs. « Il existe une grande récolte dans ce village, mais il existe beaucoup de travail aussi. J'ai réussi à prêcher à de nombreuses occasions et il y a beaucoup d'intérêt.

Chapitre 14

Mais, jusqu'à aujourd'hui je crois, tout le monde attend pour voir ce qui va arriver dans les autres régions de la Suisse. »

— Où se trouve Conrad Grebel en ce moment ? demanda Marx.

— Il est toujours dans la ville de Schaffhouse, du moins, selon les dernières nouvelles que nous avons reçues. La ville n'est pas loin, tu sais. Je m'attends à ce qu'il sorte bientôt. Peut-être, Wilhelm aussi.

— Wilhelm Reublin ?

— Oui

— J'ai espéré rencontrer Conrad Grebel à ce voyage, expliqua Marx. Je ne le connais pas vraiment, malgré que je l'aie vu passer quelques fois l'an dernier quand il est venu chez grand-père. Bien sûr, c'était avant que je sois baptisé... avant que ses intérêts m'attirent.

— Conrad est un véritable frère chrétien si jamais il en existe, dit Johann avec conviction. Je crois que nous tous, nous nous fions sur lui pour la direction et le conseil.

— Félix Mantz aussi ? demanda Marx.

— Oui, Mantz aussi. Félix et Conrad sont comme David et Jonathan, et je sais qu'il est difficile pour eux d'être séparés.

Marx bâilla. Il regarda vers Félix Kienast et remarqua qu'il sommeillait dans sa chaise. « Nous nous sommes réveillés très tôt, » s'excusa Marx.

— Oh, je m'excuse, dit Johann. J'aurais dû vous offrir d'aller vous coucher. Mais il reste une autre question que je veux te poser. Combien de temps vous attendez-vous de rester ici ?

— Seulement quelques jours, n'est-ce pas Félix ?

— Kienast se réveilla. « Quoi ? » demanda-t-il.

— Combien de temps pouvons-nous rester ?

— Oui, plusieurs jours. J'aimerais être de retour à Zollikon avant dimanche.

— Dans ce cas, je suis certain que nous pourrons rencontrer Conrad Grebel pendant votre visite. Et s'il ne vient pas, nous pourrons aller à Schaffouse un jour pour le voir.

— Cela me plairait, dit Marx.



Chapitre 15

LE MERCREDI se passa tranquillement dans le village d'Hallau. Les deux voyageurs de Zollikon restèrent dans la maison de Brotli la majorité de la journée, discutant le passé, le présent et l'avenir de l'Église. Il y avait des périodes de lecture biblique et de prière avec les discussions.

Le jeudi matin, Marx sortit dehors pour respirer de l'air frais et pour voir un peu quel temps il faisait. Il regarda et remarqua un jeune homme qui s'approchait. Sa marche curieuse et boitillante avait l'air familier. Puis Marx le reconnut. C'était Conrad Grebel.

Marx le dirigea à l'intérieur.

Conrad avait l'air fatigué et usé, et il avait des poches foncées sous ses yeux. Mais quand il parla, ses paroles étaient pleines de confiance, fortes et rapides.

Marx écouta attentivement pendant que Grebel et Brotli discutèrent les Écritures. Il a souvent vu Conrad à Zollikon, mais c'était la première fois qu'il l'entendait parler. La façon dont Conrad cita verset après verset, étonna Marx. Avait-il mémorisé tout le Nouveau Testament ?

La matinée passa vite et Marx continua d'être impressionné de la connaissance de la Parole de Dieu et de la perspicacité dans les affaires religieuses de Grebel. Mais, il y avait quelque chose qui l'impressionnait encore plus. Conrad était entièrement dévoué à sa foi. Toute autre chose dans la vie était secondaire. Coûte que coûte, il demeurait fidèle au Christ et aux Paroles du Christ comme il les comprenait.

Marx se sentait attiré par cet homme — par sa personnalité d'abnégation, par sa vision de l'Église. Peut-être que c'était vrai, comme certains disaient, que Grebel ne pouvait pas prêcher comme Georg Blaurock ou disputer comme Félix Mantz, mais Marx savait que Brotli avait raison — des trois, Conrad Grebel était le chef.

Feu sur les collines de Zurich

Conrad était profondément intéressé à propos des progrès de l'Église à Zollikon. Il demanda à son ami, Jacob Hottinger. Il pensa à bien d'autres questions aussi. Marx et Félix leur répondirent de leur mieux.

Vers le soir, la conversation ralentit un peu et Conrad commença à leur raconter des histoires de sa jeunesse. « Vous ne saviez pas que j'ai grandi à la campagne, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

Cela étonna Marx. « Non, » répliqua-t-il. « Je croyais que tu avais été un garçon de la ville. Ton père est Jacob Grebel, n'est-ce pas ? »

— Peut-être, je suis un garçon de la ville, dit Conrad, mais dans mon cœur j'aime mieux la vie de la campagne. Il est vrai, comme tu dis que je suis le fils d'une des familles aristocratiques de Zurich, mais j'ai passé une partie de ma jeunesse à la campagne, à Grüningen.

— À Grüningen ?

— Oui, mon père a été magistrat là-bas pendant douze ans. Pendant ce temps, la famille Grebel a vécu dans le château qui est là.

Félix Kienast n'était pas un homme qui parlait beaucoup, mais il levait sa tête avec intérêt maintenant. « J'ai des cousins qui restent à Hinwil, » dit-il, « et je me souviens quand ton père a été magistrat à Grüningen. »

— C'est probablement avant mon temps, remarqua Marx. Mais j'ai une sœur qui demeure plus haut que Grüningen, près d'Oberwinterthur. Je n'y ai jamais été moi-même.

Grebel s'y intéressa. « Quel est son nom ? » demanda-t-il.

— Elle s'est mariée à Arbogast Finsterbach.

— Je ne le connais pas. C'est vraiment un autre territoire. En bas, autour de Grüningen et Hinwil et Baretswil, je connais la majorité des familles. Cependant, il y a plusieurs années que nous y avons demeuré.

— Raconte-nous ta vie après que tu as quitté Grüningen, encouragea Marx. J'aimerais savoir comment tu as...

— Comment suis-je devenu un prédicateur errant des haies ? C'est cela que tu aimerais savoir ? dit Grebel en souriant.

— Oui.

« C'est une longue histoire. » Conrad Grebel devint pensif.

— J'aimerais l'entendre, insista Marx.

— Moi, aussi ! ajouta Félix Kienast.

Chapitre 15

« Alors, peut-être, nous devons le faire brièvement, » dit Conrad. Il se reposa dans la chaise et pinça les lèvres. « Je suis certain que mon enfance a été très différente des vôtres, mais, cela ne veut pas dire que je ne l'aurais pas échangée. Je suis le fils aîné né dans un des foyers les plus respectés du canton. Tout ce que j'ai connu était la richesse et l'honneur. Mes parents espéraient beaucoup de moi et planifiaient pour moi, la meilleure éducation d'Europe. Quand mon seul frère est décédé, la famille a placé tous ses espoirs en moi. »

Conrad Grebel revivait son passé. Il continua tristement : « Mais avec tout cela, il y avait plusieurs autres choses que mon père et ma mère ne m'ont pas données. Ils ne m'ont pas entraîné à travailler et ils ne m'ont pas appris le respect de l'argent. Plusieurs des leçons de la vie, j'ai dû les apprendre difficilement par des épreuves tristes. »

Après un moment, il continua : « Je me suis intéressé à mes études et j'ai aimé la vie de l'université. J'ai appris le grec et l'hébreu en plus du latin. Tous les signes indiquaient une carrière réussie sur les traces de mon père. Mais, au lieu de cela, je les ai déçus en devenant un rejeté de Zurich. »

Johann Brotli objecta : « Mais cela n'est pas toute l'histoire, Conrad. »

« Non, ce n'est pas toute l'histoire, » admit Grebel, « mais je n'aime pas parler tant de moi-même. »

« Nous te pardonnons. Dis-nous en plus, » encouragea Johann.

« Les dernières années de l'université ne sont pas un joli récit à raconter, » dit Conrad avec une certaine ombre sur son visage. « Je suis tombé en la mauvaise compagnie. J'ai transféré à Paris et mon monde s'est écroulé là-bas. La boisson, les bagarres, les jeux d'argent, les femmes — j'ai vite descendu du mauvais côté. Mon père a entendu parler de cela et m'a coupé les fonds. Mon professeur favori à Vienne, Vadian, que j'aimais bien — vous savez qu'il est mon beau-frère — a menacé de briser notre amitié, de cesser d'écrire. Ma vie immorale a finalement cassé ma santé et je ne suis pas encore libre des effets. »

La voix de Conrad devint plus basse. « Je suis revenu chez moi à Zurich avec une santé et un esprit ruinés. J'étais déçu de moi-même. J'ai voulu faire la paix avec mes parents et j'aurais peut-être réussi, si seulement ils avaient accepté la fille que je voulais marier. Mes parents

Feu sur les collines de Zurich

s'y opposaient, car Barbara était une personne sans importance et un Grebel ne se marie pas avec une personne sans importance. »

« J'aimais cette fille de tout mon cœur et je savais que je ne pourrais jamais me marier avec personne d'autre. Alors, nous nous sommes mariés pendant que mon père était absent lors d'un voyage d'ambassadeur. Ensuite, mes parents m'ont presque déshérité. »

« En ce temps-là... laissez-moi y penser, il y a trois ans... j'ai commencé à m'associer avec Ulrich Zwingli. J'étais dégoûté et troublé de ma vie gâchée, et j'ai écouté ses sermons avec intérêt. Puis j'ai commencé à étudier la Bible moi-même et j'ai subi un grand changement dans ma vie. Ce n'était pas difficile d'admettre que j'étais pécheur et que j'étais prêt à essayer un autre chemin pour permettre à Dieu de diriger ma vie, alors que j'avais tellement gâché cette vie par moi-même. »

Conrad s'arrêta pendant un moment et personne ne parla. Puis il dit : « Je crois que vous connaissez ma vie après ce temps-là. Je remercie le Bon Dieu de m'avoir épargné comme Il l'a fait et de m'avoir accepté après tout ce que j'ai fait. Les derniers mois, ma vie n'a pas été facile, surtout le fait d'être séparé de ma femme et de mes enfants... »

Conrad hésita et des larmes vinrent à ses yeux. Puis il continua : « Je prie que, avec l'aide de Dieu, je puisse persévérer dans la foi, même jusqu'à la mort. »

« Penses-tu... que cela t'arrivera ? » demanda Marx, cherchant une réponse à la question qui le troubla. « Je veux dire, ne penses-tu pas qu'il est possible que Zwingli se joigne à nous, peut-être ? »

« Non, j'ai peur que non, » répondit Conrad en balançant la tête. « J'ai appris à connaître Ulrich depuis quelques années. Dans plusieurs sens, je le respecte et je lui dois beaucoup pour m'avoir aidé à venir à la foi en Dieu. Mais je crois qu'il ne changera jamais sa position actuelle. Il a établi son choix. Nous avons essayé plusieurs fois de le convaincre de se joindre à nous, mais en vain. »

« Mais qu'est-ce qui va arriver ? J'aimerais bien le savoir. »

« Cela, je ne peux pas le prédire, » répondit Conrad. « En vérité, je ne crois pas que nous ayons besoin de le savoir, ni de nous inquiéter de cela. Notre devoir est simplement de bâtir l'Église de Dieu et d'être de fidèles serviteurs. Si les gens ne nous comprennent pas ou s'ils nous persécutent, cela ne sera que ce qui est déjà arrivé aux pre-

Chapitre 15

miers chrétiens à Jérusalem. Leurs pires ennemis étaient des hommes religieux — les chefs juifs — ainsi, il paraît que notre lot est aussi d'avoir des hommes de l'Église comme ennemis. C'est triste et je ne le comprends pas, mais c'est comme ça. Ils ont persécuté notre Seigneur aussi, et enfin, ils L'ont crucifié. Les serviteurs sont-ils mieux que leur Maître ? »

Johann Brotli entra dans la discussion : « Tu vois, Marx, notre devoir est simplement d'être fidèles, peu importe le prix. Nous ne devons pas être trop inquiétés de la raison pour laquelle les choses sont comme ça ou de ce que l'avenir va nous apporter. Bien sûr, notre espoir et notre prière sont que l'Évangile soit répandu loin et que l'Église de Dieu puisse grandir et prospérer. Cette réalité dépend en partie de notre fidélité à notre devoir. »

Marx affirma cela d'un signe de la tête. Puis il dit : « Je suis jeune et nouveau dans la foi. Je veux être ouvert à l'apprentissage. »

Conrad Grebel parla encore : « Je crois qu'il n'est qu'humain de s'inquiéter de l'avenir, surtout dans les circonstances actuelles. Je crois que nous tous, nous nous sommes demandés quelle sorte d'Église aurions-nous dans cinq ans, ou dix ans, et ce que chacun de nous sera devenu. Pour le moment, je crois que l'avenir est encourageant. Dieu est à l'œuvre. Le message se répand. »

« En passant, » mentionna Johann, « tu ne nous as pas beaucoup dit sur Schaffhouse. Comment arrives-tu ces dernières semaines ? Le docteur Sébastian Hofmeister est-il plus favorable ? »

Grebel se tourna vers Marx et Félix Kienast pour l'expliquer : « Le docteur Sébastian Hofmeister est le pasteur en chef de la ville. Il me semble comprendre que le baptême des enfants n'est pas correct. » Puis Conrad tourna vers Brotli. « Non, Johann, j'ai peur que le prix soit trop élevé pour lui. Il y en a d'autres dans la ville qui s'y intéressent, mais ils sont lents à prendre la décision. Même mon ancien ami, monsieur de Coct peut encore nous quitter. Il est allé à Zurich pour parler avec Zwingli. »

« Le jeune Français ? » demanda Johann Brotli.

« Oui. C'est un bon jeune type qui a voyagé partout en Europe à la recherche de la vérité. Je l'ai rencontré à Zurich, il y a quelques mois, et il m'a recherché à Schaffhouse récemment. Quand j'ai parlé au docteur Hofmeister sur le baptême, de Coct m'a appuyé fortement, mais j'ai entendu dire qu'il pense différemment maintenant. »

Feu sur les collines de Zurich

Le groupe garda le silence un moment. Puis Félix Kienast parla : « Mon ami Johann, avant que je ne l'oublie, Fridli Schumacher a demandé que tu nous dises tes intentions. Oses-tu venir à Zollikon ? »

Johann répondit vite. « Il n'y a rien que j'aimerais mieux, mais tu te souviens que je suis banni du canton. Je cours un grand risque en retournant avant que le ban soit levé. Mais je suis prêt à accepter le risque s'il existe un grand besoin, bien sûr. Pour le moment, j'ai l'impression que Dieu veut que je reste ici. »

« Et toi, Conrad ? » demanda Marx. « Peux-tu venir à Zollikon ? »

La réponse de Conrad ressembla beaucoup à celle de Brotli. « Zollikon est si près de Zurich qu'il ne serait pas sage que j'y montre mon visage. Je crois que nous sommes mieux d'éviter les dangers non nécessaires, malgré que nous ne devons pas permettre au danger de nous empêcher d'accomplir la volonté de Dieu. Je vous dis ce que j'entends faire cet été ; si le Seigneur le veut et s'Il épargne ma vie jusque-là, j'aimerais prêcher l'Évangile dans la région de Grüningen. Je connais bien du monde là-bas et je crois qu'ils seraient ouverts à l'enseignement biblique. »

Les ombres s'allongeaient sur la terre et la nuit approchait. Soudainement, ils entendirent le bruit de sabots sur la rue. Un cheval s'approcha de la maison au trot. La selle grinça quand le cavalier descendit lentement. Johann Brotli se leva de sa chaise pour répondre aux coups frappés à la porte.

Brotli serait de retour dans un moment, suivi d'un étranger bien habillé. Conrad Grebel le reconnut tout de suite. Il lui souhaita la bienvenue en serrant la main de l'étranger : « Viens t'asseoir. Qu'est-ce qui t'amène ici, mon ami de Coct ? »

Alors, voici le Français dont ils ont parlé ce jour même ! Marx étudia le beau visage, un peu pâle et décharné. Ou bien, était-ce simplement le crépuscule qui lui donnait cette allure ?

« Je reviens juste de Zurich, » répliqua le Français. « J'ai rencontré le servent du docteur Hofmeister sur le chemin et il m'a dit que tu étais à Hallau. Je voulais te voir, alors je suis venu ici ce soir au lieu d'aller directement à Shauffhouse. »

« Oui ? » Conrad Grebel attendit de plus amples explications.

La tête du jeune homme tomba dans ses mains avec un soupir. « Je m'excuse. Je ne me sens pas très bien, » expliqua-t-il. « Je crois que j'ai attrapé la fièvre de quelque façon. » Ses mains tremblaient.

Chapitre 15

« Veux-tu te coucher ? Ou y a-t-il d'autres choses que nous pouvons faire pour te donner plus de confort ? » demanda Johann Brotli en se levant. « Certainement, tu resteras ici pour la nuit. Et je m'occuperai du cheval. »

Péniblement, l'étranger l'accepta avec un signe de la tête. Puis il se redressa résolument et Marx remarqua le feu dans ses yeux. « Je voulais te parler, Conrad Grebel, car tu m'as trompé concernant le maître Zwingli. Ce que tu m'as dit à son sujet n'est pas vrai. Je suis content que mes yeux soient maintenant ouverts et que je sache que Zwingli fait de son mieux et ce qui est le mieux pour le pays. »

Comment répondrait Conrad Grebel ? Marx Boshart remarqua que Conrad se maîtrisa, peut-être, parce que le visiteur était très malade. Enfin, Grebel dit doucement : « Je le regrette. Je regrette beaucoup que tu penses comme cela. Je n'ai eu aucune intention de te tromper, mais seulement de t'indiquer les vérités de la Bible. »

« Qu'importe, » rétorqua de Coct. « J'espère que tu comprendras bientôt qu'une Église telle que tu l'as conçue, ne peut pas fonctionner. Bien sûr, cela est attrayant à l'oreille, mais il faut être réaliste — qu'arriverait-il à des gens qui ne veulent pas se joindre à vous ? Il n'existe qu'un seul résultat possible — la confusion, le désordre et l'immoralité. »

La réponse de Conrad Grebel était douce : « Mon ami, j'aimerais discuter ceci davantage, mais ce soir n'est pas le moment. Tu es fatigué de ton voyage, et je te crois, plus qu'un peu malade. Peut-être, tu te sentiras mieux demain matin. Attendrons-nous jusque-là pour en parler plus ? »

« Si tu le veux, » répondit le Français. Mme Brotli apporta du thé et il l'avalait. Puis il leva sa tête de nouveau. « Cependant, il reste une autre affaire que je veux te dire ce soir. Je suis certain qu'elle vous intéressera. » Ses yeux brillèrent.

« La direction que vous choisissez ne peut que vous apporter des problèmes, la prison et la défaite, » dit de Coct. « Le maître Zwingli est grandement vexé de l'imprudence à Zollikon. Il n'y trouve aucun plaisir à s'y opposer, mais il sait qu'il doit le faire pour maintenir l'ordre dans le canton. Après les quarante baptêmes dans l'église du village dimanche passé, il n'a plus d'autre choix que de... » Le Français pausa, pris d'un frisson.

Feu sur les collines de Zurich

Marx Boshart et Félix Kienast se penchèrent en avant dans leurs chaises et Johann Brotli se leva encore.

« Que s'est-il passé ? » demanda Marx, le cœur battant.

De Coct continua : « Ils ont fait une descente sur Zollikon hier et dix-neuf hommes sont en prison encore une fois. »

« Oh, non, » exclama Marx, malgré qu'il s'y attendait.

« Qui... as-tu entendu les noms ? » demanda Félix Kienast.

« Je n'ai entendu aucun nom, mais seulement qu'il y a dix-neuf prisonniers, » conclut le Français. « Et maintenant, si vous m'excusez, j'irais me coucher. » Il toussa péniblement en se tenant sur ses pieds instables. Johann l'aïda à quitter la pièce.

Pendant quelques minutes, les trois hommes qui restaient gardèrent un silence d'étonnement. Marx fixa le plancher. Qu'est-ce que cela voudrait dire pour l'Église à Zollikon ? Dix-neuf prisonniers ! C'était qui ? Comment seraient-ils traités ?

Marx se tourna vers Félix. « Je me demande si nous ne devons pas partir pour nos maisons demain matin, » dit-il.

« Serait-ce sécuritaire ? demanda Félix. « Dès que nous entrerons dans le village, l'huissier nous mettra en prison aussi, n'est-ce pas ? »

« Oh, je pense que non, » dit Marx. « Probablement, qu'ils ne feront plus d'arrestations pour le moment. Ils ne l'ont pas fait en février, tu te souviens. »

« Je ne sais pas. » Félix était douteux et il tremblait nerveusement.

Maintenant, Conrad Grebel parla. « Ayez courage, mes frères. C'est exactement ce dont nous avons discuté cet après-midi. Souvenons-nous de ce que Jésus a dit : “Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut faire périr l'âme et le corps dans la géhenne” (Mathieu 15:27). Ce que les hommes peuvent faire à nos corps n'a aucune importance dans l'éternité. Ce qu'ils peuvent faire à nos âmes doit être notre plus grand intérêt. »

Johann Brotli revint, marchant légèrement. « Il est déjà endormi, » annonça-t-il en indiquant la chambre où le jeune Français reposait. Brotli s'assit.

— Qu'en penses-tu, Johann ? demanda Marx. Félix et moi, devons-nous retourner demain, ou devons-nous rester ici plus longtemps ? Serait-il sans danger de retourner chez nous ?

Chapitre 15

— Êtes-vous pressés de retourner ? demanda Johann.

— Oui, je suppose que nous le sommes. Les nouvelles de Zollikon nous préoccupent. Du moins, moi je le sens, dit Marx.

— C'est la même chose pour moi, ajouta Félix.

— Je ne sais pas comment vous conseiller, admit Johann. Pourquoi ne pas prier pour cela, et attendre le matin pour prendre la décision. Quant à moi, j'aimerais que vous puissiez rester encore quelques jours.

— Moi, aussi, ajouta Conrad Grebel. Demain soir nous voulons avoir une réunion de prédication ici à Hallau. J'aimerais bien que vous puissiez rester pour cela.

— Nous verrons, décida Félix.

Marx voulait retourner chez lui. Il lui semblait que cela faisait si longtemps depuis le moment où il avait dit au revoir à Regula. S'inquiétait-elle de lui ? Sûrement qu'elle s'est réjouie qu'il ne soit pas à la maison quand les policiers sont venus. Mais que penserait-elle s'il ne revenait pas comme prévu ?

Marx Boshart était tiraillé entre les deux désirs. Il voulait réellement partir pour la maison à l'aube. Par contre, il voulait rester plus longtemps avec les frères, Johann Brotli et Conrad Grebel. Il voulait entendre ce que Conrad dirait au jeune Français, monsieur de Coct.

Johann balança sa tête tristement. « Quel dommage qu'un jeune homme se laisse persuader si facilement, » remarqua-t-il d'une voix douce.

— Oui, il m'a beaucoup déçu, dit Conrad. Cependant, je l'ai attendu. Je savais que s'il était allé à Zurich, Zwingli lui injecterait son poison.

Le lendemain, c'était vendredi. La journée commença avec une discussion qui dura une heure. Conrad Grebel et Johann Brotli essayèrent sincèrement de montrer au Français malade son erreur. Patiemment, ils indiquèrent des versets pour prouver leur argument. Marx et Félix écoutèrent. De Coct refusa d'être persuadé.

Après le repas du matin, il monta sur son cheval et partit pour Shauffhouse. Il était toujours très malade.

Dans l'après-midi, il y eut d'autres nouvelles de Zurich. Cette fois, les nouvelles étaient de grand intérêt pour Conrad Grebel. Il y aurait un débat lundi prochain et les frères devraient y présenter leur position sur le baptême.

Feu sur les collines de Zurich

Grebel ne savait trop quoi penser de la situation. « Je ne sais pas trop ce que cela veut dire, » dit-il. « Ce serait le deuxième débat sur le baptême, mais j'espère qu'il sera conduit de façon plus juste que le premier. Cette fois-là, nous n'avons pas eu l'occasion adéquate de présenter notre position. »

Marx se souvint de ce qu'il avait entendu à propos du débat du 17 janvier passé. La nouvelle Église fut née moins de quatre jours après le débat. Maintenant, deux mois ont passé et on planifiait un second débat. Pourquoi ?

« Ça se peut qu'on ait besoin de moi à Zurich lundi, » dit Conrad Grebel avec conviction. « Qui sait, ceci peut être l'occasion si longtemps attendue de présenter publiquement notre foi en Dieu et d'expliquer notre vision de Son Église. »

Grebel était absorbé par ses pensées. Il se demanda s'il y avait une promesse de sauf-conduit, sinon, y aller veut dire marcher dans un piège. Cependant, le danger était tout autour — il n'était pas limité à Zurich.

Grebel ajouta à haute voix : « En plus, ma famille me manque. Quand vous partirez demain pour Zollikon, je pense que je vous accompagnerai jusqu'à Zurich. »



Chapitre 16

LES LUMIÈRES DE ZURICH commencèrent à scintiller dans le crépuscule qui s'intensifiait quand les trois voyageurs s'approchèrent de la ville. Marx était en avant, puis Félix Kienast qui le suivait de près. Conrad Grebel le suivait, monté à cheval.

Ils entrèrent dans le village d'Orlikon, à quelques miles de Zurich. « Attendez, » cria Conrad. « Je dois laisser le cheval ici à l'écurie. » Marx s'arrêta et laissa Conrad les devancer, car lui seul connaissait le lieu exact de l'écurie. Conrad avait commencé à pied, mais ses jambes lui faisaient si mal avant d'arriver à Eglisaw, qu'il était souhaitable de louer un cheval pour le chemin qui leur restait à faire. Conrad lui-même n'a pas eu l'argent pour payer le cheval, alors Marx et Félix ont partagé les frais.

Ils s'arrêtèrent devant l'écurie. Conrad glissa du cheval et boitilla difficilement vers le garçon d'écurie qui s'avança à sa rencontre. « J'ai loué ce cheval de ton oncle à Eglisaw, » expliqua-t-il. « Et voici le papier indiquant les frais payés. »

Le garçon éleva sa lanterne et regarda le reçu que Conrad lui avait donné. Ses lèvres bougeaient lentement pendant qu'il épela les mots. Il indiqua son accord, prit les rênes et commença à amener l'animal dans l'étable.

« Je vous remercie beaucoup, » lui cria Grebel. Puis il tourna et rejoignit ses deux compagnons de voyage.

« Allons dans la ville, » annonça Conrad en prenant de l'avance. « La nuit promet d'être très noire, mais je connais le chemin. Il est préférable qu'il fasse noir, car il existe moins de danger d'être reconnu. Il y a une ruelle que nous pouvons prendre pour y entrer. »

En disant ces mots, il fit une pause pour frotter ses chevilles. Puis il repartit, boitant, et les deux hommes de Zollikon le suivirent. Ils

Feu sur les collines de Zurich

quittèrent le village, traversèrent un pré, et arrivèrent sur le chemin en serpentin qui menait à Zurich.

Il faisait si noir que Marx ne vit pas la flaque d'eau sur le chemin devant lui en marchant à côté de Conrad. Le soleil du jour avait fait fondre la neige comprimée sur le chemin ici et là, et maintenant, quand Marx mit le pied sur la couche mince de glace, la glace se brisa et son pied descendit dans l'eau jusqu'à la cheville. L'eau glaciale coula jusque dans ses souliers.

« Oh, c'est froid, » dit Marx en secouant son pied. Il frissonna. Puis il remarqua que Conrad Grebel frissonnait aussi, et il savait que ce n'était pas entièrement à cause de l'air froid ni de l'eau glaciale.

— Je suis content que vous ayez accepté de venir chez moi ce soir, dit Conrad. Il est mieux de vérifier les risques avant de continuer vers Zollikon.

— Mais aura-t-il assez de place pour nous pour la nuit ? demanda Félix.

— Je suis certain que nous trouverons de la place, malgré que...

Conrad s'arrêta sans compléter sa pensée. Puis il parla d'une voix douce : « Vous voyez, il en est ainsi. J'ai quitté la maison à la hâte, il y a juste deux mois. J'espère que je serai le bienvenu. »

Bienvenu ? Marx se demanda ce que Conrad voulait dire par cela. Il pensa à sa propre maison à Zollikon. Il savait que Regula écoutait attentivement pour entendre son pas. Elle s'inquiétait de lui et elle priait certainement.

Barbara Grebel était-elle différente ? Conrad a parlé de son amour pour elle. La famille de Conrad, sa femme et ses trois petits enfants lui manquaient. Marx le savait. Sa femme, était-elle fâchée qu'il soit devenu un homme pourchassé, un expulsé qui ne pouvait plus rester à la maison avec elle ? Barbara, était-elle mécontente que Conrad Grebel soit devenu anabaptiste ?

Maintenant, les ombres des maisons les menacèrent des deux côtés. Les orteils froids de Marx commencèrent à picoter, mais il savait qu'ils arriveraient bientôt chez les Grebel. Conrad continua, allongeant la jambe en approchant de la maison.

« La voilà, » chuchota Conrad en les menant à une petite résidence reculée de la rue. Marx ne vit aucune lumière à la fenêtre.

Chapitre 16

Conrad cogna légèrement, mais avec impatience. Les trois hommes écoutèrent. Enfin, ils entendirent le bruit de quelqu'un à l'intérieur et puis quelqu'un alluma une lampe. Puis des pas s'approchèrent de la porte. Lentement, la barre fut enlevée et la porte s'ouvrit.

« Qui est là ? » demanda la voix d'une femme, avant que Conrad ait eu l'opportunité de parler.

« Ton mari, » chuchota Conrad d'une voix rauque et il se glissa à l'intérieur au même moment. Marx et Félix ne pouvaient pas comprendre l'accueil, cependant, il semblait que tout allait bien. Un moment plus tard, Conrad leur signala d'entrer.

Marx ressentit les tourments de sa nostalgie en entrant dans le salon et en voyant la joie sur le visage de Conrad. Les joues de Barbara étaient rougies par l'émotion et Marx remarqua l'espace d'un instant qu'elle était une femme très belle. Cependant, quand elle les accueillit, Marx détecta une certaine arrogance sur son visage, comme si elle avait du dédain pour tout homme qui entre furtivement dans la maison la nuit. Mais Marx décida qu'il pouvait se tromper.

Barbara mena son mari à la chambre où les enfants dormaient. Mais Conrad fut de retour bientôt. « Vos petits lits sont prêts, » annonça-t-il. Marx et Félix le suivirent.

Conrad s'excusa. Marx enleva vite ses souliers et ses bas humides, et commença à frotter ses pieds froids. C'était bon d'être dans une maison chaude et d'avoir un lit pour dormir. La journée avait été dure.



Au repas du dimanche matin que Mme Grebel avait préparé, Conrad planifia les activités du jour. « Je ne pense pas que nous risquerons de quitter la maison le jour, » dit-il. « Mais, il est possible que quelques-uns des frères puissent venir sans susciter de la suspicion. Je vais répandre la parole. »

La journée se passa lentement. Peu avant midi, la mère de Félix Mantz arriva chez les Grebel. Conrad la salua en serrant chaudement sa main. Puis il la questionna au sujet des autres anabaptistes dans la ville.

— Il n'y en a presque aucun ici, répondit Mme Mantz. Sauf ceux qui sont en prison, bien sûr. Je suppose que tu as entendu parler que Georg Blaurock avait été encore capturé.

— Non, je n'en savais rien, s'exclama Conrad.

Feu sur les collines de Zurich

— Presque tous les autres ont fui, continua Mme Mantz. Andréas Castelberger est toujours dans la ville, mais il est malade. Le conseil lui a permis d'y rester à cause de sa maladie.

— Oggenfusz, le tailleur ? demanda Conrad.

— Il est en prison.

— Et le boulanger, lui ?

— Veux-tu dire Heinrich Aberli ?

— Oui.

— Il a été à Zollikon, alors il est un des dix-neuf prisonniers.

Conrad Grebel soupira. N'y avait-il aucun frère actif à Zurich en ce moment sauf ceux en prison ?

Marx se racla la gorge. « Mme Mantz, » commença-t-il avec enthousiasme. « Sais-tu exactement qui de Zollikon est sous clé ? J'aimerais savoir qui est en prison. »

« Moi, aussi, ajouta Félix Kienast. « Mon beau-fils, Jörg Schad... sais-tu s'il est en prison ? »

— Je m'excuse. Je ne sais pas pour certain, mais je crois que Jörg Schad est un des dix-neuf.

— Et grand-père Hottinger ? demanda Marx.

— Je crois que non. Il semble qu'il n'a pas été chez lui.

— Et Fridli... ?

— Fridli Schumacher ?

— Oui, c'est mon beau-frère.

— Fridli est en prison.

Conrad Grebel s'assit à table la tête dans les mains, le visage préoccupé. Il se tourna vers Mme Mantz : « Qu'en penses-tu ? Serait-il sage que je participe au débat demain ? »

« Non ! » La réponse vint avec conviction. Mme Mantz expliqua : « Je suis certaine qu'on te mettrait en prison. Je le sais. Non, tu ne dois pas y aller, Conrad, s'il te plaît. C'est assez que Félix et Georg sont en prison. » Ses yeux se remplirent de larmes.

— Mais ils nous ont dit qu'il y aurait un débat. Comment avoir un débat s'il n'y a personne pour parler pour nous, pour expliquer ce que la Bible enseigne vraiment du baptême et de l'Église de Dieu. S'ils ont besoin de moi, je suis prêt à y aller.

Maintenant, Mme Mantz parla plus doucement. « T'ont-ils invité... je veux dire, Zwingli t'a-t-il demandé de venir ? »

Chapitre 16

— Non, nous l'avons entendu indirectement.

— Alors, n'y vas pas, Conrad, implora-t-elle. Je crois qu'ils veulent amener Félix et Goerg de la prison pour parler au nom des frères. Ils savent bien comment répondre à Zwingli. Tu dois rester ici en sécurité, hors de vue, et si tu veux aider, prie.

Maintenant, les larmes coulèrent sur les joues de la femme. « Je m'excuse. Je ne devrais pas tant parler. Je ne suis qu'une simple femme. »

— C'est bien, assura Conrad. Je sais que tu es bien intentionnée et j'ai l'impression que tu as raison. Nous prierons avant de décider quoi faire. J'aimerais au moins envoyer un message d'encouragement aux frères en prison, si possible, pour les informer de nos prières.

— Je sais comment tu peux faire cela, dit-elle simplement.

— Comment ?

— Un des gardes, un jeune homme, a déjà apporté des messages à Félix pour moi. Il est très rusé et il sera content de nous rendre le même service. Aimerais-tu qu'il vienne te voir ce soir ?

— Bien sûr, si c'est possible.

— Alors, j'enverrai quelqu'un pour lui, pour l'avertir, dit Mme Mantz. Il s'appelle Ulrich Ryhener.

Pendant que Mme Mantz partait pour chez elle, Marx remarqua que la femme de Conrad Grebel était debout dans la porte. Elle avait un air menaçant. Conrad la remarqua aussi et il quitta la pièce tout de suite. Félix et Marx pouvaient entendre le murmure de leurs voix dans la cuisine.

Pendant l'après-midi, Conrad passait beaucoup de temps avec sa femme en jouant avec les enfants. Avant le repas du soir, il rejoignit les deux frères de Zollikon et ils passèrent une heure en prière et en lisant la Bible ensemble. Conrad pria sincèrement qu'il puisse connaître la volonté de Dieu pour le lendemain et qu'il soit prêt à Lui obéir. Marx pensa plutôt aux dix-neuf prisonniers et à sa femme à la maison. Il savait que Regula se demandait ce qui s'est passé pour qu'il ne revienne pas avant dimanche.

Après le repas du soir, le jeune garde se présenta à la porte. Il était un grand jeune homme viril, guère plus qu'un adolescent, mais avec un visage intelligent. « Je ferai ce que je peux pour vous aider, » dit-il.

« Mais pourquoi... Quelle est votre motivation pour nous aider ? » questionna Conrad, observant le garçon de près.

Feu sur les collines de Zurich

Le jeune homme baisa les yeux. « Je... Je... Bien vraiment, je ne sais pas moi-même. Pour une raison ou l'autre, ma sympathie est avec les prisonniers. »

— Et si on vous attrape ?

— M'attraper ? En train de faire quoi ? demanda Ryhener. Je n'ai pas relâché de prisonniers, ou laissé de portes sans les fermer à clé. Et je n'ai pas l'intention de le faire, non plus.

— Mme Mantz croit que nous pouvons nous fier à vous, continua Conrad. Je veux envoyer un message à Félix Mantz. Pouvez-vous le livrer demain matin sans grand risque ?

— Je crois que oui.

— C'est un simple mot d'encouragement aux prisonniers fidèles à leurs convictions, pour les assurer que nous prions pour eux.

— Oui.

— Vous pouvez le livrer ?

— Oui, je peux le faire, répondit Ulrich Ryhener avec courage. Et en plus, je peux écouter attentivement le débat demain et vous apporter un rapport demain soir.

Le visage de Conrad Grebel s'illumina. « Ça serait magnifique ! » dit-il. Ulrich Ryhener s'inclina et recula hors de la porte et partit.



Le lundi soir, le jeune homme fut de retour, fidèle à sa parole. Il entra, ôta son manteau et s'assit pour une longue discussion. Marx Boshart vit tout de suite qu'il était plein de nouvelles.

— J'ai beaucoup à vous dire, dit-il avec détermination. Commençons-nous ?

— Bien sûr, dit Conrad doucement. Nous avons passé la journée ici dans la prière et j'ai confiance que Dieu a entendu nos prières. J'ai aussi confiance que les frères ont parlé fièrement pour Dieu et n'ont pas fléchi sous les pressions.

— Je ne suis pas anabaptiste, dit le jeune garde, mais je dirais que le débat n'a pas été juste. Toute personne pouvait voir que les frères n'avaient pas la moitié d'une opportunité de répondre eux-mêmes. Chaque fois que Félix ou Georg ouvrait la bouche pour parler, un autre les interrompait et ne leur permettait pas de terminer. Zwingli et ses hommes ne les ont jamais écoutés, mais ils les ont bombardés de mots de tous les côtés.

Chapitre 16

— Ont-ils amené les autres prisonniers à la salle du conseil ou seulement Félix et Georg ? demanda Conrad.

— Les prisonniers de Zollikon étaient assis dans la salle, mais ils n'ont pas eu le droit à la parole. Je crois que Zwingli les a voulu là pour leur montrer la force de son argumentation. Mais s'il les a convaincus, ils doivent être très différents de moi, et je ne suis même pas un de leur peuple, et je ne pouvais pas accepter les tactiques de Zwingli.

— Donc, n'y avait-il que deux hommes des nôtres à la table du débat ? demanda Conrad.

— Oui, seulement deux.

— Et sur l'autre côté ?

— Je dirais quinze ou vingt. Voyons, il y avait le *bürgermeister*, les maîtres Binder et Stoll, Zwingli et deux autres prêtres, six conseillers et deux professeurs... et je ne sais combien d'autres.

— J'avais peur de cela, remarqua Conrad solennellement. C'est comme l'autre fois, en janvier. Zwingli a fait des présentations tellement longues que nous n'avons pu rien dire, et quand nous commençons à parler, ils nous huaient et nous demandaient de citer des passages des Écritures pour appuyer notre position. La seule façon d'avoir un débat juste aurait été que chaque côté présente un argument par écrit. J'ai imploré Zwingli pour une telle opportunité, mais il ne l'a pas encore accepté.

Marx écoutait tout. Maintenant, il prit la parole. « Urich, » dit-il en s'adressant au grand jeune garde, « personne n'a-t-il questionné les frères du Zollikon ? »

— Mais oui, après que le débat fut terminé. J'arrive à ça. Si Zwingli voulait faire changer l'opinion des prisonniers en les obligeant à assister au débat, il a été déçu. Aucun n'a admis sa culpabilité.

— Loué soit Dieu ! s'exclama Marx.

— En vérité, Il a exaucé nos prières, ajouta Conrad.

— Peux-tu nous dire les questions posées et comment ils leur ont répondu ? poursuivit Marx.

Le jeune Urich gratta sa tête frisée. « Ça sera difficile, car je ne connais pas tous les prisonniers par leur nom, pour commencer, et j'ai oublié beaucoup de ce qu'ils ont dit. »

— Dis-nous ce dont tu te souviens, donc.

— J'essaierai. Je crois que Hans Hottinger était le premier. Il est le gardien de la ville ou quelque chose de semblable, n'est-ce pas ?

Feu sur les collines de Zurich

« Il l'a été, » expliqua Félix Kienast sèchement. « Il a perdu l'emploi. »

— N'est-il pas du genre plutôt vantard ?

— Oui, répondit Marx. Hans Hottinger parle trop. Il n'est plus en bonne relation avec l'assemblée. Mais dis-moi, qu'est-ce qu'il a dit.

— Il s'est enflé très grand et a dit : « Puisque l'erreur de nos chefs, Mantz et Blaurock, n'a pas été montrée, je ne vois aucune raison de plaider coupable. Je ne me souviens pas de mon baptême comme bébé et c'est pour cela que j'ai accepté d'être baptisé. »

— C'est tout ce qu'il a dit ? demanda Félix Kienast.

— Il a dû parler plus, mais je ne me souviens pas.

— Et les autres ? encouragea Grebel. Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

« Bien, à ce moment, un des conseillers est devenu très vexé et a crié aux prisonniers : “Quand vous avez été libérés l'autre fois, vous aviez promis de ne plus baptiser. Vous avez brisé cette promesse !”

« Mais Rutsch Hottinger a répondu calmement : “Ce que nous avons promis dans la prison augustinienne, c'est-à-dire, de s'arrêter, nous l'avons fait. Nous nous sommes arrêtés jusqu'à ce que Dieu nous ait demandé de faire autrement.” »

Le jeune garde ria. Les trois hommes attendaient qu'il continue.

— Rutsch continuait en disant que si quelqu'un lui montrait un meilleur chemin dans les Écritures — et il ne croyait pas qu'on puisse le faire — il serait prêt à l'accepter. Autrement, il n'avait aucune intention de changer sa position.

— En effet, continua Ryhener, je crois que la plupart des autres se sont exprimés de la même manière — que les Écritures les ont incités à recevoir le baptême et ils n'admettront pas leur culpabilité, sauf si on leur indique leur erreur par la Bible.

— Qu'a dit Fridli Schumacher ? Te souviens-tu ? demanda Marx.

— Non, je ne me souviens vraiment pas. Sauf si... si c'était lui, qui disait qu'il priait jour et nuit que Dieu leur montre ce qu'ils devraient faire.

Urich Ryhener garda le silence. Les trois hommes de son auditoire étaient perdus dans leurs pensées.

Finalement, le jeune devint agité et se prépara à partir. « J'ai presque oublié, » dit-il en cherchant au fond de sa poche. « J'ai une lettre ici qu'un des prisonniers veut envoyer à Zollikon. Partez-vous pour le village bientôt ?

Chapitre 16

Marx regarda Félix Kienast et Félix chuchota : « Et pourquoi pas ce soir ? »

« Oui, ce soir, » dit Marx en prenant la lettre. Elle était adressée aux frères restant à Zollikon.

Marx se leva et serra la main du jeune garde. « Merci bien de ton aide, » dit-il. « Et... et j'espère que ceci ne te causera pas de problèmes. »

« Ne vous inquiétez pas pour moi, » ria Ulrich en relevant la tête fièrement.

Conrad Grebel se leva aussi. « Que Dieu t'attire à Lui, Ulrich, » dit-il. « Tu as été courageux à notre égard, mais ne sens-tu pas que Dieu t'appelle pour devenir Son serviteur ? »

Ulrich Ryhener devint soudainement nerveux et il se dépêcha à partir. « Bonne nuit, » dit-il en fuyant les autres. Il passa sans bruit dans l'obscurité.

« Je pense que nous partirons pour chez nous aussi, » annonça Marx en regardant Conrad Grebel. « Sûrement, il sera plus sûr de prendre le chemin pour Zollikon à cette heure. »

« Je crois que oui, » dit Conrad en accord. Avec un soupir il ajouta : « Je vais partir cette nuit aussi. »

— Pour aller où ?

— À St-Gall. Je veux parler avec mon beau-frère, Vadian, qui est le prêtre de cette ville. Il est sympathique à notre cause. D'une façon ou d'une autre, je suis certain qu'il sera plus tolérant que Zwingli l'est ici à Zurich.

— Voyages-tu tout seul ?

— Oui, je partirai plus tard la nuit et je voyagerai lentement.

Marx et Félix firent leurs adieux aux Grebel, les remerciant de leur gentillesse. Puis ils commencèrent à suivre les rues de la ville jusqu'au chemin de Zollikon.

Le marché aux poissons près du pont était déserté quand ils le traversèrent à vive allure. En tournant un coin près de l'église Grossmünster ils faillirent se heurter aux deux hommes qui parlaient avec agitation. Marx et Félix, tous les deux, se tassèrent de côté et dépassèrent les hommes.

Cependant, les deux hommes n'en firent aucun cas. Marx entendit le nom de Coct dans leur conversation. Marx força Félix à raccourcir le pas à une marche lente et se mit à l'écoute.

Feu sur les collines de Zurich

Les paroles furent sans question. « ... il est mort ce matin, mais oui, chez Hofmeister. »

Marx et Félix continuèrent leur chemin. S'ils avaient bien entendu, le Français, de Coct, était décédé à Schaffhouse plus tôt dans la journée.

Ils étaient maintenant sur le chemin de Zollikon. La nuit était plus chaude et il y avait l'apparence d'une pluie. Subitement, Marx se sentit tout seul. Regula lui manquait et Zollikon, grand-père Hottinger, et tous ses amis, ses frères, le verger sur la colline et les journées satisfaisantes de travail qu'il avait vécu là. Marx Boshard allongea la jambe, mais il ralentit en entendant la forte respiration de l'homme plus âgé, qui était derrière lui.

Ils arriveront à Zollikon en moins d'une heure.



Chapitre 17

LA RÉUNION était tout ce que Marx attendait et encore plus. Regula l'enlaça en pleurant.

— Ne pars pas encore, implora-t-elle. Promets-moi. L'incertitude me blesse. Je me demande si tout va bien. Je rends grâce que tu sois de retour.

— Quelle honte, réprimanda Marx légèrement. N'oublie pas que si j'avais été ici quand les agents sont venus, je ne serais pas ici ce soir. Je serais dans la prison à Zurich en ce moment et Dieu seul sait quand est-ce que j'aurais été relâché.

La possibilité de la prison faisait peur à Regula et ses yeux reflétèrent cette crainte. Marx se rapprocha d'elle et essaya de la reconforter.

— Dieu a été bon envers nous, dit-il. Faisons-Lui confiance.



L'aube printanière arriva dans le village. Les nuages de la nuit avaient passé, mais le vent chaud persistait. Le soleil se leva et les oiseaux chantèrent joyeusement.

Une des premières choses que Regula dit en se réveillant était : « Marx, j'ai oublié de te dire hier soir que ton beau-frère est venu ici et te cherchait. »

— Qui ? Arbogast ?

— Oui, Arbogast Finsterbach d'Oberwinterthur.

— Que voulait-il ?

— Il ne l'a pas dit vraiment, mais je crois qu'il a entendu parler des baptêmes ici à Zollikon et il était curieux.

— Peut-être, reviendra-t-il quand je serai à la maison, dit Marx.

— Il a promis de revenir, ajouta Regula.

Feu sur les collines de Zurich

Marx était rempli de joie d'être chez lui dans le village qu'il aimait. En montant la côte pour parler avec grand-père Hottinger, le village lui semblait tout paisible, comme s'il n'était jamais survenu des troubles religieux ou des lignes de prisonniers partant pour Zurich.

Cependant, Marx savait que l'apparence de paix était trompeuse. À l'intérieur de plusieurs de ces maisons, une mère pleurait avec ses enfants, car le père de famille était enfermé à clé dans la ville. L'incertitude et la crainte se cachèrent derrière la porte de plusieurs maisons du village.

Peut-être, la lettre qu'il portait dans sa poche leur apporterait un nouvel espoir et un nouveau courage. Marx la tira de sa poche et il continua. Il n'avait pas ouvert la lettre.

Grand-père Hottinger fut heureux de le voir. « Entre, Marx, » dit-il en lui offrant une chaise. « Qu'as-tu là, une lettre ? »

— Oui, répondit Marx. Une lettre des prisonniers aux sœurs et frères à la maison. Quand est-ce que nous pourrions annoncer une réunion pour leur lire la lettre ?

Grand-père serra ses lèvres. Il suggéra : « Peut-être, il serait mieux de faire circuler la lettre aux différentes familles au lieu d'annoncer une réunion. Nous devons prendre nos précautions. »

— Ouvre-la et lis-la, encouragea Marx.

D'abord, grand-père rassembla toute la famille. Quand ils furent tous assis autour de la table, il ouvrit lentement la lettre et commença à la lire.

La paix de Dieu soit avec tous les frères et sœurs de Zollikon. Grâce, miséricorde et la direction du Saint-Esprit soient avec tous les frères et sœurs. Par ceci que vous sachiez que nous, les frères sommes enchaînés pour le Christ, notre Seigneur Jésus. À lui soient la louange et la gloire. Par cette lettre, nous vous admonestons de ne pas avoir peur que nous soyons en prison, car ce n'est qu'une épreuve de Dieu pour vérifier si nous sommes forts en Lui. Nous voulons l'être, avec Son aide, jusqu'au bout.

Chapitre 17

Aussi, au nom du Christ, nous vous demandons d'être forts et de ne pas être timides maintenant que vous êtes seuls. Car vous n'êtes pas seul — le Christ est avec vous en toute vérité. Quand vous vous rassemblez, faites d'abord une prière au Père, au nom du Christ, et priez pour qu'Il vous donne quelqu'un pour vous baptiser et vous enseigner.

Admonestez les uns les autres à ne craindre personne, ni la force, ni l'épée, car Dieu sera avec vous si vous Le priez dans la vraie foi. Permettez que la femme de votre frère Peter soit confiée à vous pour que vous puissiez l'aider et la soigner. Et priez Dieu pour nous ; nous voulons le faire pour vous aussi. La paix de Dieu soit avec vous tous. Amen.

Cette lettre appartient à toutes les soeurs et à tous les frères à Zollikon. Et dites à ma femme de m'envoyer le chant, *Christ ist Erstanden* [Le Christ est ressuscité]. Et envoyez-le tout de suite.

— La lettre nous encourage vraiment, commenta grand-père. Cette fois, je crois que les frères seront fidèles à leur foi. Ils ne lâcheront pas comme la dernière fois.

— J'espère que non, dit Marx. Mais grand-père, selon toi, qu'arrivera-t-il s'ils ne lâchent pas ? Que feront Zwingli et le conseil ?

— Est-ce qu'ils les garderont en prison indéfiniment ? Ou pire encore ?

« Cela reste à voir. » L'anxiété remplaça la joie dans la voix du grand-père. « En attendant, nous devons être fidèles à la prière et ne pas oublier nos frères enchaînés. »

Marx l'approuva d'un signe de tête. Il prit la lettre. « Devrais-je aller porter cette lettre dans différentes maisons ? »

— Si tu le veux, dit grand-père. Mais je crois qu'il serait plus sage de confier cette tâche à un des jeunes garçons. Tu peux avoir des problèmes si on te remarque, passant de maison en maison si récemment après ton retour.

— Ça se peut, admit Marx. Mais permets-moi de l'apporter à la famille de Fridli. Je sais qu'elle est très anxieuse d'avoir des nouvelles.

Feu sur les collines de Zurich

En descendant la côte vers sa maison, Marx rencontra son père. Les deux ne s'étaient pas beaucoup parlé l'un à l'autre depuis le baptême de Marx. Joder Boshart n'avait pas l'intention de pardonner à son fils, et Marx pouvait détecter le froid entre les deux avant que son père ait parlé.

« Tu es de retour, je vois, » remarqua l'homme plus vieux. « ... de retour chez toi, là où tu dois être et j'espère que tu y resteras. »

Marx modéra sa voix. « Oui, mon père, je suis chez moi et je suis très heureux d'être de retour. »

« Es-tu prêt à oublier cette folie ? » La voix de Joder Boshart se leva à la fin de la phrase.

« Mais ce n'est pas de la folie, » répliqua Marx fermement. « Cela peut avoir l'air de la folie aux yeux de certaines personnes, mais l'apôtre Paul dit que la prédication de la croix est folie à ceux qui ne croient pas. Mais à nous qui le croyons, elle est la puissance de Dieu. »

Les veines le long du cou de Joder Boshart commencèrent à se contracter nerveusement et son visage devint rouge foncé. « Tu as l'audace de m'appeler un fou, Marx ! Ton propre père ! »

« Non, non, » objecta Marx vite. « Tu l'as pris dans le mauvais sens ! »

« Non, je crois que non. Je te comprends mieux que tu penses. » Et avec ces paroles finales, l'homme en colère tourna son dos à Marx et descendit la côte.

« Non, mon père, s'il te plaît, » implora Marx en courant après son père qui trébuchait. Il étendit la main pour toucher l'épaule de son père.

Joder Boshart se retira brusquement et refusa d'y répondre.

Marx s'arrêta. Il était malade. Comment pouvait-il avoir insulté son père si terriblement ? *Il a voulu être insulté, voilà comment.* La vérité frappa Marx carrément et il voulait pleurer.

Marx tourna vers sa maison. Il devait parler avec Regula, à quelqu'un, à n'importe quelle personne qui pouvait partager sa blessure.

Le mercredi matin Marx se réveilla plusieurs heures avant l'aube. Bien que fatigué, il ne pouvait pas s'endormir. Son esprit était trop envahi de pensées. Tous les chefs des frères étaient en prison, sauf

Chapitre 17

grand-père. Comme Félix Kienast et lui avaient été chanceux ! Et Conrad Grebel, où était-il en ce moment ? À St-Gall ? Ou était-il toujours en train de marcher en boitillant sur quelque sentier de montagne ?

L'esprit de Marx revint à Zollikon. Pourquoi son père ne pouvait-il pas avoir un peu de sympathie et, du moins essayer de comprendre que lui, Marx Boshart, voulait bien faire. Et son beau-père, Rudi Thomann a détourné son cœur. Lui aussi s'est opposé à la nouvelle foi.

Marx se leva et s'habilla. Regula bougea puis se réveilla.

— Que fais-tu ? demanda-t-elle d'un air endormi.

— Je suis totalement réveillé, ma chérie, expliqua Marx. Je ne peux pas dormir, alors je ferais bien de lire un peu.

Regula se blottit de nouveau dans les couvertures et bientôt, Marx entendit sa respiration cadencée et il sut qu'elle était endormie.

Marx alluma la lampe et la mit sur la table. Il sortit la Bible et s'assit pour lire. Le chapitre quinze de l'Évangile de Jean fut devant lui.

« Je suis le vrai cep, et mon Père est le vigneron, » lit Marx. « Tout sarment qui est en moi et qui ne porte pas de fruit, il le retranche ; et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il porte encore plus de fruit » (vv. 1–2).

Voici des paroles que je peux comprendre, pensa Marx. Toute ma vie, j'ai travaillé avec des vignes. Je sais comment enlever les sarments morts et en émonder les bons.

Il poursuivit cette réflexion. *Je me demande si mon beau-père a émondé mes vignes. Peu probable. Valentin avait l'intention de le faire, mais il est en prison maintenant.* Soudainement, Marx se sentait coupable d'être allé visiter Johann Brotli alors qu'il y avait tant de travail chez lui. *Je devrais y aller ce matin pour commencer ma journée.*

Il continua sa lecture : « Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis le cep, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire.

« Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche ; puis on ramasse les sarments, on les jette au feu, et ils brûlent » (vv. 4–6),

Feu sur les collines de Zurich

Le message fut clair. *Jésus est la vigne, nous sommes les sarments. Si nous demeurons en Lui, nous porterons beaucoup de fruit.* Marx Boshart resta assis à la table, le regard fixé sur le mur. *Je suis un sarment. Regula est un sarment. Grand-père en est un, ainsi que Félix Kienast, Jörg Schad, Johann Brotli, Conrad Grebel et Félix Mantz. Tant de sarments, mais une seule vigne.*

L'aube n'était pas encore arrivée, que Marx était prêt pour le travail. À tâtons, il chercha son chemin jusqu'à la pièce en avant et trouva la scie et les couteaux à émonder sur la tablette. Il rapporta les outils sur la table, à la lumière de la lampe. Il évalua les dents de la scie avec son pouce. La scie était assez aiguisée. Il affila les couteaux jusqu'à ce que les lames brillent.

Regula se leva et prépara le repas du matin dans la cuisine.

« Pourquoi ne viens-tu pas à la vigne avec moi aujourd'hui ? » demanda Marx. « Je prévois avec plaisir une bonne journée de travail, mais j'aurais deux fois plus de plaisir si tu m'accompagnais. »

« J'étais sur le point de te demander de t'accompagner, » répondit Regula, s'approchant de son mari et restant à son bras.

« Mais comment as-tu su que j'irais ? »

« Oh, je l'ai deviné. Après ta longue absence, tu avais hâte de retrousser les manches et de travailler, je sais. En plus, » dit Regula par espièglerie, « je t'ai entendu en train d'aiguiser les couteaux. »

— J'ai vraiment hâte de commencer le travail ! s'exclama Marx. Je ne peux guère attendre que le soleil se lève.

Une heure plus tard, le soleil s'était levé et les deux montèrent la côte derrière le village jusqu'aux vignes familiales protégées des gelées tardives du printemps. Les autres vignes s'étendaient dans toutes les directions, rang sur rang. La plupart des résidents de Zollikon gagnaient leur vie en cultivant des raisins.

Quand Marx et Regula arrivèrent à leur section, le soleil offrait les premiers rayons obliques du matin sur les vignes nues. Il n'y avait pas eu de gel la nuit et Marx savait que c'était l'heure de compléter l'émondage printanier. Les vignes seraient bientôt vertes avec de nouveaux feuillages et la saison de pousse commencerait.

Clic, clic, Regula émonda les vignes avec précision en utilisant l'outil que Marx lui-même avait fabriqué de deux bandes de fer. Marx découpa

Chapitre 17

les sarments avec son couteau et parfois, il s'arrêtait pour découper un sarment mort avec la scie.

Le travail était plaisant et reposant. Pour un moment, Marx souhaitait dans son cœur, qu'il puisse oublier les baptêmes, l'Église et la prison, et être simplement un vigneron comme avant. Il pourrait travailler fort et l'aimer, et rentrer à la maison retrouver une femme affectueuse.

Et puis il se corrigea. Non, il existait des choses plus profondes dans la vie que la culture des raisins. Il ne pourrait jamais être comme avant, il ne regretterait jamais sa foi et son baptême. Même s'il y avait des frustrations, cela en valait bien la peine, dans cette vie et dans la prochaine. Il y avait des problèmes, des épreuves et des déceptions, mais aussi la paix intérieure et une bonne conscience.

Les paroles lues au petit matin lui revinrent. Chaque sarment qui porte du fruit, Il le purifie, Il l'émonde pour qu'il en porte davantage. Dieu fait-Il cela avec l'Église à Zollikon, émondant les sarments pour qu'ils produisent plus de fruit ? Cela était-il la raison pour la quelle il y avait dix-neuf frères en prison ?

Cette fois, se dit Marx, les prisonniers resteront fidèles à leur foi. Ils demeureront dans la vigne, Jésus-Christ.

« Marx, viens ici, » cria Regula du rang où elle était, interrompant sa réflexion.

« Quoi ? » demanda-t-il en se déplaçant vers elle.

« Que ferais-je avec ce sarment ? Je pense que la neige l'a brisé pendant l'hiver. Peux-tu le scier pour moi ? »

Marx retourna pour chercher sa scie. Puis il examina le grand sarment qui pendait de la vigne, l'extrémité traînant sur le sol.

« Attends, » dit Marx. « Ce sarment est plié et tordu, mais est-il vraiment brisé ? Je crois que si nous l'attachions et l'émondions, tu serais surpris à l'automne, combien de pousses viendraient de ce serment et combien de raisins elles donneraient. »

« Penses-tu ? » demanda Regula douteuse. « Je pense que je le découperais et le jetterais au feu. »

Pour une raison ou l'autre, Marx ne pouvait pas accepter de découper le sarment blessé. Il admit : « C'est vrai, il n'est qu'un sarment de la vigne, mais pourquoi ne pas lui donner une chance ? Nous le marquerons et nous verrons ce qu'il fera cet été. La prochaine fois nous connaissons mieux la situation. »

Feu sur les collines de Zurich

Regula était d'accord, alors Marx enfonça un piquet de bois dans la terre à côté du sarment qui était presque brisé. On voyait facilement le piquet en haut de la vigne.

Ensuite, les deux cultivateurs continuèrent le long de la côte, émondant de près les sarments vivants et enlevant ceux qui étaient morts.



Chapitre 18

MARX ÉTAIT dans le vignoble encore le samedi et il travaillait assidûment. Il n'entendit pas les pas des deux hommes derrière lui avant qu'ils ne soient très près.

Surpris, il se tourna. « Fridli ! Et Valentin ! » cria-t-il. « D'où venez-vous ? »

Fridli Schumacher et Valentin Gredig étaient là, debout entre les rangées de raisins, les mains dans leurs poches. Marx vit tout de suite que quelque chose n'allait pas.

« Comment... comment êtes-vous sortis de la prison ? » demanda Marx quand les deux hommes n'offraient aucune explication pour répondre à sa première question.

« Ils nous ont libérés, » répondit Fridli finalement, mais la joie qui devrait accompagner la nouvelle était plutôt la souffrance.

« Vous tous ? » questionna Marx.

« Non, mais la plupart de nous. Quinze sont rentrés chez eux. Les quatre autres et Félix Mantz et Georg Blaurock sont toujours en prison. » C'était l'ouvrier qui parlait maintenant.

« Mais pourquoi ? Pourquoi la différence ? » Marx devint impatient.

« Nous ne savons pas pourquoi les quatre autres de Zollikon ne sont pas venus, » expliqua Fridli. Il parla avec une voix caverneuse. « Quand nous sommes sortis dehors, nous n'étions que quinze. »

« Peut-être... peut-être parce qu'ils n'ont pas promis de... d'obéir à Zwingli et au conseil comme nous l'avons fait, » dit Valentin.

Petit à petit l'histoire prit forme, et Marx comprit ce qui s'est passé. Après le débat, les hommes de Zollikon ont été remis en prison. Mais, cette fois, ils ne les ont pas mis dans une grande salle, mais chacun dans une cellule individuelle. Quelques jours plus tard, Zwingli et ses

Feu sur les collines de Zurich

aides sont venus à la prison et ont questionné chaque homme à tour de rôle, un par un.

— Ils m'ont convaincu que tous les autres s'étaient rendus et je ne voulais pas devenir le seul à demeurer en prison, dit Fridli.

— Tous les étrangers ont dû promettre de quitter le canton, ajouta Valentin. Et tu sais que cela m'inclut.

— Tu es banni de Zurich, Valentin ? s'exclama Marx.

— Je suis obligé de partir, répondit Valentin simplement. Tu dois trouver un autre ouvrier.

— Qui est toujours en prison ? demanda Marx.

Fridli répondit : « Les deux ministres, Jörg Schad et le jeune Jacob Hottinger, et le lecteur biblique, Rutsch Hottinger. Le quatrième homme est le ministre-visiteur qui était ici de St-Gall, Gabriel Giger. »

« Tous, des chefs de l'Église, » remarqua Valentin.

« Marx, penses-tu qu'il y aura toujours une Église, ou devons-nous l'oublier ? » Enfin Fridli avait trouvé le courage de poser la question qui le préoccupait tant.

Marx Boshart soupira de déception. Il avait été difficile d'entendre que dix-neuf frères étaient en prison, mais ceci était pire encore — quinze revinrent à Zollikon ayant promis d'oublier la mission de l'Église. Et les quatre autres hommes — tous des chefs — étaient toujours en prison, ainsi que Blaurock et Félix Mantz. Quoi d'autre ?

La joie de travailler à la vigne était passée, comme dans le vent du printemps. Marx était prêt à rentrer chez lui, malgré qu'il n'était pas encore midi. Ses épaules étaient affaissées. Mais, en regardant Fridli, il savait que son beau-frère se sentait encore pire.

Les trois hommes descendirent la côte et entrèrent dans le village.

Le récit des prisonniers libérés se répandit dans toutes les maisons de Zollikon. Tout le monde en parlait et la plupart des gens étaient vexés. « Zwingli leur a menti, » entendait-on chuchoter. « Le conseil de Zurich n'a aucun droit de nous obliger à nous rendre à leur opinion. C'est la Bible qui nous dit ce qui est correct et ce qui est mauvais ; nous n'avons pas besoin de ces conseillers. »

Les hommes défaits quittèrent Zurich et leur frustration montait de plus en plus. Le ressentiment continua à l'égard de Zurich et commença

Chapitre 18

à devenir le sujet des conversations des villageois, parmi les baptisés et les non baptisés. Ils étaient tous des bons citoyens de Zollikon, des véritables amis, loyaux les uns envers les autres.

Le vieux Jacob Hottinger fut effrayé par les sentiments forts qui bouillonnaient dans le village. Il se dépêcha aussi vite qu'un homme de son âge pouvait le faire, d'aller à la maison de Marx Boshart, et appela Marx sur la véranda. Il s'était écoulé trois jours depuis que les quinze étaient revenus et il n'y avait pas eu aucun mot de plus de Zurich.

— Marx, dit-il, je suis inquiet. Tout le village est énervé et cela n'a pas l'air bon. Mon Hans avait été un des gens principaux à énerver les gens. Je n'aime pas cette affaire de haine et nous devons travailler contre cela.

— Ne penses-tu pas que cela va passer ?

— J'ai peur que non, Marx. Même si nous espérons que cela s'arrêterait, c'est toujours dangereux pendant que ça dure. J'aimerais bien pouvoir obliger Hans à m'écouter, mais il lui semble qu'il sait mieux que nous ce qu'il doit faire.

— Mais, il est surtout parmi ceux qui ne sont pas avec nous, non ?

« C'est vrai. Mais cette haine va certainement se répandre dans l'Église. Nous avons besoin d'un tel enseignement, que nous devons aimer nos ennemis et non les haïr ou essayer de leurs riposter. Mais... » La voix de grand-père fut triste. « Nos chefs sont soit bannis ou toujours en prison. »

— Tu es toujours en liberté.

— Oui, et je veux faire mon devoir avec l'aide de Dieu. Mais nous avons besoin de quelqu'un de plus pour enseigner et pour baptiser.

Marx était en train de lui remonter son courage. Grand-père n'a pas abandonné sa vision d'une vraie Église de Dieu à Zollikon. Il peut plier devant le vent, ou être découragé par la persécution, mais il se reprend toujours. Marx observa avec admiration le vieil homme à barbe blanche.

« Si l'Église doit être sauvée, c'est l'heure d'agir, » continua grand-père avec conviction. « La plupart des hommes qui étaient en prison regrettaient beaucoup d'avoir cédé devant le harcèlement de Zwingli. Ils sont prêts à confesser leur erreur et à recommencer. Nous pouvons toujours sauver l'Église avec l'aide de Dieu, mais il faut agir maintenant avant qu'il ne soit trop tard. Nous avons surtout besoin du commandement. »

Feu sur les collines de Zurich

— Peut-être, les frères seront bientôt libérés.

— Cela n'est pas probable.

Marx ne disait pas beaucoup, mais il éprouvait un sentiment étrange. Et si, en vérité, l'Église décidait d'ordonner un nouveau prédicateur, un ministre et berger du troupeau ? Et si lui, Marx Boshart, était l' élu ?

Grand-père revint à leur sujet originel. « La nouvelle vient d'arriver de Zurich que le conseil va ramasser les amendes imposées aux prisonniers. Je crains que s'ils envoient des hommes au village pendant que les gens sont d'une si mauvaise humeur, qu'il y ait des problèmes et qu'on blâme l'Église. Et même si cela n'arrivait pas, nous sommes obligés d'enseigner l'amour et non la haine. »

Cela intéressa Marx. « Tu dis que le conseil de Zurich est déterminé à ramasser les amendes ? »

— Oui, dit grand-père, l'amende est une barre d'argent pour chacun, homme ou femme, qui a été rebaptisé, ou qui en a baptisé un autre. C'est particulièrement vrai pour ceux qui étaient en prison. L'amende est due en dedans d'un mois, et le conseil a approuvé le fait hier d'envoyer quelqu'un ramasser l'argent. Ceux qui ne paient pas doivent quitter le canton.

— Crois-tu qu'ils vont appliquer cette loi ?

— Je m'attends à ce qu'ils envoient des agents pour ramasser l'argent. Il faut voir s'ils réussiront ou non. J'ai peur que plusieurs des villageois n'aient pas l'argent même s'ils veulent la payer. Avec les sentiments actuels, je ne voudrais pas être celui qui doit ramasser les amendes. Tu sais bien que le paiement des taxes à Zurich était une irritation à Zollikon depuis des années déjà.

Marx indiqua son accord. « Crois-tu qu'il serait à notre avantage que je parle à mon oncle Hans ? S'il ne porte aucune attention à toi son propre père, probablement il ne m'écouterait pas non plus. »

« Voici le problème. Il est ivre la moitié du temps. » Grand-père avait des larmes très proches. Il tourna pour partir et Marx entra dans la maison.

Selon la suggestion de grand-père Hottinger, l'Église à Zollikon décida d'ordonner un ministre parmi les membres qui restaient. Marx Boshart fut choisi.

Chapitre 18

Marx ressentit vivement le fardeau de la responsabilité. Il était jeune et nouveau dans la foi, comme ils l'étaient tous en effet. Il étudiait le Nouveau Testament avec détermination. Dans la maison des Boshart, la lampe brûlait tôt et tard.

Moins d'une semaine après l'ordination de Marx, des nouvelles fantastiques passèrent comme un éclair dans Zollikon : « Les prisonniers restants se sont évadés ! »

C'était vrai.

Félix Mantz était parmi les prisonniers. Il avait été en cellule depuis janvier. Les détails de la fuite étaient vagues dans les nouvelles qui se répandaient dans le village. Quelqu'un avait entendu dire que Félix Mantz et Rutsch Hottinger avaient grimpé par une fenêtre brisée. Eux-mêmes étaient si étonnés, qu'en premier, ils ont peu pensé à une évasion, mais seulement pensé faire une promenade dans la cour.

Mais les prisonniers dans la cellule en haut les virent et crièrent : « Fuyez à la liberté ! C'est l'œuvre de Dieu, Félix ; Il veut que tu t'évades. Mais viens à notre aide aussi si tu peux. »

Enfin, Félix accepta que Rutsch Hottinger le fasse descendre de l'autre côté du mur et il se dépêcha dans la nuit pour se rendre à sa propre maison. Là, il ramassa une corde et quelques outils et les rapporta à la prison. Il les passa à Hottinger qui aida les prisonniers dans la cellule en haut à s'évader. Félix n'attendit pas, mais il s'enfuit.

« Je me demande où Félix est allé ? » dit Marx quand il eut vent de l'évasion.

— Ne penses-tu pas, plus probablement, qu'il a quitté le canton ? dit Regula.

— Sans doute.



La semaine de Pâques 1525 vint et se passa comme d'habitude à Zollikon. L'Église anabaptiste était en train de nettoyer sa maison encore une fois. Quelques membres qui étaient retombés dans le péché, ou qui avaient renié leur baptême étaient excommuniés et mis au ban. Les frères tenaient des réunions prudemment, mais toujours avec détermination.

Des nouvelles de loin arrivèrent lentement, donnant un nouvel espoir. Conrad Grebel était resté deux semaines à St-Gall et il avait obtenu

Feu sur les collines de Zurich

le plus grand succès de sa carrière. Des centaines de villageois s'entassèrent dans la salle de la guilde des tisseurs pour entendre prêcher Grebel. Le conseil de St-Gall regarda, mais n'intervint pas.

À la fin, plusieurs dans l'auditoire demandèrent le baptême. Le dimanche des Rameaux, le 9 avril, une grande multitude sortit de la ville pour se rendre jusqu'au bord de la rivière Sitter pour être baptisée. La route était remplie de gens. Encore une fois, le conseil ne fit qu'observer. C'était un bon exemple de ce qui pourrait se passer lorsqu'il n'y a pas de persécution. Au moins cinq cents personnes furent baptisées à St-Gall.

Il y avait de bonnes nouvelles de l'ouest aussi, de Waldshut sur le Rhin, où le pasteur docteur Balthasar Hubmaier et soixante membres de son assemblée furent baptisés le dimanche de Pâques par Wilhelm Reublin. À son tour, Hubmaier a baptisé plus de trois cents hommes avec un seau à lait.

Aussi, Félix Mantz était libre de faire son ministère, malgré que personne ne semblait savoir exactement où il était. Une rumeur disait qu'il se cachait à Zurich, écrivant un livret pour convaincre Zwingli que le baptême des enfants n'était pas biblique.



Chapitre 19

CONRAD KUMBER et Stephan Habersat de Zurich arrivèrent à Zollikon au milieu d'après-midi. Il était trop tard pour trouver la plupart des hommes du village chez eux, car ils étaient partis travailler aux vignes. Il est possible que les deux hommes portant l'insigne officiel du conseil de Zurich, soient arrivés en retard de façon délibérée.

Ils n'eurent pas une mission plaisante et ils s'en rendaient compte. Il leur fut demandé d'aller à Zollikon pour ramasser les amendes des anabaptistes.

Regula Boshart les vit passer sa porte, mais ils ne s'arrêtèrent pas. Tout de suite, elle devina qui ils étaient et ce qu'ils venaient faire dans le village. Dès qu'ils furent hors de vue, elle ramassa quelques choses et sortit par la porte arrière pour rejoindre Marx à la vigne.

Les deux agents allèrent en premier à la maison de l'huissier, Hans Wuest. Mme Wuest a été baptisée, comme son fils, Hans Junior. Il était normal que les agents parlent à l'huissier de leurs intentions.

— Hans n'est pas ici, annonça Mme Wuest. Que voulez-vous ?

— Où est-il ?

— Parti pour Zurich.

— Alors, nous ne pouvons faire autrement. Nous devons procéder sans lui parler.

Mme Wuest scruta les hommes et elle savait leur commission. « Que voulez-vous ? » demanda-t-elle une deuxième fois.

Conrad Kumber frota ses mains. « Nous sommes venus au village sur l'ordre du conseil de la ville pour ramasser les dettes dues. Nous commencerons ici. Vous avez été rebaptisée, n'est-ce pas, Mme Wuest ? »

« L'amende est une barre d'argent ou son équivalent, » dit Stephan Habersat, sans attendre la réponse de Mme Wuest.

Feu sur les collines de Zurich

Des femmes et des enfants sortirent leurs têtes des portes voisines pour observer l'événement.

— Je n'ai pas d'argent à donner, dit Mme Wuest. En plus, j'attends pour voir ce que les autres donnent.

Une femme aux cheveux argentés s'approcha d'un pas mal assuré et cria d'une voix perçante : « Qu'est-ce que vous exigez ? Prendre de l'argent des pauvres pour enrichir les riches ! Honte ! Je vous dis, si j'étais un de ces autres ... » avec son pouce, elle indiqua Mme Wuest, « ... si j'étais dans cette affaire, nous verrions bien si vous recevriez de l'argent. Les femmes, nous discutons ensemble à savoir s'il faut payer l'argent ou non. »

Conrad Kumber se tourna vers la grand-mère enragée et dit : « Je vois bien que vous aimeriez une émeute, et que vous essayez d'en provoquer une. Soyez prudente dans ce que vous dites. »

« En vérité, » caqueta la vieille femme, « Je sais de quoi je parle et vous le découvrirez assez tôt. »

Les deux hommes s'éloignèrent de la foule de femmes qui s'était rassemblée. Ils marchèrent rapidement à un autre secteur du village, contents de faire de la distance entre eux et les femmes en colère. Ensuite, ils s'arrêtèrent à la maison de Kleinhans Buman. Hansy était à la maison et répondit à la porte.

« Oui, ma femme a été baptisée, » admit-il. Puis son visage devint plus sombre. « Ne semble-t-il pas que vous punissez les gens bons et honnêtes, et que vous laissez les criminels en liberté ? »

Le visage de Conrad Kumber ne rougit que pour un moment. « Nous obéissons aux ordres, » répondit-il. « Il ne faut pas nous blâmer. »

Le petit Hans Buman secoua son pouce devant Stephan Habersat. « Voyez, » dit-il en indiquant l'arrière de la maison, « si vous voulez prendre votre petite boîte à la porte arrière, ma femme peut vous donner quelques œufs en surplus de Pâques. Mais c'est tout. » Avec ces paroles, il ferma la porte délibérément.

Les deux agents descendirent la rue. Ils s'arrêtèrent à une maison neuve et cognèrent à la porte.

« Mme Lochman ? » demanda Conrad à la belle jeune femme qui les accueillit.

« Oui. »

Chapitre 19

« Vous devez une barre d'argent au trésor de la ville comme amende pour avoir été baptisée, » annonça Kumber. « Nous sommes venus la ramasser. »

La jeune femme pâlit. « Je... je n'ai pas l'argent, » balbutia-t-elle. Puis elle se calma. « Je suis prête à souffrir tout ce qui est la volonté de Dieu, » dit-elle, « ... même si vous découpiez mon corps, mon âme est en sécurité. » Elle gagna de courage. « En tout temps, je préférerais que vous preniez mon agent plutôt que moi, je le prenne de vous. »

Stephan Habersat ne pouvait plus cacher son impatience. « Cela est très bien, mais le point est ceci ; pouvez-vous nous payer quelque chose ? »

« Attendez. » Mme Lochman disparut dans la maison et revint bientôt avec un manteau de laine. « Prenez ceci, » dit-elle. « Il est tout ce que je peux donner, et peut-être que nous pourrions en acheter un autre avant que le froid de l'hiver prochain ne vienne. »

Habersat plia le manteau épais, l'enveloppa et le lança sur son épaule. Conrad Kumber écrivit une note dans son calepin. Puis ils avancèrent.

À la maison suivante, la femme dit qu'elle n'avait ni argent ni biens à donner. En plus, elle dit : « Je ne crois pas que messeigneurs à Zurich ont le droit de nous bannir de nos maisons. Il est évident que Dieu a créé cette terre pour moi ainsi que pour messeigneurs. »

À la maison de Conrad Hottinger, les hommes étaient présents. Conrad et son fils, Rudolph, vinrent, tous les deux, parler aux agents.

« Ayez de la patience avec nous, » dit Conrad. « Dès que nous aurons gagné l'argent, nous payerons l'amende. Mais, s'il faut le payer maintenant, il serait nécessaire de vendre notre maison et la terre, et nous n'aurions pas de chez nous. »

Kumber et Habersat reçurent très peu pour leurs efforts jusqu'ici et ils devinrent vite découragés. « Je suggère que nous arrêtions chez le vieux Rutschman, » dit Conrad Kumber. « Ensuite, je crois que nous retournerons à Zurich pour tenir au courant nos supérieurs. Qu'en dis-tu ? »

« Rien ne me plairait plus, » dit Stephan Habersat.

À la maison Rutschman, le vieil homme lui-même répondit à la porte.

« Votre fils Rudolph est anabaptiste, alors nous sommes venus ramasser l'amende qu'il doit, » dit Kumber.

Feu sur les collines de Zurich

Rutschman répondit assez sèchement : « Ça, c'est son affaire et non la mienne. Je n'ai rien à faire dans ses affaires. » La voix du vieil homme s'éleva. « Et je n'aime pas votre travail non plus. Vous avez besoin d'un limier pour rattraper votre proie. »

« Dites-vous que nous sommes comme des limiers ? » demanda Conrad Kumber, relâchant la colère qu'il avait retenue tout le matin.

« Vous allez de maison en maison, cherchant du sang, » maintint Rutschman.

« Vous... vous..., » bredouilla Kumber.

À ce moment, cinq jeunes garçons descendirent d'un air conquérant la côte de l'église villageoise et s'approchèrent des deux agents. Les garçons comprirent la scène d'un coup d'œil et commencèrent à railler.

Stephan Habersat tira son épée de son fourreau et la tenait par la poignée.

Un des garçons cria : « Et quoi maintenant ? Allez-vous nous presser dans la corne à saucisse aussi, pour nous faire faire ce que vous dites ? »

« Mais oui ! » cria un autre. « Essayez donc de nous en empêcher si jamais nous décidons de nous faire baptiser. » Les garçons se plièrent en deux en riant. Puis, en courant, ils poursuivirent leur chemin en se pinçant le nez devant les agents.



Une demi-heure plus tard, deux agents en colère s'en retournèrent vers Zurich. Ils avaient reçu très peu pour leurs efforts. Le compte qu'ils voulaient présenter au conseil n'aiderait pas les relations entre Zurich et Zollikon.



Chapitre 20

L'HEURE ÉTAIT AVANCÉE quand Marx marcha vers sa maison. Les Ministres avaient passé la soirée dans la maison de grand-père Hottinger, discutant des problèmes de l'Église.

Regula accueillit son mari à la barrière en avant. « Shh-h, » chuchota-t-elle en s'approchant de la maison. « Un visiteur est arrivé il y a une demi-heure. Il était très fatigué et il s'est endormi sur le petit lit. »

— Qui est-ce ? demanda Marx.

— Conrad Grebel.

— Conrad !

— Oui, mais laisse-le dormir, Marx. Il a l'air malade. Nous devons parler doucement.

Ils entrèrent dans la maison sur la pointe des pieds, et Marx ferma la porte silencieusement et la barra. Il enleva ses bottes pesantes, et marcha pieds nus et sans bruit avec sa femme en passant près de l'homme qui dormait sur le lit, et entra dans le parloir arrière.

« Nous pouvons parler ici, » dit Marx en fermant la porte entre les deux pièces. « A-t-il dit combien longtemps il resterait, Regula ? »

— Il veut continuer à Zurich ce soir s'il en est capable. Il est complètement épuisé et a eu besoin de repos et de nourriture.

— Où est-ce qu'il a été ?

— Je ne lui ai pas demandé.

Les Boshart parlèrent un peu plus longtemps et puis Marx suggéra : « Nous ferions aussi bien d'aller nous coucher aussi, non ? »

— Mais comment nous réveillerons-nous pour que Conrad parte pour Zurich ? »

— Ça, c'est un problème. Au moins un de nous doit veiller.

À ce moment, ils entendirent un mouvement dans la pièce adjointe et ils savaient que Conrad s'était réveillé de son somme.

Feu sur les collines de Zurich

Conrad accueillit Marx avec affection. « Que le Seigneur soit ta force dans tes nouvelles responsabilités. »

— C'est une grande responsabilité, je le sais, dit Marx.

— Oui, en vérité, mais Dieu t'aidera. Il accorde la grâce et la force au besoin. J'en ai vu la preuve maintes fois, et surtout ces quelques semaines dernières ont grandement renforcé ma foi.

— Dis-nous tout... où as-tu été, et tout, pria Marx.

— Tout d'abord, avant que je l'oublie, ton beau-frère, celui à Obewinterthur t'envoie ses salutations,.

— Arbogast Finsterbach. Tu as été là ?

— Oui, j'ai été là. Il m'a dit qu'il était venu à Zollikon il y a deux semaines pour te voir et que tu n'étais pas à la maison.

— Oui, Regula m'a dit qu'il était venu pendant mon absence.

— Arbogast s'intéresse à la foi.

— Cependant, il n'a pas été baptisé, non ?

— Non, mais il m'a demandé ce qui est nécessaire pour le baptême.

— Comment lui as-tu répondu ? Je veux dire, comment l'as-tu exprimé ?

— J'oublie comment exactement, car nous avons parlé longtemps. Mais j'ai essayé de lui faire comprendre que, d'abord, un homme doit abandonner la fornication, les jeux d'argent, la boisson et les intérêts exagérés.

Marx était assis en silence pour un moment. Puis il dit : « Certaines de ces choses seront difficile à abandonner pour Arbogast, si je le connais bien. »

— Tout est possible à celui qui croit, cita Conrad [Marc 9:23]. Tu connais Anthony Roggenacher, n'est-ce pas ? C'était un joueur d'argent et un comploteur, mais maintenant, il est un frère dans l'Église. Il a même confessé d'avoir tué sa première femme, il y a une vingtaine d'années. Alors, nous devons nous en occuper, mais il est de bonne volonté.

Encore une fois, il fit une pause dans la conversation et quand Marx parla, ce fut pour changer le sujet. « Regula me dit que tu veux toujours continuer à Zurich ce soir. »

— Oui, je veux partir bientôt. Je dois voir Félix Mantz, et il y avait quelques dettes à arranger. En plus, il serait bon que je revoie ma femme et mes enfants.

Chapitre 20

— Alors, le frère Félix est à Zurich pour certain ? demanda Marx.

— J'ai entendu dire qu'il était là, mais qu'il reste bien caché. Il sera ravi d'entendre parler de la croissance de l'Église à St-Gall. C'est merveilleux ce qui se passe là.

— Nous en avons entendu parler tout récemment, observa Marx. Mais qui continue l'œuvre, maintenant que tu es parti ?

— Il se trouve plusieurs ouvriers remarquables là-bas, oeuvrant à la vigne du Seigneur. Un en particulier a l'air prometteur et son nom est Eberli Bolt.

— Eberli Bolt ? Je n'en ai pas entendu parler.

— Il vient du canton de Schwyz, une région fortement catholique. Il en a entendu parler des frères à St-Gall et il est venu investiguer, surtout par curiosité, je crois. Au début, il s'est opposé aux frères, mais il a enfin demandé d'être baptisé. Peu après cela, il a été ordonné et c'est un prédicateur talentueux.

— Et il n'y a pas encore d'opposition du conseil de St-Gall ? se demanda Marx.

— Jusqu'ici, ils n'ont rien fait pour empêcher les frères. La prédication et les baptêmes ont lieu ouvertement.

— C'est étonnant !

— Peut-être, le temps viendra que, même ici à Zurich, on permettra à un homme de croire à la Bible et de vivre sa foi sans contraintes, dit Conrad Grebel avec ferveur. Mais je crains qu'avant ce temps-là, il y ait de la persécution jusqu'à la mort. Zwingli se prépare pour cela en ce moment.

— Et tu oses entrer à Zurich ?

— L'apôtre Paul est monté à Jérusalem, même s'il était presque certain d'être capturé là-bas. Et ainsi, de toute façon, je me sens ramené à Zurich encore une fois. Que la protection de Dieu soit sur moi, et je te demande de prier pour moi.

Sur ces paroles, Conrad Grebel se prépara à partir.

Les semaines passaient et tout restait tranquille à Zollikon. Avec toute sa beauté, le printemps lavait la terre avec sa pluie et l'habillait d'une nouvelle robe verte. Les oiseaux chantaient dans les vignes et les alouettes chantaient dans les prés. On chassa les vaches à lait dans

Feu sur les collines de Zurich

le verger de Hans Murer pour manger l'herbe tendre. Leurs cloches faisaient de la musique douce qui traînait, portée par le vent du sud dans tous les coins du village.

Près du lac, les pêcheurs étaient occupés, sortant dans la brume matinale pour ne pas revenir avant que le soleil ne soit couché. Les cris des goélands accompagnaient les bateaux chargés quand ils revenaient.

Marx travaillait chaque jour à la vigne, poussant des brouettes pesantes du fumier des vaches de l'étable jusqu'en haut, qu'il répandait entre les rangées de raisins. Quand l'étable fut nette, il prit sa houe pesante et commença à labourer le fumier dans la terre. Il avait plus de travail cette année depuis que Valentin l'ouvrier était parti.

Bien que les autres villageois travaillaient jusqu'au crépuscule, souvent Marx arrêtaît tôt pour avoir un peu de temps pour la lecture et l'étude du Nouveau Testament pendant la soirée. Quand les journées devenaient plus longues, il lisait pour une heure ou plus, sans la lumière d'une lampe.

Un soir, comme Marx se mettait à sa lecture, l'arrivée du jeune Urich Ryhener, l'employé de la prison qu'il avait rencontré à la maison de Grebel, l'interrompit. Les deux hommes étaient devenus de bons amis dans les semaines qui avaient suivi. Urich vint souvent à la maison Boshart, y restant pour un repas ou deux, ou pour la nuit.

Marx suggéra à son ami qu'il devait se joindre aux frères. Urich était toujours courtois à ce sujet, mais il ne semblait jamais tout à fait prêt à faire le saut. « J'attends un peu plus, » disait-il. « Je peux vous joindre un jour, mais pas tout de suite. »

Ce soir particulier, Urich expliqua bientôt le but de sa commission. « Conrad Grebel m'a demandé de venir ici à Zollikon. Il veut que tu viennes à Zurich bientôt, car il aimerait te parler. »

Les deux hommes passèrent une heure ensemble, parlant de bien des sujets, mais une question tourmentait Marx : *De quoi Conrad veut-il me parler ?*

« Si tu vois Conrad bientôt, tu pourras lui dire que j'irai prochainement à la ville, si Dieu le veut, » dit Marx en disant adieu à son ami.

« Bien oui, » promit Urich Ryhener.

Chapitre 20

Deux jours plus tard, Marx était sur le chemin pour Zurich. Il eut des affaires à régler pendant l'après-midi, mais il attendit la nuit avant d'aller à la maison de Grebel.

Conrad Grebel était à la maison avec sa famille, mais il ne répondit pas à la porte. Barbara fit entrer Marx. Comme avant, Marx crut voir de l'amertume sur le visage de Mme Grebel, comme si elle n'aimait pas ces amis de son mari qui ne venaient que la nuit.

Conrad avait l'air moins pâle et moins malade, comme si le repos à la maison lui avait fait du bien. Cependant, quand il se leva pour marcher, Marx vit que ses pieds n'allaient pas mieux.

— Je suis heureux que tu aies pu venir, dit Conrad simplement. J'ai besoin d'aide dans une petite affaire, et parce que ce n'est pas sûr de s'aventurer hors de la maison, je suis obligé de demander à un autre de le faire.

— Je suis content d'aider comme je peux, offrit Marx.

« C'est ceci, » expliqua Conrad. « J'ai des dettes à payer et la seule manière de les payer c'est de vendre mes livres. » Le visage de Conrad montra sa peine. « Je n'aime pas m'en débarrasser, mais, pour le moment, je ne peux pas les utiliser beaucoup en tout cas. Zurich ne m'est plus un lieu sûr. »

— Que veux-tu que je fasse ?

— J'ai préparé une liste de tous mes livres. Je veux que tu apportes la liste, avec cette lettre, à Andréas Castelberger. Il est bouquiniste, comme tu le sais, et il est possible qu'il puisse trouver un acheteur.

— Andréas ? Tu veux dire Andréas avec les béquilles ? Je crois qu'il reste à Zollikon actuellement, chez grand-père.

— C'est ce que j'ai entendu dire, dit Conrad. Voilà pourquoi je t'ai demandé de livrer la lettre.

Il passa l'enveloppe soigneusement scellée à Marx.

Marx la plaça dans son sac.

« Avant que tu partes, » dit Conrad, baisant la voix, « je suis sûr que tu aimerais rencontrer Félix Mantz. »

Il clopina hors de la pièce, et en moins de cinq minutes il revint avec Mantz.

— Félix reste beaucoup avec nous depuis quelques semaines, expliqua Conrad. Il se cache dans un des petits abris en arrière de la maison

Feu sur les collines de Zurich

et ne sort que la nuit. Si Zwingli savait qu'il est à Zurich, il y aurait des agents ici en moins d'une heure.

« Il a probablement raison, » dit Félix en accord et en saluant Marx.

Assis de nouveau, Marx étudia le visage de Félix Mantz. Il paraissait plus mince et plus vieux à la lumière de la lampe que lors de sa visite à Zollikon trois mois plus tôt.

« Mais pourquoi... pourquoi Zwingli n'envoie pas quelqu'un pour t'arrêter, Conrad ? » demanda Marx.

« Qui sait ? La police peut venir demain, probablement. Nous prenons un risque. Cependant, ni Félix ni moi-même n'avons planifié de rester à Zurich aussi longtemps. Nous voudrions quitter dimanche soir, mais... » Conrad abandonna la phrase sans le compléter.

— Zwingli sait-il que tu es chez toi ? demanda Marx à Conrad.

— Je suis sûr qu'il le sait. Mais il considère probablement qu'en autant que je reste dans ma maison et ne lui crée pas de troubles, qu'il ne me dérange pas pour le moment. J'ai mes raisons de croire qu'il a les mains occupées à d'autres problèmes.

Mme Grebel appela de la cuisine à ce moment, et Conrad quitta la pièce.

Félix Mantz s'informa de toutes les nouvelles de Zollikon et comment se portait l'Église là-bas. Marx essaya d'y répondre de son mieux. Il savait que certaines choses attristeraient Félix et que d'autres points offriraient plus d'espoir et que l'Église à Zollikon pourrait encore grandir, forte et solide sous la persécution.

Conrad n'était pas revenu. « Combien de temps resteras-tu à Zurich ? » demanda Marx. « Conrad a parlé comme si tu voulais partir dimanche. »

Félix devint triste. « Nous vivons un jour à la fois. Il est vrai que nous avons planifié de partir, mais cela n'a pas marché. » Il chuchota : « C'est la femme de Conrad. »

Marx fut surpris. « Pourquoi ? Qu'a-t-elle fait ? »

— Elle ne veut pas que son mari parte. Elle a menacé de me trahir, s'il partait. Conrad ne lui a accordé aucune attention et il s'est préparé à quitter la ville dimanche soir. Je devais le rencontrer hors de la porte de la ville. Mais Mme Grebel est sortie par la porte arrière de la maison, courant vers la maison des parents de Conrad, les Jacob Grebel, et elle

Chapitre 20

leur avait fait une scène. Quand Conrad est arrivé à la porte de la ville et qu'il avait voulu passer, elle était fermée. Il a essayé une deuxième porte, puis une troisième, qui aussi était close. Il a abandonné et il est rentré chez lui.

— Mais planifie-t-il toujours de quitter la ville ?

— Mais oui, et moi aussi. Il existe des endroits plus sûrs que Zurich. Il y a trop de dangers ici. Je travaille sur un texte le baptême, mais il n'est pas terminé.

Les deux hommes commencèrent à parler des Écritures. Marx s'était informé de nombreux versets qu'il avait trouvé difficiles à comprendre dans ces études. Conrad Grebel les rejoignit bientôt. Ainsi, il se faisait tard quand Marx ramassa son sac et partit vers Zollikon et sa maison.

Il espérait que les portes ne soient pas fermées !



Quand Marx arriva chez son grand-père le lendemain, il découvrit que le bouquiniste infirme était toujours là. Il était alité ! Andréas Castelberger n'était pas un homme en bonne santé et ses vieilles maladies l'avaient repris pendant son premier voyage hors de Zurich depuis plusieurs mois.

Plus tôt dans l'année, Andréas avait été banni du canton, mais comment partir quand il était malade ? Il implora le conseil de lui permettre de rester un autre mois et le conseil le lui accorda gentiment. Cette permission fut renouvelée plusieurs fois.

Andréas se sentit mieux avec l'arrivée du printemps. Il ne pouvait pas résister à faire un voyage à Zollikon pour y rencontrer les frères. Et voilà, qu'il était alité encore une fois.

Grand-père n'était pas à la maison, mais l'oncle Hans Hottinger y était. Hans visitait avec Andréas qui se reposait sur des oreillers.

Que sait Andréas Castelberger de Hans Hottinger ? La question troubla Marx en rencontrant les deux hommes. Andréas saurait-il que Hans est retourné à la boisson ? Fera-t-il attention à ce qu'il dirait à Hans, dont la langue va bon train quand il est ivre ? Sans doute, Andréas savait cela.

Aujourd'hui, Hans fut de bonne humeur, et dégrisé, prêt à tout faire pour aider les frères.

Feu sur les collines de Zurich

Marx expliqua l'objectif de sa visite. « Je t'ai apporté une lettre de Conrad et un catalogue de ses livres. La lettre t'expliquera ce qu'il te demande. » Marx passa les papiers à l'homme au lit.

Andréas ouvrit le paquet. « La lettre est en latin, » dit-il. « Je suppose que ni l'un ni l'autre de vous ne lit le latin ? »

— Non, répondit Marx.

— Ni moi, dit Hans en riant.

Andréas Castelberger bougeait ses lèvres en silence pendant que ses yeux scrutaient la lettre. Parfois, son visage devint sombre et puis il exprima la joie.

Quand Il eut terminé, Andréas dit de sa voix lente : « Marx, tu es probablement curieux au sujet de cette lettre. Je peux te la traduire, car tu as été assez gentil de me l'avoir apportée. »

Marx devint mal à l'aise. Devait-il avertir Andréas au sujet d'Hans ?

Mais Andréas avait déjà commencé la lecture. « Cher Andréas, j'ai fait une liste de tous mes livres dans un catalogue pendant que je reste à la maison. Je crois qu'on sait que je suis à la maison et que je reçois des frères ici. Cependant, je ne sors pas pour protéger mon asile contre la possibilité d'emprisonnement par Zwingli, qui selon l'Apocalypse entra lui-même en captivité. Donne ton avis si on doit vendre les livres en lot ou non, et si on doit envoyer ce catalogue... »

Hans Hottinger interrompit avec une question. « Qu'est-ce que... que Grebel écrit au sujet de Zwingli en captivité ? Penses-tu que Dieu va le punir, Andréas ? Marx ? » Hans regarda de l'un à l'autre, son visage rougit et sa voix fut passionnée.

Andréas plissa ses lèvres pensivement. « Conrad écrit que, selon l'Apocalypse, Zwingli lui-même sera capturé. Je pense que je connais le verset dans lequel Conrad réfère... mais j'aurais besoin de le chercher pour donner les paroles exactes. »

Hans Hottinger se leva et devint de plus en plus agité. « Zwingli pris en captivité ! Ça serait formidable ! Ainsi, il apprendrait ce que Félix Mantz a vécu si longtemps en prison, et j'ai été en prison aussi... Je sais c'est quoi. Ça serait de la justice pour Zwingli... »

« Mon oncle Hans, s'il te plaît ! » cria Marx. Il se sentait obligé de l'admonester, mais il eut espéré que Andréas l'aurait fait avant. Mais Andréas retourna à la lettre. « Mon oncle Hans, » continua Marx.

Chapitre 20

« Ce n'est pas ce que le Christ nous enseigne, de souhaiter le mal à quelqu'un, même pas à nos ennemis qui nous persécutent. Ne devons-nous pas aimer nos ennemis et leur faire du bien ? »

Andréas leva sa tête pour écouter. « C'est correct, Marx, » dit-il, « Mais si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car en agissant ainsi, ce sont des charbons ardents que tu amasseras sur sa tête » (Romains 12 :20).

Hans interrompit. « Mais le problème c'est que Zwingli n'a ni faim ni soif, mais je crois qu'une bonne tasse de charbons ardents lui ferait du bien. » Ses yeux scintillèrent quand il parlait. « Dès qu'il ira en prison, je ramasserai des charbons de l'âtre et j'irai le visiter. »

« Tu le comprends à l'envers, mon oncle, » objecta Marx, espérant de tout son coeur qu'il aurait gardé la lettre dans sa poche jusqu'à ce qu'il puisse parler seul avec Andréas.

« Ne t'inquiète pas, Marx, » répliqua Hans, regardant son jeune neveu. « Peut-être, est-ce toi qui comprends à l'envers ? Mais écoutons le reste de la lettre. »

« Pas maintenant, » dit la voix gentille du malade. Il plia la lettre résolument et la plaça sous son oreiller. Ensuite, avec un regard qui en dit long à Marx, il demanda comment poussent les raisins.



Chapitre 21

LES PREMIERS JOURS DE JUIN apportèrent un goût d'été, mais, avec le temps chaud il y régnait aussi un esprit de découragement qui saisit les frères à Zollikon. Comme ils désiraient exprimer leur foi ouvertement, baptiser les hommes et les femmes dont la vie avait été transformée, bâtir l'Église sans obstruction !

Dans les circonstances actuelles, ils se rassemblaient secrètement tard la nuit. Chaque jour apportait de nouveaux suspens et de nouvelles incertitudes. La terreur qu'inspirait le puissant conseil, étouffait leur esprit. L'image des prisonniers en marche vers Zurich était toujours fraîche à la mémoire. Ils avaient été saisis à deux reprises, et deux fois ils avaient cédé.

Ils n'avaient pas été encouragés par la nouvelle de la fin de mai, annonçant que le prédicateur jeune et prometteur, Eberli Bolt avait été brûlé sur le bûcher dans sa propre ville de Schwyz. Le conseil de St-Gall lui avait demandé poliment de partir ; alors, il était parti et il était retourné chez lui. Mais les membres du conseil là-bas, tous des catholiques loyaux, n'avaient pas été aussi polis. Ils avaient saisi Bolt et l'avaient brûlé, faisant de lui le premier martyr anabaptiste.

Les frères à Zollikon admiraient le courage et la persévérance d'Eberli Bolt. Ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa foi qui n'avait pas fléchi face à la mort. Pourtant, plus ils admiraient Bolt plus ils se méprisaient pour avoir lâchement cédé devant Zwingli.

Dans les circonstances, ce n'était qu'humain de blâmer Zwingli. Le péché abondait partout dans le canton, et même plusieurs pasteurs buvaient, sacraient et forniquaient. Le conseil fermait les yeux sur les abus, mais il était prompt à punir les hommes et les femmes qui ne voulaient rien d'autre que de vivre saintement. Les citoyens de Zollikon chuchotaient les uns aux autres que le jugement devrait sûrement

Feu sur les collines de Zurich

tomber du ciel sur Zurich et ses chefs religieux pour avoir réprimé si cruellement les justes.

Comme le mécontentement augmentait dans le village, les chefs de l'assemblée s'alarmèrent. Le vieux Jacob Hottinger versa de l'huile sur les eaux troublées et les eaux se calmèrent pour un certain temps. Tout le monde respectait grand-père.

Mais c'était le mouton noir, le propre fils du grand-père qui mit finalement l'étincelle au ressentiment qui couvait et grand-père n'était même pas à la maison à ce moment-là. Hans Hottinger attendit que son père parte pour Waldshut sur le Rhin avec Conrad Grebel, pour rencontrer le fameux docteur Hubmaier qui avait voulu parler avec Grebel au sujet du baptême.

Grand-père Hottinger n'était parti que depuis quelques jours. Un dimanche chaud, le quatre juin, le pasteur Nicholas Billeter venait sur le chemin de Zurich comme d'habitude pour célébrer l'office dans le village. C'était la Pentecôte. Hans Hottinger était parmi ceux qui entrèrent dans l'église du village et s'assirent.

Billeter se leva pour prêcher. Il n'avait guère commencé quand Hans Hottinger sauta debout et fit des gestes vifs avec ses mains. Les têtes tournèrent vers lui et le pasteur fit une pause dans son sermon.

« Sortez d'ici ! Sortez d'ici ! » cria Hans d'une voix rauque. « Fuyez le faux prophète, vous tous, les enfants de Dieu et protégez-vous ! »

Et Hans courut hors de l'église en criant des mots durs.

Pendant un court instant, l'assemblée fut étonnée. Puis le chuchotement commença et augmenta jusqu'à ce que les gens se mettent à parler à haute voix. L'assemblée bourdonna comme une ruche d'abeilles. Ici et là quelques-uns se tournèrent le visage vers la porte et sortirent. Le bruit s'apaisa bientôt et Nicholas Billeter reprit son sermon là où il avait été interrompu.

Mais Hans Hottinger n'était pas encore satisfait. Il courut çà et là dans le village comme un homme fou appelant à tout homme, femme ou enfant qu'il trouvait à le suivre.

« Zurich est une ville condamnée, » cria-t-il. « Dieu amènera Son jugement sur la ville, comme Il a promis de détruire Ninive. Et Zwingli, qui est-ce ? Il est le grand dragon de l'Apocalypse qui dévore la femme, l'Église chrétienne. Dieu punira Zwingli, c'est certain. Celui qui en a mis d'autres en prison sera lui-même mis en captivité. Vous le verrez. »

Chapitre 21

Marx et Regula étaient chez eux. Jörg Schad et sa jeune femme étaient venus leur rendre visite. Les deux hommes étaient en train de planifier la réunion de ce soir.

Les cris de malheur se firent entendre à l'intérieur. Marx leva la tête pour écouter et demanda : « Qu'est-ce que c'est ? »

Les cris se rapprochèrent. Au-dessus du bruit général, on entendit la voix d'Hans Hottinger : « Oyez, oyez ! Zwingli est le grand dragon, mais Dieu l'abattra. Fuyez ! »

Marx Boshart devint pâle. Comment arrêter l'oncle Hans ? Il se précipita dehors, suivi des autres. La foule descendit sur eux. Hans était en avant. « Je voudrais que grand-père soit ici, » marmotta Marx.

Hans arriva.

« Que veux-tu faire avec cela ? » demanda Marx calmement à son oncle.

Hans cessa de crier et regarda Marx. Ses yeux brillèrent et la sueur s'écoula de son visage. « Qu'est-ce que je fais ? » demanda-t-il d'une voix tremblante. « Dieu m'a appelé à prêcher le jugement sur Zurich et sur le grand dragon. »

« Mais ceci n'est pas Zurich, » ajouta Jörg Schad doucement.

« Ne me bloque pas, » cria Hans. « La fin du monde est proche, ainsi il ne reste pas beaucoup de temps. Dieu a envoyé le prophète Jonas à Ninive, et Zurich n'est certainement pas mieux que Ninive. »

« Hans, » commença Marx fermement. « Entre et assieds-toi. As-tu pris de l'alcool ? »

« Je sais très bien ce que je fais, » protesta Hans. « Et tu sais aussi de quoi je parle, Marx. Tu as entendu ce que Conrad Grebel a écrit. Zwingli sera capturé... Il faut que quelqu'un avertisse les pauvres gens à Zurich. »

Marx et Jörg implorèrent Hans, mais ce fut en vain. Une foule s'amassa rapidement. « Nous ferions mieux de rentrer, » suggéra Marx face à la défaite. « Moins nous parlerons, plus vite Hans se calmera. »

« Sûrement, personne ne prendra Hans au sérieux, » remarqua Jörg.

« J'en suis sûr, » dit Marx en accord. « Beaucoup de gens sont curieux, mais bientôt ils s'ennuieront de cela et seront dégoûtés de l'affaire. Puis Hans sera tout seul. »

Feu sur les collines de Zurich

Ils rentrèrent. Entre temps, Hans Hottinger continua à monter la colline vers le centre du village. La foule le suivit comme le flot.

En fait, la prédiction de Marx Boshart fut fausse. C'était vrai qu'Hans Hottinger n'était pas l'homme le plus probable à mener une révolte contre Zurich, mais avec l'insatisfaction dans Zollikon, il reçut plus de sympathie que Marx s'y attendait. Quelques-uns de ses amis excitables s'étaient joints à lui et ce n'était plus un seul citoyen hurlant sa haine — c'était le ferment d'un village révolté contre la ville oppressive.

Marx Boshart était fatigué de la surexcitation du matin. Quand Jörg Shad et sa femme s'en retournèrent chez eux, Marx s'allongea sur le petit lit pour se reposer. Il s'endormit et fut réveillé par de nouveaux cris. Il se précipita vite à la porte et vit une procession d'hommes, de femmes et d'enfants qui passait. Les femmes et les enfants étaient plus nombreux que les hommes.

Ils marchèrent vers Zurich !

Marx ne pouvait guère en croire ses yeux. Il regarda fixement la multitude et essaya de chasser le sommeil de son esprit. La foule s'éloigna de lui avec grande détermination.

Tout d'un coup, Marx courut après la foule, mais il s'arrêta. « À quoi ça sert ? » se dit-il en haletant. « On ne peut pas arrêter une foule agitée. » Il essuya son visage. Ses mains tremblèrent.

Les cris mélangés du peuple devinrent de plus en plus faibles. Marx tourna et marcha lourdement à la maison. Regula vint à sa rencontre le visage tendu de crainte.

Marchant dans la chaleur du jour, Hans Hottinger n'était plus ivre du vin du matin. Il était maintenant ivre d'une nouvelle intoxication. Les gens sur ses talons étaient aussi surexcités qu'Hans.

Les « prophètes » de Zollikon marchèrent sur la route vers Zurich avec de petites branches de saule et des cordes autour de leur ceinture. Quelques-uns des enfants les plus jeunes se fatiguèrent et restèrent en arrière, leur curiosité remplacée par la fatigue. Quelques mamans s'arrêtèrent aussi et retournèrent au village. Mais la majorité continuait à marcher.

Chapitre 21

Ils entrèrent dans la ville et montèrent la rue étroite en s'éparpillant. « Malheur, malheur, malheur ! » cria Hans Hottinger pendant que les autres dans le groupe lui firent écho et que les enfants ajoutèrent leur imitation au tumulte.

« Encore quarante jours, et cette ville sera détruite ! » hurla un homme.

« Repentez-vous ! Repentez-vous ! Mettez le sac et la cendre, » cria un autre.

« C'est la dernière heure ! Si vous ne vous repentez pas, une calamité terrible vous arrivera, » cria Hans Hottinger. « Malheur à Zurich ! Malheur au Dragon ! »

La procession s'avança plus lentement maintenant. Les résidents de Zurich se précipitèrent pour voir le spectacle et se pressèrent aux portes afin de les regarder passer.

La foule agitée se promenait çà et là dans la ville et arriva finalement devant la cathédrale Grossmünster. Là, à l'église de Zwingli les zélotes de Zollikon invoquèrent la colère de Dieu sur la ville obstinée. Ensuite, les gens se retournèrent graduellement chez eux, se dispersèrent en redevenant calmes.

Au coucher du soleil sur le lac Zurich, les « prophètes » arrivèrent chez eux à la débandade. Marx Boshart et sa femme se tinrent à leur porte pour les regarder passer en silence.



Marx Boshart ne se coucha guère cette nuit-là. Certainement, les officiers de Zurich viendraient au lever du jour pour rassembler les prisonniers pour la troisième fois. Comment convaincre Zwingli et le conseil que les frères n'étaient pas les responsables ?

Toute la journée du lundi, Marx et Regula fixèrent anxieusement la route. À la surprise des autres frères, aucun officier ne vint. Mardi passa aussi et ils commencèrent à se détendre.

Finalement, le mercredi, les officiers vinrent. Ils marchèrent dans le village, posèrent quelques questions aux gens et mirent Hans Hottinger en état d'arrestation. Puis ils retournèrent en ville avec leur seul prisonnier.

Tôt le dimanche suivant, ils ramenèrent Hans à Zollikon. Le constable avait lié les mains de Hans et le mena comme un cheval dompté. Deux

Feu sur les collines de Zurich

officiers suivirent Hans avec des épées tirées. Quand ils passèrent, Marx se demanda ce qu'ils planifieraient de faire à l'oncle Hans.

Il l'apprit au cours de l'après-midi. La nouvelle se répandit de maison en maison parmi les frères, quand les gens qui avaient assisté à l'assemblée à l'église rentrèrent chez eux et leur racontèrent.

On avait mené Hans Hottinger à la chaire, la tête baissée et le visage rouge de honte. Une semaine sans vin l'avait rendu très sobre. Les officiers avec épées étaient à côté de lui.

Le constable commanda : « Alors, dites à l'assemblée que vous n'avez pas voulu indiquer le pasteur Billeter, la semaine passée, quand vous avez crié : "Fuyez le faux prophète !" Dites-leur que vous avez commis une grande injustice et que vous le regrettez sincèrement. »

Hans se racla la gorge.

Les officiers s'approchèrent avec leurs épées. L'agent continua d'une voix froide : « Vous vous êtes confessé au conseil de Zurich. Maintenant, confessez-vous au peuple de Zollikon. Si vous ne le faites pas, nous vous retournerons au *Hexenturm*, et vous serez au pain sec et à l'eau jusqu'à ce que vous soyez prêt à vous confesser. »

On entendit la voix du constable jusqu'à l'arrière de l'église. Un silence descendit sur l'auditoire qui attendait la suite. Le pasteur Billeter se frotta nerveusement les mains.

Hans ouvrit la bouche, mais la voix fut curieusement soumise. Ce ne fut pas la voix qui avait crié : « Sortez d'ici ! Sortez d'ici ! »

« Je... Je... ne l'ai pas fait intentionnellement, » balbutia-t-il. « C'était toute une erreur et j'aimerais bien qu'elle ne se soit jamais produite. »

Le constable n'arriva pas à cacher son sourire victorieux. Rapidement, il délia les mains du prisonnier. Puis il ordonna : « Vous pouvez reprendre votre banc habituel. Commençons l'office. »

Hans Hottinger descendit l'aile et s'assit. Les officiers le suivirent et se préparèrent à écouter le sermon aussi.

Le pasteur Billeter monta dans la chaire.



Chapitre 22

LES MAUVAISES HERBES entre les rangées de raisins revenaient toujours, alors, Marx et Regula binaient encore. Pendant qu'ils binaient, ils examinèrent les vignes pour vérifier si elles avaient des vers ou des insectes.

Depuis plusieurs jours, Marx n'avait pas été lui-même. Regula ne pouvait plus l'endurer. Elle demanda doucement : « Marx, dis-moi ce qui te dérange. »

Il se mit debout, pencha sur sa houe, et regarda fixement le village étendu en bas. « Oh, je ne sais pas, » répondit-il finalement, en levant les épaules.

« Oui, tu le sais, » insista sa femme, déterminée à faire sortir le problème. Elle savait qu'une façon de soulager la frustration était d'en parler.

Enfin, Marx décida d'essayer de l'exprimer. Peut-être, lui aussi pourrait mieux comprendre ce qui l'inquiétait, et savoir quoi faire. Il commença : « Ce n'est que ceci. L'Église ne grandit plus. Elle ne le peut pas dans ces circonstances. Probablement, nous perdons du terrain, et ce n'est pas étonnant — nous avons promis de rester en place, de ne plus ni baptiser ni répandre notre foi. Nous nous rencontrons toujours en petits groupes en secret pour lire la Bible, mais plus que cela, nous avons peur de tout. Est-ce correct d'agir comme cela ? »

Regula sentit la lutte dans l'esprit de son mari. « Mais Marx, ce n'est pas ta faute. Quel choix avons-nous ? Tu sais bien tout ce qui est arrivé avant. Si l'Église recommence à baptiser et à prêcher ouvertement, le conseil mettrait encore la moitié des hommes en prison, et puis où se trouverait l'Église ? Je ne vois pas l'avenir dans cela non plus, et toi ? »

« Je ne sais pas, » admit Marx avec un soupir, essayant d'organiser ses pensées. « C'est ça que je me demande. Qu'est-ce que les

Feu sur les collines de Zurich

apôtres Pierre et Jean avaient fait ? Leur dilemme, n'était-il pas comme le nôtre ?

« Dis-le-moi, » dit Regula.

« Ne te souviens-tu pas, » demanda Marx, « que le sanhédrin leur avait commandés de ne plus parler ou d'enseigner au nom de Jésus ? Pas du tout ! Mais les apôtres ont répondu : “Jugez s'il est juste devant Dieu, de vous obéir plutôt qu'à Dieu, car nous ne pouvons pas ne pas parler de ce que nous avons vu et entendu” » (Actes 4:19-20).

Regula ne répondit pas, mais elle bina encore quelques minutes. Marx retourna à son travail aussi.

Plus tard, Marx en parla encore. « Ma conscience n'est pas confortable de continuer comme nous le faisons. Surtout maintenant... » il soupira, « ... surtout depuis que j'ai été élu pour prêcher la Parole de Dieu. Je crois que je dois prêcher, même si cela me met en danger d'arrestation. »

« Mais... mais s'ils te mettent en prison tu ne pourras pas prêcher de toute façon, » objecta Regula désespérément.

« C'est à côté de la question, comme Johann Brotli a expliqué, » dit Marx. « Il ne nous est pas demandé de tout raisonner et de considérer ce qui serait mieux. Nous n'avons qu'à être fidèles à la foi et Dieu prendra soin des circonstances. Certainement, c'est mieux de rester fidèle en prison avec la conscience tranquille, que d'être en liberté avec une mauvaise conscience. Et voilà ce qui me trouble, la mauvaise conscience. »

Regula savait que le choix était clair pour Marx en parlant de cela et qu'il avait déjà pris sa décision dans son esprit. La lutte dans son âme était passée pour le moment ; il avait gagné la victoire.

Maintenant la bataille était déchaînée dans son cœur à elle. Comment pourrait-elle accepter que Marx soit traîné en prison pour y survivre au pain sec et à l'eau ? Et que ferait-elle seule à la maison, avec les vaches à traire et les raisins à soigner ? Elle ne pouvait pas y arriver seule, elle le savait. Et au mois d'août, ils attendaient le bébé... Des vagues d'attendrissement sur elle-même l'envahirent et des larmes coulèrent encore plus fort.

Marx ne remarqua pas le flot de larmes. Il réfléchissait toujours. Puis il dit à haute voix : « Félix Mantz et Georg Blaurock — ils ont été en prison plus que personne d'autre, et ils ne se sont pas éloignés

Chapitre 22

de la vérité. Nous avons besoin de courage et de la foi comme eux, ou comme ceux de Johann Brotli. Il était inquiet quand il a appris que nous avons cédé la première fois que nous étions en prison. Je me demande ce qu'il pense de ce que nous faisons maintenant... »

Marx s'arrêta. Il vit le piquet qui sortait en haut des vignes et il fut confondu pendant un moment. Puis il se souvint. C'était le piquet qu'ils avaient mis pour indiquer la branche endommagée — la branche qui était presque brisée sous la neige d'hiver. « Regula, viens ici, » cria-t-il en séparant les vignes avec ses mains pour mieux voir.

Regula vint. Ils examinèrent ensemble la branche endommagée. Elle n'était pas morte. Ils virent des nouvelles pousses, des feuilles vertes et des petites grappes de raisins. Néanmoins, la branche avait été sérieusement endommagée. Si dans les mois à venir, elle se soudait fermement à la vigne encore une fois, ou si un jour venteux, elle serait complètement enlevée, cela restait à savoir.

« Elle est fragile, n'est-ce pas ? » observa Marx. Puis il ajouta : « Un peu comme notre foi, peut-être. Sauf si... sauf si nous ne demeurons pas sur la vigne, nous ne pourrons pas devenir des branches fructueuses. »

Marx regarda en haut et remarqua les larmes de sa femme pour la première fois. Il cria : « Mais Regula ! Qu'as-tu ? »



Plus tard dans la semaine, le grand-père Hottinger revint de son voyage à Valdshut. Marx était grandement rassuré. Le conseil et l'influence de grand-père avaient grandement manqués à l'Église pendant son absence.

Grand-père vint voir Marx le premier soir. Ils avaient beaucoup à discuter.

— Le docteur Hubmaier est un homme talentueux, expliqua grand-père. Et il a beaucoup d'admirateurs. Le village de Waldshut est presque à cent pour cent derrière lui.

— Est-il d'un seul esprit avec nous ?

— Sur le baptême, oui. Le frère Conrad a été déçu que le docteur Hubmaier ne soit pas tout à fait d'accord avec nous sur la non-résistance. Ils ont parlé et reparlé de cela, et il semble que le docteur soit

Feu sur les collines de Zurich

ouvert à la vérité. Alors, Conrad espère qu'il comprendra clairement qu'un chrétien ne peut pas utiliser l'épée contre un autre être humain.

— Le docteur est fortement opposé au baptême des enfants, n'est-ce pas ?

— Oui, certainement. Quand il a lu le nouveau livre de Zwingli, *Sur le baptême, l'anabaptisme et le baptême des enfants*, le docteur a déclaré qu'il écrirait une réplique, avec l'aide de Dieu, afin de montrer que le baptême des enfants n'est suggéré nulle part dans la Bible.

— Un tel livret serait bon. Il n'est pas juste que Zwingli imprime toutes sortes de livrets contre nous, et que nous ne nous sommes pas permis de répliquer par écrit.

— Il ne peut pas nous empêcher d'écrire, corrigea grand-père, mais il peut nous empêcher de les faire imprimer. Aucun imprimeur à Zurich n'oserait imprimer un livret contre le baptême des enfants. Mais c'est différent avec le docteur Hubmaier. Le conseil du village l'appuie. Et on dit que le docteur est un écrivain compétent.

— Peut-être que le docteur peut aider Conrad Grebel et Félix Mantz à faire imprimer leurs écrits, suggéra Marx.

« Cela est possible, » rêva grand-père. Puis il changea le sujet. « Dis-moi, Marx, ce qu'il est arrivé ici pendant mon absence ? »

« Pas grandes choses. Tout était tranquille dans le village, trop tranquille si tu me le demandes. »

Grand-père le questionna : « Trop tranquille ? Pourquoi dis-tu cela ? »

Marx essaya de mettre ses convictions en paroles. « Cela m'inquiète que nous ne vivons pas pleinement ce que nous savons. Est-ce correct de rester en place simplement parce que le conseil l'a demandé ? »

Grand-père prit son temps avant d'y répondre. « Mais tu sais qu'ils nous surveillent de près. »

« Je le sais, mais cela ne nous excuse pas, n'est-ce pas ? » La voix de Marx fut tendue. « Est-ce que cela nous donne le droit de nous accroupir comme des lapins terrifiés, trop craintifs de bouger ? »

Le vieil homme flatta sa barbe.

« Les gens ont faim de la vérité, » continua Marx. « Ils veulent qu'on leur lise la Bible, car ils veulent *savoir* ce que Dieu a commandé. Nous ne pouvons pas les décevoir. »

Chapitre 22

« Non, nous ne pouvons pas les décevoir, » répéta grand-père pensivement. « Mais le problème, c'est comment... » Il ne compléta pas sa pensée.

Marx était encouragé. Au moins, grand-père avait partagé son inquiétude.

« Nous devons faire ce que nous pouvons, » dit le vieux. « Nous pouvons envoyer quelques frères pour lire la Bible dans les villages voisins. C'est un bon début, il me semble. Dis-moi tout à ce sujet, s'il te plaît Marx. »

Marx savait de quoi grand-père voulait parler.

— Il y a à peu près deux semaines, juste après que tu sois parti pour Waldshut, quelques hommes de Wasserberg sont venus et nous ont demandé de leur envoyer un frère pour leur enseigner de la Bible. Nous nous sommes consultés et avons choisi Rudolf Rutschman pour la tâche. Alors, ce dimanche-là, il est allé avec Félix Kienast pour ne pas être tout seul. Rudolf a lu plusieurs chapitres et c'est tout. Il n'a pas prêché ou enseigné du tout sur le baptême.

— Continue.

— Je suppose que la nouvelle s'est répandue, car la semaine suivante — ça, c'est la semaine passée — des messagers sont arrivés de Nänikon et ont demandé que quelqu'un lise pour eux aussi. Cette fois, Rutsch Hottinger est allé avec eux. Encore une fois, ils ont lu quelques chapitres et puis ils sont partis pour revenir.

— En d'autres termes, ils ont été très prudents.

— Oui, c'est ça.

— Je ne vois pas comment ils auraient pu offenser quelqu'un. Zwingli nous a dit l'hiver passé qu'il n'a rien contre nous si nous ne nous rassemblons que pour étudier la Bible et si nous n'enseignons pas et ne prêchons pas.

— Mais, c'était l'hiver passé, grand-père. En tout cas, je ne l'ai pas terminé. Sur le chemin de retour de Nänikon, les frères ont rencontré un problème. Quand ils sont arrivés à Maur, une foule les a arrêtés et les a implorés de leur lire la Bible. Rutschman a dit qu'il se faisait tard et qu'ils devaient rentrer chez eux. Mais la foule ne les a pas laissé passer. Les gens ont continué à se rassembler de tout côté. Ils ont crié : « Lisez-nous au sujet du baptême ! » Le frère Rutschman leur a dit : « Non, nous ne devons pas lire ou parler du baptême, car ça se peut

Feu sur les collines de Zurich

que vous ne le compreniez pas. Mais nous vous lirons sur l'amour des autres, car l'amour précède le baptême. »

« Alors, qu'est-ce qu'ils ont lu ? » demanda grand-père, avide d'entendre la suite.

— Ils ont continué à implorer un chapitre sur le baptême et quelqu'un a fait la suggestion : « Allons au pasteur ; il peut le comprendre et l'expliquer. » Avant que les frères s'en soient rendu compte, le pasteur lui-même était arrivé. Il était amical et invitait les frères à lire un chapitre sur le baptême. Quand ils eurent terminé, il y a eu un peu de discussion, mais le tout fut calme et paisible.

— Vraiment, la faim pour la Parole de Dieu est grande, je n'ai jamais rien vu de pareil de toute ma vie.

— Ils ont un profond désir à connaître la volonté de Dieu, surtout sur le baptême. Les gens sont sérieux sur ce sujet. Ne pouvons-nous pas les aider de quelque façon ?

— Je crois que oui. Peut-être, c'est le moment de parler de la vraie raison pour laquelle je suis venu ce soir.

— Quoi ? Pourquoi es-tu venu ?

— Conrad Grebel me l'a demandé.

— Conrad t'a demandé ?

— Oui, te souviens-tu qu'il voulait œuvrer à Grüningen cet été ?

— C'est ce qu'il m'a dit quand nous étions chez Johann Brotli.

— Et il y est maintenant. Il croit qu'il y existe une bonne récolte parmi les campagnards. Mais il est tout seul. Félix Mantz et Blaurock sont partis vers l'est, au canton de la maison de Georg. Conrad aimerait que tu le rejoignes à Grüningen.

Marx étonné demeura silencieux. « Mais pourquoi... pourquoi m'a-t-il demandé ? »

— Je ne peux pas te le dire, mais peut-être, le Seigneur avait la main là-dedans, maintenant que tu t'es exprimé comme cela ce soir, j'en suis sûr. J'en suis sûr !

— Mais qu'arrivera-t-il... à l'Église ici ?

— S'ils ont besoin de toi à Grüningen, nous ferons ce qu'il faut.

Les pensées de Marx étaient dans un tel tumulte. Il voulait parler avec sa femme, mais Regula était allée chez Fridli pour rendre visite à sa sœur. Regula, que penserait-elle ? Était-ce vraiment la main de Dieu ?

Chapitre 22

Grüningen était à une demi-journée de marche à travers les collines vers le sud-est, mais toujours dans le canton de Zurich. C'était là que Conrad Grebel avait passé sa jeunesse, un pays de forêts et de collines en herbe. Les gens étaient indépendants. Comme les citoyens de Zollikon, les fermiers de Grüningen avaient eu leur dispute avec Zurich depuis longtemps.

Marx ne connaissait pas très bien la région. Sa femme et lui n'avaient voyagé que quelques fois à la ville de Grüningen et aux villages de Hinwil et Baretswil. Mais Conrad Grebel la connaissait bien, lui. Ils pouvaient donc aller de porte-à-porte, cherchant ceux qui voulaient sincèrement servir Dieu. Il y aurait de la prédication, peut-être même la nuit au fond de la forêt. Marx était déjà impatient de partir.

Mais Regula... Il ne pouvait pas la quitter pour longtemps. Il faudrait qu'il retourne à Zollikon une fois par semaine, à peu près, pour voir si tout allait bien. La séparation serait dure, il le savait déjà, mais si c'était la volonté de Dieu...

« Qu'en penses-tu ? » demanda grand-père Hottinger. « Aideras-tu Conrad ? »

« Il faut que nous en parlions, Regula et moi, » répondit Marx. « Et prier. »

Grand-père dit : « Je prierai pour vous aussi. » Il sourit chaleureusement vers son petit-fils si près de son cœur. Puis il rentra chez lui.



Quelques minutes plus tard, Regula arriva. Elle avait des nouvelles à partager.

Rutsch Hottinger et Rudolf Rutschman étaient en prison.



Chapitre 23

L E PASTEUR HANS BRENNWALD de Hinwil savait sans demander qu'il se passit quelque chose de peu habituel ce dimanche matin du début de juillet. Pas plus de la moitié de l'assemblée n'assista au culte !

Le pasteur savait aussi où ils étaient, et il était tenté de raccourcir le culte pour aller exprimer son grand déplaisir à Conrad Grebel.

La nouvelle des intentions de Conrad Grebel avaient couvert Hinwil à l'aube, assez tôt pour que les gens qui allaient au culte puissent changer leur plan, mais pas si tôt afin de ne pas causer un grand danger des forces du magistrat à Grüningen, à cinq miles de distance.

Naturellement, le pasteur Brennwald n'appréciait pas les activités de Grebel. Cela lui déplaisait, même qu'il était lui-même le mouton noir aux yeux de Zurich. En avril passé, les paysans de la région s'étaient révoltés contre la ville, demandant des réformes de la loi et une voix plus forte dans le gouvernement de leur propre district. Brennwald et plusieurs autres pasteurs avaient sympathisé pleinement avec les campagnards et les avaient aidés autant que ce leur fut possible.

À cause de cela, le pasteur était très populaire à Hinwil. Il ne voulait pas partager cette popularité avec un prédicateur des haies nommé Conrad Grebel.

Peu avant midi, le pasteur et un nombre de ses amis fidèles traversèrent le village jusqu'à la maison où Grebel et Marx Boshart prêchaient. Le culte était terminé quand le pasteur et son entourage arrivèrent.

Marx vit le groupe leur s'approcher. « Conrad, » chuchota-t-il, « qui est-ce ? »

Conrad Grebel était en train de répondre aux questions d'un villageois, et il leva la tête. « C'est le pasteur, » dit-il à Marx. « Je l'attendais. »

Feu sur les collines de Zurich

Le pasteur Brennwald entra, salua froidement Conrad et Marx et s'assit sur le banc qu'on lui avait libéré. En peu de temps, Conrad et le pasteur étaient engagés dans un débat sur le baptême et l'Église de Dieu. L'auditoire se tassa pour entendre chaque parole.

Il y avait des hommes de tous les villages des alentours aussi, et Marx réalisa que le germe de l'Église future était l'objet d'une telle discussion. Il baissa la tête en prière silencieuse pour que Dieu accorde à Conrad Grebel, de parler avec sagesse et vérité.

Le débat se réchauffa et les deux hommes étaient très sérieux. Conrad Grebel déclara : « Nulle part dans les Écritures on ne trouve un seul mot qui dit de baptiser les enfants, mais partout le commandement et l'exemple est de baptiser ceux qui se repentissent et qui croient. Alors, comment osez-vous baptiser un bébé ? »

Brennwald répondit : « Mes seigneurs ont décidé concernant cette question et ont établi une directive concernant le baptême. Moi, je respecterai leur parole. »

« Vous êtes vraiment un homme ! » admonesta Grebel. « Vous n'osez pas compter sur les seigneurs de Zurich, ni sur aucun autre homme, mais seulement sur Dieu qui vous a commandé, à ce que Lui-même a dit. C'est cela que vous devez faire ! »

Le pasteur sentit la défaite, alors, il questionna Grebel. « Vous dites qu'il n'y a aucun mot dans les Écritures qui dit de baptiser les bébés. Alors, je vous demande maintenant, est-ce qu'il y a un seul mot, un seul mot clair, qui dit qu'on *ne doit pas* baptiser les enfants ? »

Grebel répondit facilement : « Il est assez clair pour celui qui a des yeux pour le voir, quoiqu'il n'est pas écrit "Ne baptisez pas les enfants" comme tel, cela nous donne-t-il le droit de les baptiser ? J'aimerais y répondre comme le docteur Hubmaier a répondu à la même question. Si oui, je peux baptiser mon chien ou mon âne, car nulle part il n'est écrit dans les Écritures que nous ne devons pas le faire. »

Quelques auditeurs sourirent, mais Conrad Grebel était sérieux.

« Pourquoi ne dites-vous pas ces choses à maître Zwingli ? » dit quelqu'un dans la foule. « Nous serions contents si quelqu'un pouvait lui dire un mot ou deux. »

« J'aimerais bien discuter des Écritures avec le maître Ulrich, répondit Conrad, « mais ce ne serait pas la première fois. Il a été mon professeur. En fait, c'est lui qui m'a montré la vérité dans plusieurs

Chapitre 23

de ces choses, mais maintenant il a tourné le dos à ce qu'il a enseigné aux autres autrefois. »

« Par exemple ? » questionna un grand homme.

« Par exemple, pas moins que le baptême, » répondit Conrad. « À un moment, le maître Ulrich a ouvertement enseigné que le baptême des enfants n'avait aucun appui dans la Bible. Mais maintenant, qu'est-ce qu'il a fait ? Il a écrit un livre pour défendre le baptême des enfants comme si lui-même, il n'avait jamais eu de doutes sur le sujet. Je vous dis, ce livre est plein de mensonges. »

« Mon ami, Grebel, je ferais plus attention à mes paroles si j'étais vous, » avertit chaleureusement le pasteur Brennwasld. « Souvenez-vous que le maître Zwingli a des oreilles à Hinwil. »

« Je regrette autant que vous que je sois obligé de dire de telles choses, » répliqua Conrad, « mais je ne dis que la vérité. En plus, je crois que c'est dommage qu'il n'y ait pas de justice dans ce canton. Je suis citoyen de Zurich et je ne suis pas un criminel, mais je dois me cacher et courir pour protéger ma vie à cause de ma foi en Dieu. J'ai demandé mes droits sous la loi impériale, sous la loi cantonale et sous la loi divine, et en chacun des cas, les autorités à Zurich n'ont pas entendu mon appel. »

Marx était assis à côté de Conrad Grebel. En surveillant la foule, il remarqua une surexcitation et une agitation montante. « Peut-être, nous ne devons pas parler aussi franchement, Conrad, » chuchota Marx.

Maintenant, le pasteur Brennwald posa une autre question et sa voix devint plus calme. « Vous êtes certain que vous avez raison et il n'y a pas de doute dans votre esprit du tout, mais le maître Zwingli est aussi certain que vous qu'il a raison. Comment proposez-vous que nous puissions régler cette affaire ? »

Conrad dit : « Je ne peux pas demander plus, que d'être mis dans une tour avec assez lumière pour voir et avec plume et encre, pour que, malgré la défense de parler, ils puissent néanmoins écouter mes écrits. »

« Oui ? » Brennwald attendit que Conrad continue.

Conrad Grebel prit une grande respiration. « Et puis, dès que les écrits sont imprimés, je serais prêt à discuter avec le maître Ulrich devant une belle flambée. Si Zwingli gagne, je serais prêt à être brûlé. Mais si moi, je gagne, je ne demanderais pas que Zwingli soit brûlé. »

Feu sur les collines de Zurich

Plusieurs personnes dans l'auditoire acclamèrent cela et bientôt, tout le monde commença à parler. En vérité, cet homme Grebel était sûr de son affaire, si jamais un homme peut l'être. Il n'avait aucun doute que la Bible n'enseignait pas le baptême des enfants, mais Grebel ne réalisait-il pas que ce qu'il disait était dangereux ?

Marx Boshart devint agité. Il fit son chemin à travers la foule vers la porte extérieure. Il n'aimait pas les voix déterminées et les tons coléreux.

Mais en passant au milieu des gens, Marx en entendit assez pour savoir que personne n'étaient en colère contre Conrad Grebel. Ils étaient plutôt mécontents du maître Zwingli, et ils parlaient de lui. Marx était soulagé, mais il était toujours un peu mal à l'aise. Il attendit une demi-heure. Les gens commencèrent à rentrer chez eux, car midi était passé et ils avaient sans doute faim. Enfin, Conrad Grebel rejoignit Marx. Son visage était brûlant.

« Il est tard, » admit-il, « mais j'espère que la semence de ce matin portera des fruits et qu'il y aura bientôt une Église grandissante dans cette région. Évidemment, le champ est mûr pour la récolte. »

« Il n'est pas trop tard pour aller à Baretswil, n'est-ce pas ? » demanda Marx en regardant le soleil furtivement.

« Je crois que non, mais nous devons partir bientôt, » répondit Conrad. « Dès que nous avons eu un peu à manger, quelques hommes et femmes de ce village veulent y aller avec nous. »

Les deux hommes partirent pour la maison où le repas les attendait. « Les arrangements sont-ils faits à Baretswil, où est-ce que nous nous rassemblerons ? » demanda Marx. « Ou bien, devons-nous le planifier là-bas ? »

— Tout est prêt. Nous aurons une réunion de prédication, mais peut-être nous aurons le temps de parler avec le pasteur là avant. Si nous pouvons convaincre les pasteurs des villages, leur influence ira loin.

— Tu penses à Johanne Brotli, n'est-ce pas ?

— Oui, et Wilhelm Reublin aussi. Les pasteurs connaissent la Bible et plusieurs d'entre eux perdent déjà la confiance en Zwingli. Si Dieu nous utilise de quelque manière dans leur conversion, cela serait un grand pas en avant. J'ai espéré que le pasteur Brennwald soit plus ouvert à la vérité, mais il retombe toujours sur le décret du conseil, comme si cela devait l'excuser. Au Jugement, il faut qu'il réponde pour lui-même. Le conseil de Zurich ne peut pas le faire pour lui.

Chapitre 23

« Connais-tu le pasteur à Baretswil ? » demanda Marx quand ils s'approchèrent de la maison pour le repas.

— Non, je ne connais pas bien Benedict. Cela reste à voir. Mais j'attendais que le pasteur de Dürnten nous rejoigne cet après-midi aussi, le pasteur Zingg. Je lui ai parlé et il dit qu'il sait que nous avons raison et que le baptême des enfants est non biblique. Peut-être lorsque nous serons prêts à partir, il sera ici.



Dürnten n'était pas tout à fait si loin au sud d'Hinwil que Baretswil était au nord. Le pasteur Zingg quitta Dürnten peu après midi pour aller au nord vers Hinwil. Conrad avait dit qu'il serait là.

Après une marche d'une demi-heure, le pasteur de Dürnten frappa à la porte du presbytère du village d'Hinwil. Hans Brennwald y répondit et, en voyant que le visiteur était un frère pasteur, il le fit entrer et l'accueillit chaleureusement.

— Je vois que tout est tranquille, observa Zingg. Grebel n'est-il pas arrivé, ou est-ce qu'il est déjà reparti ?

— Il vient de partir pour Baretswil, et cela me soulage vraiment.

« Pourquoi ? N'aimes-tu pas sa prédication. » Le pasteur Zingg était un homme plein de curiosité.

Brennwald secoua vigoureusement la tête. « En vérité, je n'ai pas entendu sa prédication, car nous avons eu notre propre culte en même temps, et dans une église à moitié vide à cause de Grebel, » dit-il avec un sourire forcé. « Mais lui et moi, nous avons eu une longue discussion après. »

— Comment s'est-elle passée ?

— Je présume qu'il a de bonnes intentions, dit Brennwald charitablement. Mais sa position ne peut que causer des problèmes. Zurich ne l'endurera pas très longtemps.

Pendant que les deux pasteurs parlaient, quelqu'un frappa à la porte. Brennwald se leva.

— Deux hommes pour te voir, Zingg ; appela-t-il.

Tout de suite, le pasteur Zingg reconnut deux de ces paroissiens de Dürnten. « Nous allons à Baretswil pour écouter Grebel, » dit l'un qui s'appelait Hans Kasper. « Venez-vous avec nous ? »

Feu sur les collines de Zurich

Zingg regarda le seuil de la porte et puis le pasteur Brennwald. Il racla la gorge. « Je n'en avais pas l'intention, mais en y repensant, je crois que je vais y aller. »

Ainsi dit, il se tourna vers Brennwald pour s'excuser, et en un instant, il fut dehors, prêt à partir pour Baretswil.

« C'est une bonne et longue marche pour vous, Pasteur, n'est-ce pas ? » demanda le deuxième homme qui s'appelait Lutenschlacher.

Le petit pasteur mince commença à trotter. « Ne vous inquiétez pas pour moi, » dit-il en riant. « Je peux marcher à Baretswil et être de retour à Dürnten, sans souffrir. »

Ils continuèrent à marcher, laissant Hinwil dans la distance.

— Mais, je ne sais pas pourquoi j'y vais, murmura le pasteur à lui-même.

— Comment ça ? demanda Hans Kasper.

— Aussi bien d'être resté chez moi, dit Zingg. Je sais ce que Grebel va dire, avant que j'y arrive.

— Quoi ? demanda Lutenschlacher.

— Il dira qu'il ne trouve nulle part que nous devons baptiser des enfants. Et, vous le savez, il a raison. Je ne peux pas le trouver moi, non plus.

Ils passèrent un tournant sur le chemin et virent un homme au repos, assis sur une bûche. Il se leva quand ils se rapprochèrent.

« Mais, c'est notre voisin, Hans Golpacher ! » exclama Kasper. « Je me demande ce qu'il fait ici. »

« Et moi, je me demande ce que vous faites ici, tous les trois, » cria Golpacher qui avait entendu leurs paroles. Il attendit que les trois soient en face les uns des autres.

— Nous allons à Baretswil, répondit Kasper.

— Moi aussi, expliqua le nouveau. Mais j'ai cette jambe boiteuse, alors j'ai dû me reposer. Je suis prêt à continuer maintenant. Allons-y, ou le sermon sera à moitié passé avant que nous arrivions.

Alors, le groupe des quatre s'avança.

« Vous auriez dû assister à Hinwil ce matin, » dit Golpacher, parlant au pasteur Zingg en particulier. « Vous auriez mis votre chapeau comme il faut. »

— Et comment cela serait-il arrivé ?

— Conrad Grebel s'est disputé avec le pasteur Brennwald au sujet du baptême jusqu'à ce que Brennwald ne sache plus quoi dire.

Chapitre 23

Alors ? demanda Zingg doucement. Si j'avais été là, je ne l'aurais pas engagé sur le sujet du baptême. Il n'y aurait pas eu d'argument si la décision m'avait appartenue. Grebel a raison. Il n'y a aucune fondation biblique pour le baptême des enfants.

Golpacher était étonné des paroles du pasteur. Ils marchèrent en silence.

— Dites-moi, dit Zingg, sur quoi Grebel a-t-il prêché ? Vous avez entendu son sermon ce matin, n'est-ce pas ?

— C'était remarquable, dit Golpacher avec admiration. Il a prêché sur l'Apocalypse de Jean et ce qu'elle veut dire.

— Eh oui ? demanda Zingg. Il nous est interdit de prêcher sur cela, au risque du salut de notre âme. Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais ce sont les ordres de Zurich.

Bientôt, les quatre hommes entrèrent à Baretswil. Ils demandèrent et apprirent que la réunion de prédication commencerait dans une heure, et qu'entre-temps, Conrad Grebel et Marx Boshart étaient allés chez le pasteur pour lui parler.

— Je vais là-bas, annonça le pasteur Zingg. Benedict est un de mes bons amis. Je me demande comment il va.

« Nous allons avec vous, » décida Lutenschlacher. Alors, ils s'en allèrent, tous les quatre.



L'après-midi était bien avancé quand la réunion de prédication se termina ce dimanche à Baretswil. Maintenant, le soleil qui avait été si chaud à midi se perdit juste en haut des cimes des arbres, partiellement caché par le banc de nuages qui se forma à l'ouest. Bientôt, le soleil se coucherait et le crépuscule tomberait. Pour les voyageurs de Dürnten, c'était l'heure de rentrer chez eux.

Conrad Grebel et Marx Boshart les accompagneraient presque jusqu'à la limite de Hinwil, et là, ils prendraient un autre chemin, pour passer la nuit, quelque part dans la campagne.

Le groupe marcha lentement, plus intéressé à la conversation qu'à marcher. Le gros de la conversation était entre Conrad Grebel et le pasteur Zingg.

À la croisée des chemins près de Rinwil, Conrad et Marx s'arrêtèrent pour saluer et dire adieu à leurs amis.

Feu sur les collines de Zurich

« J'aimerais que vous veniez prêcher à Dürnten, » annonça le pasteur Zingg au moment de se séparer. « Je ferai les arrangements moi-même et j'aviserais le peuple. »

— Le dimanche suivant on nous attend à Gossow, dit Conrad. Ce sera probablement dans deux semaines.

— Nous viendrons, dit Marx, mais entre temps, les gens là-bas doivent s'arrêter de pécher, de boire de l'alcool et de se livrer à la débauche.

Les hommes de Dürnten promirent de faire ce qu'ils pourraient et partirent. Marx et Conrad disparurent dans un virage du chemin, et le pasteur Zingg et ses amis allèrent vers le sud.

Ils n'étaient pas allés loin quand Hans Kaspar se tourna vers le pasteur et lui demanda : « Alors, que pensez-vous de la prédication de Grebel ? »

— Je l'aime, répondit Zingg. Et c'est la vérité de Dieu !

— Est-ce que ça inclut son enseignement sur le baptême ? demanda Lutenschlacher.

— Mais oui, affirma le pasteur. Son enseignement n'est rien que la Parole pure de Dieu.

— Grebel l'a bien expliqué au pasteur de Baretswil, n'est-ce pas ?

— En vérité. L'instant même que Benedict a ouvert la bouche, j'ai vu que Grebel le coincerait bientôt.

Maintenant qu'ils s'approchaient d'Hinwil, le pasteur Zingg parla, plus à lui-même qu'à personne d'autre : « Rien ne me rend plus triste que de rentrer chez moi et de baptiser des bébés, car je sais maintenant que cela ne doit pas se faire. »

« Si vous savez cela, comment pouvez-vous continuer à les baptiser ? demanda Hans Kaspar.

— Mais si je ne baptise pas les bébés, je perdrai mon poste, répondit le pasteur. Je ne veux pas que cela m'arrive, pas après tant d'années.



Chapitre 24

MARX BOSHART fut grandement surpris de voir son ami, Urich Ryhener à cheval, s'approcher de la maison où Conrad Grebel et lui restaient à Baretswil.

« Qu'est-ce qui vous amène ici ? » demanda Marx, courant dehors pour l'accueillir. « Il n'y a pas de problème chez nous, n'est-ce pas ? »

Ryhener était d'humeur joviale. « Non, je crois que non. Je vérifie avec mes amis pour voir s'ils se tiennent comme il faut. »

— Mais comment savais-tu où nous étions ?

— Je me suis informé.

Malgré ce que le jeune homme avait dit, Marx fut convaincu que ce fut plus que la curiosité qui avait motivé Ryhener à venir jusqu'à Baretswil. Après avoir discuté une heure, le jeune Urich tira une lettre de sa poche.

C'était de la part de qui ? Regula, voulait-elle qu'il rentre à la maison ? Quelque chose était-il arrivé ? Ces idées se bouscuaient dans son esprit quand Marx tendit la main pour prendre la lettre.

Ryhener la tenait en l'air pour le taquiner. « Je suis le messenger honoré des rois et des paysans. Mais je dois manger. Qui me paiera pour avoir livré cette lettre ? »

Marx fut impatient. Cependant, si son ami pouvait le taquiner avec la lettre, elle ne pouvait pas porter de mauvaises nouvelles. « Si elle est pour moi, donne-la-moi, » insista Marx. « Je verrai pour votre nourriture. »

Ryhener rit, mais ensuite, son visage devint plus sobre. « Ce n'était qu'une blague, » confessa-t-il. « Tes parents m'ont bien payé pour te la livrer. »

Marx fut bouche bée. « Alors... alors, c'est de mes parents ? »

Feu sur les collines de Zurich

« Mais oui. » Finalement, Ryhener passa la lettre à Marx. Il l'ouvrit rapidement et commença à la lire.

Notre cher fils, Marx,

Écoute-nous, s'il te plaît, et reviens à Zollikon tout de suite. Cesse de courir à travers le pays avec ce vagabond, Grebel. Ta place est chez toi avec ta femme et tu le sais bien. Nous sommes sérieux.

Ton père et ta mère Boshart

Marx replia la lettre et la mit dans sa poche. Son cœur battit fortement et sa respiration fut rapide. Le message de ses parents le blessa et il ne pouvait pas cacher sa peine.

Urich Ryhener n'était pas aveugle. Il tourna son visage et observa deux vautours décrivant tranquillement des cercles dans le ciel à l'ouest.

Enfin, Marx parla : « Retournes-tu à Zollikon maintenant ? » Son courage lui revint.

— J'en ai l'intention, Marx. Pourquoi ?

— Tu peux dire à mes parents que tu as livré leur lettre et que j'ai déjà eu l'intention de rentrer à la maison à la fin de cette semaine quand même. Alors, nous pourrons parler.

« Je leur dirai cela, » promit Ryhener en tournant son cheval.

— Peut-être... peut-être, si ceci ne te dérange pas trop, tu peux dire à Regula que tu m'as parlé et que je vais bien. Dis-lui... dis-lui que je ne regrette pas d'être venu.

Deux jours plus tard, Marx marchait sur le chemin de Dürnten pour parler davantage avec le pasteur. Conrad avait d'autres plans et il ne put pas l'accompagner, alors, Marx se retrouva seul. Il partit tôt le matin afin d'éviter la chaleur du midi.

L'objet de sa visite était de découvrir si le pasteur avait été vraiment sérieux au moment de la discussion du dimanche. Quelques personnes qui connaissaient Zingg lui avaient dit que le pasteur était un homme bien intentionné, mais faible dans la mise en pratique de sa foi. Marx avait l'intention de le vérifier.

Une fois à Dürnten, Marx apprit tout ce qu'il voulait savoir sans dire un mot au pasteur.

Chapitre 24

Il s'approcha de la porte du presbytère. Une fille dont Marx présuma qu'elle était la ménagère, le fit entrer et lui offrit une chaise dans le salon. « Le pasteur s'occupe d'un autre visiteur, mais il vous verra bientôt, » le rassura-t-elle, puis elle retourna à son travail dans le jardin.

Marx vint juste de s'asseoir sur la chaise quand il entendit des voix venant de la pièce adjointe.

Le premier homme parla sérieusement et sa voix s'éleva : « Pasteur, je suis venu aujourd'hui afin de savoir si le baptême que j'ai reçu quand j'étais bébé était un vrai baptême chrétien, ou non. Je veux le savoir. »

Quand le pasteur répondit, ce fut dans une voix basse, mais la voix traversa bien le mur. « Je vous l'ai déjà dit. Je dois laisser le baptême des enfants tel qu'il est. Je ne peux pas dire s'il est correct ou non. »

— Mais vous avez dit au cordonnier qu'il n'y a rien dans la Bible qui dit que les bébés doivent être baptisés.

— C'est exact. Si nous devons baptiser comme le Christ l'a fait au début et selon la pratique originelle, nous ne baptiserions pas une personne avant qu'elle soit mature et capable de croire par elle-même. Il n'y a nulle part un mot qui encourage le baptême des bébés, comme il n'y a aucun mot non plus contre le baptême des bébés. Et pour cette raison, je ne peux pas dire si le baptême des enfants est bien ou non.

Il fut difficile pour Marx de ne pas entendre la conversation. Un des deux hommes faisait les cent pas et Marx présumait qu'il était le visiteur du pasteur et celui-ci ne semblait pas satisfait des réponses du pasteur.

Marx entendit l'homme parler de nouveau. « Écoutez. Je veux une réponse claire, oui ou non. Je suis allé à Hinwil dimanche où j'ai entendu prêcher Grebel et je n'ai pas pu dormir beaucoup après cela. »

« Je ne peux pas vous dire ce que je ne sais pas. »

« Le sang de Dieu sera exigé de vos mains si vous ne me dites pas la vérité, » lui parvint encore la voix du visiteur, presque angoissée.

Le pasteur répondit et cette fois, Marx crut avoir détecté une certaine impatience. « Ce que vous dites est vrai, » admit le pasteur Zingg. « En vérité, je suis responsable si je connais la volonté de Dieu et que je ne vous la dis pas, mais je ne suis pas si bien instruit pour savoir de façon certaine ce qui est correct. Si je le savais, je

vous le dirais et vous ne devez pas croire pour autant, que je sais tout. Personne sur terre ne sait tout, et je n'ai pas honte d'admettre que je ne le sais pas. »

« Et vous vous appelez un berger de brebis ? » explosa le visiteur en colère. « Les loups sont dans le troupeau et c'est à vous la responsabilité de nous protéger. »

« Je ne suis au courant d'aucun loup. »

« S'il n'y a aucun loup, » vint la réplique rapide, « alors, le baptême que Grebel enseigne doit être correct et le baptême des enfants ne l'est pas. »

« Je vous ai déjà dit que je ne sais pas lequel est correct, » dit le pasteur.

« Par contre, vous continuerez à baptiser des bébés ? »

« Absolument ! Si j'arrête de les baptiser, cela ne peut que provoquer des troubles et de l'offense. Si c'est la volonté de Dieu que nous ne devons pas pratiquer le baptême des enfants, Il le manifesterait d'une manière ordonnée. »

Le monsieur faisait encore ses cent pas et Marx attendit une nouvelle explosion de sa part.

— Dites-moi une chose, pasteur.

— Laquelle ?

— Si vous n'aviez pas à répondre aux seigneurs de Zurich, et que vous deviez répondre seulement à Dieu, continueriez-vous à le pratiquer ?

— Dans ce cas, je ne baptiserais pas les bébés, dit le pasteur facilement.

— Alors, malgré que vous sachiez que le baptême des enfants n'est pas exigé par Dieu, vous continuez à le pratiquer ?

— Dans ces circonstances, oui. Car si je ne les baptise pas, je vais offenser mes frères. Et les Écritures me disent d'éviter cette offense.

Marx en avait assez entendu. Il se leva très tranquillement, alla à la porte sur la pointe des pieds et se glissa dehors. Son objectif en venant à Dürnten avait été de découvrir comment le pasteur verrait l'établissement d'une assemblée anabaptiste dans le village. Les questions du visiteur du pasteur avaient dévoilé ce que Marx voulait savoir, probablement aussi bien que s'il avait parlé directement avec le pasteur. Marx décida de retourner chez lui.

Chapitre 24

La ménagère était en train de biner dans le jardin. Marx lui signala de s'approcher de lui.

Elle vint, un peu confondue.

— Le pasteur est toujours occupé. Mon ami, Conrad Grebel et moi, nous espérons être à Dürnten de nouveau, si Dieu le veut, et peut-être, nous pourrions parler avec le pasteur.

— Vous ne voulez plus l'attendre ?

— Non, je crois que non. Vous pouvez lui dire que j'étais ici, Marx Boshart de Zollikon. Il me connaît.

— Je le lui dirai. Au revoir.

— Au revoir.



Les pensées de Marx étaient divisées pendant qu'il marchait de nouveau vers le nord. Il était triste que le pasteur Zingg n'ait pas une réponse plus claire pour l'homme qui cherchait de l'aide. Le pasteur avait dit qu'il voulait éviter l'offense, mais que voulait dire ce mot aux yeux de Dieu ? Un homme cherchait sincèrement à connaître la volonté de Dieu et était déjà venu au pasteur pour un conseil. Le pasteur savait ce que la Bible enseigne, mais, à cause de sa crainte des hommes, il ne pouvait pas conseiller le villageois à le pratiquer. N'est-il pas lui-même une offense devant l'homme qui cherchait la vérité — une pierre d'achoppement dans son service à Dieu ?

Marx Boshart avait peur que le pasteur provoqua une offense malgré sa déclaration du contraire. Marx voulut obtenir le nom du visiteur, car sans doute, Conrad Grebel voudrait lui parler.

En marchant en avant, Marx ressentit une vague de sentiment l'envahir. Regula lui manquait. Ils furent séparés moins d'une semaine, mais cela lui parut plus longtemps. Les journées avec Conrad Grebel étaient très pleines avec la prédication et l'enseignement pour qui-conque voulait écouter. La plupart du temps sur semaine, ils parlaient avec des gens dans leurs maisons, cherchant ceux qui s'intéressaient à une vie chrétienne.

Marx était content qu'il fût venu à Grüningen. Dans toute sa vie, il n'avait jamais vu tant d'épanouissement, de désir de faire la volonté de Dieu. Ils avaient eu quelques baptêmes, et beaucoup de réponses encourageantes.

Feu sur les collines de Zurich

Mais la séparation de sa femme était pénible, et s'ajoutait le fait que ses parents étaient si fortement opposés à ce qu'il faisait. Quand il retournerait brièvement chez lui pour voir comment ça allait, il irait chez ses parents et essaierait encore de s'expliquer.

Mais premièrement, avant de retourner chez lui, il devait visiter son beau-frère, Arbogast Finsterbach à Oberwinterthur. Conrad l'avait suggéré.

Parce que Marx était revenu plus tôt de Dürnten, Conrad Grebel décida qu'ils pourraient monter à Oberwinterthur ce soir même. « Je sais où emprunter deux chevaux. Il est difficile pour moi de marcher aussi loin, » dit Conrad.

Alors, ce soir, ils restèrent chez Arbogast Finsterbach, le beau-frère avec les cheveux roux et la barbe rousse. Mme Finsterbach leur demanda toutes les nouvelles de la parenté à Zollikon et pourquoi Regula n'était pas venue.

Les hommes parlèrent très tard. Arbogast avait participé à la révolte des paysans contre Zurich, et Conrad voulait l'aider à connaître la vérité plus entière.

Conrad dit : « Ta position contre Zwingli est peut-être juste, mais tu l'attaques du point de vue des hommes. Il me semble que ce qui est le plus important, c'est de faire connaître la volonté de Dieu au peuple afin qu'il puisse abandonner son péché et qu'il renaisse de nouveau dans le royaume de Dieu. Tes intérêts actuels sont terrestres et ils appartiennent à la terre. Ce dont toi et les autres paysans avez besoin, c'est une vision de ce que cela veut dire d'être un enfant de Dieu et de bâtir l'Église de Dieu. »

Arbogast écouta poliment, grattant sa barbe rousse.

« Tu m'as demandé à Pâques ce qu'il faut faire pour être baptisé, et je t'ai dit que, tout d'abord, il faut abandonner la fornication, les jeux de hasard, l'alcool et l'usure. Puis-je te demander maintenant, Arbogast, les as-tu tous abandonnés ? »

Le grand homme roux se tortilla dans la chaise. Il baissa les yeux. « Non, » admit-il, d'une voix sobre. « Je ne l'ai pas... encore. »

« Vois-tu ce que je veux dire ? » demanda Grebel tendrement. « Vous pouvez protester contre Zurich, et vous pouvez même gagner plus de

Chapitre 24

liberté, mais cela ne faites pas de vous de meilleurs hommes et de femmes devant Dieu. Ce qu'il vous faut, c'est un changement de cœur et non un changement de gouvernement. »

Marx regarda Arbogast et ajouta son mot. « Mon frère, être bon chrétien n'est pas facile de nos jours, et ce n'est pas plaisant pour la chair, car il existe des dangers, des tribulations et des persécutions. Cependant, j'ai appris de mon expérience, qu'il n'y a pas de joie plus profonde dans la vie que d'avoir une conscience tranquille et de servir Dieu. J'ai appris cela plus que jamais la semaine passée. »

Arbogast sembla heureux que Marx parle de lui-même, au lieu de le presser comme Grebel l'avait fait. En espérant de changer le sujet encore plus loin, il dit : « Mais est-il nécessaire d'être aussi extrême ? Un homme ne peut-il pas vivre pour Dieu sans risquer sa tête ? »

Conrad Grebel soupira. « Arbogast, cela est une grande question et elle mérite une réponse. Jésus a dit : “Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi ; celui qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas, n'est pas digne de moi” (Matthieu 10:37–38).

« Cela a l'air extrême, n'est-ce pas ? conclut Conrad. « Mais c'est un fait que nous devons accepter. Pour servir Dieu correctement, nous devons le faire avec un cœur entièrement sincère et nous devons être prêts à Lui obéir comme les premiers chrétiens, même si cela nous coûte notre vie. »

« Veux-tu vraiment faire cela ? » demanda Arbogast en doutant les paroles. « Si le conseil de Zurich te menaçait d'exécution, et que tu savais qu'ils sont sérieux, ne reculerais-tu pas avant d'être tué ? »

Ce fut avec de l'émotion dans sa voix que Conrad répondit : « Étienne a-t-il reculé quand les pierres ont commencé à tomber sur lui ? Pierre a-t-il reculé quand on l'a jeté en prison après que le roi Hérode avait tué Jacques avec l'épée ? Paul a-t-il tout abandonné quand la route est devenue trop dure ? Non, ils ont persévéré, avec l'aide de Dieu, jusqu'à la mort. »

Arbogast Finsterbach secoua la tête. « Un vieil homme, oui, je pourrais le comprendre, mais un jeune homme comme moi-même, ou comme Marx ici... » Il ne compléta pas sa phrase.

Feu sur les collines de Zurich

Grebel continua sobrement. « Je suis convaincu de ceci. Avant que plusieurs mois ou années ne passent, il y aura du sang versé pour la foi ici à Zurich. Il est peu probable que Zwingli change son programme, et si nous restons fermes dans la foi, comme je l'espère et je le prie, pouvons-nous attendre d'autres choses que la persécution et le martyr ? »

Après cette prédiction, les trois hommes restèrent en silence, chacun avec ses pensées.

Enfin, Marx dit : « Ce matin à Dürnten, j'ai entendu dire que le magistrat Berger s'est informé où nous restions. De quelque façon, il a appris que nous voulons prêcher à Gossow dimanche. Supposes-tu qu'il nous attendra là pour nous mettre en arrestation ? »

« Cela est bien possible, » dit Conrad. « Jörg Berger n'est pas un homme à ignorer des choses. S'il décide de nous arrêter, nous sommes mieux de l'éviter. Mais je doute qu'il s'occupe de nous en ce moment. »

« Et dimanche ? » Devons-nous changer nos plans, Conrad ? »

« Attendons quelques jours avant de décider, n'est-ce pas ? »

Ils apprendraient en temps et lieu que la décision les concernant avait déjà été prise le jour même par le conseil de Zurich.



Chapitre 25

UN CAVALIER SEUL s'approcha de la maison Finsterbach à midi, mercredi. Il descendit, attacha son cheval et marcha jusqu'à la maison.

« Mais, c'est Ulrich Ryhener encore ! » s'exclama Marx en regardant par la porte. Conrad Grebel venait tout juste de terminer la lecture d'un passage du Nouveau Testament et avait commencé à l'expliquer à Arbogast.

Marx serra la main d'Ulrich, tout en observant son visage pour y découvrir un indice des nouvelles qu'il amenait cette fois.

« Est-ce de bonnes ou de mauvaises nouvelles ? » demanda Marx, presque trop craintif pour le demander.

Ryhener retira un papier de sa poche. Marx remarqua tout de suite que le papier portait le sceau officiel du conseil de la ville.

« Le voici, Marx. Mais je ne sais pas ce qu'il contient, » s'excusa le jeune messager. « J'espère que ce ne sont pas de mauvaises nouvelles. »

« Ce ne sont guère de bonnes nouvelles si elles viennent du conseil, » dit Marx en examinant le papier. C'était marqué, *Pour Conrad Grebel et Marx Boshart*. « Entrons pour l'ouvrir. Conrad Grebel est ici. » Marx sentit ses mains trembler.

Il passa la lettre à Conrad. Conrad cassa le sceau gravement et commença à la lire pour lui-même. Quand il la termina, il passa la lettre à Marx.

« De quoi s'agit-il ? » demanda Arbogast.

« C'est un mandat de comparution afin que nous deux, nous nous présentions devant la cour samedi matin, » expliqua Conrad.

« Oh, je m'excuse, » cria Ulrich Ryhener. « À penser que j'ai apporté de mauvaises nouvelles à mes amis... »

Feu sur les collines de Zurich

« Tu n'avais aucun choix, » dit Marx, essayant de soulager son ami. « Ne t'en fais pas. Ils ne nous ont pas encore mis en état d'arrestation. Ils veulent simplement nous questionner. »

« Au sujet de quoi, si je peux le demander ? » dit Ulrich.

Ce fut Conrad qui répondit. « Au sujet de quelques déclarations que nous avons faites. Marx et moi tous les deux avons dit que le livre de Maître Zwingli sur le baptême contient des mensonges, et c'est vrai. Mais, peut-être nous ne aurions pas dû en parler aussi ouvertement. » Il s'assit lourdement sur une chaise, et plaça sa tête entre ses mains dans une pensée profonde.

« Mais qui nous aurait trahis, supposes-tu ? » demanda Marx.

« Le maître Zwingli a des oreilles partout. »

Marx se leva et se promena dans la pièce. Sa nuque était subitement très chaude, et la sueur coulait sur son visage. Que voulait dire ce mandat ? Était-il la fin de la prédication dans le district de Grüningen, ou le début d'une nouvelle sentence de prison ?

« Samedi, » marmotta Marx, à moitié à lui-même. « C'est dans trois jours. Que penses-tu que nous devons faire, Conrad ? »

« Une chose est sûre, » répliqua Grebel. « Si nous allons à Zurich, nous marchons directement dans leur piège. »

« Mais... mais, Conrad, si nous n'y allons pas, ils émettront un mandat contre nous, et nous serons attrapés avant longtemps quand même. Je ne pourrais même pas rentrer chez moi à Zollikon, ou l'huis-sier Wuest m'arrêterait. »

« C'est trop vrai, » accepta Conrad.

« Alors, ne crois-tu pas que nous ferions mieux d'aller à Zurich et de les laisser nous questionner ? » demanda Marx spontanément.

« Cela serait comme marcher directement à la prison. »

Marx s'effondra dans une chaise, mais c'était difficile de rester tranquille.

Grebel avait une suggestion. « Il existe une chose que nous pouvons faire, et c'est de leur demander une lettre de sauf-conduit aller-retour à Zurich. Je suis prêt à y aller avec cela, mais pas autrement. Néanmoins, nous ne devons pas décider rapidement. Nous prierons pour cela et nous dormirons sur le sujet cette nuit, et demain matin nous déciderons quoi faire. »

« Comment puis-je vous aider ? » offrit Ryhener. « Peut-être, puis-je rapporter un message au conseil. »

Chapitre 25

« Si tu peux attendre jusqu'au matin, cela serait parfait, » dit Grebel.

Ryhener secoua la tête. « Je dois retourner ce soir. »

« Il n'y a pas de problème, Urich, » l'assura Marx. « Je crois que je vais retourner chez moi à Zollikon demain, vu ce qui s'est passé. Je peux demander un sauf-conduit de là, et quelques amis seront contents de l'apporter à la ville pour moi. »

Cela fut décidé et Urich Ryhener se plia et recula pour passer la porte.

« Attends ! » cria Marx courant après Ryhener juste au moment où il montait son cheval. « Serait-il trop de te demander de passer par Zollikon avec un mot pour ma femme ? Dis-lui que je planifie d'être chez moi demain. »

Le messenger observa le soleil. « Je peux le faire, » dit-il. « Je crois que j'aurai le temps. J'irai directement à Zollikon maintenant. »

Il partit à l'instant. Son cheval trotta et fit lever la poussière. Marx le salua et Ryhener lui retourna le salut.



Regula Boshart vit à distance le cheval s'approcher. Cent fois par jour, elle scruta le chemin, espérant de voir Marx rentrer à la maison. Il faisait presque noir et elle ne pouvait pas reconnaître le cavalier de façon certaine. Puis elle fut convaincue que ce n'était pas Marx, car ce cavalier n'était pas assis aussi droit sur la selle que son mari.

Urich Ryhener redoutait de passer cette nouvelle à Mme Boshart, mais Marx le lui avait demandé.

Regula l'observa pendant qu'il descendait de son cheval qui était en sueur. La jument avait le nez près de la terre à cause de la fatigue.

« Où... où étais-tu ? » demanda Regula. Elle savait sans le demander que le cheval venait de plus loin que Zurich.

« Je suis venu directement d'Oberwinterthur cet après-midi. »

« As-tu parlé avec Marx ? Va-t-il bien ? » Les questions arrivaient rapidement.

« Oui, il m'a dit de t'informer qu'il planifie de rentrer chez lui demain. »

Le visage de Regula s'illumina, mais l'expression sur le visage de Ryhener coupa son sourire. « Y a-t-il d'autres nouvelles ? »

Feu sur les collines de Zurich

« Oui, il y en a. » Urich décida qu'il ne pouvait plus le remettre à plus tard. Il devait le dire. « Il a reçu un mandat de comparution. Il doit répondre à des accusations samedi à Zurich, Conrad Grebel aussi. »

« Oh ? » Regula couvrit rapidement sa bouche de ses mains.

« Mais à ta place, je ne m'inquiétera pas. Conrad Grebel est un homme intelligent et il n'entre pas facilement dans un piège. Il trouvera une manière d'y aller en sécurité ou il n'y ira pas tout simplement. »

« Ne pas y aller ? » Regula était étonnée. « Mais il faut qu'ils aillent si le conseil le leur a demandé. »

« Cela reste à voir. Mais, excuse-moi, s'il te plaît. Je dois partir si je veux arriver à Zurich ce soir. »

« Mais tu resteras ici pour la nuit, » objecta Regula. « Il est tard et le pauvre cheval est déjà allé assez loin pour une seule journée. »



Urich Ryhener était épuisé jusqu'aux os. Il ne fut pas difficile à convaincre, surtout quand il sentit l'arôme du souper. Il guida le cheval autour de la maison, à l'étable, et là il le dessella, lui donna à boire et le nourrit. Le petit Rudi Thomann arriva au moment qu'Urich terminait la tâche. Les deux hommes entrèrent pour souper.

Urich Ryhener s'était réveillé d'un coup. Quelque bruit l'avait sorti de son sommeil, mais il ne pouvait pas deviner quoi. Puis il le réentendit. Quelqu'un tapait à la porte de côté, à peine à dix pieds de son lit. Le son était assourdi, mais très persistant. Qui voudrait entrer à cette heure-ci ? Urich frotta ses yeux et essaya de penser.

Enfin, il cria d'un ton bourru : « Oui ? »

« Marx ! Marx ! Es-tu là ? » dit une voix urgente venue de l'extérieur.

Urich le comprit dans un instant. Dans la faible lumière, quelqu'un l'avait pris pour Marx, ou peut-être qu'il avait vu le cheval. Mais l'individu qui frappa pensa que Marx était revenu. Urich ne reconnut pas la voix.

Il était sur le point de crier que Marx était à Oberwintethur, à plusieurs miles de distance, mais avant qu'il ne puisse le dire, l'homme à l'extérieur parla de nouveau.

« Marx ! » chuchota la voix rauque. « Ne reste pas à Zollikon. Pars aussi vite que possible. Le constable s'en vient afin de t'arrêter. Fuis à tout prix. »

Chapitre 25

Puis Ulrich entendit des pas qui s'éloignèrent à la distance et tout fut tranquille encore. Avec le temps, Ulrich Ryhener s'endormit encore une fois.



De bonne heure jeudi matin, Conrad Grebel écrit l'appel au conseil demandant une lettre de sauf-conduit pour Marx Boshart et lui-même. Il se concentra pour trouver les mots justes.

Aux honorables, sages, miséricordieux et bien-aimés *bürgermeister* et seigneurs du conseil, nous, Conrad Grebel et Marx Boshart, avons reçu votre lettre et mandat de comparution, et l'avons lu et compris. Ainsi nous vous prions et vous répondons pour que vous, nos seigneurs miséricordieux puissiez nous accorder un libre et sûr engagement de sauf-conduit pour nous nous présenter devant le conseil ce samedi prochain et aussi pour retourner chez nos bien-aimés, et si un tel sauf-conduit est accordé, nous nous présenterons. Si vous ne pouvez pas nous accorder une lettre de sauf-conduit, nous considérerons que nous avons le droit et la bonne raison chrétienne de ne pas nous présenter, jusqu'à ce que Dieu nous manifeste que Sa volonté est autre.

Vous pouvez laisser votre lettre de sauf-conduit chez Rudi Thomann à Zollikon et nous la recevrons et nous comprendrons que nous pouvons aller au conseil et en revenir sans danger...

Et maintenant, nous n'en dirions pas plus, car si nous pouvons vous servir et vous obéir dans toute loi terrestre et tout décret, nous sommes prêts à le faire, et nous demandons que vous ne soyez pas offensés par notre simple écriture et que vous compreniez bien nos intentions. Que Dieu nous protège tous avec Sa paix et selon Sa volonté. Ce jeudi suivant la fête de St-Urich, 1525.

Conrad Grebel et Marx Boshart, vos citoyens et serviteurs obéissants et bien disposés.



Marx Boshart n'arriva chez lui à Zollikon que tard le jeudi soir. Il décida qu'il serait plus prudent d'attendre la tombée de la nuit avant d'entrer dans le village.

Feu sur les collines de Zurich

Regula le rencontra en courant vers lui comme il s'approchait de la maison.

Il la taquina : « Comment savais-tu que j'arrivais ? Il fait trop noir pour voir. »

« Oh ! Marx, je connais ton pas, » répondit-elle, n'essayant même pas de cacher la grande joie de son retour.

Marx aussi se sentit le cœur étrangement léger. Il faisait bon d'être chez lui, d'être accueilli par sa belle jeune femme, de sentir la soupe à l'oignon qui l'attendait. Il avait beaucoup à raconter à Regula sur les réunions de prédication avec Conrad Grebel et sur la nouvelle foi qui se répandait comme le feu à Grüningen.

— Peut-être, Zwingli a découragé les frères ici à Zollikon, dit-il. Mais Regula, je connais une chose, il aura un défi bien plus gros à arrêter l'Église à Grüningen. Ici, nous ne sommes que quelques douzaines de familles, mais tout le district est prêt à recevoir le baptême là-bas.

— Pourquoi Conrad n'est-il pas venu avec toi ? Je pensais qu'il viendrait.

— Il n'est pas prêt à prendre le risque et pour lui, bien sûr, c'est un grand risque. Il est un homme recherché.

Le sourire fuit subitement du visage de Regula. « Mais ne crois-tu pas... que le conseil vous donnera une lettre de sauf-conduit ? »

« Conrad ne le croit pas. Mais nous n'avons rien à perdre. La première chose à faire demain matin, j'enverrai notre requête au conseil par quelqu'un et nous devrions avoir une réponse avant demain soir. »

« Sûrement le conseil va aller jusque-là, » dit Regula avec espérance. « Ce n'est que juste. »

« C'est ce que je pensais aussi. Conrad a dit s'ils nous promettent un sauf-conduit, il est prêt à aller à Zurich. Mais s'ils ne l'accordent pas, ils auront à venir l'attraper. Il ne se livrera pas entre leurs mains. »

L'expression d'inquiétude sur le visage de Regula se changea en crainte. « Est-ce... crois-tu, Marx, que ce n'est qu'un piège ingénieux, et que vous allez être capturés là-dedans ? »

« Non, je n'y crois pas, » répondit Marx courageusement, essayant de convaincre sa femme qu'il n'y avait aucun danger, mais il n'était pas convaincu lui-même. « Ils nous ont fait demander pour répondre à des questions, c'est tout. Cela est arrivé à plusieurs bonnes personnes

Chapitre 25

aujourd'hui, et elles sont revenues chez elles le soir. Bien sûr, avec un homme comme Conrad Grebel — je suis d'accord qu'il ne serait pas sauf sans une lettre de sauf-conduit. »

« Tu veux dire... que tu iras samedi, même s'ils n'envoient pas de lettre, et même si Conrad n'y va pas avec toi? »

« Je n'ai pas grand choix, n'est-ce pas ? » demanda Marx un peu sèchement. Elle lui prit la main. « Ne pouvons-nous pas... simplement fuir dans un autre canton où nous serons saufs, Marx ? » implora-t-elle. « Peut-être, à Hallau, là où sont les Brotli. »

« Et perdre notre maison et notre vigne, Regula ? Non, la situation n'est pas aussi sérieuse en ce moment. Je ne suis vraiment pas certain que la situation est plus sûre là où sont les Brotli. Conrad dit que nous ne sommes pas les bienvenus nulle part, et la persécution nous attend dans tous les cantons de la Suisse. »

Marx frappa sur son genou avec ses doigts. Sa femme était toujours mal à l'aise, et en effet, en parlant du danger elle augmenta sa propre inquiétude à lui aussi. Mais il ne voulut pas l'admettre devant Regula. Il était sûr que l'inquiétude passerait dans un moment. Il devait maintenir son courage et aider sa femme à rester calme.

Il suggéra : « Je sais, prions pour cela et probablement demain après-midi le messenger nous apportera la lettre demandée, et je pourrai aller à Zurich en toute sécurité »



Le vendredi passa sans incident. Aucun messenger de Zurich n'était venu à la maison de Rudi Thomann avec la lettre de sauf-conduit. Cependant, pendant le jour, Marx apprit une nouvelle qui l'encouragea grandement. Au moins, il n'aurait pas à aller seul à Zurich.

Marx était dans la vigne, vérifiant les raisins, quand Fridli Schumacher vint vers lui en courant. « Je viens d'apprendre que tu étais chez toi, » dit Fridli, le visage rond, rouge et en sueur. « J'ai été à Zurich ce matin et je suis revenu il n'y a pas longtemps. Et demain, il faut que j'aïlle encore. »

« Ah oui, et pourquoi, Fridli ? »

« Mais, pour la même raison que toi, » dit Fridli d'un air embarrassé. « J'ai parlé du livre de Zwingli, le *Taufebuch* pendant que des gens mal intentionnés m'écoutaient et qu'ils m'ont trahi par la suite. »

Feu sur les collines de Zurich

« Alors, je n'ai pas à y aller seul. » Marx était soulagé.

— Ce n'est pas tout. Il y en a deux autres.

— Vraiment ? Qui d'autre ?

— Félix Kienast.

Marx se souvint tout d'un coup du voyage au canton de Shaffhouse avec Kienast. Il se demanda ce que le doux parleur Félix aurait à dire sur le livre de Zwingli.

— Et le quatrième homme est Oggenfusz, le tailleur. Je l'ai entendu moi-même dire que ce que Zwingli a écrit était plein de dix mensonges. Alors, il n'est pas étonnant qu'il soit appelé pour être questionné.

— Allons-nous tous ensemble ? se demanda Marx.

— Aussi bien, n'est-ce pas ? C'est-à-dire, si les deux autres veulent venir avec nous.

Tôt samedi matin, les quatre hommes de Zollikon étaient prêts à partir pour Zurich. Marx s'attarda dans la maison pour faire ses adieux à Regula avant de rencontrer les autres dehors. « Je serai de retour ce soir, alors, ne t'inquiète pas. Fridli dit que sa femme viendra ici cet après-midi, et vous deux, vous pouvez attendre ici jusqu'à notre retour. »

Mais Regula n'était pas si facilement persuadée. « Je... je ne pense pas qu'ils te permettent de revenir, » dit-elle à travers les larmes qu'elle ne pouvait plus retenir.

La journée était longue pour les femmes qui attendaient leurs maris. Regula essayait de trouver des choses pour partager avec sa sœur, mais son esprit revenait toujours à Marx et les autres hommes qui se présentaient en ce moment même devant le conseil de Zurich. Plusieurs fois, elle prononça une prière silencieuse pour eux.

« Apportons notre accommodage dehors d'où nous pouvons surveiller le chemin de Zurich, » suggéra Regula quand le soleil commença à se coucher à l'ouest. « Il nous reste encore une heure de lumière. »

Les deux sœurs placèrent leurs chaises devant la maison. La brise du lac Zurich avait enlevé la chaleur du jour. Tout était paisible et tranquille dans le petit village.

Chapitre 25

Plusieurs enfants passèrent devant elles en courant, riant et faisant lever la poussière avec leurs pieds nus. Un char à bœufs monta lentement le chemin, grinçant au passage. La senteur douce de son chargement de foin mûr persistait dans l'air alors que le char était déjà loin.

Le crépuscule s'intensifiait. Regula regarda anxieusement le chemin dans la direction de la ville. Il était vide aussi loin qu'elle pouvait voir.

« Penses-tu qu'ils viendront ce soir? » se demanda la femme de Fridli.

« Non, je ne pense pas qu'ils viendront, » dit Regula avec conviction.

Les deux femmes attendirent anxieusement pendant une autre heure ou deux, mais personne n'était venu. Mme Schumacher décida qu'elle devrait rentrer chez elle, car il était l'heure de coucher les enfants.

« J'étais certaine qu'ils ne devaient pas y aller, » dit Regula. « J'aurais dû insister pour que Marx ne parte pas. »

« Ils pourraient encore revenir, n'est-ce pas ? » demanda la femme de Fridli, en espérant sans espoir.

« C'est toujours possible, mais peu probable. »

Quand sa sœur monta la rue vers sa maison, Regula Boshart entra dans la sienne. Son père bricolait dans le salon, mais elle savait qu'il n'y avait que peu de sympathie à recevoir de lui.

C'était exactement ce dont elle craignait. Marx était certainement en prison encore.



Chapitre 26

LES JOURS DE PRISON passaient lentement pour Marx. Seul dans sa cellule, il avait des heures et des heures à réfléchir. En fait, il n'y avait rien d'autre à faire. Une semaine passa. Il se demanda ce que Regula faisait à la maison. Sûrement, on lui avait dit qu'il était en prison.

Marx décida que Conrad Grebel avait eu raison. De venir à Zurich sans une lettre de sauf-conduit avait été comme de marcher directement dans un piège avec appât. Maintes et maintes fois, Marx se demanda ce qui lui serait arrivé s'il n'était pas venu. Autant qu'il sût, Conrad Grebel était toujours en liberté, prêchant l'Évangile à Grüningen.

Ah ! Ces quelques semaines avec Grebel à Grüningen ! Marx les revécut maintes fois. Il était content d'être allé à Grüningen, même si l'expérience se termina en sentence de prison.

Les jours étaient si semblables que Marx avait de la difficulté à les compter.

Mais un jour, Marx eut de la visite. Maître Ulrich Zwingli était venu le voir. Il était accompagné de trois hommes, et Marx avait présumé qu'ils étaient membres du conseil. L'un de ces derniers avait apporté une plume, du papier et un pot d'encre.

Zwingli était de très bonne humeur et Marx apprit rapidement la raison.

« Nous sommes venus afin de vous parler, » commença Zwingli. « Sans doute, vous en avez assez de la prison et vous êtes prêt à retourner à Zollikon comme un fidèle citoyen. »

Marx baissa la tête. C'était vrai, il en avait assez de la prison !

Le maître Zwingli n'attendit pas une réponse. « Je suis certain que cette petite rébellion à Grüningen ne durera pas longtemps. De plus en plus de cantons travaillent ensemble pour éradiquer les radicaux. » Il tira un papier de sa poche et le balança devant Marx.

Feu sur les collines de Zurich

À ce moment, un garde entra avec les trois autres prisonniers. Félix Kienast et Fridli Schumacher s'assirent sur le banc à côté de Marx. Oggenfusz s'adossa contre le mur.

Zwingli balança le papier de nouveau. « Voici une lettre du conseil du canton de Chur. Ils coopèrent avec nous et ont retourné chez lui un prisonnier, quelqu'un de votre connaissance. Il a provoqué des troubles là-bas, alors ils l'ont enchaîné et l'ont renvoyé là où il doit être. »

De qui Zwingli parlait-il ? Marx était convaincu que le prisonnier ne pouvait pas être autre que Félix Mantz.

Le visage de Zwingli devint sombre et le sourire disparut. « Mais maintenant, il appartient au conseil ici à Zurich de traiter ce prisonnier. Nous devons en faire un exemple pour les autres cantons, et nous n'avons pas d'autre choix que de continuer cet exemple. Un révolutionnaire tel que Félix Mantz ne doit pas être mis en liberté de nouveau. Il faut le régler pour qu'il ne cause pas d'autres problèmes, dans notre canton-ci ou dans le Chur. »

Marx pensa vite. Zwingli essayait-t-il de les effrayer ? Ou bien présentait-t-il simplement les faits pour qu'ils puissent prendre une décision ? Oggenfusz fit la grimace et frottait nerveusement ses mains.

Zwingli se tourna vers lui et lui dit : « Oggenfusz, vous nous avez dit que vous reconnaissez votre erreur. Voulez-vous nous donner une déclaration formelle afin d'être libéré ? »

L'homme penché contre le mur se racla la gorge. « Je vois que j'ai été en erreur quand j'ai dit que le maître Zwingli a écrit dix mensonges dans le livre. » Sa voix fut faible et basse. « Je demanderais au conseil de me traiter comme cela leur plairait. »

« Je plaiderai en votre faveur, » offrit Zwingli. « Peut-être, vous laissera-t-il partir sans ni amende ni d'autre punition puisque vous avez coopéré si gentiment avec nous. »

Ainsi dit, Ulrich Zwingli tourna vers Félix Kienast, le plus vieux des trois hommes sur le banc. « Kienast, je vous conseille à faire de même, et votre traitement ne sera pas dur. Nous promettons-vous d'abandonner toute activité contre le gré du conseil ? »

Félix Kienast se redressa et répondit : « Je le regrette, Maître Zwingli, mais je ne peux rien promettre de cette sorte, parce que je n'ai aucune façon de savoir ce que Dieu voudrait accomplir par moi. »

Chapitre 26

« Très bien, » répondit un des membres du conseil, « si c'est comme cela, vous pouvez rester dans la prison-ci et réfléchir davantage. Vous allez bientôt changer d'avis. »

Fridli Schumacher aussi refusa de fléchir. Il dit : « J'ai été baptisé et je ne peux pas comprendre que le baptême soit contraire à la volonté de Dieu, alors je reste fidèle à cela. »

« Alors, vous aussi, vous resterez ici, » annonça le conseiller.

Marx attendait son tour. Il croyait qu'ils l'avaient laissé à la fin parce qu'il était prédicateur et ils avaient peur qu'il influence les autres s'il parlait en premier.

Zwingli lui adressa la parole : « Marx Boshart, vous avez prêché ouvertement et avez causé beaucoup de troubles, mais tout vous sera pardonné si vous promettez de ne plus le faire. »

« Non, » Marx secoua la tête.

La voix de Zwingli devint sèche. « À vous le choix. Si vous choisissez de rester en prison, ne nous blâmez pas. Mais je dirais ceci : si vous ne coopérez pas avec nous, nous sommes prêts à vous garder très longtemps en prison. »

« Je n'ai pas fait de tort devant Dieu, alors je ne peux pas confesser de tort. Ce n'est pas un crime d'obéir à la Parole de Dieu, » dit Marx résolument.

Quand Ulrich Zwingli vit que Marx n'abandonnerait pas sa position, il changea son approche. « Parlez-moi de Conrad Grebel et sa prédication à Grüningen. Conrad et moi avons été les meilleurs d'amis dans l'œuvre de l'Évangile. Comme j'aimerais qu'il en soit encore ainsi ! J'ai entendu parler, qu'il a dit qu'il n'a pas reçu justice, ni la justice impériale, ni la justice civile, ni la justice divine. Est-ce vrai qu'il a dit ces mots ? »

Marx indiqua son accord. « Oui, je l'ai entendu dire cela à Hinwil. Je l'ai réprimandé, mais Conrad a dit que c'était la vérité. »

Zwingli se pencha en avant et dit d'une voix plus basse : « Dites-moi une autre chose. Avez-vous entendu Grebel dire que j'ai prêché que l'on doit tirer sur les paysans — que nous devons les laisser se rassembler devant la ville et puis que nous devons regarder dans la mire et les tirer ? Ou si nous décapitions six ou sept des chefs, que les autres reviendront à leur bon sens ? L'avez-vous l'entendu m'accuser de telles choses ? »

Feu sur les collines de Zurich

Marx le regarda avec étonnement. « Non, jamais ! »

« Il y a une rumeur qui circule, que Grebel m'a accusé de telles choses. » Ulrich Zwingli ne put pas cacher le caractère sinistre dans sa voix.

« Mais... mais quand est-ce que Grebel est censé de l'avoir dit ? »

« À Hinwil, à la table, au repas de midi. »

« Mais nous n'avons pas... nous n'avons même pas mangé à table ce dimanche à Hinwil. Nous avons mangé quelques bouchés sur la route, car nous nous dépêchions pour Baretswil. Je suis certain que cela n'est qu'une rumeur. Grebel n'a rien dit de pareil ce jour-là. »

« Alors, ça aurait dû être un autre jour. » Zwingli se leva et s'approcha de la porte. « Je vous verrai encore, » annonça-t-il aux prisonniers en passant dans le corridor.



Le lendemain matin, Hans Oggenfusz, le tailleur, était libéré de la prison. Les trois hommes de Zollikon qui restaient ne pouvaient pas s'empêcher de vouloir rentrer chez eux aussi. Mais, ils n'étaient pas prêts à céder pour donner raison à Zwingli.

Marx Boshart était particulièrement déterminé à rester fidèle à la foi, même si cela voulait dire, comme Zwingli le disait, une très longue période en prison.

Marx avait chuchoté aux deux autres avant qu'ils soient retournés aux cellules : « Si notre foi a de solides fondations, nous sommes en mesure de savoir que nous devons obéir à Dieu plus qu'aux hommes. Conrad Grebel est très déçu que les frères de Zollikon n'aient pas été plus fidèles. »

Mais avec les semaines qui passaient, Marx se trouva de plus en plus déchiré par des doutes et par le désir intense de sortir de prison pour rentrer chez lui et voir Regula encore.

Certains jours, il s'asseyait des heures dans sa solitude, écoutant le chant des oiseaux dehors au soleil d'été. Il se souvint des jours de bonheur dans la vigne avec sa femme, ensemble, labourant la terre meuble sous un chaud soleil. Il se souvenait de la douce senteur de l'étable fraîchement chaulée, et la joie de traire une vache par un froid matin d'hiver. Marx Boshart s'ennuyait de sa famille.

Chapitre 26

En plus de cet ennui de sa famille vint une nouvelle inquiétude. Que ferait Regula quand le bébé naîtrait s'il n'était pas à ses côtés ? Et le bébé ? Regula aurait-elle cédé aux menaces de l'huissier Wuest pour que le bébé soit baptisé ? Il savait que quelques frères de Zollikon l'avaient fait pendant l'été, malgré qu'ils ne le croyaient pas que c'était une directive biblique que de baptiser des bébés.

S'ils n'avaient pas fait baptiser les bébés, ils auraient dû payer une amende ou passer un séjour en prison. Alors, il était plus facile de céder et de permettre au pasteur de baptiser les bébés. Regula ferait-elle de même, ou resterait-elle fidèle et refuserait-elle de faire baptiser le bébé, comme ils l'avaient décidé ensemble ? Marx se le demanda.

Des heures et des heures vécues en prison sans rien faire étaient pénibles à endurer pour Marx. Si seulement il avait pu apporter un Nouveau Testament à lire, cela l'aurait donné quelque chose d'utile à faire. Mais de s'asseoir là, de se lever et de se promener dans la cellule étroite, de s'asseoir de nouveau, de réfléchir, de se lever et se promener, de s'asseoir... Il n'y avait pas de routine, rien que des journées vides sans fin.

Marx voudrait parler avec Félix Mantz, mais il savait que cela était impossible. Félix pourrait élever son esprit languissant et fortifier son courage et sa foi. Mais Félix était dans la veille prison, la Wellenburg.

Marx savait que Félix Kienast ou Fridli Schumacher pourrait l'aider aussi, s'il pouvait leur parler, mais les gardes faisaient attention à garder les trois prisonniers séparés. Le seul contact humain avec Marx était la visite du garde qui lui apportait son porridge et l'eau deux fois par jour.

Un matin, Marx fut scandalisé de surprendre son esprit savourant la liberté et il ressentit sa conviction diminuer devant une possibilité plaisante. Il n'avait jamais considéré le fait possible de nier sa foi pour gagner sa liberté. Mais soudainement, la pensée de son futur vide et sans but dans la cellule humide et noire l'envahit. Il ne pouvait plus l'endurer. S'il ne pouvait pas sortir, il craignait de devenir fou.

Que faudrait-il faire pour sortir ? Marx savait que cela était assez simple. Il savait qu'il aurait à admettre son erreur et promettre d'être un bon zwinglien et d'oublier les frères. Il aurait à payer une amende et les frais de sa détention. Peut-être, exigeraient-ils aussi un bon pour garantir sa promesse.

Feu sur les collines de Zurich

Non, Marx décida qu'il ne pourrait pas le faire. Comment pourrait-il dire qu'il avait fait une erreur quand il n'en avait pas faite ? Les frères avaient toujours enseigné selon la Bible, et on ne pouvait pas dire que la construction d'une Église comme celle du Nouveau Testament avait été une erreur simplement parce que cela avait déplu au gouvernement.

Marx essaya de se souvenir des versets bibliques qu'il avait appris. Ce matin encore une fois, en faisant le bilan de l'enseignement de la Bible, il vainquit encore la tentation d'abjurer sa foi. *Les apôtres ont fait face aux mêmes problèmes que nous*, pensa-t-il. Ils n'avaient pas dévié de la volonté de Dieu, juste pour plaire au gouvernement. L'obéissance à Dieu était toujours en premier lieu, et ensuite, à toutes choses qui n'étaient pas contraires à la volonté de Dieu, il y avait l'obéissance au gouvernement.

Conrad Grebel avait été très clair sur ce point. Les chrétiens doivent obéir au gouvernement et le respecter dans toute affaire terrestre, et doivent prier pour les autorités. Cependant, les affaires religieuses sont le domaine de l'Église et non du gouvernement. Alors, il existe un conflit de fidélité. Là où la loi des hommes diffère de la loi de Dieu, il faut obéir à Dieu et non aux hommes.

Quand le soir arriva, Marx essaya de dormir, mais il se sentait mal à l'aise. Il avait honte d'avoir sérieusement considéré d'abjurer sa foi, même pour quelques minutes. Mais plus grande que la honte était la crainte que, la prochaine fois, la tentation soit plus forte et lui plus faible.

Malgré sa crainte d'abjurer sa foi et sa conscience de la tentation, Marx Boshart reconnut qu'il devenait plus faible. Regula avait besoin de lui. Peut-être, maintenant qu'elle donnait naissance à leur premier enfant. Qu'est-ce que ce sera pour lui d'être père, et pour Regula d'être mère ?

Et si elle mourait en accouchant ? Cela n'était pas vraiment rare. Marx pouvait compter au moins dix jeunes mères qui sont mortes en accouchant dans les derniers cinq ans, plus ou moins, toutes de Zollikon ou des villages voisins. La réalité que Regula pourrait mourir fit trembler Marx.

Chapitre 26

Cela vaudrait-il le prix d'être incarcéré dans la prison à cause d'une manière différente de comprendre la Bible ? Après tout, ne pourrait-on pas mener une bonne vie dans l'Église de Zwingli, et vivre en paix ?

Pendant la première semaine d'août, après une journée de lutte avec son âme, Marx regarda et vit la porte de sa cellule s'ouvrir et Ulrich Zwingli entrer. Zwingli recommença les arguments familiers. Cette fois-ci, Marx l'écouta, épuisé et malade, la tête baissée.

« Vous n'êtes qu'insensé de gaspiller votre vie ici en prison, » dit le maître Zwingli. « S'il y avait quelque chose à gagner par cela, je n'essayerais pas de vous en dissuader, mais qu'est-ce que vous allez gagner en étant obstiné ? Votre cause est sans espoir. Vos deux amis de Zollikon sont déjà chez eux et vous devez être avec eux. Votre femme vous attend, n'est-ce pas ? Pourquoi ruinez-vous votre santé ici ? »

Marx essaya de résister au barrage terrible de paroles. Elles n'étaient pas nouvelles ces paroles qui sortaient de la bouche du maître Zwingli. Depuis plusieurs jours, il entendait ces mêmes mots dans son esprit et il luttait contre eux, sachant qu'ils venaient du Tentateur, de Satan lui-même.

Mais maintenant il était épuisé. Alors, il laissa tomber les paroles sur lui, l'une après l'autre.

« Croyez-vous que vous ne pouvez pas être chrétien dans l'église du village ? » demanda Zwingli. « Oui, vous le pouvez, et nous avons besoin de vous là. Nous avons besoin de jeunes hommes et de jeunes femmes qui veulent sérieusement servir le Seigneur, et éviter le péché et le mal. Sûrement, vous êtes mieux d'aller au culte chaque dimanche et écouter la prédication du pasteur Billeter que de pourrir ici dans la prison. »

Marx ferma les yeux et essaya de fermer son esprit à la voix encourageante et à tout qui se passait en même temps. Mais c'était inutile. Les paroles pénétraient, toujours : « Je suis en faveur de la réforme de l'Église, exactement comme vous, et comme Conrad Grebel et Félix Mantz. Mais nous ne pouvons le faire en une nuit. Ces sortes de choses prennent du temps. L'amélioration doit venir graduellement quand il s'agit des gens. Par exemple, nous avons attendu longtemps ici à Zurich pour que la messe soit abolie, mais enfin, elle a été enlevée de toutes nos églises. Il y a deux ans, si j'avais insisté pour qu'elle soit abolie tout de suite, que serait-il arrivé ? Le conseil l'aurait refusé et

Feu sur les collines de Zurich

les églises d'aujourd'hui célébreraient toujours la messe, et il eût été possible que je sois en prison tout comme vous. Le voyez-vous ? »

Marx le vit, mais il ne le vit pas. La manière de Zwingli était-elle vraiment meilleure — de raisonner, d'attendre et de compromettre, pour gagner un peu ici et là. De baptiser tous les bébés nés dans le canton et puis d'espérer d'en faire des chrétiens par l'enseignement et la prédication ? De préserver le conseil et son épée derrière l'Église pour s'occuper des non-conformistes mal commodes ? Est-ce la manière de la Bible ?

Quelque chose au fond de lui cria : « Non, ce n'est pas l'Église selon la Bible ! » Mais Marx était arrivé au point où, il lui semblait, que cela n'avait plus d'importance si c'était biblique ou non. Il essaya de prier : « Ô Seigneur au ciel, aide-moi à faire Ta volonté. » Mais la prière lui revint, sans avoir été dite.

Zwingli se prépara pour le point culminant. Sa voix était plaisante, mais avec la note incontestable d'autorité. « J'ai reçu des nouvelles de Zollikon qui vous intéresseront beaucoup. Voilà pourquoi je suis venu aujourd'hui. Votre femme a donné naissance à un jeune garçon hier soir. Si vous êtes prêt à signer les papiers et à payer l'amende, vous pouvez rentrer et être avec votre femme et votre fils ce soir même. Je ferai les arrangements avec le conseil. »

Marx leva la tête. Cela l'intéressait. « Quelles... quelles sont les conditions ? »

« Le conseil m'a informé qu'ils sont prêts à être cléments envers vous, et que votre amende sera une barre d'argent. Mais vous devez aussi signer un bon de cent livres que vous cessez toute prédication et tout enseignement futurs. »

Abasourdi, Marx ne pouvait pas penser clairement. Cent livres ! C'était une petite fortune. Cependant, il n'avait pas à le payer. Ce n'était qu'un bon. Autant qu'il ne brise pas sa promesse, il n'aurait pas à payer une telle somme. Mais s'il brisait sa promesse...

« Cela vous intéresse ? » Les paroles furent sèches.

La vision du visage de Regula passa devant les yeux de Marx. Et puis un visage plus petit, d'un bébé, sans netteté de traits.

« Êtes-vous prêt à rentrer chez vous ? Vous n'avez qu'à dire un mot. »

Marx bascula lentement la tête.



Chapitre 27

REGULA FUT SURPRISE et remplie de joie de revoir son mari. Elle était allongée sur le lit, berçant le bébé dans son bras, et Marx croyait qu'il ne l'avait jamais vue aussi belle.

Il s'assit près d'elle et regarda bien son fils. Le bébé dormait calmement.

« Veux-tu le tenir ? » demanda Regula, offrant à Marx, la petite forme enroulée dans une couverture.

« Je le veux, mais pas maintenant, » dit Marx en s'excusant. « Je suis encore tout sale de la prison. Je dois prendre un bain, puis je prendrai le petit Conrad. »

Regula sourit à son mari.

Plus tard le soir, après s'être lavé, Marx mit des vêtements propres, Regula dit : « Dis-moi comment tu as été libéré, Marx. »

Mais il refusa de lui répondre.

« À un autre moment, » promit-il. « Mais pas ce soir, s'il te plaît. Je ne le peux pas. Au lieu de ça, dis-moi comment tout s'est passé ici. »

Ils parlèrent jusqu'à tard le soir et puis Marx se coucha. Quel contraste avec le petit lit rustique de la prison ! Il faisait bon d'être de retour à la maison et de dormir dans son propre lit. Mais Marx ne trouva pas le sommeil, malgré ses efforts. Trop d'événements bouleversants s'étaient passés au cours des dernières heures.

En plus, il avait mal à la tête et il lui semblait que quelque fardeau lourd pesait sur sa poitrine. Le fardeau était un sentiment lourd et troublant qui ne le quittait pas, même s'il réfléchissait souvent sur sa femme heureuse et le bébé. Le fardeau collait à Marx et il ne pouvait pas l'oublier.

Marx entendit un grondement de tonnerre. Un orage se préparait sur le lac Zurich. Les éclairs devenaient de plus en plus brillants et rapprochés pendant que des nuages noirs s'avançaient sur Zollikon.

Feu sur les collines de Zurich

Marx se tourna et se retourna. Il y avait eu quelques nuits blanches en prison, mais cela avait été différent. Cette nuit, il se souvint de son tourment quand Georg Blaurock avait été son invité chez lui, et comment il avait finalement trouvé la paix en décidant de se faire baptiser. Cette fois, il y avait eu une lutte entre le bien et le mal. Mais cette nuit, il n'y avait pas de lutte, rien que le fardeau lourd qui le menaçait de le suffoquer dans son lit. Ô de retrouver la paix !

L'orage arriva avec force sur le village. Marx pouvait entendre le vent qui frappait les arbres et les gouttes de pluie qui inondaient le toit. Au bord du lac, les vagues battaient contre le quai des pêcheurs. Un éclair coupa les ténèbres pendant un moment et fut suivi d'un assourdissant coup de tonnerre.

Marx s'agitait dans son lit. Sur la pente, les torrents de pluie pouvaient couper la vigne en petits ravins. Le tonnerre se déplaça vers l'est, mais le fouettement de la pluie persista. Finalement, cela fit dormir Marx.



Le lendemain matin, Marx se réveilla à moitié malade. Les jours durs dans la prison, la pauvre nourriture et l'anxiété avaient tous eu leurs effets. Marx découvrit qu'il était faible, avait le vertige et se demandait s'il n'avait pas la fièvre. Il aurait voulu monter à la vigne, mais il décida de se reposer d'abord.

L'après-midi, il monta à la vigne. Ses pas étaient comme ceux d'un vieu et non pas d'un jeune père dont le premier enfant venait de naître. Marx savait qu'il avait perdu du poids.

Il regarda les raisins. Il se crispa quand il vit le travail à faire. Cependant, il devait admettre que les raisins n'avaient pas trop souffert, étant donné qu'ils n'avaient pas eu beaucoup d'attention. L'ouvrier, Valentin, était parti au tout début de l'été. Lui-même s'était rendu à Grüningen pour deux semaines et ensuite, en prison pour plus d'un mois. Regula avait très bien fait pour une femme dans sa condition. Marx vit où elle avait travaillé quelques jours auparavant.

« Je dois rester chez moi et m'occuper de mes tâches ici, » se dit Marx sérieusement. Il ne pouvait pas éviter de ressentir un peu de honte que sa femme avait dû persévérer seule, mais il ne voyait pas comment il aurait pu faire autrement.

Chapitre 27

L'orage de la nuit avait enlevé un peu de terre, mais rien de sérieux. En marchant le long des lignes il remarqua subitement le piquet blanc qui dépassait les vignes, celui que Regula et lui avaient planté pour indiquer la branche déchirée. Il écarta les feuilles pour examiner la plante.

« Oh, c'est dommage, » exclama-t-il à haute voix, même qu'il n'y avait personne pour l'entendre. Il avait vu tout de suite que la branche avait été cassée et ne tenait plus que par un peu d'écorce. Les vents de cette nuit avaient été trop forts. Tendrement, Marx examina la branche cassée.

Il vit que les feuilles étaient vertes. Il y avait même de petites grappes de petits raisins verts qui avaient commencé à se former, mais les feuilles se desséchaient déjà. La sève douce qui donne la vie ne coulerait jamais plus au bout de ces feuilles. La branche était morte.

Mais que signifie une seule branche desséchée parmi tant de vignes ? Marx se réprimanda. Mais encore, il ne pouvait pas effacer l'image de cette branche desséchée. La branche était plus qu'une simple branche. Elle était un symbole.

Marx repoussa la pensée hors de son esprit, mais il ne pouvait pas l'empêcher de revenir. Lui, Marx Boshart était une branche sur la vigne de Jésus-Christ. Il avait été cassé — arraché de la vigne par les orages de la persécution. Le vent et le soleil attaquaient le fruit qui avait commencé à se former.

Pris de remords et en agonie, Marx tomba à genoux entre les vignes. « Pardonne-moi, Seigneur, si j'ai péché contre Toi, » cria-t-il.

Même s'il priait sérieusement pour la miséricorde et le pardon, la paix si désirée ne lui revenait pas. Finalement, il se leva et se rendit lentement à la maison. Il désirait parler avec quelqu'un, avec grand-père Hottinger, avec Conrad Grebel, avec toute personne qui pouvait l'aider à retrouver la paix perdue.

Mais l'après-midi était très avancé et il avait encore le vertige. Il devait être malade. Demain matin, il pourrait aller chez grand-père pour une bonne discussion sur la vie d'un chrétien, la construction de l'Église et comment être une branche fructueuse sur la vigne.



Le lendemain matin, Marx ne pouvait plus se demander s'il était malade ou non. Il savait qu'il l'était. La fièvre brûlait ses joues et son front, et le fardeau de sa conscience tourmentait son esprit.

Feu sur les collines de Zurich

Regula s'alarmait. Elle n'était pas capable de se lever pour soigner son mari elle-même. Alors sa sœur, la femme de Fridli vint et elles discutèrent si elles ne devaient pas demander à une autre femme de les aider pour le travail à faire.

Mme Schumacher suggéra Margaret Hottinger, la tante de Marx et la plus jeune des filles de grand-père Hottinger. Margaret avait reçu le baptême tôt l'été. Elle était une chrétienne sérieuse au milieu de la vingtaine.

Margaret se dépêcha de rendre le malade confortable, et à soigner la nouvelle mère et le bébé. Elle était travailleuse et efficace.

Marx fut malade trois jours avant que la fièvre ne tombe. Pendant cette période, grand-père Hottinger était venu le voir, mais Marx était trop malade pour lui parler du fardeau de son cœur.

Puis, pendant que Marx était toujours malade, le conseil de Zurich envoya des officiers à Zollikon afin d'arrêter trois des frères principaux, dont grand-père qui se trouvait parmi eux.

« Je ne crois pas qu'il sortira vivant de prison, » dit Margaret. « En partant, Papa a dit à Maman que cette fois, il est prêt à mourir pour sa foi. »

Les deux autres prisonniers étaient Rutsch Hottinger et Jörg Shad.

Marx espérait vraiment que ces trois frères ministres seraient fidèles à leur foi et ne céderaient pas aux pressions comme il l'avait fait.

Et puis, il se souvint que les trois hommes en prison n'étaient pas les seuls qui faisaient face à une décision. Le premier jour qu'il fut de nouveau capable d'aller à la vigne, Marx rencontra l'huissier Wuest dans la rue. L'huissier voulait parler des affaires. Cela ne souriait pas à Marx.

— Alors, vous êtes maintenant père, Marx.

— Oui, Dieu nous a bénis d'un fils en bonne santé.

— L'avez-vous fait baptiser à l'église du village ?

— Non, nous ne l'avons pas encore fait.

— Vous connaissez la loi, Marx, et vous avez promis de lui obéir. Quand est-ce que le bébé aura huit jours ?

— Lundi.

— Alors, il faut que l'enfant soit baptisé avant lundi soir.

Chapitre 27

Marx ne dit rien. Il était mal à l'aise.

— Eh bien ? dit l'huissier. Avez-vous quelque chose à dire ?

« Non, je n'ai rien à dire, » balbutia Marx. Il s'éloigna un peu, comme s'il était pressé de partir.

« Au revoir, Marx. » Après ces paroles, l'huissier descendit la rue en direction du lac.

Marx se dépêcha vers le champ, énervé. Encore une décision majeure à prendre. Il aurait dû savoir qu'elle viendrait. Choisir ce qui est correct voudrait dire la prison et la souffrance, la perte de tous ces biens. Choisir ce qui est mal lui apportera la paix extérieure, mais le tourment intérieur. Pourquoi en était-il ainsi ? Il lui semblait qu'il y avait toujours une lutte dans son âme. Marx craignait d'être déchiré par ce conflit.

Devrait-il apporter le bébé au pasteur Billeter pour être baptisé ? Sa conscience lui cria que cela n'était pas correct, mais que faire ? Il ne pouvait plus reculer maintenant. Il avait promis cent livres, qu'il serait un citoyen obéissant et qu'il ne causerait plus de problèmes au gouvernement.

Cette promesse, n'avait-elle aucune valeur ? Bien sûr que oui ! Un chrétien doit respecter ses promesses et ne doit pas les briser. Il avait donné sa parole et cela était sérieux. Comment pourrait-il nier sa promesse si tôt après l'avoir faite ? Il ne le pouvait pas.

Marx était toujours faible de sa maladie. Il transpirait facilement. Il était épuisé à midi. Alors, il alla chez lui, se demandant ce que Regula dirait au sujet du baptême du bébé Conrad. Sans doute, accepterait-elle ce qu'il déciderait, car elle avait confiance en lui. Il leur restait trois jours avant lundi et puis il faudrait qu'il se décide d'une façon ou d'une autre.

Étonnement, Regula ne pensait pas qu'ils devaient faire baptiser le bébé. « J'ai beaucoup réfléchi pendant mon repos, » dit-elle. « Et j'en ai discuté avec ta tante Margaret. Toutes les deux, nous croyons que nous ne devons pas faire baptiser le bébé Conrad. »

— Je le crois aussi, mais avons-nous le choix dans cette affaire ? Wuest m'a dit ce matin que le bébé doit être baptisé lundi au plus tard ou sinon. Nous sommes coincés par la promesse que j'ai faite. J'aimerais bien que grand-père soit ici pour en discuter.

— Margaret est certaine qu'il ne voudrait pas que nous fassions baptiser le bébé.

Feu sur les collines de Zurich

Imaginez donc, samedi après-midi les trois prisonniers revinrent à Zollikon. Quand Marx entendit la nouvelle, il ne savait plus s'il devait être content ou triste. Il était content que grand-père et les deux autres ministres soient de retour, mais quelles étaient les conditions de leur mise en liberté ? Marx était anxieux de le savoir.

Un messager arriva pour dire à Marx qu'il devait assister à une réunion chez Heini Hottinger ce soir. Grand-père avait envoyé un mot pour dire que certaines questions seraient décidées lors de cette réunion.

Marx y alla, mais Regula resta à la maison avec le bébé. En montant la colline vers la maison de Heini, il se demanda ce que grand-père aurait à dire et ce qu'il avait décidé concernant l'avenir de l'Église à Zollikon.

La pièce était presque pleine quand Marx entra. Il s'assit et compta mentalement l'assistance. Il y avait presque trente personnes. La plupart des chefs et des membres des frères étaient présents. Il faudrait peut-être décider quoi faire prochainement. Marx attendit que la réunion commence.

Finalement, grand-père se leva et fit face au peuple. Il semblait à Marx, qu'il était plus vieux qu'avant. Les lignes de son visage étaient très visibles sous la lumière de la lampe. Sa barbe grise était maintenant presque blanche.

« C'est peut être la dernière fois que nous nous rencontrons comme ceci en tant qu'une communion de frères, » commença grand-père, sa voix instable. « En y pensant, il n'y a guère plus de huit mois que les premiers d'entre nous ont été baptisés et que nous avons espéré bâtir une Église ici à Zollikon pour plaire à Dieu. Ces huit mois furent très durs, mais il y eut beaucoup d'occasions de louer Dieu. Son Esprit était avec nous et nous assurait que notre direction était la bonne. Mais... » La voix de grand-père se brisa.

Puis il continua. « Pendant que l'été avançait, il m'est devenu plus clair qu'il est impossible en ce moment d'avoir une Église à nous. Peut-être cela sera possible un jour, mais actuellement, les forces contre nous sont trop fortes. Le prix est plus que nous ne pouvons payer. Je suis prêt à tout lâcher. » Avec ces paroles, grand-père Hottinger baissa la tête, secoué de sanglots.

Chapitre 27

À part ces sanglots du vieillard en avant, un silence de mort planait dans la pièce. Marx remarqua les larmes qui coulaient sur les joues de plusieurs personnes présentes.

Le vieux Jacob reprit son sang-froid et signala à Rutsch Hottinger de parler.

Rutsch se leva. « Probablement, vous vous demandez ce qui est arrivé en prison cette fois, » dit-il doucement. « Ils m'ont accusé des crimes qui ne sont pas vrais du tout. Une rumeur a commencé, elle disait que nous disons que nous vivions sans péché. Cette rumeur a grandi jusqu'à prétendre que j'ai dit que même le meurtre n'est pas péché, ni l'adultère, ni le vol. Et ce sont les péchés contre lesquels nous avons prêché, car ils n'ont aucune place dans l'Église ! Et ils nous ont accusés de ces mêmes crimes contre lesquels nous prêchons. » Rutsch éternua.

« Je suis d'accord avec Jacob, » continua-t-il. « Nous devons attendre à plus tard pour avoir une Église selon l'enseignement du Nouveau Testament. Actuellement, les forces contre nous sont trop fortes. Nous ferions aussi bien de frapper notre tête contre un poteau que de nous opposer à Zwingli. Je crois que la meilleure chose à faire est de mener une bonne vie chrétienne, assister au culte du pasteur Billeter pour le moment et essayer de vivre en paix. Peut-être un jour, nous aurons une Église de croyants et nous vivrons notre foi. » Rutsch Hottinger s'assit.

« Jörg Schad. » Grand-père Hottinger se tourna vers l'autre ministre qui avait été en prison.

Schad parla rapidement, comme d'habitude, et sa voix monta et s'adoucit. « Les frères ont raison. Nous ne gagnons rien en permettant que les autres nous écrasent. Le printemps passé, le jour où j'ai baptisé quarante personnes dans l'église du village, il me semblait que notre foi prendrait tout Zollikon et rien ne pourrait l'arrêter. Mais nous avons appris la dure réalité après ce jour-là. Depuis notre deuxième emprisonnement, il me semble que nous perdons nos forces. Les cordes qui nous lient sont de plus en plus serrées. Chacun de nos mouvements a été observé et, comme le frère Rutsch vient de le dire, maintenant, nous sommes accusés des choses qui ne sont pas vraies du tout. Et c'était de même pour moi ; on m'a accusé de crimes pour lesquels je suis entièrement innocent. »

Feu sur les collines de Zurich

Maintenant, grand-père reprit la parole. « Ceci est une des nuits les plus tristes de ma vie. Il y a moins d'une semaine, quand j'ai été arrêté, j'avais eu vraiment l'intention de rester fidèle, même au coût de ma vie. Mais j'ai repensé la question dans la prison et je crois maintenant que j'avais tort de penser comme cela. »

Grand-père se racla la gorge. « En fait, Zwingli m'a expliqué clairement comment il comprenait les Écritures sur le baptême et je suis presque persuadé qu'il pourrait avoir raison après tout et que nous pourrions avoir eu tort tout au long. Alors, j'ai promis d'utiliser mon influence pour empêcher des problèmes futurs avec le baptême à Zollikon. »

Marx se demanda s'il avait bien entendu. Grand-père s'est-il vraiment rétracté ? Sûrement avec le temps, il verrait encore que le baptême est seulement pour les croyants et non pas pour les petits bébés qui ne réfléchissent pas. Marx fut secoué au plus profond de son âme.

« Assisterons-nous aux cultes de Billeter dorénavant ? » demanda quelqu'un.

Grand-père répondit : « Nous prendrons conseil sur cela. Comme vous le savez, cela était l'accusation principale contre moi. Je n'assistais pas à l'église d'État et j'empêchais d'autres de le faire. Je leur ai dit que j'espérais qu'ils ne m'obligeraient pas à y assister, parce que je n'avais plus confiance que la vérité de Dieu y soit prêchée. Mais ils ont insisté pour que nous y assistions et que si nous remarquions que le pasteur enseignait quelque chose qui ne venait pas des Écritures, nous devions lui en parler après le culte. Finalement, j'ai accepté cela. Qu'en pensez-vous, vous autres ? »

Marx eut de la difficulté à ramasser ses pensées et à les organiser. Depuis sa mise en liberté, sa conscience ne lui accordait pas de paix. Plusieurs nuits, il ne pouvait pas s'endormir avant minuit, car son esprit était trop tourmenté. Le fardeau de sa conscience l'accompagnait constamment, parfois plus pesant, parfois plus léger, mais toujours présent.

Il ne savait que penser. Quand Regula et lui avaient décidé que le bébé ne serait pas baptisé, la confusion de son esprit s'était abaissée un peu. Mais maintenant ! Si tous les autres frères à Zollikon étaient prêts à le lâcher, il ne pourrait faire autrement que de le lâcher aussi. Il y avait aussi sa promesse au conseil et le bon de cent livres.

Chapitre 27

Un par un, en commençant par devant, les frères assemblés exprimèrent leur opinion de ce qu'ils doivent faire. Un par un, Marx les entendit donner leur accord à ce que grand-père avait suggéré — de suspendre leurs réunions, d'assister aux cultes à l'église d'État, et d'être obéissants et tranquilles.

Le tour de Marx arriva. « Je... je... ne sais pas... je ne sais pas... » Les autres personnes se retournèrent pour le regarder. Marx baissa la tête. Ça devait être la maladie qui ne l'avait pas encore quittée complètement. « Je ne sais pas. »

La voix du grand-père fut gentille. « Peux-tu nous donner ton accord, Marx, pour arrêter nos activités en tant qu'Église ? »

Arrêter ! Arrêter ! Les paroles s'écrièrent dans l'esprit torturé de Marx. Mais les autres l'attendirent. Il doit décider. Il doit dire quelque chose. « C'est... c'est d'accord, » dit-il.

Fridli Schumacher, assis à côté de Marx, parla maintenant, mais Marx ne l'entendit guère. Ils continuèrent autour du cercle jusqu'au moment que tout le monde eut parlé. Ensuite, la réunion fut terminée et Marx fut dans la rue, allant vers sa maison. Il mit la main sur son front. La fièvre, lui revint-elle ?

Regula devait être déjà endormie. Sinon, il le lui aurait raconté tout de suite. Si oui, il attendrait le matin pour le lui dire.

Demain, ils feront baptiser le bébé Conrad.



Chapitre 28

À LA SUITE DU BAPTÊME de leur bébé, Marx et Regula se retrouvèrent dans leur ancienne routine de vie, comme il y a un an. Au début, c'était étrange de retourner à l'église du village et d'écouter le pasteur Billeter prêcher. Mais bientôt, c'était comme dans le bon vieux temps.

Le fardeau sur la conscience de Marx devint moins persistant avec le passage des semaines, et Marx concentra son esprit plus sur la récolte des raisins qui arrive et moins sur les choses qui avaient été, et qui pourraient être.

Ici et là un incident arriva dans leur vie quotidienne qui rappela à Marx sa prédication pendant l'été, l'étroite communion chrétienne des frères et la vision d'une Église. Dans ces moments, sa conscience l'accusait de nouveau et Marx était misérable. Avait-il péché contre Dieu et contre le Saint-Esprit en décidant d'arrêter leurs activités ? Certainement, Dieu comprendrait et laisserait passer sa faiblesse.

Rien n'inciterait les sentiments de Marx autant que des nouvelles occasionnelles de Grüningen, — des nouvelles du mouvement anabaptiste grandissant là et de nombreuses personnes étaient baptisées. Peut-être le soleil s'était couché sur l'Église à Zollikon, mais le jour était toujours jeune à Grüningen.

Marx désirait intensément aller à Grüningen — afin d'adorer avec les frères là et d'entendre prêcher Conrad Grebel. Mais il hésita. En plus, il craignit d'avoir des problèmes avec Zurich s'il alla à Grüningen. Mais il existait une raison encore plus profonde qui l'empêcha d'y aller. Il avait honte de faire face à Conrad Grebel.

« Néanmoins, j'ai l'intention d'y aller dès qu'une bonne occasion se présentera, » dit Marx à sa femme.

Feu sur les collines de Zurich

L'occasion se présenta tôt au mois d'octobre.

Le septième jour du mois, l'inattendu arriva. Félix Mantz fut libéré de prison ! La nouvelle arriva sans délai à Zollikon. Quelqu'un dit que Mantz était libéré en raison d'une forte partie du conseil qui favorisait une punition plus douce pour les anabaptistes. Le chef de ce groupe n'était autre que l'honorable Jacob Grebel, le père de Conrad Grebel.

Marx fut surpris et rempli de joie. Son espoir remonta.

« As-tu entendu la nouvelle ? » cria-t-il à Regula en s'approchant de la maison en courant. « Félix Mantz est libéré et on dit qu'il est allé à Grüningen pour être avec Grebel. »

La surexcitation de son mari se communiqua à Regula, mais à un moindre degré. « Que... qu'est-ce que cela voudra dire pour nous ? Des changements ? »

— C'est possible. Peut-être les frères à Grüningen auront du succès là où nous avons échoué. Le conseil a été beaucoup plus indulgent envers eux qu'envers nous.

— Mais Grüningen est aussi plus loin de la ville que nous. Ne crois-tu pas que le conseil a pris plus de temps à agir à cause de cela ?

— Mais Félix Mantz est libéré ! Je ne peux guère le croire.

— Peut-être, ils voulaient simplement lui donner une autre chance. S'il continuait à prêcher et à baptiser, ils auraient leur prétexte pour l'exécuter.

— Regula ! Il ne faut pas toujours croire le pire. Je savais depuis longtemps que quelques membres du conseil favorisaient plus de patience envers des frères. Jacob Grebel n'est pas un anabaptiste et il est censé savoir ce que fait son fils, mais il ne croit pas que le feu et l'épée avanceront le conseil. Et Jacob Grebel, je te le dis, est un homme d'influence.

Regula continua son travail, lavant des carottes pour le repas du soir.

— C'est dimanche demain. Je crois que j'irai à Grüningen pour voir ce qui s'y passe. Je suis curieux. Je pourrais monter à cheval, partir tôt et j'arriverais avant qu'il se fasse trop tard. Avec Grebel et Mantz là, tous les deux, et possiblement Blaurock...

Chapitre 28

— Mais, ne serait-ce pas risqué ?

— Pas vraiment, ma chérie. Cela vaut bien un certain risque.

Le lendemain matin, il y avait des traces de gelée blanche sur les basses pâtures quand Marx guida son cheval vers Hinwil. Les chênes sur les côtes étaient revêtus des couleurs d'automne. Marx remarqua les écureuils qui montaient et descendaient des arbres, et qui couraient le long des clôtures de pierre avec des glands entre leurs dents.

L'air frais du matin remplit le cheval de vigueur. Il trotta le long du sentier couvert de feuilles, montant et descendant les collines, parfois au grand galop. Marx n'eut pas à encourager le cheval d'aller plus vite.

Marx serra les rênes du cheval en s'approchant d'un ruisseau qui murmurait. Le cheval baissa la tête et but. Marx descendit et s'accroupit pour boire de l'eau claire aussi. Ensuite, il remonta à cheval et ils reprirent le chemin.

En s'approchant d'Hinwil, le chemin était rempli d'hommes et de femmes en route vers le village. La plupart d'entre eux marchaient, mais quelques-uns étaient montés à cheval. Avec un signe de la tête, Marx salua un groupe de fermiers en les passant.

Le village ne pouvait pas être très loin. En prenant le virage sur le chemin, Marx vit un autre groupe en avant. Un grand homme attira son attention tout de suite. Sa manière de marcher était vaguement familière. Georg Blaurock !

Pressant son cheval pour aller plus vite, Marx rattrapa rapidement le groupe. C'était bien Blaurock. Marx sauta de son cheval, le guidant par la bride afin de marcher avec les autres.

Georg Blaurock reconnut Marx tout de suite.

Tout en marchant, Blaurock parla des plans pour la journée. Il promit : « Ce sera un dimanche inoubliable. Ce matin Conrad et Félix envoient le mot partout pour annoncer une réunion en plein air dans un champ quelque part à l'autre bord du village. Pendant qu'ils travaillent à cela, je veux faire quelques annonces dans l'église d'Hinwil. »

Marx Boshart se souvint d'un autre dimanche, une journée ensoleillée de printemps quand il était allé dans l'église de Zollikon avec Georg Blaurock. Ses souvenirs de ce jour n'étaient pas plaisants.

Feu sur les collines de Zurich

Georg Blaurock essaya de calmer la crainte que Marx lui mentionna. « Ce sera différent de la fois où j'ai essayé de prêcher dans l'église de Zollikon. » prédit-il. « Ici, les gens sont carrément en faveur de notre prédication. Et jusqu'ici le magistrat a fait très peu pour nous arrêter. Si nous nous dépêchons, nous y arriverons avant le pasteur et cela nous donnera un avantage aussi. »

Marx Boshart n'était pas bien rassuré, mais il décida de garder silence et d'attendre.

Ils entrèrent dans le village. La cloche de l'église appela les gens d'Hinwil et les environs au culte. Marx s'attarda exprès et suivit le groupe lentement vers l'église.

Il attacha son cheval. Blaurock était déjà entré dans l'église. Marx s'approcha de la porte avec hésitation. Il était étranger à Hinwil, mais ici et là, il reconnut le visage de quelqu'un qu'il avait rencontré en juin, quand il était venu prêcher ici avec Conrad Grebel. Plusieurs gens le reconnurent et le saluèrent. Tout le monde était amical. Un grand suspens saisit le peuple et Marx se demanda si Blaurock les avait prévenus de ce qu'il était venu faire.

Marx décida en entrant que ceci n'était certainement pas la foule régulière des adorateurs du dimanche. Il était encore tôt, mais l'église était remplie et d'autres arrivaient encore. Marx ne trouva aucun siège, alors, il restait debout contre le mur. Il surveilla la foule. Le pasteur, Hans Brennwald n'était pas visible.

Subitement, Georg Blaurock qui se tenait derrière l'ambon parla. Sa forme imposante et sa voix retentissante captèrent l'attention de l'auditoire. Le peuple l'écouta attentivement.

« À qui est cette maison ? » cria Blaurock. « Si c'est la maison de Dieu, celle où l'on prêche Sa Parole, alors, je suis ici comme envoyé du Père pour prêcher. »

C'est avec cette introduction que Blaurock commença son sermon. Marx écouta attentivement. Le grand homme était toujours un bon orateur, mais aujourd'hui, il était à son meilleur niveau. Avec des mots enflammés et un grand zèle, il incitait les citoyens d'Hinwil à se repentir de leurs péchés et à fuir la colère d'un Dieu juste.

Marx se tenait d'un côté. Il aperçut un petit mouvement en arrière de l'église. En tournant la tête, il vit que le pasteur était arrivé et se tenait juste à l'intérieur de la porte. Que ferait Brennwald ? Pour le

Chapitre 28

moment, il semblait emballé comme les autres en écoutant le prédicateur éloquent.

Les paroles coulèrent et l'auditoire écouta attentivement. Puis Blaurock commença à parler du baptême. Il attaqua le baptême des bébés comme une invention rusée du diable. Nulle part, dit-il, dans la Bible il n'est même suggéré de baptiser les bébés dans leur innocence. Au contraire, le baptême est toujours associé avec la croyance.

Marx regarda en arrière pour voir comment le pasteur Brennwald réagissait. Il remarqua que le pasteur était très agité. Quand Blaurock prit une pause pour reprendre son souffle, Brennwald leva la main et demanda leur attention.

Georg Blaurock n'avait pas terminé son sermon. Il profita de l'interruption, puis adressa une question au pasteur Brennwald. « Défendez-vous le baptême des bébés et dites-vous qu'il est correct ? » demanda-t-il.

« Mais oui ! » rétorqua Brennwald.

« Alors, vous êtes l'antéchrist et vous trompez le peuple ! » accusa Blaurock.

Pour un instant l'auditoire fut sous l'effet d'un choc et puis les gens commencèrent à chuchoter et à parler. Un homme avec un visage gras discuta avec le pasteur, et Marx le vit se frayer un chemin vers l'avent à travers la foule. Marx devina que l'homme était le constable du village. Son intention était très évidente. Il voulait arrêter Blaurock.

Les gens cédèrent à contrecœur. « Je demande aux citoyens de m'aider, » cria le constable.

La seule réponse fut le murmure de désapprobation.

« Avez-vous l'autorité d'arrêter cet homme ? » cria quelqu'un.

Une deuxième voix dit : « Oui, dites-nous. Avez-vous un mandat d'arrêt pour lui ? »

Le constable s'arrêta. Il essuya la sueur de son front. Avec deux cents citoyens autour de lui, n'y avait-il personne pour l'aider ? La sympathie du peuple était clairement avec Georg Blaurock.

Le constable commençait à paniquer. Il tourna rapidement sur ses talons et à coups de poing, il fit marche arrière vers le pasteur. Ils échangèrent quelques mots et puis les deux quittèrent l'église.

Blaurock attendit un peu, puis il recommença à prêcher, mais plus doucement. Le sermon reprit là où le pasteur Brennwald l'avait interrompu.

Feu sur les collines de Zurich

Marx se demanda où le pasteur et le constable étaient allés, mais il le savait sans que personne ne le lui dise. Ils étaient certainement partis à cheval en direction du château du magistrat à Grüningen pour trouver de l'aide, à une distance de trois kilomètres. Si oui, ils pourraient être de retour ici dans une heure avec le magistrat Berger. Sans doute, Blaurock aurait terminé la prédication et ils auraient fui avant cela.

Mais Georg Blaurock prêcha la Parole de Dieu et son auditoire fut attentif. Il y avait tant de choses à enseigner.

Marx devint de plus en plus mal à l'aise. Berger pourrait arriver à n'importe quel moment et la prédication continuait.

Bientôt, on put entendre le galop des chevaux s'approcher de l'église. Marx voulut crier : « Goerg, fuis pour ta vie. » Mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Blaurock continua de prêcher.

Le magistrat fut à la porte avec son adjoint à ses côtés et le pasteur et le constable en arrière. Le magistrat Berger tint haut son épée et le sermon s'arrêta.

L'église était toujours remplie et le magistrat vit qu'il ne pourrait guère se frayer un chemin à travers la foule pour se rendre à l'avant. Il existait des moyens plus faciles. « Vous, les hommes en avant, saisissez cet imposteur ! » commanda-t-il.

Personne ne bougea. Le suspens monta dans l'église.

Le visage de Berger devint rouge de colère. Il cria encore : « Je vous ordonne de capturer cet homme. »

Un vieil homme avec le visage mince, mais digne répondit d'en l'avant de l'église : « Comme chrétiens, il n'est pas correct pour nous de saisir qui que ce soit, ni d'utiliser la force. Vous avez vos hommes et c'est votre devoir et non le nôtre. »

Le magistrat Berger ne dit plus rien. Il recula pour attendre à la porte.

La prédication avait déjà duré presque trois heures, alors, Blaurock termina la réunion. Les gens commencèrent à sortir par la porte d'en arrière. Marx se glissa dehors aussi. Bientôt, il vit que très peu des gens se rendirent chez eux. Ils attendirent pour voir ce qui arriverait à Blaurock.

Dès que l'église fut dégagée, le magistrat et son adjoint s'avancèrent et arrêtaient le prédicateur. Marx observa les mains enchaînées de Blaurock quand ils l'amènèrent dehors. Professionnellement, Berger

Chapitre 28

indiqua au captif de monter sur le cheval de son adjoint. Son adjoint marcha en arrière de lui, son épée longue touchant presque la terre.

La procession commença à monter les rues d'Hinwil. Marx réalisa que le prisonnier ne monterait pas au château sans escorte. La plupart des gens suivirent les chevaux du magistrat. Alors, ils passèrent à travers le village et rentrèrent dans la campagne. Marx décida de les suivre aussi.

Il s'avança dans la foule pour être plus près du magistrat et de son prisonnier. Blaurock s'assit droit sur son cheval, se tournant parfois pour parler avec les gens qui le suivaient. En s'approchant, Marx entendit Blaurock dire : « Quand Paul et Silas étaient enchaînés en prison, ils chantaient des louanges au Seigneur. »

Ayant ainsi parlé, le prisonnier leva sa voix en chant. Marx entendit la plupart des paroles :

Gott führet ein rechtes Gericht,
Und niemand mags ihm brechen.
Wer hier tut seinen Willen nicht,
Dess Urteil wird er sprechen.

Gnädig bist du, O Herr, und gut,
Gütiglich lässt dich finden.
Wer hie auf Erden dein'n Willen tut,
Erkennst vor deine Kinden.

Durch Christum sag'n wir Lob und Dank,
Für alle seine Güten,
Dasz er uns unser Lebenlang
Vor Sünden wol behüten.*

*Traduction de l'allemand :

Dieu tiendra à un jugement juste
Aucun homme ne peut le renverser.
Le pécheur qui ignore la volonté de Dieu
Doit entendre sa damnation juste.

Tu es miséricordieux, ô Dieu, et bon,
Si affectueux envers nous.

Ceux sur terre qui T'obéiront
Tu les réclames comme Tes enfants.

En Christ, nous Te louons et Te remercions,
Pour toutes Tes bénédictions,
Et que toute au long de notre vie
Tu nous gardes de tout péché.

Feu sur les collines de Zurich

Le chant continua pendant que la foule descendait le chemin, suivant les chevaux et leurs cavaliers de près. En s'approchant du lieu qui s'appelait Getzholtz, Marx leva les yeux et s'étonna de voir un groupe encore plus grand, assemblé dans un champ juste en avant.

Le message se passa de l'un à l'autre : « C'est Grebel et Mantz. » Voici la réunion de prédication qui était planifiée pour cet après-midi. La foule qui entourait le magistrat y était tombée par pur hasard.

En s'approchant, Marx remarqua que la réunion n'était pas encore commencée. Le magistrat Berger saisit la scène d'un coup d'œil et comprit ce qui se passait. Il éperonna son cheval vers le groupe le plus large. En quelques instants, les deux groupes se fusionnèrent.

Le magistrat demanda l'attention et les yeux se tournèrent vers lui.

« Au nom de la loi de ce canton, » annonça Berger, « j'interdis toute prédication et tout baptême ici cet après-midi. Je veux que cette réunion se disperse immédiatement et que vous rentriez chacun chez vous. »

Marx reconnut Conrad Grebel. Félix Mantz se tenait avec lui, blême après son long emprisonnement. Grebel s'approcha plus près du magistrat et dès qu'il fut assez près pour parler facilement, il appela : « Nous n'obligeons personne à être baptisé, mais si quelqu'un vient à nous et le désire, nous ne pouvons pas le refuser. Et nous continuerons à faire cela jusqu'à ce que quelqu'un nous montre une meilleure manière dans la sainte Parole de Dieu. »

Berger ne répondit pas. Il surveillait la foule afin de voir si ses ordres étaient respectés. Il semblait que personne ne l'avait entendu, car personne ne se préparait à partir. Au contraire, à la direction de Félix Mantz, les gens se rassemblèrent devant lui et s'assirent sur l'herbe.

Conrad Grebel tourna son dos vers le magistrat Berger et marcha vers Mantz. Conrad se prépara à prêcher.

Même entouré des hommes et des femmes, le magistrat se sentit très seul et abandonné. Il était le chef du district et à sa parole les hommes étaient jetés en prison ou relâchés. Mais cet après-midi, personne ne lui accorda de l'attention.

Le prisonnier à cheval était presque oublié. Maintenant, Blaurock appela à ses frères et ils l'encouragèrent en retour.

Jörg Berger éperonna son cheval. Son visage était tendu et ses mouvements avaient du sérieux quand il dirigea son cheval à travers

Chapitre 28

la foule et qu'il descendit le chemin vers le prochain village. Sur le deuxième cheval, Georg Blaurock s'accrocha à la selle, les mains toujours enchaînées.

Marx Boshart et la foule qui était venue d'Hinwil, s'assirent pour écouter le deuxième sermon anabaptiste du jour.

Marx avait presque oublié Jörg Berger et son prisonnier en écoutant Conrad Grebel et puis Félix Mantz. L'après-midi était à moitié passé, et les adorateurs avaient eu de riches bénédictions spirituelles. En écoutant la prédication, Marx admit dans son cœur que c'était la vérité. D'après sa propre étude de la Bible, il savait que cette prédication avait été tirée directement du Nouveau Testament.

Grebel avait parlé de l'amour pour nos ennemis. « Un chrétien retourne le bien pour le mal, » dit-il. En parlant d'être joyeux dans la persécution, il mentionna le nom de Georg Blaurock et suggéra que l'auditoire prie avec lui pour le prisonnier, qu'il puisse rester fidèle dans ses liens et qu'il ne cède pas.

Marx se souvint de son propre emprisonnement trois mois plus tôt, et comment cela s'était terminé. Des larmes de remords débordèrent de ses yeux et coulèrent sur ses joues.

À ce moment il y eut un cri d'alarme. Marx regarda. Une demi-douzaine de cavaliers, portant des armes à feu et des épées avaient encerclé la foule et tracèrent un chemin vers le centre, là où étaient les prédicateurs. Les cavaliers s'avancèrent avec des cris. Les hommes se dispersèrent devant eux.

« Celui-là. Prenez-le ! » cria un des soldats en indiquant Conrad Grebel.

En un instant, Grebel fut capturé. On lia ses mains solidement derrière son dos. Les cavaliers fouillèrent la foule pour attraper Félix Mantz, mais ils ne réussirent pas à le trouver.

Marx était content pour Félix, qui venait d'être libéré de prison seulement la veille. Mais il devint découragé quand il réfléchit sur ce qui s'était passé pendant ce jour. Grebel et Blaurock, tous les deux étaient prisonniers. Son espérance que Zurich soit dorénavant plus indulgent envers les frères fut détruite.

Feu sur les collines de Zurich

Il était assez facile de comprendre ce que le magistrat avait fait. Au village voisin, Ottikon, le magistrat avait trouvé des hommes loyaux et les avait envoyés pour capturer les chefs anabaptistes.

Conrad Grebel fut placé sur un cheval et retourné à la prison du château à Grüningen. C'était la deuxième fois dans la même journée que Marx observait un chef des frères amené à cheval vers la prison.

Marx retourna à Hinwil, triste et fatigué. Ces émotions le faisaient presque craquer. La lutte dans sa propre âme, à savoir que faire, avait été enflammée de nouveau par la prédication. La merveille de tant de gens qui cherchaient le salut l'avait ému, mais Marx se demanda combien d'eux pourront faire face à Zwingli et le conseil et rester fidèles.

Il avait laissé son cheval à Hinwil. Le soleil descendait rapidement quand il arriva au village. Au moins, son cheval serait frais et reposé pour le voyage de retour. Ce voyage serait long, mais il savait que la lune serait presque pleine et la température plaisante.

Une heure plus tard, Marx passa par la ville de Grüningen sur son chemin vers chez lui. Au bord de la ville se trouvait le vieux château haut, se découpant en silhouette dans le ciel occidental devant lui. Le soleil s'était retiré en arrière des collines, mais les rayons de lumière traînaient toujours. Derrière Marx, la pleine lune et ronde se levait.

Le château semblait plus large au crépuscule. Marx arrêta son cheval et regarda la forteresse de pierre et de mortier pendant un long moment. Conrad Grebel avait grandi ici, comme un jeune garçon sans souci ici pendant que son père était magistrat dans ce même château.

Ce soir, Conrad était enfermé dans une cellule noire, au plus profond du château. Blaurock serait probablement dans une deuxième cellule.

En se tournant pour partir, Marx remarqua une lumière qui brûlait dans la pièce sur l'avant du château. Sans doute, c'était le bureau de Berger.

Épuisé, Marx prit son cheval. L'animal sauta à un galop lent qui brûlerait les kilomètres.

En jetant un regard en arrière pour un dernier regard du château, Marx ne pouvait pas savoir qu'à ce moment Jörg Berger était en train d'écrire à ses supérieurs à Zurich, leur disant ce qui s'était passé à l'église de Hinwil et leur décrivant la capture de Grebel et de Blaurock.

« En toute vérité, c'était une journée remarquable, » écrit le magistrat Berger.



Chapitre 29

LES RAISINS ÉTAIENT MÛRS pour récolter. Depuis plusieurs semaines, Marx travaillait chaque jour à la vigne, sauf le dimanche. Regula venait l'aider aussi. Elle arrangeait une boîte pour le bébé et l'emmitouflait quand il faisait froid.

Bien que Marx travaillait sur la vigne, son esprit était souvent très lointain. La nouvelle arriva de Grüningen que Félix Mantz était toujours là, caché dans les maisons de ferme au fond des collines. Jörg Berger avait désigné plusieurs hommes pour le trouver, et le conseil de Zurich avait fait la requête particulière qu'il soit capturé. Mais les hommes de Berger n'avaient pas eu de succès. Chaque fois qu'ils demandèrent où était Mantz, les campagnards arrivèrent toujours à compliquer les directives pour que la police ne s'y retrouve pas. Et quand il trouva finalement la bonne place, il apprit que Mantz venait de partir.

Conrad Grebel et Georg Blaurock avaient été transférés à Zurich, dans la plus grande sécurité à la prison de la ville. Berger s'inquiéta que le château de Grüningen ne fut pas assez sûr. Avec plusieurs amis et sympathisants dans le district, les prisonniers pourraient s'évader.

Un jour, Marx entendit que beaucoup de gens à Grüningen parlaient d'un autre débat sur le baptême. Jörg Berger, le magistrat, était en faveur de cela et il avait écrit au conseil pour savoir si on pourrait arranger un troisième débat avec les anabaptistes. Berger espérait qu'un tel débat pourrait convaincre les frères qu'ils étaient dans l'erreur.

« Le magistrat pense que tous les frères doivent être forcés d'assister au débat, » dit Marx à sa femme pendant qu'ils cueillaient des raisins côte à côte. « C'est-à-dire, si le conseil approuve le débat. Berger veut que l'affaire soit décidée pour qu'il ait encore la paix dans son district. Il est confiant que Zwingli peut convaincre les fermiers qu'il a raison. »

Feu sur les collines de Zurich

— Cela ne serait pas facile, n'est-ce pas ? demanda Regula.

— Non, je crois que non. En effet, les frères de Grüningen veulent un débat autant que Berger. Ce sont eux autres qui l'ont demandé en premier. Les frères croient qu'un débat honnête et juste montrera la vérité à tous, et pourrait même persuader le conseil.

— Qu'en penses-tu ?

— Je crois que le débat serait une bonne idée, dit Marx.

« Si les autorités permettaient à Grebel et à Mantz de s'exprimer librement, la vérité serait rapidement évidente à ceux qui voudraient la connaître. Mais par contre... » Marx prit une pause.

— Quoi ?

— Par contre, dans les deux débats précédents, ils n'ont pas permis aux frères d'exprimer leur foi. Dès qu'ils ont ouvert la bouche, quel qu'un du côté de Zwingli les a interrompus et les a contredits. Je crains qu'il ne soit pas plus juste cette fois. Mais, peut-être, cela vaut la peine d'essayer. Je me demande ce que grand-père en pense.

Ce soir, Marx monta à la maison de grand-père Hottinger et ils parlèrent de la possibilité d'un débat. Pendant qu'ils parlaient, Rutsh Hottinger les rejoignit.

« Je crois que nous devons écrire une lettre au conseil de Zurich pour demander un tel débat, » dit Rutsch, de plus en plus enthousiaste.

Grand-père n'était pas sûr que cela serait sage. Mais, il consentit quand Marx indiqua son accord. « Pourquoi tu n'écris pas la lettre et ensuite, nous la passerons pour les commentaires et l'approbation, » suggéra grand-père.

Alors, il revint à Marx d'aider à écrire la lettre. La voici.

Miséricordieux seigneur *bürgermeister* et gracieux seigneurs. Nous, les frères et sœurs de Zollikon, vos sujets, nous nous recommandons à votre sagesse... nous vous prions que vous permettiez que la Parole de Dieu décide et qu'elle soit son propre juge. Car il n'est pas juste que l'homme juge la Bible et ce que Dieu Lui-même a dit. Car nous désirons être enseignés par la sainte, la vraie et la pure Parole de Dieu, sans partis pris ni raisonnement humain. Ce qui n'est pas écrit dans les Saintes Écritures, nous ne voulons aucunement y participer.

Gracieux seigneurs, nous vous implorons par votre sagesse de nous accorder un débat, une discussion ouverte, où tous

Chapitre 29

ceux qui le veulent puissent venir afin d'être enseignés par les Saintes Écritures. Et ce qui est manifestement la vérité biblique, nous accepterons et croirons cela, que cela soit le baptême des bébés ou le rebaptême. Que Dieu soit avec nous tous, amen.

— Les anabaptistes et prédicateurs à Zollikon.

La pétition pour un débat fut circulée parmi les membres de l'ancienne Église à Zollikon. Ensuite, la lettre fut envoyée au conseil.

Marx n'avait que peu d'espoir que le conseil prêterait attention à Zollikon. Cependant, si tous les deux, le magistrat Berger et les anabaptistes à Grüningen avaient déjà demandé un débat, peut-être que leur propre lettre aurait quelque influence.

Avant la fin d'octobre, l'avis arriva que Zurich planifierait vraiment un débat. La discussion devrait être très complète cette fois, afin qu'il n'y ait jamais plus besoin d'un autre débat. Les frères anabaptistes étaient les bienvenus pour venir écouter et apprendre ce que les Écritures enseignent véritablement, et qui avait raison devant Dieu sur la question du baptême.

Ils avaient fixé la date du début du débat pour le 6 novembre suivant. Les annonces furent envoyées à travers la Suisse, et partout, les hommes se préparèrent pour le voyage à Zurich. Mais le suspens le plus grand et l'activité la plus intense furent dans la ville elle-même, et à Grüningen et à Zollikon.



Félix Mantz fut capturé avant que le débat ne commence. On l'amena à la Tour et il fut placé avec Grebel et Blaurock. C'était la première fois que les trois chefs des frères étaient en prison ensemble.

Pour le débat, les trois hommes furent amenés à la Salle du conseil pour prendre part à la discussion.

Lundi matin, le 6 novembre 1625, Marx Boshart marcha à Zurich. Il voyagea en compagnie de plusieurs autres hommes de Zollikon. Quand ils arrivèrent, la Salle du conseil était remplie à craquer et il y avait des gens rassemblés dehors.

Sous peu, on fit une annonce. La Salle du conseil ne pouvait pas accommoder la grande foule qui se rassembla, alors, le débat aurait lieu dans l'Église Grossmünster tout près.

Feu sur les collines de Zurich

Il y avait grande activité quand on apporta les livres, les chaises et les meubles à l'église. Les gens aussi commencèrent à changer de lieu.

Marx alla avec la foule, lentement et à petits pas pour éviter de frapper les talons des hommes en avant de lui. Les gens entrèrent par la grande porte en voûte. Un placier dirigea Marx à un siège. Marx s'assit. Des ouvriers se dépêchèrent d'arranger des tables sur la plate-forme en avant. Les chefs des frères s'assoiraient à une table, face à leurs adversaires, et les porte-paroles de Zwingli, à une deuxième table. Sur chaque bord, dans les ailes, s'assoiraient les membres du conseil et d'autres dignitaires. Les secrétaires remplirent leurs pots d'encre et nettochèrent leurs plumes d'oie pour la tâche qui les attendait.

Marx avait présumé que le débat démarrerait lentement. Le transfert à la Grossmünster avait retardé les cérémonies encore plus. Certains membres du conseil, que Marx ne reconnut pas parlèrent de leur voix monotones pendant une heure, racontant l'histoire de ce temps troublé et les grandes choses que Zwingli avait faites pour l'Église, comment il avait manifesté un grand amour et beaucoup de patience envers ceux qui n'acceptaient pas ses idées, et que ceci était le troisième débat ouvert pour leur montrer pacifiquement là où ils avaient tort.

La matinée était presque passée avant que la réunion abordât la vraie question. Le maître Zwingli commença un long discours sur le baptême. « C'est vrai qu'il n'y a aucun commandement direct dans la Bible pour baptiser des bébés, » admit-il. « Mais nous lisons dans le Nouveau Testament de plusieurs maisonnées qui étaient baptisées — celles de Stéphane, de Lydie et du géôlier à Philippe. Il serait ridicule de présumer que ces maisonnées n'avaient que des adultes ; il y avait sûrement des enfants et des bébés parmi eux.

« Et encore, Jésus Lui-même a dit : “Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas ; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent” (Marc 10:14). Comme des enfants du royaume, ils ont le droit d'être baptisés. Comment pouvons-nous l'interdire ? »

Marx écouta pendant que Zwingli continua. Il expliqua comment, sous la Nouvelle Alliance de Jésus-Christ, le baptême remplaça le rite de circoncision. Les enfants étaient devenus des membres du peuple élu de Dieu par le baptême, exactement comme les enfants mâles sous Israël étaient circoncis comme signe qu'ils faisaient partie de la nation de Dieu.

Chapitre 29

Quand le fameux pasteur de Zurich eut terminé, il était l'heure de la pause de midi. Le président promit que les anabaptistes pourraient présenter leurs idées dans l'après-midi.

Il y avait probablement mille personnes dans la grande église. Marx se sentit perdu parmi tant d'étrangers. Il s'avança lentement vers l'entrée, s'assit dans le portique et commença à manger le repas que Regula lui avait préparé. Il y avait des gens tout autour et plusieurs parlèrent. Marx les écouta.

« Zwingli a préparé le chemin pour une grande victoire, » se vanta un citoyen bien vêtu, en gonflant ses joues et en prenant l'air sage pour les gens autour de lui. « Ce débat sera entièrement juste et personne n'aura plus aucune excuse à dire qu'on l'a trompé et qu'il n'a pas été écouté. Il a fait venir les hommes les plus distingués des autres cantons pour le présider et il a choisi douze fermiers sans préjugés de Grüningen comme observateurs. Oui, il est grand, Zwingli. Mais je crois qu'il donne plus de considération à ces anabaptistes qu'ils ne méritent. Je n'aurais pas autant de patience. »

« Qu'avez-vous contre eux ? » demanda un timide petit homme qui voulait faire de la conversation.

« J'en connais beaucoup, oui, même trop. Ils sont des agitateurs, toujours en train de causer des problèmes. S'ils étaient des faiseurs de paix comme dit la Bible, ils ne mettraient pas frère contre frère et fils contre père. Ils se croient mieux que les autres aussi. Ils réclament même d'être sans péché — les rebaptiseurs sans péché, peuh ! »

« Mais vous devez admettre qu'il mènent une très bonne vie, » se risqua un troisième homme.

« Ce ne sont que des apparences, c'est tout, » répondit le premier homme. « Ils ont des intentions malignes au fond de leur cœur, vous pouvez en être certains. » Il baissa la voix. « Attendez, nous allons voir, dès qu'ils auront le pouvoir, ils renverseront le gouvernement. J'ai entendu dire qu'ils ne croient pas du tout dans le gouvernement, et qu'il est mal d'utiliser l'épée. »

Marx voulut s'insérer dans la conversation pour expliquer ce que les frères croyaient vraiment au sujet du gouvernement — qu'ils ne croyaient pas qu'un *chrétien* doit occuper un poste dans le gouvernement, ni utiliser l'épée dans aucune circonstance. Mais le premier homme avait déjà recommencé.

Feu sur les collines de Zurich

« Ils prennent tout de la Bible, littéralement. Quelqu'un m'a dit ce matin, qu'à St-Gall ils ont lu le verset, "si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux" (Matthieu 18:3), alors, ils descendaient à quatre pattes dans la poussière, jouant avec des jouets pour être comme de petits enfants. » Il leva la tête et ria fortement. Ceux qui l'écoutaient sourirent poliment, mais aucun ne ria.

Marx en avait assez entendu, et il décida d'aller dehors. Mais avant qu'il ne puisse partir, l'homme loquace commença un nouveau conte. Marx ne pouvait plus l'abandonner.

« Savez-vous ce que sont vraiment ces rebaptiseurs ? Ce sont des gens qui s'ennuient et qui cherchent des émotions fortes. Ils déclarent que le baptême les fait se sentir si bons et si saints. J'ai entendu Zwingli lui-même dire : "S'il les fait se sentir si bons, ils seraient mieux de se faire baptiser plusieurs fois, chaque fois que le diable les approche." »

Encore, l'homme ria.

Marx s'éloigna rapidement et trouva son chemin dehors. Les gens pouvaient rire des frères, les ridiculiser et raconter toutes sortes de contes s'ils le voulaient. Mais Marx savait mieux que cela. Il ne fallait donc pas permettre au commérage oisif de le mettre en colère.

Le vent qui soufflait dans les rues étroites fit frissonner Marx. En haut, le ciel était de plomb. Bientôt, on aurait de la neige ou du verglas. L'hiver s'approchait.

Dans la séance de l'après-midi, les frères avaient leur première occasion de parler. Conrad Grebel commença en premier. Il présenta exemple après exemple dans le Nouveau Testament où les hommes et les femmes furent baptisés parce qu'ils étaient croyants ! Il y avait toujours la foi avant le baptême.

« Quant à des maisonnées entières qui ont été baptisées, comme le maître Zwingli a souligné ce matin, je ne sais pas s'il y avait des bébés dans ces maisons. Mais si oui, je suis convaincu qu'ils n'étaient pas parmi ceux qui ont été baptisés. Le maître Zwingli a mentionné la maisonnée du geôlier à Philippe. Que disent les Écritures ? »

Chapitre 29

Conrad Grebel ouvrit son Nouveau Testament. « Voici, ce que Paul et Silas ont dit au geôlier : “Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta famille. Et ils lui annoncèrent la parole du Seigneur, ainsi qu’à tous ceux qui étaient dans sa maison” (Actes 16:31–32).

« Je vous demande, Paul et Silas ont-ils annoncé la Parole du Seigneur aux bébés ? Non ! Mais les personnes à qui ils ont expliqué les Écritures étaient baptisées. Dans un verset plus loin, nous lisons que le geôlier “se réjouit avec toute sa famille de ce qu’il avait cru en Dieu” (v. 34b). Il est évident que les personnes baptisées ici dans la maison du geôlier ont cru avant leur baptême. Je n’ai aucune raison de croire que la situation était différente dans les autres maisonnées mentionnées. »

Ensuite, Félix Mantz parla. « Le maître Zwingli a cité notre Seigneur disant : “Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas ; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent.” Tandis que les enfants sont inclus dans le royaume, le maître Zwingli veut les baptiser. Mais pourquoi ? Nous affirmons que les enfants sont innocents devant Dieu, alors, pour eux, le baptême est un symbole vide de sens. Ils doivent grandir, reconnaître leur penchant au péché, et puis appeler Dieu dans la foi et dans le repentir. Là, et seulement là, est-ce que le baptême devient une cérémonie appropriée pour montrer qu’ils sont nés de nouveau dans l’Esprit et qu’ils sont de nouvelles créatures dans le Christ. L’apôtre Pierre parle du baptême comme “l’engagement d’une bonne conscience envers Dieu” (1 Pierre 3:21). »

Léo Jud, le lieutenant de Zwingli interrompt : « Mais les enfants étaient circoncis sous Israël le huitième jour et devenaient membres du peuple de l’Alliance de Dieu. Pour moi, cela est significatif. Si on pouvait circoncire les bébés avant qu’ils comprennent, on peut les baptiser aussi. »

Conrad Grebel se leva rapidement. « Il existe une différence, une différence énorme, » cria-t-il. « Vous vous trompez dans l’objectif de la circoncision. Il n’est qu’un signe de l’Alliance de Dieu avec notre aïeul, Abraham, où Il a promis qu’un Sauveur viendrait de ses descendants. Cette Alliance a été accomplie en Jésus-Christ.

« La circoncision n’est pas une figure du baptême des bébés. Au contraire, il est une figure de la circoncision spirituelle que la main n’a pas faite, de la nouvelle naissance en Jésus-Christ. Ainsi, Paul écrit :

Feu sur les collines de Zurich

“Et c’est en lui que vous avez été circoncis d’une circoncision que la main n’a pas faite, mais de la circoncision de Christ, qui consiste dans le dépouillement du corps de la chair” (Colossiens 2:11).

« Dites-moi, qui est-ce qui est circoncis par la circoncision du Christ ? N’est-il pas seulement le croyant ? Qui a dépouillé le corps de la chair par la circoncision du Christ ? N’est-il pas le croyant ? En vérité, ce sont ceux qui entendent la Parole de Dieu et la croient, et non pas — non, jamais — les jeunes enfants immatures. »

Conrad Grebel s’assit, mais Georg Blaurock était debout et parla à sa place. « C’est le Christ qui nous sauve et non pas une cérémonie, et certainement pas le baptême des bébés. Personne ne peut venir au Père sans passer par le Fils, car Jésus a dit : “Je suis la porte... celui qui n’entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par ailleurs, est un voleur et un brigand” (Jean 10:7, 1). Ainsi... » Blaurock prit une pause et regarda intentionnellement la table de Zwingli. « Ainsi, tous ceux qui baptisent des bébés sont des voleurs et des brigands.

« Pour répondre à ceux qui disent, “Les enfants sont sous la promesse, qui les empêchera de recevoir l’eau ?” nous disons que nous savons qu’ils sont sous la promesse. Car le Christ a dit : “le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent.” Alors, pourquoi les baptiser ? Je dis, le baptême des bébés n’est pas une plante qui pousse dans la Parole de Dieu. Alors, il faut enlever cette mauvaise herbe. Mais ils cherchent une autre manière ou une autre porte, donc, ils sont des voleurs, des brigands et des meurtriers du Christ. »

Le maître Zwingli signala qu’il voulut parler, mais Blaurock persévéra. « Que tout le monde remarque bien que le baptême appartient à ces croyants qui s’abandonnent au Fils de Dieu et qui se séparent du mal. Ces croyants portent les fruits de l’Esprit — l’amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité, la douceur, la tempérance et la vérité. Ceux qui manifestent ces fruits sont l’Église du Christ, le corps du Christ et l’Église chrétienne. Nous espérons et nous sommes assurés que nous sommes dans cette véritable Église, mais le maître Zwingli et le conseil veulent nous forcer hors de la véritable Église et dans une Église étrangère. Ils disent que le baptême du Christ est un rebaptême, sans aucune preuve des Saintes Écritures. Mais nous espérons que le baptême que nous pratiquons est le baptême du Christ et alors que c’est le baptême des bébés qui est le rebaptême. »

Chapitre 29

Georg Blaurock manqua de souffle. Il était déterminé à tout dire sans interruption et il savait qu'il devait parler vite pour arriver. Il s'assit, satisfait.

Marx Boshart vit que le débat deviendrait vif et il avait raison. Durant l'après-midi, les paroles coulèrent de chaque côté des partis dans l'espoir de convaincre l'autre. Parfois, la discussion frôlait la confusion et le président frappait avec son marteau pour rétablir l'ordre.

Le débat dura trois jours. Mercredi, la foule était plus clairsemée. Les gens commencèrent à se fatiguer des présentations, car aucun côté ne cédait à l'autre.

Comme la majorité de l'auditoire, Marx savait ce que serait le résultat du débat. Personnellement, il croyait que les anabaptistes avaient bien présenté leur position et que toute personne avec un esprit ouvert pouvait voir que leur foi venait de la Bible. Mais cela n'empêcherait pas que la victoire serait accordée aux zwingliens.

Il était prévu que Zwingli gagnerait le débat. Il le faudrait. Il était absurde même d'imaginer que les anabaptistes puissent avoir raison et que Zwingli ait toujours eu tort. Seulement la confusion et le désordre pouvaient naître d'un tel aveu humiliant.



Alors, Zwingli gagna le débat comme tout le monde le prévoyait. Les juges qui présidaient et le conseil avertirent sévèrement les frères d'abandonner immédiatement leur erreur, maintenant prouvée, et d'obéir aux lois de l'État.

Marx Boshart marcha à la maison le mercredi soir, très déçu. Les trois journées avaient clarifié les questions plus que jamais. Mais rien n'était changé. Il était plus sûr que jamais que les frères tenaient à la vérité biblique, mais pour lui, un cultivateur de raisins, vivre cette vérité devenait de plus en plus difficile chaque jour, voir même impossible.

Le conseil n'adoucirait pas sa position contre les rebaptiseurs. En vérité, il était évident qu'ils perdaient rapidement patience. L'anabaptisme doit être rayé du canton de Zurich, jusqu'au dernier trait. Le maître Zwingli ne pouvait pas faire d'exception. Zurich ne pouvait pas être un peuple divisé.

Feu sur les collines de Zurich

Le souvenir de son séjour en prison était frais et net dans l'esprit de Marx. Alors, tout ce qu'il pouvait faire en ce moment était d'attendre pour voir. Il pouvait attendre pour voir ce qui arriverait aux trois chefs toujours en prison.

Après le débat, on avait retourné les trois hommes à la Tour du Sorcier.



La Tour du Sorcier avant sa destruction en 1878. Construite en 1526, elle est premièrement connue comme la Nouvelle Tour ou la Hexenturm. Plus tard, après que plusieurs anabaptistes avaient été séquestrés là-dedans, elle est connue comme la Ketzerturm ou la Tour des Hérétiques.



Chapitre 30

UN MOIS APRÈS le grand débat à Zurich, l'hiver était venu pour de bon. Un après-midi venteux, Marx fut surpris de voir son ancien ami, Ulrich Ryhener à la porte. Ils ne s'étaient pas vus depuis qu'Ulrich avait apporté le mandat à la maison d'Arborgast Finsterbach qui demandait que Marx se présente pour être questionné.

Marx l'accueillit à l'intérieur, loin du froid du vent. « Sûrement, tu resteras pour le souper avec nous, n'est-ce pas ? »

Ryhener ne protesta point, mais s'installa pour rester. « Je viens de Grüningen, et j'admets que j'ai froid et que je suis fatigué. Je suis sûr qu'un repas chaud me ferait du bien. »

Mais Marx savait qu'il était vraiment venu pour parler.

— Il y a toujours toutes sortes d'agitation à Grüningen. Le magistrat Berger se rend malade d'inquiétude, le pauvre homme. Il ne dort guère la nuit maintenant.

— Donc, le débat n'a pas amélioré la situation ?

Regula entra et s'assit, tenant le bébé sur ses genoux.

— Non, pas vraiment. Naturellement, les anabaptistes ne sont pas satisfaits. Ils disent qu'ils n'ont pas reçu la justice.

— Mais... crois-tu que les frères... les anabaptistes continuent de croître en nombre ?

— Décidemment ! Les baptêmes continuent, mais ils sont assez bien cachés. Il y a toujours des réunions, mais normalement, elles ont lieu la nuit et loin dans les collines pour ne pas être découvertes.

— Berger, que fait-il avec cela ?

— Une chose, le château est presque plein de prisonniers. Un jour, la semaine passée, il les a tous convoqués à un nouveau procès, les présentant un par un. Seulement treize ont abjuré. Les quatre-vingt-dix autres sont aussi désobéissants que jamais.

Feu sur les collines de Zurich

— Comment as-tu appris tout cela, demanda Regula.

Ryhener sourit par espièglerie. « J'ai des contacts. J'ai couché dans le château hier soir. »

« Tu y as couché ! » s'exclamèrent Marx et Regula, tous les deux.

« Oui, Berger me considère comme un assez bon type. Et je suppose qu'il a raison. » Ryhener se gonflait un peu.

« Mais sûrement, tu n'as aucune part dans la capture de prisonniers ? » demanda Marx, examinant de près son ami.

« Pas exactement. Je suis ce qu'on appelle un intermédiaire, avec des amis dans les deux camps. » Il ria.

Marx n'y vit pas d'humour. « Ne le considères-tu pas comme un rôle honteux ? » demanda-t-il sèchement.

« Ne me regarde pas comme ça, » riposta Ryhener. « Dans quel camp es-tu, Marx Boshart ? Dis-moi ça. »

Marx s'est crispé. Il ne savait pas comment répondre, et en plus, il pourrait être peu sage d'exprimer ses sentiments à Urich.

— Quand j'ai parlé avec le magistrat Berger hier soir, il en avait eu plein le dos. Il m'a dit : « Je ne pourrais pas avoir un procès chaque jour, mais si je ne le faisais pas, je n'y arriverais pas. Ces anabaptistes, avec leur obstination, me donnent des cheveux gris. » C'est ça que Berger m'a dit. Je suppose qu'il dût même questionner son beau-frère pour avoir assisté à une réunion interdite.

— Alors, mettre les chefs en prison ne règle pas le problème, commenta Marx.

— Non. Il peut ralentir le mouvement, mais il ne l'arrêtera pas.

— Où s'arrêtera-t-il ? pensa Regula.

Le bébé Conrad gazouilla.

« Oui, où s'arrêtera-t-il ? » répliqua Urich Ryhener sans hésitation. « Il s'arrêtera quand tout le monde oubliera cette affaire du baptême et non pas avant. C'est la seule façon qu'il s'arrêtera. Les anabaptistes doivent être réalistes. »

— Mais le mouvement se répand, objecta Marx. Regarde Grüningen. Le mouvement est très grand là. La plupart des gens sont baptisés ou sympathisent avec les anabaptistes. Si assez de gens...

— Aucune chance ! Le conseil l'arrêtera avant qu'il y ait autant de gens. En tout cas, quel avantage y a-t-il d'être nombreux, si les anabaptistes refusent d'utiliser l'épée. Un seul homme avec une arme à

Chapitre 30

feu peut maîtriser cent hommes qui ne croient pas dans l'utilisation de la force. Alors, je ne vois pas l'avantage, même si la plus grande partie du canton est anabaptiste.

« Je suppose que tu as raison, » admit Marx faiblement. « Je n'ai pas pensé à combattre, jamais ! Je pensais que Zwingli pourrait changer sa position s'il voyait que les gens ne le suivaient pas. »

« Peuh ! » grogna Urich.

L'hiver s'avancait. L'ancienne année, 1525, qui avait fourni tant d'évènements étonnants au canton de Zurich, céda à la nouvelle année, 1526. Vers la fin de janvier, Marx et Regula ne pouvaient pas éviter de réfléchir sur les évènements de l'année précédente. Ils revécurent la semaine excitante de février quand les premiers baptêmes eurent lieu et la fondation de l'Église était bâtie. Marx se souvint des neuf jours passés en prison et du renouveau qui éclata, après le retour à la maison des fermiers de Zollikon.

Beaucoup d'évènements s'étaient passés pendant cette année.

Maintenant, les trois chefs étaient en prison, avec peu d'espoir d'être relâchés. L'hiver avait été plutôt tranquille à Zollikon. La seule exception avait été le jour de l'arrestation des quatre Hottinger. Marx ne savait pas toute l'histoire. De ce qu'il avait entendu, l'huissier Wuest les avait dénoncés à Zurich parce qu'il soupçonnait qu'ils étaient toujours anabaptistes au fond du cœur.

Cette action n'avait pas augmenté la popularité de l'huissier dans le village.

Marx lui-même réalisa que la seule direction à prendre était de ne jamais parler à personne contre le baptême des bébés. C'était un sujet interdit.

Grand-père n'était pas chez lui quand les officiers étaient venus à la maison Hottinger. Margaret avait été arrêtée, ainsi que ses frères Rudolph et Heini, et le fils de Rudolph, Uli. On dit qu'ils étaient dans la Tour en attendant leur procès, avec les prisonniers de Grüningen et de diverses régions du canton.

Des journées passèrent et on n'entendait plus parler de Zurich. À Zollikon, il y avait une paix et une tranquillité qu'on n'avait pas vues depuis des mois. Les vents traversaient le lac Zurich, balayaient les

Feu sur les collines de Zurich

collines et laissaient tomber des flocons de neige. Les jours d'ensoleillement, les rayons scintillaient sur la neige blanche.

Chaque soir, Marx coupait du bois pour la cheminée, le chargeait sur le traîneau et le dirigeait de la forêt sur les collines vers la maison. L'air frais encourageait son pas, mais il ne le sentait jamais dans son cœur.

« C'est le mieux que nous pouvons faire dans les circonstances, » se dit-il maintes et maintes fois, essayant de soulager sa conscience. « Dieu sait ce que nous croyons dans notre cœur, et peut-être, un jour nous pourrions le vivre ouvertement encore. »

Bien que tout allait bien à Zollikon, les problèmes se multiplièrent à Grüningen. Les membres dans la salle du conseil de Zurich n'avaient pas de repos. Une lettre du magistrat Berger était arrivée, disant : « Il semble que plus nous encourageons et implorons ces gens, plus nous leur donnons de permissions et plus nous créons une situation encore pire. Il est maintenant l'heure d'être sérieux et de saisir l'affaire avec une main ferme. Nous avons essayé la tolérance et cela n'a pas fonctionné. »

À la suggestion du maître Zwingli, le conseil prépara donc un nouveau mandat plus sévère, contre les anabaptistes. Cette fois, il ne s'agissait pas d'une demi-mesure. Dorénavant, toute personne coupable d'avoir baptisé sera noyée sans miséricorde et sans plus de procès. Que tous en soient avertis.

Selon cette stricte politique nouvelle, Conrad Grebel, Félix Mantz et Georg Blaurock sortirent de prison pour recevoir leur sentence. Pâles et maigres après six mois en arrière des barreaux, ils répondirent aux questions et attendirent la sentence.

« Parce qu'ils tiennent obstinément à leur erreur, » dit la nouvelle sentence, « ils sont immédiatement retournés à la Tour Nouvelle, là il ne leur sera donné que de l'eau et du pain à manger, et de paille pour coucher. Le gardien qui les sert doit, sur serment, ne permettre à personne de passer pour arriver jusqu'à eux. Ils resteront là pour mourir et pourrir. En cas de maladie, personne n'aura le droit de les changer de prison. »

À titre d'avertissement pour les autres, la sentence fut apportée aux villages du canton et lue au peuple. Le nouveau mandat était annoncé. Marx frissonna quand il entendit les mesures cruelles contre les frères.

Chapitre 30

Ce qui effrayait le plus Marx, c'était que les quatre Hottinger de Zollikon étaient mis dans la Tour aussi, sous le même jugement que les chefs.

Peut-être, aurait-il été encore plus ébranlé s'il avait pu lire la lettre que Ulrich Zwingli avait écrite à son ami, Vadian, à St-Gall. Elle commença : « Mon cher *bürgermeister* très honoré, aujourd'hui même, le Conseil de deux cents a décidé de remettre les principaux chefs des anabaptistes dans la Tour. Là, ils vivront au pain sec et à l'eau jusqu'à ce qu'ils rendent l'esprit ou qu'ils imploront la miséricorde. Ils ont décidé en plus, que quiconque accepte d'être baptisé dorénavant, sera mis entièrement sous l'eau ! La sentence est déjà rendue. Ainsi, la patience éprouvée est terminée. En vain, votre beau-père [Jacob Grebel] a imploré la miséricorde du conseil. »



Le 21 mars, après deux semaines dans la Tour froide au pain sec et à l'eau, les Hottinger revinrent à Zollikon.

Marx se dépêcha d'aller les voir dès qu'il entendit la nouvelle. Rudolph tenait un de ses six enfants sur ses genoux quand Marx entra. Le regard mélangé de joie et de tristesse que Marx avait appris à reconnaître si bien restait toujours sur son visage. Il était content d'être chez lui avec sa famille, mais intérieurement il avait honte d'avoir renié sa foi afin de rendre possible sa liberté.

« Comment vont les autres prisonniers ? Sont-ils de même ? » demanda Marx.

Rudolph fit une grimace et Marx comprit tout de suite qu'il ne voulait pas parler de son expérience. Marx continua de le questionner et après un certain temps, il commença à parler.

— Nous étions quatorze de nos hommes dans une salle. Pendant les nuits fraîches, nous pouvions nous garder au chaud seulement en nous tassant ensemble pour dormir, expliqua-t-il.

— Y avait-il d'autres prisonnières à part ma tante Margaret ? demanda Marx.

— Pas moins de six. Une était la mère de Félix Mantz. Margaret dit qu'elle encourageait le bon moral des autres.

— Les femmes étaient-elles traitées aussi cruellement que les hommes ? Certainement pas.

Feu sur les collines de Zurich

— De même, exactement.

« Les trois chefs... ils... ils ne se sont pas laissés décourager par la faim et le froid ? » Marx avait presque peur de poser la question.

Sur le fait, le fils aîné de Rudolph, Uli, un gars mince d'environ dix-huit ans entra dans la pièce. « Pas du tout, » répondit-il.

Rudolph expliqua davantage. « Conrad écrivait et les autres l'aidaient. Tous les trois nous lisions et nous expliquions les Écritures en nous encourageant à être fidèles. »

— Comment... pourquoi avez-vous l'abandonné ?

« Je ne pouvais plus endurer la situation, » cria Rudolph, presque en colère. « Elle était déplorable et ma famille et mes enfants me manquaient tellement. » Les larmes remplirent ses yeux.

— Au début, ce n'était pas si dur, dit le fils. Nous essayions de prendre cela du bon côté ; nous souffrions au nom du Christ. Il y avait de l'unité et de la communion fraternelle. Mais après... après que nous...

Marx attendit, sympathisant.

« Après que nous ayons commencé à chuchoter ensemble concernant l'abandon de notre foi, les autres devenaient très agités. Ils nous ont réprimandés et ne nous permettaient pas un moment de paix. » Le visage mince du jeune homme portait des traces du stress émotif qu'il avait subi.

« Mais... mais vous pensez que les trois chefs n'abandonneront pas leur foi ? » demanda Marx. Il faut qu'il le sache.

« Rudolph répondit : « Je suis certain que non. Ils sont entièrement résignés à rester dans cette prison terrible jusqu'à la mort. Et probablement, cela ne sera pas très long. La prison peut rendre malade un homme fort et ils y sont restés tout l'hiver. »

Marx s'excusa pour rentrer chez lui. En passant dehors, une forte pluie glaciale le frappa. Prudemment, Marx descendit lentement la côte couverte de verglas. Le ciel gris au-dessus du lac et le vent qui s'élevait promettait une nuit de tempête.

Plus tard le soir, Marx sortit pour vérifier les bêtes dans l'étable avant de se coucher. Le vent soufflait plus fort encore et la glace couvrait tout. « Je suppose qu'il fait froid dans la Tour ce soir, » murmura-t-il.

Marx n'avait aucun moyen de savoir ce qui se passait dans la Tour à ce moment là.



Chapitre 31

POUR DES RAISONS qu'il ne pouvait pas expliquer, Marx Boshart ne pouvait pas fermer l'œil ni tomber endormi. Regula et le bébé dormaient doucement à côté de lui. Peut-être c'était la surexcitation du soir qui le gardait éveillé. Dans son esprit, Marx considérait ce que Rudolph Hottinger lui avait dit sur la vie en prison.

Pour une raison ou une autre, cela embêtait Marx que personne de Zollikon ne pût endurer la prison. Les villageois cédaient toujours. Les anabaptistes des autres places restaient fermes. Ils ne bougeraient pas de leur foi. Mais jusqu'à maintenant, chaque prisonnier de Zollikon s'était permis d'être convaincu de quelque chose qu'il ne voulait vraiment pas et avait été libéré sur une promesse hésitante.

Les pensées de Marx s'arrêtèrent un moment sur Johann Brotli, le pasteur qui avait planté les premiers doutes dans son esprit sur le baptême des bébés. Brotli était un homme qui n'abandonnerait pas quand la pression devient intense. Marx en était sûr. Mais, Brotli n'était pas natif de Zollikon. Voilà, peut-être, la raison.

Ce soir, pendant que la pluie mêlée de neige battait contre la maison, Marx ressentait de la pitié pour les prisonniers encore barrés dans la froide Tour du Sorcier. Les Hottinger de Zollikon étaient chez eux avec leur famille, près de l'âtre de leur maison. Mais les prisonniers qui ne nieraient pas leur foi en Jésus-Christ — eux, ils étaient toujours dans la Tour, probablement frissonnants en se tassant ensemble dans la paille.

Marx essaya de fermer les portes de son esprit, de supprimer ces pensées qui le gardaient éveillé. Il fallait qu'il dorme ou il ne serait pas capable de travailler demain. Il était presque minuit déjà. Il s'étira et essaya d'arrêter ses pensées.

Cela n'aida pas. Les pensées continuaient de le hanter. Il vit une grande tour construite de roches avec de minces fentes pour fenêtres.

Feu sur les collines de Zurich

La neige fondue s'abattait sur ces fenêtres à un rythme régulier. Pour un instant, il avait vu l'angoisse sur le visage de Rudolph Hottinger quand il avait raconté ses expériences dans la prison. Au pain sec et à l'eau, la paille par terre, le vent qui soufflait autour de l'avant-toit... Marx tira la couverture de laine sous son menton.

Ensuite, la porte vibra. Ce n'était pas fort au début, mais cela devint de plus en plus persistant. Ce n'est que l'effet du vent, pensait Marx en tournant sur lui-même dans le lit. Mais il savait que ça ne l'était pas.

Il y avait quelqu'un à la porte qui voulait entrer. Qui pouvait-il être dehors à cette heure-ci et avec une telle température ? Marx sauta de son lit. Il se dépêcha le long du corridor. Le plancher froid mordit ses pieds nus.

Il ouvrit rapidement et complètement la lourde porte. Le vent et la neige le frappèrent en pleine face. Pour un instant il ne vit personne dans l'obscurité et il se sentit insensé. Cela devait être un rêve.

Puis deux formes se glissèrent furtivement de l'obscurité de la nuit, s'esquivèrent et passèrent dans l'entrée. Marx fut étonné. Était-ce possible ? Pas Félix Mantz et Georg Blaurock ! Mais il n'y avait pas de doute. Il referma la porte.

Dans la lumière faible du corridor, Marx pouvait voir les deux hommes qui frissonnaient violemment et il les entendait claquer des dents. Sans hésitation, il les dirigea vers la salle en avant, près de la cheminée. Il mit du bois sur le feu dormant. Les flammes léchaient le bois avidement et bientôt la salle fut illuminée par la flambée.

Pour la première fois, Marx remarqua combien Mantz et Blaurock étaient humides en raison de la pluie gelée. Ni l'un ni l'autre ne portait de manteau. La chemise de Blaurock était déchirée à l'épaule et le sang avait fait une tache rouge.

Marx trébucha vers la chambre pour réveiller Regula. « Prépare quelque chose de chaud pour qu'ils mangent, » dit-il en expliquant qui étaient les visiteurs. Puis il retourna aux deux hommes.

Le feu agrandit et la chaleur fit reculer les hommes frissonnants. Marx chercha deux chemises de la garde-robe et les offrit à Mantz et à Blaurock. Ils changèrent de chemise tout de suite, et Marx remarqua qu'ils se sentaient déjà mieux.

« Comment... comment vous êtes-vous évadés de prison ? » demanda Marx.

Chapitre 31

Les yeux de Georg Blaurock s'allumèrent et il devint tout souriant. « Il semble que nous avons des amis mystérieux. Vraiment, nous sommes aussi étonnés que toi. »

Puis il se dépêcha de l'expliquer. « Il y avait une fenêtre non barrée que nous avons découverte il y a un certain temps, en haut dans la Tour. Nous n'y avons pas fait trop attention, premièrement parce que nous étions résignés à rester en prison, mais aussi parce qu'il n'y avait aucune manière de descendre de la fenêtre si nous voulions nous évader. Ou de traverser le pont-levis après que nous serions en bas.

« Ce soir, avec de l'aide de nos amis secrets, nous avons trouvé une corde près de nous. Mais encore plus surprenant, le pont-levis était descendu et la porte débarrée. Alors, un par un, nous sommes montés sur le seuil de la fenêtre, nous sommes descendus le long de la corde et nous avons marché à travers le pont jusqu'à la liberté. »

« Ce n'était pas tout à fait aussi simple que ça, » corrigea Mantz. « Certains d'entre nous, nous nous sommes écorchés un peu et frappés en descendant le mur — aussi, une chemise déchirée. » Il regarda Blaurock. « Pour augmenter nos problèmes, personne ne pouvait décider, ni ne savait où aller sur-le-champ. »

« Georg a même suggéré que nous allions tous à travers la mer aux Indiens rouges et vivre avec eux. Peut-être, qu'ils nous accueilleraient, » ajouta Félix Mantz. « Mais je ne crois pas qu'il était sérieux. »

« Pas vraiment, » admit Georg.

« Où avez-vous l'intention d'aller, si je peux demander, » demanda Marx.

« C'est une bonne question, » dit Félix. « Nous n'avons pas vraiment décidé, mais il est l'heure de partir. Je suppose que la raison pour laquelle nous nous sommes arrêtés ici est évidente. Nous sommes presque gelés et nous avons besoin de plus de vêtements. »

« Je vous trouverai des manteaux et des vêtements plus chauds, » offrit Marx tout de suite. « Ils sont à vous et je suis très content de vous aider. »

Regula arriva pour l'aider à choisir ce qui serait utile aux deux hommes. Bientôt les visiteurs étaient emmitoufflés, prêts à s'aventurer encore une fois dans la nuit, pour fuir dans un lieu plus sûr.

En leur disant adieu, Félix fit une pause. Il avait quelque chose dans son esprit. « Je regrette que l'Église ici à Zollikon ait défailli, » dit-il

Feu sur les collines de Zurich

à Marx. « Rien ne peut me causer plus de chagrin. Mais, peut-être, il n'est pas encore trop tard. Je crois que l'Esprit implore toujours... »

Georg Blaurock l'interrompit, sa voix pleine d'émotion : « Marx, le prix du disciple est grand aujourd'hui, mais la couronne au ciel en vaut la peine. Celui qui reste fidèle jusqu'au bout sera sauvé. »

Félix Mantz reprit son conseil du départ : « L'Esprit nous implore, mais l'Esprit ne travaillera pas toujours avec l'homme. N'éteins pas l'Esprit, Marx. Ne L'éteins plus. »

Les deux hommes sortirent dans la nuit. Puis Georg Blaurock se retourna. « Une autre chose. Les Hottinger sont-ils revenus chez eux ? »

— Oui.

— Ils auraient dû attendre encore quelques heures et ils auraient pu être libres avec la conscience tranquille.

Les paroles de Blaurock semblaient suspendues dans l'air pendant que les ténèbres avalaient les deux hommes. Libre ! Marx se demandait ce que signifiait ce mot. Félix Mantz et Georg Blaurock étaient-ils des hommes libres, tout en se dépêchant dans la tempête afin de trouver un refuge où se cacher ?

Rudolph Hottinger et son fils Uli étaient-ils des hommes libres ? Marx se souvint du regard torturé sur leurs visages et, de par sa propre expérience, il savait comment ils se sentaient.

Les Hottinger pouvaient se réveiller au matin sans crainte d'arrestation. Mais, avaient-ils vraiment la liberté ? Les deux hommes qui venaient de disparaître dans la nuit étaient libres dans leurs esprits et aussi libérés d'une conscience troublée. Cela aussi était la liberté. Peut-être, cela était-il la plus grande liberté.



Marx et Regula faisaient attention de ne rien dire à personne au sujet de leurs visiteurs de la nuit. Premièrement, c'était un crime sérieux que de leur avoir donné de l'aide et Marx serait certainement mis en prison si on le découvrait. Deuxièmement, si les autorités apprenaient que les deux hommes ont été à Zollikon, cela les mettrait sur la piste des fugitifs et augmenterait leur danger.

Marx présuma que les deux hommes quittèrent le canton aussi vite que possible. Il se demanda où Conrad Grebel était allé. Félix l'avait

Chapitre 31

dit, que la santé de Conrad était mauvaise et qu'il était faible à cause de son long emprisonnement. Mais où est-ce qu'il aurait fui ?

Marx ne pouvait pas s'empêcher de sympathiser avec Conrad. Conrad était séparé de sa femme et de ses petits, non seulement par la distance, mais aussi par la foi. En plus, ses parents avaient refusé de le reconnaître. Mais Conrad possédait quelque chose de plus valable qu'une maison terrestre et le bonheur. Il avait la paix intérieure, plus la conviction qu'il faisait la volonté de Dieu en prêchant l'Évangile.

Pendant plusieurs mois les Boshart n'entendirent plus parler des chefs anabaptistes. De toute évidence, ils avaient quitté le canton et oeuvraient ailleurs.

Le printemps cédait à l'été et les jours plus chauds réveillaient Grüningen. Les frères qui avaient été parfois découragés reprirent l'espoir et le courage. Pendant l'été, il était possible de se rassembler dans un plus grand secret et donc, plus en sécurité. Les frères se retrouvaient pour la communion dans les champs et les forêts, et parfois dans une caverne. D'autres fois, ils se rassemblaient dans la grange d'un fermier, loin de la route.

Tard dans le mois de juin, la rumeur arriva à Zollikon que Félix Mantz et Georg Blaurock était de nouveau à Grüningen pour y prêcher. Marx voulut les retrouver pour leur parler afin de découvrir ce que Félix Mantz avait voulu dire par ses paroles en partant. Ces paroles commençaient à le hanter : « Peut-être, il n'est pas trop tard, Marx. Mais n'éteins plus l'Esprit. »

Mais la nouvelle vint que les deux hommes avaient de nouveau quitté le district. Ils se déplaçaient d'une place à l'autre, encourageant les frères pendant une journée ou plus et puis continuaient. Ainsi, quand les autorités furent mises au courant de leur présence, ils étaient déjà partis.

Vers ce moment-là, grand-père Hottinger lui passa un exemplaire d'un petit tract. « Garde-le bien caché. Il est dangereux d'être pris avec, » l'a-t-il averti.

Marx se dépêcha chez lui où il put fermer les portes et s'assurer que personne ne le regardait. Ensuite, il ouvrit le tract. Il vit tout de suite qu'il s'agissait de l'écrit de Conrad Grebel sur le baptême, l'œuvre

Feu sur les collines de Zurich

qu'il a composée en prison. Il trouva finalement un imprimeur prêt à risquer la publication de ce tract.

« Passe-le à un autre quand tu en auras terminé la lecture, » a-t-il suggéré grand-père.

Marx étudia l'écrit. Il contenait le même enseignement qu'il avait entendu quand Conrad avait prêché.

Une année s'était écoulée depuis ces semaines mémorables vécues avec Conrad Grebel à Grüningen. Conrad n'avait pas changé pendant cette année. Il enseignait le même message, toujours en train de répandre l'Évangile au risque de sa vie.

« Mais moi, j'ai changé ! » admit Marx à lui-même. « Je ne suis pas le même disciple de Jésus-Christ que j'ai été il y a un an. J'ai... j'ai éteint l'Esprit. »

La vérité le laissait sobre et tremblant. Sa tête tomba dans ses mains. « Oh mon Dieu, est-il trop tard ? » cria-t-il.



« Conrad Grebel est mort. »

La nouvelle bouleversante arriva à Zollikon au mois d'août. Si le rapport était vrai, Conrad était allé chez sa sœur à Maienfeld, dans le canton des Grisons. Pendant qu'il était là, il était tombé malade de la peste. Affaibli, sa santé s'était altérée par la vie en prison, il ne pouvait plus combattre la maladie.

Marx pleurait amèrement son ami. Qu'arriverait-il à la lutte pour les Églises anabaptistes partout en Suisse ? Leur premier chef était mort.

— Au moins, Mantz et Blaurock sont toujours actifs, dit Marx à Regula. Ils peuvent indiquer la direction. Et peut-être, Dieu élèvera d'autres hommes pour prendre la place du frère Conrad.

— Peut-être, acquiesça Regula. Mais tu sais ce qui arrivera à Félix Mantz si jamais il revenait à Zurich et était pris. Ou Georg Blaurock, pour autant.

— Je le sais, dit Marx, inquiet. Le conseil leur a promis une mort humide. Mais il existe une consolation. Il existe des hommes puissants sur le conseil qui ne sont pas en faveur d'une telle sévérité.

— À qui penses-tu ? Jacob Grebel ?

— Qui d'autre ? On dit que Zwingli n'est pas très content de la situation. Il blâme Jacob Grebel et ses amis pour l'évasion de la prison de

Chapitre 31

mars dernier, la nuit où Mantz et Blaurock se sont arrêtés ici, tu sais.

— Alors, le maître Zwingli ne peut pas toujours avoir sa volonté non plus, pensa Regula.

— Pas pleinement, non pas pendant que Jacob Grebel est membre du conseil. Non pas pendant que Grebel est si bien aimé et respecté de tout le monde. Il a une énorme influence, ce Jacob Grebel.

Marx Boshart avait raison quand il avait déclaré que Jacob Grebel était un homme d'influence à Zurich. Mais il avait tort de penser que le maître Ulrich Zwingli ne pouvait rien faire contre cela.

Jacob Grebel n'était aucunement un anabaptiste, mais il croyait fermement à la liberté de conscience. Il ne croyait pas que le gouvernement doit dire à un homme quoi penser. Il était opposé à punir quelqu'un à cause de sa foi. Jacob Grebel était un homme de courage aussi. Une fois, il avait dit à Ulrich Zwingli : « Pourquoi vous ne prêchez pas l'Évangile et cessez de vous mêler de la politique ? »

Le maître Zwingli ne serait pas dépassé. Il comprenait clairement la situation. Si son programme de réforme ecclésiale doit prospérer, il doit contrôler les anabaptistes. Pour traiter les anabaptistes, il faudra que le conseil soit uni. De quelque façon, il faut maîtriser Jacob Grebel et ses amis.

Jacob Grebel avait été arrêté d'une manière autoritaire et avait été accusé de crimes politiques. Une commission particulière de onze hommes avait été nommée pour le juger. Horrifiés, les citoyens le regardaient. Pendant plusieurs jours, les portes de Zurich étaient restées fermées, la tension était si élevée.

Sur l'insistance de Zwingli, Jacob Grebel fut condamné à mort. Dépassé, incapable de croire à ce qui lui arrivait, le vieillard aux cheveux blancs comme la neige et avec une grande barbe blanche avait été mis en avant et décapité immédiatement.

Ulrich Zwingli avait prouvé qu'il était un homme qu'il ne faut pas sous-estimer. L'opposition tremblait de crainte. Maintenant, il pouvait poursuivre son programme ecclésial et il ne serait plus questions du conseil. Le chemin était préparé pour traiter les anabaptistes.

L'estrade était prête. Tout Zurich attendait qu'un chef anabaptiste soit capturé.



Chapitre 32

CONRAD GREBEL ÉTAIT MORT. Félix Mantz et Georg Blaurock avaient fui le canton et oeuvraient très loin. L'Église à Zollikon était au plus bas. Quelques-uns des anciens membres, même ceux qui ont été chefs, parlaient de leurs erreurs en étant désobéissants au maître Zwingli et aux seigneurs de Zurich. Ils participaient dans les activités de l'église du pasteur Billeter et devinaient des supporters loyaux des réformes de Zwingli.

Mais dans le cœur de quelques citoyens de Zollikon, le rêve et la vision d'une Église libre brûlaient toujours lentement. Grand-père Hottinger et Marx Boshart étaient parmi eux. Le feu dans leur cœur n'avait pas été éteint, mais il n'y avait pas de flamme ouverte depuis longtemps.

À l'occasion, Marx souffrait encore des troubles de conscience, mais les luttes étaient moins fréquentes et moins sévères. « N'éteins plus l'Esprit, » l'a averti Félix Manz. Mais Marx n'arrivait pas à s'abandonner à l'appel de l'Esprit. Il le voudrait, mais le prix était trop élevé.

L'Église anabaptiste à Grüningen continuait de grandir, bien qu'elle ait eu des revers. La menace des noyades avait causé certains membres à l'abandonner. Marx n'avait rien entendu depuis longtemps de son beau-frère, Arbogast Finsterbach, mais Arbogast n'avait pas été baptisé, autant qu'il sache.

Le magistrat Berger était plus en alerte que jamais, ainsi que déterminé. Il avait graduellement construit un réseau de gens loyaux à lui. Ils lui rapportèrent immédiatement toute activité inhabituelle dans le district.

Ainsi, il arriva que Félix Mantz et Georg Blaurock, entrant furtivement à Grüningen la première semaine de décembre, furent surpris par les autorités au moment où ils commençaient une réunion de pré-

Feu sur les collines de Zurich

dication dans la forêt. Les deux hommes furent capturés. C'était avec grande réjouissance que Jörg Berger les amena au château, menottes aux mains.

La nouvelle se répandit rapidement à travers les collines et jusqu'à la ville de Zurich. De là, la nouvelle s'infiltra à Zollikon. Quand Marx l'entendit, son courage s'évanouit. Cette fois, les prisonniers ne s'évaderaient pas.

Avec la mort de Jacob Grebel, il ne restait aucun obstacle humain à leur noyade. Le mandat a été clairement énoncé — quiconque baptise ou qui se permet d'être baptisé sera noyé sans miséricorde, et ainsi mené de la vie à la mort.

Mantz et Blaurock avaient connu le mandat. Mais ils avaient persévéré à prêcher comme avant. En moins de deux semaines après leur évasion de la prison, Félix Mantz avait donné, à une femme à Embrach, les instructions dans la foi et l'avait baptisée.

Marx Boshart était découragé. « Pourquoi ils ne restent pas hors du canton de Zurich ? » dit-il à sa femme. « Ils auraient dû savoir que Berger leur avait tendu des pièges. »

« Peut-être, ils n'étaient pas saufs dans les autres cantons non plus, » suggéra Regula doucement. « Ils auraient dû en sentir le besoin à Grüningen, autrement, ils n'auraient pas pris de risque. »

Après dix jours, les deux prisonniers avaient été déplacés du château à Grüningen à la prison à Zurich. Cette fois, on les mit dans la Wellenburg, la prison de l'État au milieu de la rivière Limmat. Avec l'eau sur les quatre côtés, les prisonniers auraient plus de difficulté à s'évader que de la Tour du Sorcier.

Noël s'est passé en douceur. Peu après le jour de l'An 1527, la nouvelle arriva à Zollikon que Mantz et Blaurock seraient jugés bientôt. Grand-père Hottinger vint à la maison Boshart le soir du 4 janvier.

— Demain le conseil le décidera, annonça-t-il. Viens-tu à la ville avec moi ?

Pour voir les deux hommes mourir ! Marx recula devant l'idée, mais il ne pouvait pas résister à son désir d'y aller — d'être présent quand le conseil prononcerait la sentence contre Mantz et Blaurock.

— Oui, j'irai avec toi.

Chapitre 32

Grand-père et Marx arrivèrent dans la ville tôt le matin. Les affaires semblaient continuer comme d'habitude, comme n'importe quel autre samedi à Zurich. Mais ici et là, Marx remarqua les hommes qui chuchotaient et qui regardaient furtivement tout autour. Tout le monde savait que le conseil était en séance et que l'avenir de Félix Manz et de Georg Blaurock serait décidé aujourd'hui.

« Allons chercher quelque chose à manger, » suggéra grand-père plusieurs heures après. Il regarda le soleil pâle en haut, visible à travers une couche de nuages d'hiver. Midi était dépassé.

« Je n'ai pas faim, » dit Marx.

« Quand j'y pense, moi non plus, » dit grand-père en se rasseyant sur le banc en-dehors de la Salle du conseil. Ils y attendirent une autre heure et les portes étaient toujours fermées. Le grand conseil de deux cents était dans une longue séance. Vers quatorze heures les portes s'ouvrirent et deux officiers sortirent. Puis les portes se refermèrent encore. Les deux hommes se pressèrent en arrière de la Salle du conseil, montèrent sur un bateau et ramèrent vers la Wellenburg, partiellement cachée à distance dans le brouillard.

« Ils y sont allés pour les prisonniers maintenant, » observa grand-père.

Bien sûr, le bateau revint aussitôt. « Mais ils n'ont qu'un seul passager, » dit Marx. « Penses-tu qu'ils n'en prendront qu'un à la fois ? »

« Je ne sais pas. »

Le bateau s'approcha de plus près, et grand-père et Marx reconnurent Félix Mantz comme étant le prisonnier. Il était assis entre les deux rameurs, les mains enchaînées. Le bateau arriva à quai et les officiers aidèrent le prisonnier à se lever. Une foule se rassembla rapidement. Des hommes arrivèrent en courant, venant de toutes les directions.

La nouvelle s'était répandue que l'heure du jugement était arrivée. Ceux qui avaient attendu laissèrent leur travail pour venir observer.

Les portes s'ouvrirent encore et les membres du conseil défilèrent gravement dehors. On mena le prisonnier à un pont près du marché aux poissons. Le conseil et la foule les suivirent.

Marx et grand-père se faulèrent chemin entre les stands de poissons pour mieux voir. Le prisonnier fut placé sur une plate-forme de bois

Feu sur les collines de Zurich

et deux gardes étaient à ses côtés. Le président, tenant des papiers à la main, monta sur la plate-forme et demanda le silence.

La foule augmenta. Elle obstruait entièrement l'entrée du pont et la rue le long de la rivière. Le président parla encore, mais sa voix était perdue dans le vent et le murmure des gens.

Quelqu'un sonna une cloche et la foule devint tranquille.

Le président commença à lire le papier dans sa main. Marx s'efforça à attraper chaque mot.

« Parce que Félix Manz, debout devant nous, s'est donné, contrairement à l'ordre et à la coutume chrétienne, à l'erreur de l'anabaptisme et a enseigné aux autres de faire de même, et parce qu'il est un véritable chef et instigateur de telles choses... »

Le lecteur se racla la gorge et puis continua. « Alors, nos seigneurs, le *bürgermeister*, le conseil et le grand conseil connu sous le nom de deux cents de la ville de Zurich, ont enseigné et averti ce même Félix Mantz et d'autres avec la vraie et fidèle Parole de Dieu, de l'Ancien et du Nouveau Testament, tous les deux, que le rebaptême n'est pas permis. »



La Salle du grand conseil à Zurich sur le bord de la rivière Limmat. Le pont au premier plan était le lieu du marché aux poissons en 1527. La sentence de Félix Mantz a été prononcée ici.

Chapitre 32

Le président lit lentement et solennellement. Le texte énonçait tout ce qu'ils avaient fait pour déraciner l'anabaptisme, mais sans succès. Il mentionna le mandat de mars de l'année précédente, qui avait menacé de noyade toute personne qui continuait à baptiser.

Félix Mantz était averti de toutes ces choses, mais il avait persisté obstinément dans sa croyance et avait causé une grande agitation et la désunion à travers le canton. Il avait divisé le peuple et avait essayé de former une Église à part, dans laquelle seulement ceux qui savaient qu'ils étaient sans péché pouvaient devenir membres. Il avait enseigné ouvertement qu'aucun chrétien n'a le droit de prendre l'épée, ni d'être gouverneur ni magistrat, et qu'aucun chrétien ne peut en condamner un autre à la mort.

Quatorze jours après son évasion de la prison, il avait enseigné une certaine femme d'Embrach, l'avait instruite dans sa foi et ensuite, l'avait baptisée. En plus, il avait dit librement que si quelqu'un venait à lui aujourd'hui et demandait l'enseignement et le baptême, qu'il ne refuserait pas une telle personne, mais qu'il l'enseignerait et la baptiserait.

La foule devint agitée, anxieuse d'entendre la conclusion. Le jugement était écrit avec bien des mots, mais Marx savait que le point culminant s'approchait.

« À cause de tout cela, ses manières séditieuses, le séparait de l'Église chrétienne et il s'établissait une secte pour lui-même, » continua le lecteur, « Mantz sera livré à l'exécuteur qui liera ses mains, le placera sur un bateau, l'amènera à la cabane plus basse, là forcera ses mains liées autour de ses genoux, placera un bâton entre ses genoux et ses bras et ensuite, le poussera dans l'eau et le laissera mourir et périr. Ainsi, il aura réparé sa faute devant la loi et la justice... Aussi, mes seigneurs confisqueront ses biens. »

Le poids de ces paroles tomba sur les citoyens rassemblés. Marx s'attendait exactement à tout cela, mais maintenant que c'était réel, il trouvait cela difficile à saisir. Il se retourna pour parler à grand-père, mais il ne put le trouver dans la foule.

Tout le monde parla en même temps. Il y avait des voix de colère, mais la plupart des voix étaient étouffées et craintives.

« Noyade ! » murmura quelqu'un près de Marx. « C'est la mort pour une femme. »

Feu sur les collines de Zurich

« Bien, il a toujours aimé l'eau, » dit un autre à voix rauque, « alors, maintenant le conseil donnera toute l'eau qu'il veut à ce baptiseur. »

Les larmes coulaient sur les joues de Marx. Homme fort qu'il était, il ne pouvait pas s'en empêcher. C'était tellement dommage que la noble vie de Félix Mantz se termine de cette façon. Toujours vraiment un jeune homme, le prisonnier restait là, debout, sa tête baissée en prière. La tension et la souffrance de ces deux dernières années lui donnaient l'air plus vieux que ses vingt-huit ans.

Maintenant que la sentence avait été prononcée, les gens ne s'attachaient pas. Le prisonnier condamné était descendu de la plate-forme et les deux gardiens l'amenèrent le long du quai jusqu'au bateau qui avait été préparé pour l'occasion.

Les gens suivaient de près le prisonnier et l'entouraient. Subitement, Félix Mantz commença de parler à la foule. « Dieu soit loué, que je sois considéré comme digne de souffrir pour Lui, » cria-t-il. « Le Christ Lui-même a dit que Ses disciples doivent souffrir la persécution à cause de la Parole. Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. Alors, je souffre volontairement pour Lui, si cela est Sa volonté pour moi. »

Deux des pasteurs de Zwingli s'empressèrent auprès du prisonnier pour le faire taire. Mais Mantz ne se taisait pas. « Je témoigne par ma mort aujourd'hui que le baptême que nous avons enseigné et pratiqué est le baptême de Jésus-Christ et de la Bible. »

Marx avait perdu toute trace de grand-père dans la foule. Il s'approcha plus près de Mantz pour entendre chacune de ses paroles. Les pasteurs essayèrent de le faire taire et Marx entendit l'un d'eux dire : « Abandonnez votre folie. Qui sait, peut-être, il n'est pas encore trop tard pour sauver votre vie. »

Mais Mantz avait accepté entièrement de mourir pour sa foi.

La voix d'une femme, basse, mais distincte, arriva au prisonnier : « Félix, lève les yeux, reste ferme, sois fidèle. Ne lâche pas maintenant. La couronne est tout près. »

Marx scruta la mer de visages et il vit celle qui parlait. C'était la mère de Félix Mantz.

On aida le prisonnier à embarquer sur le bateau. Les gens se poussèrent vers le bord du quai, quand le bateau et sa charge glissèrent du bord, la proue coupant les eaux foncées comme une épée. L'homme de barre prit la direction de la cabane au milieu de la rivière.

Chapitre 32

La foule se déploya au long du bord pour mieux voir. Marx remarqua brièvement grand-père Hottinger, mais son grand dos était vite caché encore. La mère de Félix appelait bravement son fils à travers l'eau, l'implorant d'être fidèle jusqu'à la mort.

Le bateau s'approcha de la cabane à pêche construite sur pilotis dans la rivière. Les gens regardaient en silence pendant que les mains du prisonnier furent liées en bas de ses genoux. Un goéland descendit sur le bateau, criant pour un poisson. Un nuage glissa devant le soleil, jetant son ombre sur les eaux noires. Marx frissonna.

Et puis grand-père était à son côté, la main sur son épaule. Ils regardaient la scène ensemble. Maintenant, le prisonnier était prêt et l'exécuteur se prépara à accomplir ses ordres et à le pousser dans l'eau. Penché dans sa position inconfortable, néanmoins, Félix Mantz leva la tête et fit face à la foule sur le bord. D'une voix forte et triomphante, il cria : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. »

Et puis l'acte fut accompli. Le corps de Félix Mantz disparut sous les eaux glaciales. L'officier restait debout, regardant la place où Félix était descendu. Marx arracha ses yeux du spectacle, sanglotant, et trébucha vers la ville. Grand-père était directement derrière lui.

Ils marchaient ensemble en silence vers le marché aux poissons et la Salle du conseil, chacun était préoccupé de ces pensées troublées. Il était quinze heures.

Marx était stupéfié. La scène continuait de se répéter dans son esprit. Mais ce qui était le plus étonnant était l'esprit du prisonnier, libre de tout découragement. Félix Mantz était allé à sa mort, non pas comme un criminel battu et craintif, mais joyeusement et avec assurance.

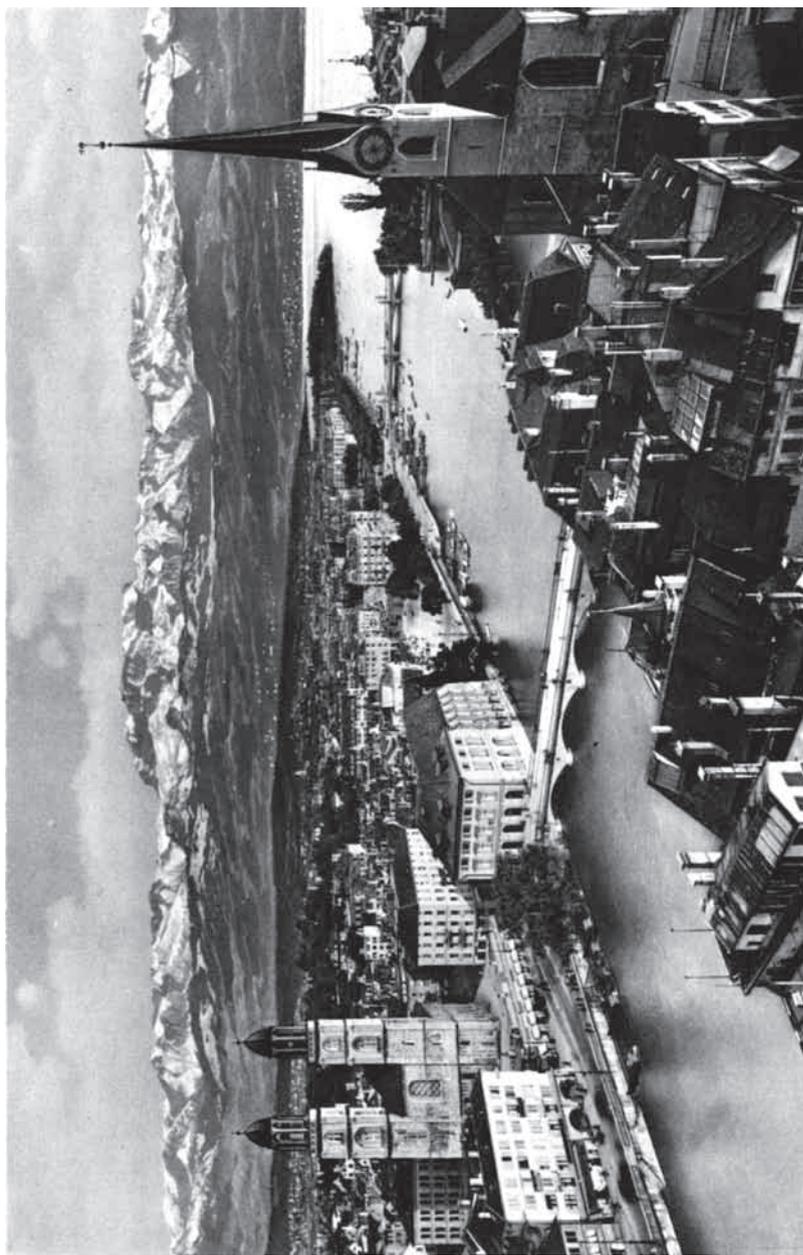
Grand-père pantelait. « Pas si vite, Marx, » implora-t-il. Marx ralentit. Il n'avait pas réalisé qu'il marchait aussi vite. Ils s'approchèrent du marché aux poissons.

Marx leva les yeux. Il y avait une nouvelle foule dans le marché maintenant. Curieux, Marx s'étira pour voir au dessus des têtes. Puis il vit Georg Blaurock, droit, debout en plein milieu.

« Viens, » dit Marx en prenant la main de grand-père. « On prononce la sentence de Blaurock maintenant. Je l'avait presque oublié. »

Le fervent prédicateur de Chur serait-il noyé aussi comme son compagnon ? Rien ne semblait plus probable à l'esprit stupéfié de Marx.

Feu sur les collines de Zurich



La rivière Limmat juste en bas de l'endroit où Félix Mantz a été noyé. La cabane à pêche est disparue il y a longtemps. On regarde au sud vers le lac Zurich et Alpes en arrière des collines qui entourent le lac. L'église de Zwingli, la cathédrale Grossmünster, dont l'originale fut construite par Charlemagne au huitième siècle, est à gauche.

Chapitre 32

Cependant, pourquoi les deux hommes n'avaient-ils pas été exécutés ensemble, au lieu d'un par un ?

Marx écoutait. Il était assez près maintenant d'entendre la lecture de la sentence du nouveau prisonnier. « L'exécuteur liera ses mains et enlèvera tous ses vêtements en haut de la ceinture... » Marx pouvait tout comprendre, mais il se fraya son chemin encore plus près avec ses coudes.

« ... et on l'amènera hors de la ville, le frappant avec des bâtons jusqu'à ce que le sang coule en passant au long de la rue du marché aux poissons à la porte de Niederdorf. »

Marx se sentait faible, comme s'il vomissait. Il ne pouvait plus en endurer davantage dans une seule journée. Signalant à grand-père, il chuchota : « Allons à la porte de Niederdorf. Peut-être nous pourrions aider Georg quand il arrivera là. Je ne peux pas supporter de le voir battu. »

Ils partirent. Les paroles du membre du conseil les suivaient : « ... et il ne doit jamais revenir. Car s'il revient, tôt ou tard, il sera capturé et noyé sans miséricorde, comme nous avons fait pour Félix Mantz. Ainsi, il saura comment agir... »

Les paroles s'affaiblissaient à mesure que Marx et grand-père mettaient de la distance entre eux et le parleur. Mais d'autres paroles tonnaient dans la tête de Marx, « N'éteins pas l'Esprit, Marx. N'éteins pas l'Esprit ! » Pourquoi ces paroles venaient-elles maintenant à son esprit ? Mantz les avait prononcées il y avait huit mois.

Marx continuait sa route en trébuchant sans ne guère savoir là où il allait. Mais comment pouvait-on suivre l'Esprit ? Comment pouvait-il être fidèle à sa conscience ? Faire cela serait de le payer de sa vie. Félix Mantz en était la preuve. Il n'avait pas éteint l'Esprit et à cause de cela, il avait péri dans l'eau froide, noire et profonde. Marx ne pouvait aller plus loin. Il a dû s'asseoir.

Jacob Hottinger laissa échapper un grand soupir et s'assit à côté de son petit-fils. Marx avait honte que la surexcitation l'affectât ainsi. Il ne devait pas s'évanouir. Il baisserait la tête.

Marx ne savait pas combien de temps ils étaient restés là. Il savait qu'ils devaient être quelque part près de la porte. Quand il se sentit mieux, il leva la tête pour regarder autour. Grand-père disait : « Ils ont laissé partir Blaurock encore une fois, car il n'est pas un natif du canton. Mais s'il revenait... »

Feu sur les collines de Zurich

À ce moment, le bruit des cris arriva à leurs oreilles. Marx regarda en haut de la rue, d'où venait le bruit. Georg Blaurock courait vers eux !

Le grand homme était nu jusqu'à la ceinture et il trébuchait en venant, ses mains liées devant lui. Juste en arrière se trouvaient les officiers avec leurs bâtons et ils le battaient de toute leur force. Blaurock s'esquiva ici et là pour éviter les coups, mais ils pleuvaient sur lui, ils étaient trop pour lui, et trop vite.

« Oh, ils le tueront encore ! » cria Marx, se levant d'un bond.

Pendant que la procession s'approcha d'eux et les passa, Marx appelait aux exécuteurs d'avoir miséricorde, mais ils ne lui adressèrent qu'un regard comme s'il était fou. Cela était leur devoir et ils avaient reçu l'ordre de le faire comme il faut.

Un groupe de spectateurs arriva en courant, tout en pantelant. Marx et grand-père essayèrent de rester en avant d'eux et tous allaient vers la porte Niederdorf.

Georg Blaurock avait passé par la porte. Les frappeurs ne pouvaient pas y passer. Marx courut vers l'homme blessé qui avait descendu à terre juste en dehors du mur. Des traces irritées des coups entrecroisaient son dos musculaire et le sang coulait librement là où certains coups avaient coupé la peau.

Quand Marx et grand-père passèrent par la porte, ils virent Blaurock se lever sur un genou et puis se lever complètement. Il se tourna vers eux et sourit. Marx ne pouvait guère en croire ses yeux ! Cependant, le sourire n'était pas différent des paroles vibrantes de Félix Mantz juste avant sa noyade. Le sourire aussi signifiait une victoire intérieure de quelque façon.

« Je vais bien, » les rassura Blaurock.

Ensuite, pendant que grand-père et Marx regardaient, et que la foule rassemblée le fixait, Georg Blaurock fit une chose étrange. Délibérément, il ôta ses souliers et secoua la poussière sur la ville de Zurich. Marx savait dans son cœur que Georg Blaurock ne reviendrait jamais plus dans cette ville.

Marx ôta son manteau et le passa à l'homme avec le dos meurtri. Le vent était frais. Blaurock accepta le manteau avec gratitude et le mit. Puis il tourna afin de descendre le chemin pour des régions éloignées, loin de Zurich et des hommes qui ne lui permettraient pas de vivre sa foi en paix.

Chapitre 32

Marx Boshart marcha lentement vers sa maison. Zollikon était en avant, le village tranquille au bord du lac. Zollikon avait ses souvenirs. Il était né, avait grandi, avait vécu une vie libre et s'était marié à Zollikon.

C'était à Zollikon qu'il avait compris l'horreur de ses péchés, avait étudié la Bible et avait été baptisé sur profession de foi. C'était là qu'il avait été élu au ministère, appelé à prêcher pour ses frères. Zollikon, là ou le feu d'anabaptisme si prometteur avait flamboyé si intensément, mais seulement pour mourir sous la persécution.

Regula était là, à Zollikon, et le bébé Conrad, attendant anxieusement son retour en ce moment.

Derrière lui était le lac Zurich, le Zurich du grand conseil de deux cents, la ville de Zwingli. La ville que Conrad Grebel avait appelée sa maison terrestre, et Félix Mantz aussi. Mais Conrad était mort. Félix Mantz était mort.

Zurich les avait tués.

Mais ils n'étaient pas morts en vain. Marx était certain qu'ils avaient fait le bon choix. Les traces sur le dos du grand homme qui marchait en boitillant sur le chemin quittant Zurich — ces traces n'avaient pas été pour rien. La foi du Sauveur Jésus-Christ, et les paroles de la Sainte Bible — c'était cela qui avait apporté la souffrance. Et une telle foi vaut bien plus que toute la terre, plus que tout l'honneur et toute la renommée des hommes, plus même que le foyer paisible et la femme et les enfants et une vigne à soigner.

Mais encore... encore... encore...

« N'éteins plus l'Esprit, Marx. Tu l'as éteint déjà trop longtemps. »
Les paroles étaient venues si souvent et elles revenaient encore.

Marx Boshart faisait face à l'avenir.

Voilà Zollikon avec ses récoltes de raisins et la vie de la famille, les amis et les bien-aimés.

Voilà Zurich avec ses prisons, ses noyades et ses rossées.

Lequel à choisir ? Marx Boshart ne savait pas.



Ce qui est arrivé après

DANS LES ANNÉES qui suivirent la noyade de Félix Mantz, la foi pour laquelle il était mort se répandait non seulement à travers la Suisse, mais aussi dans les pays avoisinants. Finalement, elle s'étendit vers le nord dans les basses terres des Pays-Bas et de la Belgique. Presque partout, les anabaptistes rencontraient la persécution, et la liste des martyrs est devenue longue.

Dans la ville de Zurich elle-même, le lieu natal du mouvement et dans Zollikon tout près, l'Église n'a jamais récupéré. Bien sûr, le vieux Jacob Hottinger se trouvait en prison quelques fois de plus pour avoir parlé ouvertement contre l'Église d'État de Zwingli.

Fait surprenant, six mois après la mort de Mantz en juin 1527, cinq anciens anabaptistes de Zollikon avaient voyagé ensemble à Grüningen afin de parler avec deux prisonniers là-bas. Les prisonniers, Jacob Falk et Heini Reimann avaient attendu leur sentence de mort pour avoir rebaptisé. Les cinq de Zollikon — Jacob, Heini et Uli Hottinger, Félix Kienast et Jacob Unholtz — encouragèrent les deux chefs à être fidèles jusqu'à la mort, malgré qu'ils eussent cédé eux-mêmes.

Bien que la persécution fût lourde à Grüningen, le mouvement a continué fortement plusieurs années. Le 5 septembre 1528, Jacob Falk et Heini Reimann étaient noyés à Zurich. Dans les quelques années suivantes, trois autres chefs de Grüningen étaient exécutés.

Mais il n'y eut jamais de martyr anabaptiste à Zollikon.

Georg Blaurock oeuvrait dans le canton de Berne après avoir été battu et banni de Zurich. Il participait dans plusieurs débats là-bas. Ulrich Zwingli vint de Zurich pour participer dans le débat du janvier 1528, mais il ne pouvait pas persuader Blaurock et les anabaptistes bernois. Ensuite, Blaurock fut promptement banni du canton de Berne.

Feu sur les collines de Zurich

La foi anabaptiste trouva son plus grand succès dans ce canton, surtout dans la vallée agricole qu'on appelle l'Emmental. De l'Emmental, plusieurs réfugiés fuirent dans d'autres régions d'Europe, et éventuellement en Amérique, ainsi aujourd'hui une grande partie des amish et des mennonites tracent leur héritage de cette vallée.

De Berne, Blaurock alla vers des champs nouveaux. Il était officiellement banni de quatre cantons différents en autant de mois et était harcelé partout où il allait. Finalement, il quitta la Suisse et commença le ministère le plus fructueux de sa vie dans la région du Tyrol en Autriche.

C'était là, en septembre 1529, après une torture cruelle et des semaines de prison, Georg Blaurock fut brûlé sur le bûcher avec un frère nommé Hans Langeegger. Blaurock était fidèle et confiant jusqu'à la fin et dirigea les gens vers les Écritures avec ses derniers mots.

Ainsi, en un peu plus de quatre ans depuis le commencement du mouvement anabaptiste, les trois chefs les plus influents étaient morts.

Johann Brotli, un des premiers chefs extraordinaires à Zollikon, quitta Zurich pendant les premiers mois de 1525 et oeuvra fidèlement à Hallau dans le canton de Schaffhouse. Il avait eu de remarquables succès ici et plusieurs campagnards avaient été baptisés. Le *Martyrs Mirror* (le miroir des martyrs) contient un récit de sa mort en 1528 quand il avait été brûlé sur le bûcher. Ce livre écrit son nom comme *Hans Pretle*.

Wilhelm Reublin avait aussi répandu le message de l'Évangile. C'était lui qui avait baptisé le Dr Hubmaier à Waldshut et plus tard, qui avait ordonné le noble Michael Sattler pour diriger l'Église à Horb.

Pendant son emprisonnement, Reublin rédigea une déclaration écrite de sa foi. Il écrit : « Nous savons de par notre expérience que vos prédicateurs sont comme les piètres charpentiers qui, pour être certains, avaient démantelé l'Église du pape, mais n'avaient pas encore bâti une Église de l'ordre chrétien. Alors, leur appel n'était pas de Dieu, ni divin, mais terrestre. »

Mais Wilhelm Reublin n'avait pas scellé sa foi avec le martyr. Au contraire, des années après, il avait quitté la foi anabaptiste. En fait, il avait été banni comme « un Ananias menteur, infidèle et déloyal ». Il semble que l'amour de l'argent fut sa perte. On croit qu'il est retourné à l'Église catholique et est mort vers l'âge de quatre-vingts ans, la santé et l'esprit brisés.

Ce qui est arrivé après

Barbara, la veuve de Conrad Grebel s'était remariée plusieurs années après la mort de son mari. Parmi les enfants de Conrad, seulement un, Joshua, avait survécu assez longtemps pour se marier. Il avait été élevé par la parenté de son père dans la foi réformée de Zwingli. Le petit-fils de Conrad Grebel, Conrad devint trésorier de la ville en 1624 et son petit fils, aussi Conrad devint *bürgermeister* en 1669. En 1954 un autre descendant, Hans von Grebel était pasteur de l'Église Grossmünster à Zurich.

Ulrich Zwingli, le fameux réformateur de la Suisse, continua à augmenter son influence politique après la mort de Félix Mantz. Le grand conseil de deux cents (membres), élu par le peuple de Zurich, était de plus en plus dominé par un conseil secret, dont Zwingli était le membre principal.

Les plans de Zwingli avaient été ambitieux. Il avait voulu détruire l'ancienne Confédération suisse et créer une nouvelle et puissante alliance de l'Autriche au Danemark, incluant la France. En 1529, Zwingli avait décidé que l'heure était venue de réformer la nation suisse. Zurich était prêt pour la guerre. Les forces militaires de Zwingli avaient saisi la majorité du nord-est de la Suisse ; l'ennemi s'était rendu sans bataille.

Mais Zwingli et Zurich n'avaient pas réussi aussi bien en 1531. Cinq cantons catholiques s'étaient réunis pour combattre Zurich sur le champ de bataille de Kappel. Très minoritaires, quatre contre un, le maître Zwingli lui-même avait mené les forces contre les catholiques.

Zurich était grandement défait. Plus de cinq cents hommes de la ville gisaient morts sur l'herbe à la fin de la bataille. Ulrich Zwingli était parmi eux. Il était blessé, tendu à terre sous un poirier, mais l'ennemi l'a tué avant de le reconnaître.

Aussi morts avec Zwingli, ce jour compta vingt-six membres du conseil de Zurich et pas moins de vingt-cinq pasteurs. Le pasteur de Zollikon, Nicholas Billeter, était mort avec eux.

Les corps de trois autres hommes dont les noms nous intéressent gisaient sur le champ de bataille. Leurs noms étaient Félix Kienast, Heini Hottinger et Hans Murer. Les trois anciens anabaptistes de Zollikon étaient morts en combattant à côté d'Ulrich Zwingli et le pasteur Billeter.

L'Histoire ne parle pas des années ultérieures du jeune prédicateur, Marx Boshart.

Feu sur les collines de Zurich

Ainsi se termine tristement l'histoire de la première Église anabaptiste, l'assemblée de Zollikon.

FIN

Les sources des illustrations

Toutes les illustrations sont prises de l'édition originale en anglais à l'exception des deux illustrations suivantes qui sont aussi utilisées avec permission.

Page 21. La Bibliothèque du Congrès (É.-U.) : copie de Martin Zeiller, Topographia Helvetiae, Rhaetiae, et Valesiae (Franckfurt am Mayn : Merianiche Erben, 1654. Cette image se trouve aussi dans James W. Lowry et al., Hans Landis : Swiss Anabaptist Martyr in Seventeenth Century Documents (Ohio Amish Library, Millersburg Ohio, 2003), jaquette et frontispice.

Page 262. The Drama of the Martyrs, Mennonite Historical Associates, 2215 Millstream Rd., Lancaster, Pennsylvanie, 17602 É.-U. 1975, p. 8.

